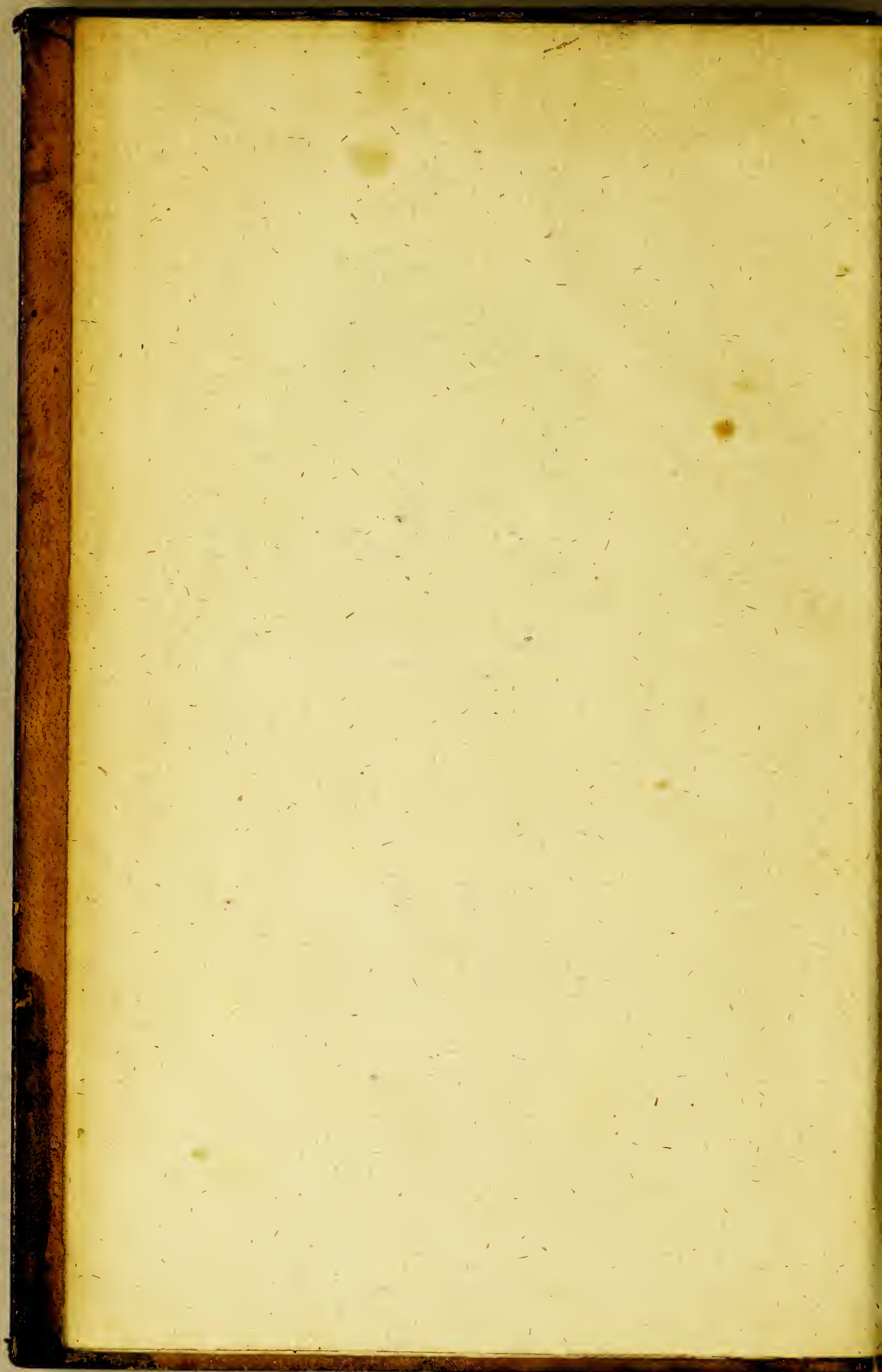




John Carter Brown
Library
Brown University

*The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library*

1844



HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE.

TOME QUATRIEME.

HISTOIRE

DES

ET

DES

DES

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

*Des Établissements & du Commerce des
Européens dans les deux Indes.*

TOME QUATRIEME.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR, Imprimeur &
Libraire.

M. DCC. LXXIV.

MISSISSIPPI

UNIVERSITY

OF

LOUISIANA

THE UNIVERSITY OF LOUISIANA
LIBRARY

MISSISSIPPI



MISSISSIPPI

MISSISSIPPI

T A B L E
DES CHAPITRES.

LIVRE DIXIEME.

*Établissement des nations Européennes dans le
Grand Archipel de l'Amérique, connu sous
le nom d'Antilles, Page 1*

- CHAP. I. *Les isles de l'Amérique ont-elles été déta-
chées du continent, 2*
- II. *Nature du sol des isles, 6*
- III. *Climat des isles, 11*
- IV. *Phénomènes ordinaires dans les isles, 14*
- V. *Habitudes des Caraïbes, anciens habitants
des isles du vent, 19*
- VI. *Les Anglois & les François s'établirent aux
isles du vent, & y détruisirent les Caraï-
bes, 25*
- VII. *Les François s'établissent à S. Domingue, 27*
- VIII. *Les Anglois font la conquête de la Jamaï-
que, 31*
- IX. *Les Flibustiers désolent les mers d'Améri-
que. Origine, mœurs, expéditions, dé-
cadence de ces corsaires, 34*
- X. *Raisons qui empêchent les Anglois & les
Hollandois de faire des conquêtes en
Amérique durant la guerre pour la suc-
cession d'Espagne, 61*

- XI. *Les isles de l'Amérique occasionnent la guerre de 1736,* 66
 XII. *C'est de l'Amérique que sort la guerre de 1755,* 74
 XIII. *Les commencements de la guerre sont funestes aux Anglois,* 76
 XIV. *Les Anglois sortent de leur léthargie, & s'emparent des isles Françoises & Espagnoles,* 80
 XV. *Avantages que la paix procure à l'Angleterre dans les isles.* 94
-

LIVRE ONZIEME.

Les Européens vont acheter en Afrique des cultivateurs pour les Antilles. Maniere dont se fait ce commerce. Productions dues aux travaux des esclaves, 101

- CH. XVI. *Les Européens vont chercher en Afrique des cultivateurs,* 102
 XVII. *Notions sur la côte orientale de l'Afrique,* 103
 XVIII. *Notions sur la côte septentrionale de l'Afrique,* ibid.
 XIX. *Climat de la côte occidentale de l'Afrique connue sous le nom de Guinée,* 113
 XX. *Sol de la Guinée,* 117
 XXI. *Gouvernement, politique, guerres, religion, mœurs de la Guinée,* 119
 XXII. *Ancien commerce de la Guinée,* 130
 XXIII. *Nouveau commerce de Guinée, ou traite des esclaves,* 133

DES CHAPITRES. vij

- XXIV. *En quels lieux, & de quelle maniere se fait le commerce des esclaves,* 137
- XXV. *A-t-on besoin de forts pour se procurer des esclaves ?* 139
- XXVI. *Dans le commerce des esclaves, les petits navires sont préférables aux grands,* 143
- XXVII. *Ily a des saisons plus ou moins favorables pour le commerce des esclaves,* 144
- XXVIII. *Maniere de vendre les esclaves en Amérique,* 147
- XXIX. *Misérable condition des esclaves,* 148
- XXX. *Comment on pourroit rendre l'état des esclaves plus supportable,* 154
- XXXI. *L'esclavage répugne à l'humanité, à la raison & à la justice,* 160
- XXXII. *Travaux des esclaves,* 168
- XXXIII. *Caractere des Européens établis aux isles,* 187
- XXXIV. *Maladies auxquelles les Européens sont exposés aux isles,* 194
- XXXV. *Avantages des nations qui possèdent les isles,* 198

LIVRE DOUZIEME.

Établissements des Espagnols, des Hollandois, & des Danois dans les Isles de l'Amérique, 201

- CH. XXXVI. *Colonie Espagnole fondée sur les rives de l'Orenoque. Ce qu'on y fait ; ce qu'on y pourroit faire, ibid.*
- XXXVII. *Les Espagnols s'établissent à la Tri-*

viiij TABLE DES CHAPITRES.

	<i>nitè & à la Marguerite,</i>	207
XXXVIII.	<i>Les Espagnols s'établissent à Porto-Rico,</i>	209
XXXIX.	<i>Etablissement des Espagnols à Saint-Domingue,</i>	215
XL.	<i>Colonie Espagnole formée à Cuba. Importance de cette isle,</i>	221
XLI.	<i>Les Espagnols ne sont pas incapables, comme on le croit, de porter des colonies à une grande prospérité,</i>	235
XLII.	<i>Les Hollandois s'établissent à Curaçao, à Saint-Eustache, à Saba, à Saint-Martin. A quoi leur servent ces petites isles,</i>	237
XLIII.	<i>Etablissement des Hollandois à Surinam, à Berbiche, à Essequébé,</i>	248
XLIV.	<i>Cultures établies dans les trois colonies,</i>	251
XLV.	<i>Dangers auxquels les colonies Hollandaises sont exposées,</i>	256
XLVI.	<i>Motifs qui doivent exciter la République à s'assurer la jouissance de ses colonies, & à en augmenter les productions,</i>	262
XLVII.	<i>Etablissement des Danois à St. Thomas, à St. Jean, à Sainte-Croix,</i>	270
XLVIII.	<i>Dans quel esprit le Danemarck conduit ses isles,</i>	277
XLIV.	<i>Motifs particuliers au Danemarck pour s'approprier toutes les productions de ses isles,</i>	280

Fin de la Table des Chapitres.



C. Eisen inv.

Delvaux. S. 1774



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

Des Établissements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIXIEME.

*ÉTABLISSEMENT des Nations Européennes dans le
Grand Archipel de l'Amérique, connu sous le
nom d'Antilles.*

LA partie du nord de l'Amérique qui s'étend depuis les 293 degrés jusqu'aux 316 degrés de longitude, présente un Archipel le plus nombreux, le plus étendu, le plus riche que l'océan ait encore offert à la curiosité, à l'activité, à l'avidité des Européens. Les îles qui le forment sont connues, depuis la découverte du nouveau monde, sous le nom d'Antilles. Les vents qui soufflent presque

Tome IV.

A

toujours de la partie de l'Est, ont fait appeller celles qui sont plus à l'orient, isles du vent, & les autres, ~~les~~ sous le vent. Elles composent une chaîne dont un bout semble tenir au continent près du golfe de Maracaïbo, & l'autre fermer l'ouverture du golfe du Mexique. Peut-être ne seroit-il pas téméraire de les regarder comme les sommets de très-hautes montagnes qui ont fait autrefois partie de la terre ferme, & qui sont devenues des isles par une révolution qui a submergé tout le plat pays?

I.

Les isles
de l'Amé-
rique ont
elles été
détachées
du conti-
nent.

Toutes les isles du monde paroissent avoir été détachées du continent, par des embrasements souterrains ou par des tremblements de terre.

La fameuse Atlantide, dont le nom ne subsiste plus, depuis plusieurs milliers d'année, que dans une tradition obscure transmise à Platon par les Prêtres Egyptiens, l'Atlantide fut vraisemblablement une vaste terre, située entre l'Afrique & l'Amérique. Mille circonstances font présumer que l'Angleterre fit autrefois partie de la Gaule. La Sicile a été évidemment détachée de l'Italie. Les isles du Cap Verd, les Açores, Madere, les Canaries doivent avoir fait partie des continents voisins, ou d'autres continents abymés. Les observations récentes des navigateurs Anglois ne permettent presque pas de douter que toutes les isles de la mer du Sud n'aient formé plus ou moins anciennement une même masse. La Nouvelle Zélande, la plus considérable de ces isles, est remplie de montagnes, où l'on voit imprimées les traces de volcans éteints. Ses habitants ne sont ni imberbes ni couleur de cuivre, comme ceux de l'Amérique; & malgré un éloignement de six cents quatre-vingt lieues, ils parlent la même langue que ceux de l'isle d'Otahiti, découverte par M. de Bougainville.

Des monuments certains attestent ces grands changements. Le physicien attentif en voit par-tout des traces. Des coquillages de toutes les especes, des coraux, des bancs d'huitres, des poissons de mer, entiers ou mutilés, entassés avec ordre dans toutes les contrées de l'Univers, dans les lieux les plus éloignés de la mer, dans les entrailles & sur la superficie des montagnes; l'instabilité du continent, qui perpétuellement battu, rongé, bouleversé par l'océan, dont il éprouve les vicissitudes, d'un côté perd au loin peut-être ces terres immenses, & de l'autre découvre à nos yeux de nouveaux pays; de longues plaines de sable devant des cités, qui furent autrefois des ports fameux; la situation horizontale & parallele des couches de terre & de productions marines, assemblées alternativement de la même façon, composées des mêmes matières, régulièrement cimentées par l'action constante & successive de la même cause; la correspondance entre les côtes séparées par quelque bras de mer, où l'on voit d'un côté des angles saillants opposés à des angles rentrants de l'autre; à droite, des lits du même sable ou des mêmes pétrifications, placés au niveau de semblables lits qui s'étendent à gauche; la direction des montagnes & des fleuves vers la mer, comme à leur source commune; la formation des collines & des vallons où ce vaste fluide a, pour ainsi dire, laissé l'empreinte éternelle de ses ondulations : tout nous dit que l'Océan a franchi ses bornes naturelles, ou plutôt qu'il n'en a jamais eu d'insurmontables; & que disposant du globe de la terre au gré de son inconstance, il l'a tour-à-tour enlevé ou rendu à ses habitants. Delà ces déluges successifs & jamais universels, qui ont couvert la face de la terre, sans la dérober toute entière à la fois : car les eaux agissant en même-temps

dans les cavités & sur la superficie du globe, ne peuvent augmenter la profondeur de leur lit, sans en diminuer les autres dimensions, ni se déborder d'une part sans tarir de l'autre; & l'on ne sauroit imaginer une altération dans la masse entière, qui fit tout-à-coup disparoître les montagnes, ou s'élever la mer au-dessus de leur sommet. Quel changement subit d'organisation pousseroit tous les rochers & toutes les matieres solides au centre du globe pour exprimer de ses flancs & de ses veines tous les fluides qui lui donnent la vie, & noyant un élément dans l'autre ne feroit plus rouler dans les airs qu'une masse d'eaux & de germes perdus? N'est-ce pas assez que chaque hémisphere soit tour-à-tour en proie aux ravages de la mer? Ce sont ces assauts continuels qui nous ont sans doute caché si long-temps le nouveau monde, & qui peut-être ont englouti ce continent qu'on croit n'avoir été que séparé du nôtre.

Quelles que soient les causes secretes de ces révolutions particulieres, dont la cause générale est visiblement dans les loix connues du mouvement universel, les effets en seront toujours sensibles pour tout homme qui aura le courage & la sagacité de les voir. Ils le seront plus particulièrement pour les Antilles, si l'on parvient à constater qu'elles éprouvent des secouffes violentes toutes les fois que les volcans des Cordelieres jettent des matieres, ou que le Pérou est ébranlé. Cet archipel, comme celui des Indes orientales, situé presque à la même hauteur, paroît formé par la même cause, c'est-à-dire, par le mouvement de la mer d'orient en occident, mouvement imprimé par celui qui pousse la terre d'occident en orient, mouvement plus violent à l'équateur, où le globe plus élevé décrit un cercle plus grand, une zone plus agitée; où la mer sem-

ble vouloir rompre toutes les digues que la terre lui oppose, & s'ouvrant un cours sans interruption, y tracer elle-même la ligne équinoxiale.

La direction des Antilles, en commençant par Tabago, est, à peu de chose près, Nord, & Nord Nord-Ouest. Cette direction se continue de l'une à l'autre, en formant une ligne arrondie vers le Nord-Ouest, & se termine à Antigoa. Ici la ligne se courbe tout d'un coup, & se prolongeant en ligne droite à l'Ouest, au Nord-Ouest, rencontre successivement Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, connues sous le nom d'isles sous le vent. Ces isles sont séparées par des canaux de différentes largeurs. Quelques-uns ont six lieues, d'autres quinze ou vingt; mais dans tous, on trouve le fonds à cent, cent vingt, cent cinquante brasses. Il y a même entre la Grenade & Saint-Vincent, un petit Archipel de trente lieues, où quelquefois le fond n'est pas à dix brasses.

La direction des montagnes dont les Antilles sont couvertes, suit celles que ces isles gardent entr'elles. Cette direction est si régulière, qu'à ne considérer que les sommets, sans avoir égard à leur base, on les jugeroit une chaîne de montagnes dépendantes du continent, dont la Martinique seroit le promontoire le plus au Nord-Ouest.

Les sources d'eau, qui aux isles du vent se précipitent des montagnes, ont toutes leur cours dans la partie occidentales de ces isles. Tout le côté oriental, c'est-à-dire celui qui, selon nos conjectures, a été mer dans tous les temps, est privé d'eau courante. Nulles sources n'y coulent des hauteurs. Elles eussent été perdues, parce qu'après avoir parcouru un espace fort court & très-rapide, elles se feroient jettées dans la mer.

Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, ont quelques ri-

vieres dont l'embouchure est à la côte du Nord, & la source est dans les montagnes qui regnent de l'Est à l'Ouest; c'est-à-dire, dans toute la longueur de ces isles. Ces rivières arrosent un plat pays considérable, qui n'a pas été sans doute inondé de la mer. L'autre côté des montagnes qui regarde vers le Sud, où la mer bat plus furieusement & imprime des traces de submersion, verse dans les trois isles plusieurs belles rivières, quelques-unes même assez considérables pour recevoir les plus grands vaisseaux.

Des observations qui paroissent prouver que la mer a détaché les Antilles du continent, sont fortifiées par des observations d'un autre genre, mais aussi décisives en faveur de cette conjecture. Tabago, la Marguerite, la Trinité, les isles les plus voisines de la terre ferme, produisent comme elle des arbres mous, du cacao sauvage. Ces especes ne se retrouvent plus, du moins en quantité, dans les isles qui vont au Nord. On n'y voit que des bois durs. Cuba située à l'autre extrémité des Antilles, produit comme la Floride, dont elle est peut-être détachée, du cedre, du cypres, l'un & l'autre très-propres pour la construction des vaisseaux.

II. Le sol des Antilles est en général une couche d'argille
 Nature ou de tuf plus ou moins épaisse, sur un noyau de pierre
 du sol des ou de roc vif. Ce tuf & cette argille ont différentes qua-
 isles. lités plus propres les unes que les autres à la végétation. Là où l'argille moins humide & plus friable se mêle avec les feuilles & les débris des plantes, il se forme une couche de terre plus épaisse que celle qu'on trouve sur des argilles grasses. Le tuf a aussi ses propriétés suivant ses différentes qualités. Là où il est moins dur, moins compacte, moins poreux, de petites parties se détachent en forme de caissons toujours altérés, mais conservant une

fraîcheur utile aux plantes. C'est ce qu'on appelle en Amérique un sol de pierre ponce. Par-tout où l'argille & le tuf ne comportent pas ces modifications, le sol est stérile, aussi-tôt que la couche formée de la décomposition des plantes originaires, est détruite par la nécessité des sarclages qui exposent trop souvent les sels aux rayons du soleil. De là vient que la culture, qui exige le moins de sarclage, & dont la plante couvre de ses feuilles les sels végétaux, en perpétue la fécondité.

Lorsque les Européens aborderent aux Antilles, ils les trouverent couvertes de grands arbres, liés pour ainsi dire les uns aux autres par des plantes rampantes qui s'élevant comme du lierre, embrassoient toutes les branches, & les déroboient à la vue. Cette espèce parasite croissoit en telle abondance, qu'on ne pouvoit pénétrer dans les bois sans la couper. On lui donna le nom de Liane, analogue à sa flexibilité. Ces forêts aussi anciennes que le monde, avoient plusieurs générations d'arbres, qui, par une singulière prédilection de la nature, étoient d'une grande élévation, très-droits, sans excrescence, ni défec-tuosité. La chute annuelle des feuilles, leur décomposition, la destruction des troncs pourris par le temps, formoient sur la surface de la terre un sédiment gras, qui, après le défrichement, opéroit une végétation prodigieuse dans les nouvelles plantations qu'on substituoit à ces arbres.

Dans quelque terrain qu'ils eussent poussé, leurs racines avoient tout au plus deux pieds de profondeur, & communément beaucoup moins; mais elles s'étendoient en superficie à proportion du poids qu'elles avoient à soutenir. L'extrême sécheresse de la terre où les pluies les plus abondantes ne pénètrent jamais bien avant, parce

que le soleil les repompe en peu de temps, & des rosées continuelles qui humectent sa surface, leur donnoient une direction horizontale, au-lieu de la perpendiculaire que les racines prennent ordinairement en d'autres climats.

Les arbres qui croissoient au sommet des montagnes & dans des endroits escarpés, étoient très-durs. Ils avoient l'écorce lisse & collée sur le bois. Le courbari, l'acajou, le machenilier, le barata, le bois de fer & plusieurs autres se laissoient à peine entamer par l'instrument le plus tranchant : pour les abattre ou pour les déraciner, il falloit les brûler. Lorsqu'ils étoient tombés, la scie ou la hache les façonnoient au gré de l'ouvrier. Le plus singulier de ces arbres, étoit l'acoma, qui, mis en terre, se pétrifie. On regardoit comme le plus utile le gommier, dont le tronc de cinq pieds de diametre, sur une fleche de quarante-cinq à cinquante, servoit à former des canots d'une seule piece.

Les vallées, toujours fertilisées aux dépens des montagnes, étoient remplies de bois mous. Au pied de ces arbres, croissoient indistinctement les plantes que la terre libérale produisoit pour la nourriture des naturels du pays. Celles d'un usage plus universel étoient le couch-couch, l'igname, le choux Caraïbe & la patate. C'étoient des especes de pommes de terre nées à la racine de plantes qui rampoient, mais qui forçoient tous les obstacles dont elles sembloient devoir être étouffées. La nature qui paroît avoir mis par-tout un certain rapport entre le caractère des peuples & les denrées destinées à leur subsistance, avoit placé dans les Antilles des légumes qui craignoient les ardeurs du soleil, qui se plaisoient dans les endroits frais, qui n'exigeoient point de culture, & qui se reproduisoient deux ou trois fois l'année. Les Insulaires ne tra-

versoient pas le travail libre & spontané de la nature, en détruisant une production, pour donner plus de vigueur à une autre. Ils laissoient à la terre le soin de préparer les sels de la végétation, sans lui assigner le lieu & le temps de féconder. Cueillant au hasard & dans leur saison les productions qui s'offroient d'elles-mêmes à leurs besoins, ls avoient observé sans étude que la décomposition de ce que nous appellons mauvaises herbes, étoit nécessaire à la reproduction des plantes qui leur étoient utiles.

Les racines de ces plantes n'étoient jamais mal-saines ; mais insipides sans préparation, elle avoient peu de goût même cuites, à moins qu'on ne les assaisonnât avec du piment. Quand elles étoient mêlées avec du gingembre & avec le fruit acide d'une plante assez semblable à notre oseille, elles donnoient une liqueur forte qui étoit l'unique boisson composée des sauvages. Ils n'y employoient d'autre art que de les faire fermenter quelques jours dans de l'eau commune, aux rayons d'un soleil brûlant.

Outre les racines, les isles offroient à leurs habitants des fruits extrêmement variés. On y en trouvoit qui ne s'éloignoient pas infiniment de nos pommes, de nos cerises, de nos abricots ; & nous n'avons rien dans nos climats qui puisse nous donner l'idée de la plupart des fruits des Antilles. Le plus utile étoit la banane. Elle avoit la forme, la grosseur, la couleur de nos concombres ; un goût approchant de celui de nos poires ; & croissoit dans des lieux frais, sur une fleche molle, spongieuse & haute d'environ sept pieds. Cette flèche périssoit avec la maturité de son fruit ; mais avant qu'elle tombât, on voyoit sortir de sa souche un rejetton qui, un an après, donnoit son fruit, périssoit à son tour, & se régénéroit successivement de la même maniere.

Une singularité qui mérite d'être observée, c'est que tandis que la plante vorace que nous avons appelée liane, embrassoit tous les arbres stériles, elle s'éloignoit de ceux qui portoient du fruit, quoique confusément mêlés avec les premiers. Il sembloit que la nature lui eût ordonné de respecter ce qu'elle destinoit à la nourriture des hommes.

Les isles n'avoient pas été traitées aussi favorablement en plantes potageres, qu'en racines & en fruits. Le pourpier & le cresson formoient en ce genre toutes leurs richesses.

Les autres nourritures y étoient fort bornées. Il n'y avoit point de volailles domestiques. Les quadrupedes, tous bons à manger, se réduisoient à cinq especes, dont la plus grosse ne surpasseoit pas nos lapins. Les oiseaux, plus brillants & moins variés que dans nos climats, n'avoient guere d'autre mérite que leur parure : peu d'entr'eux rendoient de ces sons touchants qui charment les oreilles; tous, ou presque tous, extrêmement maigres, avoient fort peu de goût. Le poisson y étoit à-peu-près aussi commun que dans les autres mers; mais il y étoit ordinairement moins sain & moins délicat.

On ne peut presque pas exagérer l'utilité des plantes que la nature avoit placées dans les isles contre les infirmités peu communes de leurs habitants. Soit qu'on les appliquât extérieurement, soit qu'on les mangeât, soit qu'on en prît le suc par infusion, elles produisoient toujours les plus prompts, les meilleurs effets. Les usurpateurs de ces lieux, autrefois paisibles, ont adopté ces simples toujours verts, toujours dans leur force; & ils les ont préférés à tous les remedes que l'Asie est en possession de fournir au reste de l'Univers.

Pour le commun des hommes, il n'y a que deux saisons aux isles ; celle de la sécheresse & celle de la pluie. La nature qui travaille sans cesse & qui cache ses opérations secrètes sous une verdure continuelle, leur paroît toujours uniforme. Les observateurs, qui étudient sa marche dans la température du climat, dans toutes les révolutions du temps, & dans celles de la végétation, découvrent qu'elle suit les mêmes routes qu'en Europe, quoique d'une manière moins sensible.

III.

Climat
des isles.

Ces changements presque imperceptibles ne préservent pas des dangers & des incommodités d'un climat brûlant, tel qu'on doit l'attendre naturellement sous la zone torride. Comme ces isles sont toutes situées entre les Tropiques, on y est assujetti, avec quelques différences qui naissent des positions & des qualités du terrain, à une continuité de chaleur qui augmente communément depuis le lever du soleil jusqu'à une heure après midi, mais qui diminue ensuite à mesure que cet astre baisse. Le thermomètre atteste qu'elle monte très-souvent à quarante-quatre degrés, même jusqu'à quarante-sept & demi, au-dessus du terme de la glace. Rien n'est plus rare qu'un temps couvert, propre à la tempérer. Quelquefois, à la vérité, le ciel se voile de nuages, une heure ou deux, mais on n'est pas quatre jours dans toute l'année sans voir le soleil.

Les variations dans la température de l'air viennent moins des saisons que du vent. Par-tout où il ne souffle pas, on brûle ; & tous les vents ne rafraîchissent pas : il n'y a que les vents de l'Est qui tempèrent la chaleur. Ceux qui tiennent du sud ou de l'ouest, procurent peu de soulagement. Mais ils sont beaucoup plus rares & moins réglés que celui de l'Est. Les arbres exposés à son action,

sont forcés de pousser leurs branches vers l'ouest dans la direction que l'uniformité de son souffle constant semble leur donner. En revanche, leurs racines sont plus robustes & plus allongées sous terre du côté de l'est, comme pour former un point d'appui dont la résistance soit égale à la force du vent dominant. Aussi remarque-t-on que lorsque le vent d'ouest souffle avec quelque violence, les arbres sont renversés facilement; de sorte que pour juger de la force d'un ouragan, il ne suffit pas de savoir combien d'arbres sont tombés, mais de quel côté ils ont été déracinés.

Le vent d'est a deux causes permanentes, dont la vraisemblance est frappante. La première est ce mouvement diurne qui fait rouler la terre d'occident en orient, & qui est nécessairement plus rapide sous la ligne équinoxiale que sous les cercles de latitude, parce qu'il a plus d'espace à parcourir dans le même temps. La seconde vient de la chaleur du soleil qui, en paroissant sur l'horison, raréfie l'air, & l'oblige à fluer vers l'occident, à mesure que la terre avance vers l'orient.

Aussi le vent d'Est, qui ne se fait guere sentir aux Antilles que vers les neuf ou dix heures du matin, augmente-t-il à mesure que le soleil monte sur l'horison. Il diminue à mesure que cet astre baisse. Il tombe enfin tout-à-fait vers le soir; mais le long des côtes seulement, & non en pleine mer. Les raisons de cette différence s'offrent d'elle-mêmes. Après le coucher du soleil, l'air de la terre qui demeure long-temps raréfié à cause des exhalaisons qui sortent continuellement du globe échauffé, reflue nécessairement sur celui de la mer : c'est ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il se fait sentir la nuit, & continue jusqu'à ce que l'air de la mer rarefié par la cha-

leur du soleil, reflue à son tour vers la terre, où l'air s'est condensé par la fraîcheur de la nuit. Enfin on observe que le vent d'est se trouve plus régulier, plus fort sous la canicule que dans les autres temps; parce que le soleil agit plus vivement sur l'air. Ainsi la nature fait servir les ardeurs même de cet astre, au rafraîchissement des contrées qu'il embrase. Tel dans les pompes à feu, l'art emploie cet élément à remplir sans cesse de nouvelle eau les cuves d'airain qu'il épuise continuellement par l'évaporation.

La pluie contribue aussi à tempérer le climat des îles de l'Amérique; mais non par-tout également. Là où rien ne fait obstacle au vent d'est, il chasse les nuées à mesure qu'elles se forment, & les oblige d'aller crêver dans les bois ou sur les montagnes. Mais quand les orages sont trop violents, ou que les vents variables & passagers du sud & de l'ouest viennent troubler l'empire du vent d'est, alors il pleut. Dans les autres positions des Antilles où ce vent ne domine pas, les pluies sont si communes & si abondantes, sur-tout durant l'hyver qui dure depuis la mi-juillet jusqu'à la moitié d'octobre, qu'elles donnent suivant les meilleures observations, autant d'eau dans une semaine, qu'il en tombe dans nos climats dans l'espace d'un an. Au lieu de ces pluies douces & agréables dont on jouit quelquefois en Europe, ce sont des torrents dont on prendroit le bruit pour celui de la grêle, si elle n'étoit pour ainsi dire inconnue sous un ciel brûlant.

A la vérité, ces pluies rafraîchissent l'air; mais elles causent une humidité dont les suites sont également incommodes & funestes. Il faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré. La viande s'y conserve au plus vingt-quatre heures. Les fruits se pourrissent, soit qu'on

les cueille mûrs , ou avant la maturité. Le pain doit être fait en biscuit , pour ne pas moisir. Les vins ordinaires s'aigrissent en fort peu de temps. Le fer se rouille du matin au soir. Ce n'est qu'avec des précautions continuelles qu'on conserve les semences , jusqu'à ce que la saison de les confier à la terre soit arrivée. Dans les premiers temps qui suivirent la découverte des Antilles , le blé qu'on y portoit pour ceux qui ne pouvoient pas s'accoutumer à la nourriture des anciens habitants du pays , se gâtoit si vite , qu'il fallut l'envoyer avec ses épis. Cette précaution nécessaire enchérissoit si fort la denrée , que peu de gens étoient en état d'en acheter. On substitua la farine aux grains , ce qui diminuoit les fraix , mais abrégéoit la conservation. Un négociant imagina qu'il réuniroit le double avantage de la durée & du bon marché , s'il purgeoit parfaitement la farine du son qui contribue à sa fermentation. Il la fit blutter , en mit la fleur la plus pure dans des tonneaux bien faits , & la comprima couche par couche avec des pilons de fer , de manière qu'elle formoit un corps dur presque impénétrable à l'air. L'expérience confirma une physique si judicieuse ; & cet usage généralement adopté s'est toujours perfectionné de plus en plus. Si cette pratique n'assure pas aux farines la durée qu'elles ont dans nos climats secs ou tempérés , elle les conserve du moins six mois , un an , & même davantage , selon qu'elles ont été préparées avec plus ou moins de soin. Cet intervalle doit suffire à des métropoles actives , pour l'approvisionnement de leurs colonies.

IV. Quelque fâcheux que soient ces effets naturels de la pluie , elle en occasionne de plus redoutables encore : ce sont des tremblements de terre assez fréquents , & quelquefois terribles dans les isles. Comme ils se font sentir le

Phéno-
menes or-
dinares
dans les
isles.

plus souvent dans le cours, ou vers la fin de la saison pluvieuse, & dans les temps des grandes marées, d'habiles physiciens ont conjecturé que ce phénomène pouvoit provenir de ces deux causes.

Les eaux du ciel & de la mer éboulent, creusent & ravagent la terre de plus d'une manière. L'océan, sur-tout, attaque ce globe avec une fureur qu'on ne peut ni prévoir, ni éviter. Parmi les assauts que cet élément inquiet & turbulent ne cesse de lui livrer, il en est un connu aux Antilles sous le nom de *raz de marée*. On le voit infailiblement une, deux ou trois fois depuis juillet jusqu'en octobre; & c'est toujours sur les côtes occidentales, parce qu'il vient après les vents d'ouest ou du sud, ou même sous leur influence. Les vagues qui, de loin, paroissent s'avancer tranquillement jusqu'à la portée de quatre ou cinq cents pas, s'élèvent tout-à-coup près du rivage, comme si elles étoient pressées obliquement par une force supérieure, & crevent avec une violence extrême. Les vaisseaux qui se trouvent alors sur la côte ou dans des rades foraines, ne pouvant ni gagner le large, ni se soutenir sur leurs ancres, vont se briser contre terre, sans aucun espoir de salut pour les infortunés matelots qui ont vu approcher pendant plusieurs heures cette mort inévitable.

Un mouvement si extraordinaire de la mer a été regardé jusqu'ici comme la suite d'une tempête. Mais une tempête a une direction de vent d'un point à un autre; & le raz de marée se fait sentir dans une partie d'une isle couverte par une autre isle qui, elle-même, ne l'éprouve pas. Cette observation a déterminé M. Dutasta, qui a vu l'Afrique & l'Amérique en physicien, en négociant & en homme d'Etat, à chercher une cause plus vraisemblable de ce singu-

lier phénomène. Il l'a trouvée avec d'autres vérités qui enrichiront plus d'une science, s'il se détermine à les donner au public. Nous aurons alors vraisemblablement des lumières plus sûres sur les ouragans.

L'ouragan est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblements de terre, & toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout-à-coup, au jour vif & brillant de la Zone Torride, succede une nuit universelle & profonde; à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus tristes hyvers. Des arbres aussi anciens que le monde sont déracinés & disparoissent. Les plus solides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil se plaçoit à regarder des côteaux riches & verdoyants, on ne voit plus que des plantations bouleversées & des cavernes hideuses. Des malheureux dépouillés de tout pleurent sur des cadavres, ou cherchent leurs parents sous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre & des vents qui tombent & se brisent contre les rochers ébranlés & fracassés; les cris & les hurlements des hommes & des animaux pêle-mêle emportés dans un tourbillon de sable, de pierres & de débris, tout semble annoncer les dernières convulsions & l'agonie de la nature.

Cependant ces ouragans amènent des récoltes plus abondantes, & hâtent les productions de la terre. Soit que de si violentes agitations ne déchirent son sein que pour le préparer à la fécondité, soit que l'ouragan charrie quelques matières propres à la végétation des plantes, on a remarqué que ce désordre apparent & passager étoit non-seulement une suite de l'ordre constant qui pourvoit à la régénération par la destruction même, mais un moyen de
conserver

conserver ce tout, qui n'entretient sa vie & sa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

Les premiers habitants des Antilles croyoient avoir de sûrs pronostics de ce phénomène effrayant. Lorsqu'il doit arriver, disoient-ils, l'air est trouble, le soleil rouge, & cependant le temps est calme, & le sommet des montagnes clair. On entend sous terre, ou dans les citernes, un bruit sourd comme s'il y avoit des vents enfermés. Le disque des étoiles semble obscurci d'une vapeur qui les fait paroître plus grandes. Le ciel est, au nord-ouest, d'un sombre menaçant. La mer rend une odeur forte, & se souleve même au milieu du calme. Le vent tourne subitement de l'est à l'ouest, & souffle avec violence par des reprises qui durent deux heures chaque fois.

Quoiqu'on n'ose assurer la vérité de toutes ces observations, il semble cependant qu'il y auroit de l'imprudence ou trop peu de philosophie, à négliger les idées & même les préjugés des peuples sauvages sur les temps & sur les saisons. Leur désœuvrement, & l'habitude où ils sont de vivre en plein champ, les met dans l'occasion & la nécessité d'observer les plus petits changements qui se passent dans l'air, & d'acquérir sur ce sujet des connoissances qui échappent à des nations plus éclairées, mais plus occupées & vouées à des travaux plus sédentaires. Peut-être est-ce aux sauvages à trouver les faits, aux peuples savants à chercher les causes. Démêlons, s'il se peut, celle des ouragans, phénomène si commun en Amérique, qu'il auroit suffi seul pour la faire désertier, ou la rendre inhabitable depuis des siècles.

Aucun ouragan ne vient de l'est, c'est-à-dire, du plus grand espace de mer qu'on voye aux Antilles. Ce fait bien

constaté nous engageroit à croire qu'ils se forment tous dans le continent de l'Amérique. Le vent d'ouest qui règne constamment, quelquefois avec beaucoup de force dans la partie du Sud, depuis juillet jusqu'en janvier, & le vent du nord qui souffle en même-temps dans la partie septentrionale, doivent, lorsqu'ils se rencontrent, se heurter avec une violence proportionnée à leur rapidité naturelle. Si ce choc arrive dans les gorges étroites & longues des montagnes, il en doit sortir avec impétuosité un courant d'air, dont la portée s'étendra en raison combinée de sa force motrice & du diamètre de la gorge. Tout corps solide qui se trouvera dans la direction de ce courant d'air, en recevra une impression plus ou moins forte, selon qu'il lui opposera plus ou moins de surface; en sorte que si sa position coupoit perpendiculairement la direction de l'ouragan, on ne fait ce qui pourroit en résulter pour la masse entière. Heureusement les divers gisements des îles, leur forme sphérique ou angulaire présentent à ces effroyables torrents d'air, des surfaces plus ou moins obliques, qui détournent le courant, divisent ses forces, ou les brisent par degrés. L'expérience même autorise à dire que leur activité s'épuise à tel point, que, dans la direction même où l'ouragan frappe le plus fort, on s'en aperçoit à peine dix lieues plus loin. Les meilleurs observateurs ont remarqué que tous les ouragans qui, successivement, ont bouleversé les îles, venoient du nord-ouest, & par conséquent des gorges formées par les montagnes de Sainte-Marthe. La distance où sont quelques îles de cette direction, n'est pas une raison suffisante pour faire rejeter ce sentiment; parce que plusieurs causes peuvent faire décliner vers le Sud ou vers l'Est un courant d'air. Ainsi nous croyons qu'on s'est mépris, quand on a pensé que la vio-

lence d'un ouragan agissoit sous tous les rumbes de vent. Tels sont les phénomènes destructeurs, aux prix desquels la nature fait acheter les richesses du nouveau monde; mais quel obstacle pouvoit arrêter l'audace du hardi navigateur qui l'avoit découvert?

Christophe Colomb, après s'être établi à Saint-Domin-
gue, une des grandes Antilles, reconnut les petites. Il
n'y trouva pas des insulaires aussi foibles, aussi timides
que ceux qu'il avoit d'abord subjugués. Les Caraïbes qui
se croyoient originaires de la Guyane, & de la même na-
tion que les Galibis, avoient la taille médiocre, renforcée
& nerveuse; telle qu'il l'auroit fallu pour faire des hom-
mes très-robustes, si leur vie & leurs exercices avoient se-
condé ces dispositions. Leurs jambes pleines & nourries
étoient communément bien faites; leurs yeux étoient
noirs, gros & un peu saillants. Leur figure auroit été
agréable, s'ils n'avoient déparé l'ouvrage de la nature,
pour se donner de prétendues beautés qui ne pouvoient
plaire que chez eux. A l'exception des sourcils & des
cheveux, ils n'avoient pas un seul poil sur tout le corps.
Ils ne portoient aucune espèce de vêtement, & n'en étoient
pas moins chastes. Seulement, pour se garantir de la mor-
sure des insectes, ils se peignoient de la tête aux pieds
avec du rocou, ce qui leur donnoit la couleur d'une écre-
visse cuite.

Leur religion se bornoit à cette opinion si naturelle à
l'homme, qu'on la trouve répandue chez la plupart des na-
tions barbares, & conservée même chez plusieurs des na-
tions civilisées; c'est-à-dire, qu'ils croyoient confusément
un bon & un mauvais principe. La divinité tutélaire ne
les occupoit guère; mais ils redoutoient beaucoup l'être
mal-faisant. Leurs autres superstitions étoient plus absur-

V.

Habitu-
des des
Caraïbes,
anciens
habitants
des îles
du vent.

des que dangereuses, & ils y étoient peu attachés. Cette indifférence ne les rendit pas plus dociles au christianisme, lorsqu'on le leur offrit. Sans disputer contre ceux qui leur en prêchoient les dogmes, ils refusoient de les croire, *de peur*, disoient-ils, *que leurs voisins ne se moquassent d'eux.*

Quoique les Caraïbes n'eussent aucune espèce de gouvernement, leur tranquillité n'étoit pas troublée. Ils devoient la paix dont ils jouissoient, à cette pitié innée qui précède toute réflexion, & d'où découlent les vertus sociales. Cette douce compassion prend sa source dans l'organisation de l'homme, auquel il suffit de s'aimer lui-même pour haïr le mal de ses semblables. Ainsi, pour humaniser les despotes, il suffiroit qu'ils fussent eux-mêmes les bourreaux des victimes qu'ils immolent à leur orgueil, & les exécuteurs des cruautés qu'ils ordonnent. Il faudroit qu'ils mutilassent de leurs mains voluptueuses les ennemis de leur ferraill; qu'ils allassent dans les champs de bataille recueillir le sang, entendre les imprécations, voir les convulsions & l'agonie de leurs soldats mourants; qu'ils entraissent dans les hôpitaux pour y considérer à loisir les plaies, les fractures, les maladies occasionnées par la famine, par les travaux périlleux & mal-sains, par la dureté des corvées & des impôts, par les calamités qui naissent des vices de leur caractère. Combien ces sortes de spectacles ménagés à l'éducation des Princes, épargneroient de crimes & de maux aux humains! Que les larmes des Rois vaudroient de biens aux peuples!

Les Caraïbes, qui n'avoient pas le cœur gâté par les mauvaises institutions qui nous corrompent, ne connoissoient ni les infidélités, ni les trahisons, ni les parjures, ni les assassinats, si communs chez les peuples policés. La religion,

les loix, les échafauds, ces digues par-tout élevées pour garantir les usurpations anciennes contre les usurpations nouvelles, étoient inutiles à des hommes qui ne suivoient que la nature. Le vol ne fut connu de ces sauvages qu'à l'arrivée des Européens. Lorsqu'il leur manquoit quelque chose, ils disoient que *les Chrétiens étoient venus chez eux.*

Ces insulaires connoissoient peu les grands mouvements de l'ame, sans en excepter celui de l'amour. Ce sentiment n'étoit pour eux qu'un besoin. Jamais il ne leur échappoit aucune attention, aucune démonstration de tendresse, pour ce sexe si recherché dans d'autres climats. Ils regardoient leurs femmes plutôt comme leurs esclaves que comme leurs compagnes, ne leur permettoient pas de manger avec eux, avoient usurpé le droit de les répudier, sans leur laisser celui de changer d'engagement. Elles-mêmes se sentoient nées pour obéir, & se résignoient à leur destinée.

Du reste, le goût de la domination n'affectoit guere l'ame des Caraïbes. Sans distinction de rang, ils étoient tous égaux. Leur surprise fut extrême, lorsqu'ils remarquerent de la subordination entre les Européens. Ce système blessait si fort leurs idées, qu'ils regardoient comme des esclaves, ceux qui avoient la lâcheté de recevoir des ordres & de les exécuter. Si les femmes étoient soumises chez eux, c'étoit une suite naturelle de la foiblesse de leur sexe. Mais comment, mais pourquoi les hommes les plus robustes servoient-ils les moins forts? Comment un seul commandoit-il à tous? La guerre, la fourberie & la superstition ne leur avoient pas encore résolu ce problème.

Un peuple qui ne connoissoit ni l'intérêt, ni l'orgueil,

ni l'ambition, ne devoit pas avoir des mœurs fort compliquées. Chaque famille composoit une espece de république séparée, jusqu'à un certain point, du reste de la nation. Elle formoit un hameau appelé *Carbet*, plus ou moins considérable, selon qu'elle étoit plus ou moins étendue. Au centre logeoit le chef ou le patriarche de la famille, avec ses femmes & ses enfants du bas âge. Tout autour, on voyoit les cases de ceux de sa postérité qui étoient mariés. Ces cabanes avoient pour colonnes des pieux, du chaume pour toit; & pour meubles, des armes, des lits de coton sans art & sans travail, quelques corbeilles & des ustensiles de calebasse.

C'est-là que les Caraïbes passaient la plus grande partie de leur vie à dormir ou à fumer dans leurs hamacs. S'ils en fortoient, c'étoit pour rester accroupis dans un coin, où ils paroissent ensevelis dans une profonde méditation. Lorsqu'ils parloient, ce qui étoit rare, on les écoutoit sans les interrompre, sans les contredire, sans leur répondre que par un signe muet d'approbation.

Comme ils mangeoient peu, le soin de leur subsistance ne les occupoit pas beaucoup. Les hommes qui vivent dans les bois, font moins de consommation que ceux qui habitent des campagnes découvertes. L'air y est plus condensé, & on peut croire que la transpiration des plantes forme des molécules nourrissantes. Ainsi la sobriété des Caraïbes, qu'on prit d'abord pour une suite de leur paresse, pouvoit bien être attribuée en partie à l'esprit de végétation qu'ils respiroient dans les forêts dont leurs îles étoient couvertes.

C'est au milieu de ces forêts que ce peuple oisif trouvoit, sans être réduit au travail pénible des défrichements, une nourriture assurée, saine, convenable à son tempéra-

ment, & qui ne demandoit point ou qui ne demandoit que peu de préparation. Si quelquefois il ajoutoit à ces dons d'une nature brute & libérale les produits de sa chasse ou de sa pêche, ce n'étoit guere qu'à l'occasion de quelque festin.

Ces repas d'appareil n'avoient point d'époque fixe. Les conviés y apportoit l'empreinte de leur caractère. Ils n'étoient pas plus vifs dans ces assemblées que dans leur vie ordinaire. L'indolence & l'ennui étoient peints dans tous les yeux. Les danses étoient si graves & si sérieuses, que les mouvements du corps se ressentoient de la pesanteur de l'ame. Cependant ces tristes fêtes, semblables à ces temps sombres qui couvent des orages, se terminoient rarement sans effusion de sang. Les sauvages, si sobres dans la vie isolée, s'enivroient assemblés; l'ivresse échauffoit & ranimoit, entre les familles, des inimitiés assoupies ou mal éteintes. On finissoit par s'égorger. La haine & la vengeance, les seuls sentiments profonds qui pussent émouvoir ces ames sauvages, se perpétuoient ainsi par les plaisirs mêmes. C'est dans la joie des festins que les parents, les amis s'embrassoient, & juroient d'aller porter la guerre dans le continent.

Les Caraïbes s'embarquoient sur des bateaux formés d'un seul arbre, qu'on avoit abattu en le brûlant par le pied. Des années entières avoient été employées à creuser ces canots avec des haches de pierre & par le moyen du feu, qu'on dirigeoit adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qui lui convenoit. Arrivés aux côtes de la Guyane, ces guerriers libres & volontaires, y cherchoient les Arauques, qui les en avoient chassés autrefois. Ils attaquoient avec une espee de massue, moins longue que le bras, avec leurs fleches

empoisonnées. Au retour de l'expédition, d'autant plus promptement finie, que l'antipathie la rendoit plus cruelle & plus vive, les sauvages retomboient dans leur inaction.

Les Espagnols, malgré l'avantage de leurs armes, ne firent pas long-temps la guerre à ce peuple, & ne la firent pas toujours avec succès. D'abord ils ne cherchoient que de l'or. Depuis ils cherchèrent des esclaves; mais n'ayant pas trouvé des mines, & les Caraïbes si fiers & si mélancoliques mourant dans l'esclavage, les Espagnols renoncèrent à des conquêtes qu'ils jugeoient de peu de valeur, & qu'ils ne pouvoient ni faire, ni conserver, sans des guerres continuelles & sanglantes.

VI. Les Anglois & les François instruits de ce qui se pas-

soit, hasarderent quelques foibles armemens pour intercepter les vaisseaux Espagnols qui alloient dans ces parages. Les succès multiplièrent les corsaires. La paix qui régnoit souvent en Europe, n'empêchoit pas les expéditions. L'usage où étoit l'Espagne d'arrêter tous les bâtimens qu'elle trouvoit au-delà du tropique, justifioit ces pirateries.

Les deux peuples fréquentoient depuis long-temps les îles du vent, sans avoir songé à s'y établir, ou sans en avoir trouvé les moyens. Peut-être craignoient-ils de se brouiller avec les Caraïbes dont ils étoient bien reçus? Peut-être ne jugeoient-ils pas digne de leur attention, un sol qui ne produisoit aucune des denrées qui étoient d'usage dans l'ancien monde? Enfin, des Anglois conduits par Warner, des François aux ordres de Danambuc, abordèrent en 1625, à Saint-Christophe, le même jour, par deux côtés opposés. Des échecs multipliés avoient convaincu les uns & les autres, qu'ils ne s'enrichiroient sûrement des dépouilles de l'ennemi commun, que lorsqu'il

auroient une demeure fixe , des ports , un point de ralliement. Comme ils n'avoient nulle idée de commerce , d'agriculture & de conquête , ils partagerent paisiblement les côtes de l'isle où le hasard les avoit réunis. Les naturels du pays s'éloignèrent d'eux en leur disant : *Il faut que la terre soit bien mauvaise chez vous , ou que vous en ayiez bien peu , pour en venir chercher si loin à travers tant de périls.*

La Cour de Madrid ne prit pas un parti si pacifique. Frédéric de Toledé , qu'elle envoyoit en 1630 au Brésil avec une flotte redoutable , destinée contre les Hollandois , eut ordre d'exterminer en passant les pirates qui , suivant les préjugés de cette Couronne , avoient usurpé une de ses possessions. Le voisinage de deux nations actives , industrieuses , causoit de vives inquiétudes aux Espagnols. Ils sentoient que leurs colonies seroient exposées , si d'autres peuples parvenoient à se fixer dans cette partie de l'Amérique.

Les François & les Anglois réunirent inutilement leurs foibles moyens contre l'ennemi commun. Ils furent battus. Ceux qui ne restèrent pas dans l'action , morts ou prisonniers , se réfugièrent avec précipitation dans les isles voisines. Le danger passé , ils retournerent la plupart à leurs habitations. L'Espagne , occupée d'intérêts qu'elle croyoit plus importants , ne les inquiéta plus , & se reposa peut-être de leur destruction sur leur jalousie.

Les deux nations vaincues suspendirent leurs rivalités pour le malheur des Caraïbes. Déjà soupçonnés de méditer une trahison à Saint-Christophe , ils avoient été chassés ou exterminés. On s'étoit approprié leurs femmes , leurs vivres & la terre qu'ils habitoient. L'esprit d'inquiétude qui suit l'usurpation , fit penser aux Européens que les

autres peuples sauvages entroient dans la conspiration. On les attaqua dans leurs isles. Inutilement ces hommes simples, qui ne songeoient pas à disputer un terrain où la propriété ne les attachoit pas, reculoient les limites de leurs habitations, à mesure que nos prétentions s'étendoient; on ne les en poursuivoit pas avec moins d'acharnement. Quand ils virent qu'on en vouloit à leur vie ou à leur liberté, ils prirent enfin les armes; & la vengeance qui va toujours plus loin que l'injure, dut les rendre quelquefois cruels, sans être injustes.

Dans les premiers temps, les Anglois & les François faisoient cause commune contre les Caraïbes; mais cette espece de société fortuite étoit souvent interrompue. Elle n'emportoit point d'engagement durable, encore moins de garantie des possessions réciproques. Quelquefois les sauvages avoient l'adresse de faire la paix tantôt avec une nation, tantôt avec l'autre; & par-là ils se ménageoient la douceur de n'avoir qu'un ennemi à la fois. C'eût été peu pour la sûreté de ces insulaires, si l'Europe, qui ne s'occupoit guere d'un petit nombre d'aventuriers dont les courses ne lui avoient encore procuré aucun bien, & qui n'étoit pas d'ailleurs assez éclairée pour lire dans l'avenir, n'eût également négligé le soin de les gouverner, & l'attention de les mettre en état de pousser ou de reprendre leurs avantages. L'indifférence des deux métropoles détermina au mois de janvier 1660 leurs sujets du nouveau monde, à faire eux-mêmes une convention qui assuroit à chaque peuple les possessions que les événements variés de la guerre lui avoient données, & qui n'avoient eu jusqu'alors aucune consistance. Cet acte étoit accompagné d'une ligue offensive & défensive, pour forcer les naturels du pays à accéder à cet arrangement, ce que la crainte leur fit faire la même année.

Par ce traité , qui établit la tranquillité dans cette partie de l'Amérique , la France conserva la Guadeloupe , la Martinique , la Grenade , & quelques autres propriétés moins importantes. L'Angleterre fut maintenue à la Barbade , à Nieves , à Antigoa , à Montferrat , en plusieurs isles de peu de valeur. Saint-Christophe resta en commun aux deux Puissances. Les Caraïbes furent concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent , où tous les membres épars de cette nation se réunirent. Leur population n'excédoit pas alors six mille hommes.

A cette époque , les établissemens Anglois qui , sous un gouvernement supportable quoique vicieux , avoient acquis quelque consistance , virent augmenter leur prospérité. Les colonies Françoises , au contraire , furent abandonnées d'un grand nombre de leurs habitants , qui étoient désespérés d'avoir encore à gémir sous la tyrannie des privilèges exclusifs. Ces hommes passionnés pour la liberté , se réfugièrent à la côte septentrionale de Saint-Domingue , qui servoit d'asyle à plusieurs aventuriers de leur nation , depuis environ trente ans qu'ils avoient été chassés de Saint-Christophe.

VII.

Les François s'établissent à Saint-Domingue.

On les nommoit Boucaniers , parce qu'à la manière des sauvages , ils faisoient sécher à la fumée dans des lieux appelés boucans , les viandes dont ils se nourrissoient. Comme ils étoient sans femmes & sans enfans , ils avoient pris l'usage de s'associer deux à deux , pour se rendre les services qu'on reçoit dans une famille. Les biens étoient communs dans ces sociétés , & demeuroient toujours à celui qui survivoit à son compagnon. On ne connoissoit pas le larcin , quoique rien ne fût fermé ; & ce qu'on ne trouvoit pas chez soi , on l'alloit prendre chez ses voisins , sans autre assujettissement que de les en avertir , s'ils y

étoient ; ou s'ils n'y étoient pas , de les en avertir à leur retour. Les différends étoient rares , & facilement terminés. Lorsque les parties y mettoient de l'opiniâtreté , elles vuidoient leurs querelles à coups de fusil. Si la balle avoit frappé par-derrière ou dans les flancs , on jugeoit qu'il y avoit de la perfidie , & l'on castoit la tête à l'auteur de l'assassinat. Les loix de l'ancienne patrie étoient comptées pour rien. Ils se prétendoient affranchis par le baptême de mer qu'ils avoient reçu au passage du tropique , de toute obligation envers elle. Ils avoient quitté jusqu'à leur nom de famille pour prendre des noms de guerre , dont la plupart ont passé à leurs descendants.

Une chemise teinte du sang des animaux qu'ils tuoient à la chasse , un caleçon encore plus sale fait en tablier de brasseur ; pour ceinture une courroye où pendoient un sabre fort court & quelques couteaux ; un chapeau sans autre bord qu'un bout abattu sur le devant pour le prendre ; des souliers sans bas : tel étoit l'habillement de ces barbares. Leur ambition se bornoit à avoir un fusil qui portât des balles d'une once , & une meute de vingt-cinq ou trente chiens.

Les Boucaniers n'avoient pas d'autre occupation que de faire la guerre aux bœufs sauvages , extrêmement multipliés dans l'isle , depuis que les Espagnols les y avoient apportés. On les écorchoit à mesure qu'on les tuoit , & l'on ne s'arrêtoit que lorsqu'on en avoit abattu autant qu'il y avoit de chasseurs. On faisoit cuire alors quelques piéces de viande , dont le piment & le jus d'orange formoient tout l'assaisonnement. Ils ne connoissoient pas le pain , & n'avoient que de l'eau pour leur boisson. L'occupation d'un jour étoit celle de tous les jours , jusqu'à ce qu'on eût rassemblé le nombre des cuirs qu'on se proposoit de li-

vrer aux navires de différentes nations qui fréquentoient ces mers. On les alloit vendre alors dans quelque rade. Ils y étoient portés par les *engagés*, espece d'hommes qui se vendoient en Europe, pour servir comme esclaves pendant trois ans dans les colonies. Un de ces malheureux osa représenter à son maître, qui choisissoit toujours le dimanche pour ce voyage, que Dieu avoit pros crit cet usage, quand il avoit dit : *Tu travailleras six jours, & le septieme tu te reposeras. Et moi*, reprit le féroce Boucanier, *& moi je dis : six jours tu tueras des taureaux pour les écorcher, & le septieme tu en porteras les peaux au bord de la mer.* Il accompagna ce commandement de coups de bâton, qui tantôt font observer, & tantôt font violer les commandements de Dieu.

Des hommes de ce caractère, livrés à un exercice continuél, nourris tous les jours de viande fraîche, connoissoient peu les infirmités. Leurs courses n'étoient interrompues que par des sievres éphémères, dont ils ne se ressentoient pas le lendemain. Le temps devoit cependant les affoiblir, sous un ciel trop brûlant pour une vie si dure.

Le climat étoit proprement le seul ennemi que les Boucaniers eussent à craindre. La colonie Espagnole, d'abord si considérable, n'étoit plus rien. Oubliée de sa métropole, elle avoit perdu elle-même le souvenir de sa grandeur passée. Le peu qui lui restoit d'habitants, vivoient dans l'oïveté. Leurs esclaves n'avoient d'autre travail, que celui de les bercer dans leurs hamacs. Bornés aux besoins que la nature seule pouvoit satisfaire, la frugalité les faisoit parvenir à une vieillesse rare sous un ciel plus tempéré.

Il est vraisemblable que leur indolence ne se seroit pas

réveillée, si une activité trop entreprenante & trop audacieuse ne les eût poursuivis à mesure qu'ils s'éloignoient. Désespérés de voir leur tranquillité continuellement troublée, ils firent venir du continent & des isles voisines, des troupes qui coururent sur les Boucaniers dispersés. Elles surprenoient ces barbares en petit nombre dans leurs courses, ou pendant la nuit dans leurs cabanes. Plusieurs furent massacrés. On peut croire que tous ces aventuriers auroient successivement péri, s'ils ne se fussent attroupés pour se défendre. Ils se séparoient nécessairement pendant le jour, mais ils se rassembloient le soir. Si quelqu'un manquoit, on concluoit qu'il avoit été pris ou tué, & les chasses étoient suspendues jusqu'à ce qu'on l'eût retrouvé, ou que sa mort eût été vengée. On imagine le carnage que devoient faire autour d'eux, des brigands sans patrie & sans loix; chasseurs & guerriers par besoin, par instinct, excités au sang & au massacre par l'habitude d'attaquer & la nécessité de se défendre. Aussi dans leur fureur, tout étoit-il immolé, sans distinction d'âge ni de sexe. Enfin, les Espagnols désespérant de vaincre des ennemis si féroces & si acharnés, s'aviserent de détruire eux-mêmes par des chasses générales, tous les bœufs de l'isle. L'exécution de ce plan, en privant les Boucaniers de leurs ressources ordinaires, les réduisit à former des habitations, & à les cultiver.

La France qui avoit désavoué jusqu'alors des brigands dont les succès n'avoient aucune stabilité, les reconnut pour ses sujets quand ils devinrent sédentaires. Elle leur envoya en 1665 un homme vertueux & intelligent pour les gouverner. A sa suite partirent des femmes, qui, comme la plupart de celles qu'on a fait passer en différents temps dans le nouveau monde, n'étoient connues que par

leurs débauches. Les Boucaniers n'étoient pas blessés de ces mœurs. *Je ne vous demande pas compte du passé*, disoit chacun d'eux à celle que le sort lui destinoit; *vous n'étiez pas à moi. Répondez-moi seulement de l'avenir, à présent que vous allez m'appartenir; je vous quitte du reste.* Puis frappant de la main sur le canon de son fusil, il ajoutoit: *Voilà qui me vengera de vos infidélités; si vous me manquez, il ne vous manquera pas.*

Les Anglois n'avoient pas attendu que leurs rivaux fussent solidement établis dans les grandes Antilles, pour y former eux-mêmes un établissement. La décadence de l'Espagne affoiblie par ses divisions domestiques, par la révolte de la Catalogne & du Portugal, par les convulsions du Royaume de Naples, par la destruction de sa redoutable infanterie aux champs de Rocroi, par ses pertes continuelles dans les Pays-bas, par l'incapacité de ceux qui la gouvernoient, par l'extinction même de cet orgueil national, qui, après s'être nourri de grandes choses, avoit dégénéré en une paresse superbe : la décadence de l'Espagne ne laissoit pas douter qu'on ne lui fît la guerre avec succès. La France profitoit habilement de tous ces désordres, qui étoient en partie son ouvrage; & Cromwel se joignit à elle en 1655, pour enlever quelques pierres d'un édifice qui s'écrouloit de toutes parts.

Cette conduite révolta les meilleurs officiers Anglois, qui n'y appercevoient qu'une grande injustice, & les déterminâ à abandonner le service. Ils jugeoient que la volonté de leurs Supérieurs ne suffisoit pas pour justifier une entreprise qui blestoit tous les principes de l'équité, & qu'en concourant à son exécution, ils se rendroient coupables d'un crime énorme. L'Europe regarda ces maximes vertueuses, comme l'effet de cet esprit moitié fa-

VIII.

Les Anglois font la conquête de la Jamaïque.

natique , moitié républicain , qui régnoit alors en Angleterre ; mais elle attaqua le Protecteur d'un autre côté.

L'Espagne avoit long-temps menacé de ses fers les autres nations. Il étoit possible que la multitude , qui n'est pas faite pour calculer les forces des Puissances , pour suivre les variations de la balance , ne fût pas encore revenue de ses préventions anciennes. Une terreur nouvelle avoit saisi ceux des bons esprits qui étudioient la marche des affaires générales. Ils voyoient que si le torrent des prospérités de la France n'étoit arrêté par une cause étrangère , elle dépouilleroit les Espagnols , leur donneroit la loi , les forceroit au mariage de l'Infante avec Louis XIV , s'assureroit l'héritage de Charles-Quint , opprimeroit la liberté de l'Europe après l'avoir défendue. Cromwel qui venoit de renverser le gouvernement de sa patrie , leur parut fait pour donner un frein à la domination des Rois ; mais ils le regarderent comme le plus inepte des politiques , lorsqu'ils lui virent former des liaisons que ses intérêts particuliers , ceux de sa nation , ceux de l'Europe entière , sembloient lui interdire absolument.

Ces réflexions ne dûrent point échapper au génie pénétrant & profond du Tyran de l'Angleterre. Mais peut-être vouloit-il soutenir par des conquêtes importantes , l'opinion que sa nation avoit de ses talents. L'exécution de ce plan devenoit chimérique , s'il se déclaroit pour l'Espagne ; parce qu'il pouvoit tout au plus se promettre de rétablir l'équilibre entre les deux partis. Il crut convenable à ses vues de se lier d'abord avec la France , & de la combattre ensuite , lorsqu'il auroit acquis ce qui étoit l'objet de son ambition. Quoi qu'il en soit de ces conjectures qui ne manquent pas de fondement dans l'histoire , & qui conviennent

conviennent du moins au caractère du politique étonnant auquel on attribue cette manière de raisonner, les Anglois allèrent attaquer dans le nouveau monde l'ennemi qu'ils venoient de se donner.

Leurs premiers efforts furent dirigés contre la ville de San-Domingo, dont les habitants à la vue d'une flotte nombreuse commandée par Penn, & de neuf mille hommes de troupes de terre aux ordres de Venables, se réfugièrent dans les bois. Mais les fautes de leur ennemi rendant le courage à ces fugitifs, ils revinrent sur leurs pas, & le forcèrent à se rembarquer honteusement. Ce revers étoit l'effet des mesures mal concertées de cette expédition.

Les deux chefs de l'entreprise n'avoient que peu de talent. On les savoit mal ensemble, & ils n'étoient pas affectionnés au Protecteur. On leur avoit donné des surveillants, qui, sous le nom de commissaires, gênoient leurs opérations. Les soldats envoyés d'Europe étoient le rebut de l'armée, & ceux qu'on avoit tirés de la Barbade & de Saint-Christophe, n'étoient que des brigands. On leur avoit ôté le seul encouragement convenable à cette espèce d'hommes, l'espoir du pillage; quoique l'expérience de tous les âges eût démontré que c'étoit le plus puissant aiguillon pour faire réussir des entreprises éloignées & difficiles. Tout étoit tellement disposé, que les soldats ne pouvoient être d'accord avec les généraux, ni les généraux entr'eux, ni les uns & les autres avec les commissaires. On manquoit à la fois, & d'armes convenables, & de vivres propres au climat, & de connoissances pour se bien conduire.

L'exécution fut digne du plan. Le débarquement, qui pouvoit se faire sans danger dans le port même, fut fait sans guide à quarante milles. Les troupes errèrent quatre

jours sans eau & sans subsistances. Epuisées par les chaleurs excessives du climat, découragées par la lâcheté, la méfintelligence de leurs Officiers, elles ne disputèrent seulement pas la victoire aux Espagnols. Elles avoient regagné leurs vaisseaux, & elles se croyoient à peine en sûreté.

Cependant la mauvaise fortune rapprocha les esprits jusqu'alors extrêmement aigris. L'Anglois, qui n'avoit pas contracté l'habitude de l'humiliation, ramené par ses fautes même à l'amour de la patrie, du devoir & de la gloire, prit la route de la Jamaïque, déterminé à périr ou à en faire la conquête.

Les habitants de cette île soumise à l'Espagne depuis 1509, ignoroient les événements qui venoient de se passer à Saint-Domingue, ne savoient pas même qu'il y eût un ennemi de leur nation dans leurs parages. Aussi les Anglois firent-ils leur débarquement sans le moindre obstacle. Ils marchèrent fièrement à l'assaut de Saint-Iago, le seul poste fortifié de la colonie, lorsque le Gouverneur ralentit leur ardeur par un projet de capitulation. La discussion des articles adroitement prolongée, donna le temps aux colons de transporter dans des lieux cachés ce qu'ils avoient de plus précieux. Eux-mêmes ils se réfugièrent dans des montagnes inaccessibles, n'abandonnant au vainqueur qu'une ville déserte, sans meubles, sans trésors & sans provisions.

Cette tromperie jeta les assaillants dans une rage extrême. Ils envoyèrent des détachements de tous les côtés, avec ordre de tout exterminer. Le chagrin de voir revenir ces partis sans avoir rien découvert, la privation de toutes les commodités plus sensible pour cette nation que pour les autres; la mortalité qui augmentoit tous les jours; la

crainte d'être attaqué par toutes les forces du nouveau monde : ces causes réunies faisoient demander à grands cris de retourner en Angleterre. On alloit s'exposer aux reproches flétrissants de la nation par un lâche abandon d'une aussi belle proie que la Jamaïque, si l'on n'eût trouvé les prairies où les Espagnols avoient conduit leurs nombreux troupeaux. Un bonheur si inespéré changea les dispositions ; & les Anglois prirent la résolution d'achever leur conquête.

L'activité que cette nouvelle détermination avoit inspirée, fit sentir aux assiégés qu'ils ne seroient pas en sûreté dans les forêts & les précipices où ils s'étoient cachés. D'une voix unanime, ils convinrent de s'embarquer pour Cuba. Reçus dans cette île avec l'ignominie que méritoit la foiblesse de leur défense, on les renvoya dans celle qu'ils avoient quittée, mais avec des secours insuffisants contre les forces qu'il falloit combattre. Par un sentiment de cet honneur, qui, chez la plupart des hommes, est plutôt crainte de la honte qu'amour de la gloire, ils firent une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre de leur peu de ressources. Ce ne fut qu'à l'extrémité qu'ils évacuèrent une île importante, qui a fait depuis ce moment une partie très-précieuse des possessions Britanniques dans le nouveau monde.

Avant que les Anglois fussent établis à la Jamaïque, & les François à Saint-Domingue, des corsaires des deux nations, si célèbres depuis sous le nom de Flibustiers, avoient chassé les Espagnols de la petite île de la Tortue, située à deux lieues de celle de Saint-Domingue, s'y étoient fortifiés, & avoient couru avec une audace extraordinaire sur l'ennemi commun. Ils formoient entr'eux de petites sociétés de cinquante, de cent, de cent cinquante hom-

IX.

Les Flibustiers
désolent
les mers
d'Amérique. Origine,
mœurs,
expéditions, décadence
de ces corsaires.

mes. Une barque plus ou moins grande étoit tout leur armement. C'est-là que nuit & jour, exposés à toutes les injures de l'air, il leur restoit à peine assez de place pour se coucher. L'indépendance, le plus grand des biens pour ceux qui n'ont point de terre, les rendant ennemis de cette gêne mutuelle, que s'impose toute société pour l'intérêt commun, les uns chantoient quand les autres vouloient dormir. Comme l'autorité, qu'ils avoient donnée à leur Capitaine, se bornoit à commander dans l'action, tout étoit dans une confusion extrême. Semblables aux sauvages, sans crainte de manquer, sans soin de conserver, ils étoient toujours réduits aux plus cruelles extrémités de la faim & de la soif. Mais tirant de leur détresse un courage incroyable, la vue d'un navire échauffoit leur sang jusqu'au transport. Ils ne délibéroient jamais pour attaquer. Leur méthode étoit de courir à l'abordage. La petitesse de leurs bâtimens & l'art de les manier, les déroboient à l'artillerie du vaisseau; & ne présentant que la proue chargée de fusiliers qui tiroient sur les sabords avec une justesse qui leur étoit propre, ils déconcertoient les plus habiles canoniers. Dès qu'ils avoient jetté le grappin, il étoit rare que le plus gros navire pût leur échapper.

Dans un besoin extrême, ils attaquoient toutes les nations, & l'Espagnol en quelque moment que ce fût. Ils fondonoient la haine implacable qu'ils lui avoient jurée, sur les cruautés que ce peuple avoit exercées contre les habitants du nouveau monde. Mais à cette aversion se joignoit un ressentiment personnel, la douleur de se voir interdire la chasse & la pêche qu'ils croyoient avec raison de droit naturel. Tels étoient leurs principes de justice & de religion, qu'ils ne s'embarquoient jamais sans avoir recommandé au ciel le succès de leur expédition, qu'ils

ne revenoient jamais du pillage sans remercier Dieu de leur victoire.

Les vaisseaux qui alloient d'Europe en Amérique , tentoient rarement leur avidité. Ces barbares n'y auroient trouvé que des marchandises dont la vente n'étoit ni facile ni avantageuse dans ces premiers temps. C'étoit au retour qu'ils les attendoient ; parce qu'ils étoient sûrs d'y trouver de l'or , de l'argent , des pierres précieuses , toutes les riches productions du nouveau monde. Lorsqu'ils rencontroient un vaisseau seul , ils ne manquoient jamais de l'attaquer. Pour les flottes , ils les suivoient jusqu'au débouquement de Bahama ; & dès qu'un bâtiment s'écartoit ou restoit en-arrière , il étoit pris. L'Espagnol , qui trembloit à l'approche des sibusniers qu'il appelloit des démons , ne savoit que se rendre. On lui faisoit quartier , si la prise étoit riche ; mais si elle ne l'étoit pas , on jetoit les vaincus à la mer.

Pierre Legrand , natif de Dieppe , n'avoit sur un bateau que quatre canons & vingt-huit hommes. Cette foiblesse ne l'empêcha pas d'attaquer le Vice-Amiral des Galions. Il l'aborda , après avoir donné ses ordres pour faire couler son bâtiment à fond ; & il étonna si fort l'équipage Espagnol par son audace , que personne ne tenta de faire le moindre mouvement. Il alla lui-même trouver le Capitaine qui jouoit dans sa chambre , & lui mettant le pistolet sur la gorge , il l'obligea de se rendre. On débarqua ce Commandant & son monde au Cap le plus proche , comme un poids inutile du vaisseau qu'ils avoient si mal gardé ; & l'on n'y conserva que ce qu'il falloit de matelots pour faire la manœuvre.

Cinquante-cinq sibusniers qui étoient entrés dans la mer du sud , poussèrent leurs courses jusqu'à la Califor-

nie. Pour regagner la mer du nord, il leur fallut faire deux mille lieues contre le vent dans un canot. Ils étoient arrivés au détroit de Magellan, lorsque le dépit de ne rien emporter d'un pays si riche, leur fit reprendre la route du Pérou. Ils apprirent qu'il y avoit dans le port d'Auca un vaisseau chargé de plusieurs millions : ils le prirent, & s'y embarquerent.

Le Basque, Jonqué & Laurent le Graff, croisoient devant Carthagene avec trois petits bâtimens. Il sortit du port deux vaisseaux de guerre qui avoient ordre de combattre ces flibustiers, & de les amener morts ou vifs. Ceux-ci ne les eurent pas plutôt apperçus, qu'ils les attaquèrent & les enleverent. Tout ce qui n'avoit pas péri dans l'action fut renvoyé à terre, avec une lettre où l'on remercioit le Gouverneur d'avoir envoyé ces deux bons navires, en lui donnant avis que s'il en avoit encore quelques-uns de trop, on les attendroit quinze jours; mais que s'ils ne portoient pas d'argent, il n'y auroit point de quartier pour les hommes.

Les Capitaines Michel & Brouage, avertis que, pour tromper leur vigilance, on vient d'embarquer à Carthagene sous pavillon étranger des richesses considérables, attaquent les deux vaisseaux Hollandois qui portoient ces trésors, & les en dépouillent. Outrés de se voir vaincus par des bâtimens très-inférieurs aux leurs, les Hollandois osent dire en face à Michel, que s'il avoit été seul, il n'auroit pas si bien réussi : *Recommençons à combattre*, répondit fièrement Michel, *& mon compagnon ne sera que spectateur du combat. Si je suis vainqueur, je n'aurai pas seulement l'argent, mais je resterai le maître de vos deux vaisseaux.* Les Hollandois, loin d'accepter le défi, se retirèrent bien vite, dans la crainte que, s'ils

délibéroient, on ne les laissât pas les maîtres de le refuser.

Le Capitaine Laurent fut surpris par deux vaisseaux Espagnols, qui avoient chacun soixante pieces de canon, & quinze cents hommes d'équipage. *Vous êtes*, dit-il à ses camarades, *trop expérimentés pour ne pas connoître le péril que nous courons, & trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager & tout hasarder, se défendre & attaquer en même-temps. La valeur, la ruse, la témérité, le désespoir même, tout doit être mis en usage dans cette occasion. Redoutons l'ignominie, redoutons la barbarie de nos ennemis; & pour leur échapper, combattons.*

Après ce discours, reçu avec acclamation, il appelle le plus intrépide des flibustiers, & lui ordonne publiquement de mettre le feu aux poudres au premier signal qu'il lui en fera; témoignant par cette résolution qu'il n'y a de salut que dans la mort même, ou dans le courage. Aussitôt il dispose ses combattants des deux côtés de son navire; puis haussant la voix pour être entendu de tout le monde, & leur montrant de la main les ennemis: *C'est entre leurs bâtimens*, dit-il, *qu'il nous faut passer, & tirer à droite & à gauche.* Ce mouvement est exécuté avec une rapidité, une résolution extraordinaires. On ne prend pas à la vérité les Galions; mais on éclaireit si bien les équipages, qu'ils ne peuvent ou n'osent continuer le combat contre une poignée d'hommes intrépides, qui même en se retirant remportent l'honneur de la victoire. Le Commandant Espagnol va payer de sa tête la honte que son ignorance & sa lâcheté impriment à sa nation. Dans tous les combats, les flibustiers montrèrent la même intrépidité.

Lorsqu'ils avoient fait un butin considérable, ils se ren-

doient dans les premiers temps à l'isle de la Tortue pour faire leur partage; dans la suite, les François allèrent à Saint-Domingue, & les Anglois à la Jamaïque. Chacun levant la main, protestoît qu'il n'avoit rien détourné de ce qu'il avoit pris. Si quelqu'un, ce qui fut toujours rare, étoit convaincu de faux serment, à la première occasion on le jettoit dans quelque isle déserte, comme un traître indigne de la société. Les braves qui arrivoient mutilés de leurs courses, étoient les premiers pourvus. Une main, un bras, une jambe, un pied coupés, se payoient deux cents écus. Un œil, un doigt, un orteil perdus dans le combat, ne valoient que la moitié. Les blessés avoient pendant deux mois un écu par jour pour leur pansement. S'il ne se trouvoit pas de quoi remplir ces obligations, qui furent toujours sacrées, l'équipage entier étoit obligé de reprendre la course, de la continuer, jusqu'à ce qu'il y eût des fonds suffisants pour acquitter une dette si respectable.

Après cet acte de justice & d'humanité, on partageoit ce qui restoit en autant de lots qu'il y avoit de flibustiers. Leur Commandant n'avoit droit qu'à un seul lot comme les autres; mais on lui faisoit présent de trois ou quatre, selon qu'on étoit plus ou moins content de lui. Lorsque le bâtiment n'appartenoit pas à l'équipage, l'armateur qui l'avoit fourni, avec les munitions de guerre & de bouche, avoit un tiers de toutes les prises. La faveur n'influa jamais dans le partage. Tout étoit tiré au sort. On trouveroit difficilement l'exemple d'une justice si rigoureuse. Elle s'étendoit jusqu'aux morts. On donnoit leur part à celui qu'on savoit être camarade, & par conséquent leur héritier. Si le mort n'avoit point de compagnon, sa part étoit envoyée à ses parents, lorsqu'ils étoient connus. Au défaut

des uns & des autres , elle étoit distribuée aux pauvres & aux églises , qui devoient prier pour celui au nom duquel se faisoient ces largesses , fruit d'un brigandage inhumain , mais forcé.

Ces devoirs remplis , on voyoit commencer les profusions de toute espece. La fureur du jeu , du vin , des femmes , de toutes les débauches , étoit portée à des excès qui ne finissoient qu'avec l'abondance. La mer revoyoit ruinés , sans habits , sans vivres , des hommes qu'elle venoit d'enrichir de plusieurs millions. Les nouvelles faveurs qu'elle leur prodiguoit , avoient la même destinée. Si on leur demandoit quel plaisir ils trouvoient à dissiper si rapidement ce qu'ils avoient acquis avec tant de risque , ils répondoient ingénument : „ Exposés comme nous le sommes à „ une infinité de dangers , notre vie est bien différente de „ celle des autres hommes. Aujourd'hui vivants , demain „ morts ; que nous importe d'amasser ? Nous ne comptons que sur le jour que nous avons vécu , jamais sur „ celui que nous avons à vivre. Notre soin est plutôt de „ consommer la vie que de la conserver. „

Les colonies Espagnoles , qui s'étoient flattées que leurs malheurs auroient un terme , désespérées de se voir continuellement la proie de ces brigands , se dégoûtèrent de la navigation. Elles sacrifièrent ce que leur liaison leur procuroit de force , de commodités , de richesses , & formèrent presque autant d'états isolés. Elles ne se dissimuloient pas les inconvéniens de cette conduite ; mais la crainte de tomber dans des mains avides & féroces , étoit plus forte que l'honneur , que l'intérêt , que la politique. Telle fut l'époque d'une inaction qui dure encore.

Ce découragement augmenta l'audace des flibustiers. Ils ne s'étoient montrés jusqu'alors dans les établissemens

Espagnols , que pour y enlever quelques vivres lorsqu'ils en manquoient. Ils ne virent pas plutôt diminuer leurs prises , qu'ils demanderent à la terre ce que la mer leur refusoit. Les contrées du continent les plus riches & les plus peuplées , furent pillées & dévastées. La culture tomba comme la navigation ; & les Espagnols n'osèrent pas plus fréquenter leurs chemins que leurs parages.

Parmi les flibustiers qui se distinguèrent dans cette nouvelle carrière , Montbars , Gentilhomme Languedocien , se fit un nom singulier. Le hasard ayant fait tomber entre ses mains dès l'enfance , une relation détaillée des cruautés commises dans la conquête du nouveau monde , il conçut contre la nation qui avoit produit tant de maux , une haine qu'il portoit jusqu'à la frénésie. On raconte à ce sujet , qu'étant au college , & jouant dans une piece le rôle d'un François qui avoit un démêlé avec un Espagnol , il se jeta sur son interlocuteur avec tant de rage , qu'il l'auroit étranglé , si on ne le lui eût arraché des mains. Son imagination enflammée lui représentoit sans cesse des peuples innombrables , égorgés par les monstres sortis de l'Espagne. Il ne respiroit que l'ardeur d'expier tant de sang innocent. L'enthousiasme de l'humanité devint en lui une fureur plus cruelle encore que le fanatisme de Religion qui avoit immolé tant de victimes. On eût dit que leurs mânes crioient vengeance au fond de son ame. Il entendit parler *des freres de la côte* , comme des ennemis les plus implacables du nom Espagnol : il s'embarqua pour les aller joindre.

On rencontra dans la route un vaisseau Espagnol qui fut attaqué , & aussi-tôt abordé ; c'étoit l'usage de ce temps-là. Montbars fondit le sabre à la main sur les ennemis , se

fit jour au milieu d'eux ; & se portant deux fois d'un bout du bâtiment à l'autre , renversa tout ce qui se trouvoit sur son passage. Lorsqu'il eut forcé l'ennemi de se rendre , laissant à ses compagnons toute la joie d'un riche butin , on le vit contempler avec une volupté sanguinaire les cadavres entassés de cette nation , à laquelle il avoit juré une haine insatiable de carnage.

Cette fureur eut bientôt de nouvelles occasions de se signaler , sans s'assouvir. Le vaisseau qui le portoit arriva à la côte de Saint-Domingue. Les Boucaniers viennent d'abord troquer des viandes contre de l'eau-de-vie. Comme ce qu'ils offroient étoit peu de chose , ils dirent que leurs ennemis avoient battu le pays , ravagé leurs établissements , & tout emporté. „ Comment souffrez-vous cela , dit brusquement Montbars ? Nous ne le souffrons pas non plus , répliquerent-ils du même ton , & les Espagnols savent bien qui nous sommes ; aussi ont-ils pris le temps que nous étions à la chasse. Mais nous allons joindre quelques-uns de nos camarades , qu'ils ont encore plus maltraités que nous ; alors on verra beau jeu. Si vous voulez , reprend Montbars , je marcherai à votre tête , non pour vous commander , mais pour m'exposer le premier. „ Les Boucaniers voyant à son air que c'est un homme tel qu'il le leur faut , l'acceptent volontiers. On trouve le même jour les ennemis , & Montbars fond sur eux avec une impétuosité qui étonne les plus intrépides. Il n'échappe presque pas un Espagnol à sa fureur. Le reste de sa vie fut digne de cette première action. Il fit tant de mal sur terre & sur mer à cette nation , qu'il lui en resta le surnom d'*Exterminateur*.

Sa férocité , celle des autres flibustiers qui suivoient ses traces , ayant déterminé les Espagnols à s'enfermer dans

leurs places, on prit le parti de les y attaquer. Ce nouveau genre de guerre exigeoit des forces considérables, & les associations devinrent plus nombreuses. La première qui eut de l'éclat, fut formée par l'Olonois, qui tiroit son nom des Sables-d'Olonne, sa patrie. Du vil état d'*engagé*, il s'étoit élevé par degrés au commandement de deux canots & de vingt-deux hommes. Avec ces moyens, il parvint à se rendre maître sur la côte de Cuba, d'une frégate Espagnole. Un esclave ayant vu tuer tous les blessés après le combat, & craignant pour sa vie, voulut la racheter par un aveu perfide, mais bien digne du rôle qu'on lui avoit destiné. Le Gouverneur de la Havane, dit-il, l'avoit embarqué pour servir de bourreau à tous les flibustiers qu'il avoit condamnés d'avance à être pendus, ne doutant pas qu'ils ne fussent prisonniers. A ces mots, le féroce l'Olonois saisi de rage, se fit amener les Espagnols l'un après l'autre, & leur coupa la tête, suçant à chaque fois le sang qui dégouttoit de son sabre. Il se rendit ensuite au Port-au-Prince, où étoient quatre bâtimens destinés à lui donner la chasse. Il les prit, jetta leurs équipages à la mer, & ne fit grâce qu'à un seul homme, qu'il envoya au Gouverneur de la Havane, avec une lettre dans laquelle il lui mandoit ce qu'il venoit de faire, & l'avertissoit qu'il traiteroit de la même manière tous les Espagnols qui lui tomberoient entre les mains, lui-même, s'il avoit le bonheur de l'attraper. Après cette expédition, il échoua ses canots, ses prises, & se rendit avec la frégate seule à la Tortue.

Il y trouva Michel le Basque, fameux pour avoir pris sous le canon même de Porto-Belo, un vaisseau de guerre chargé de cinq millions de livres, & pour d'autres actions tout aussi hardies. Les deux aventuriers publièrent qu'ils alloient partir ensemble pour l'exécution d'un projet éga-

lement glorieux & utile ; & ils virent accourir quatre cents quarante hommes. Ce corps , le plus nombreux qu'eussent encore formé les flibustiers , se porta sur la baie de Venezuela , qui s'avance à cinquante lieues dans les terres. Le fort qui en défendoit l'entrée fut emporté , le canon encloué , & la garnison de deux cents cinquante hommes passée au fil de l'épée. On se rembarque , on arrive à Maracaïbo , bâtie sur la rive occidentale du lac de ce nom , à dix lieues de son embouchure. Cette ville enrichie par son commerce de cuirs , de tabac & de cacao , étoit abandonnée. Les habitants s'étoient retirés avec leurs effets , à l'autre côté de la baie. Si les flibustiers n'avoient pas perdu quinze jours dans la débauche , ils auroient trouvé à Gibraltar vers l'extrémité du lac , ce qu'on vouloit soustraire à leur avidité. Mais ils n'y rencontrèrent que des retranchements nouvellement construits , qui leur coûtèrent beaucoup de sang pour une victoire inutile. Déjà tous les effets précieux en avoient été transportés plus loin. Dans leur dépit , ils brûlent Gibraltar. Maracaïbo auroit subi le même sort , s'il n'eût été racheté. Avec le prix de sa rançon , ils emportèrent de cette place les croix , les tableaux , les cloches , dans le dessein , disoient-ils , de bâtir une chapelle dans l'île de la Tortue , & d'y consacrer cette partie de leur butin. Telle étoit la Religion de ces hommes féroces , qui ne pouvoient offrir au ciel que leurs rapines & leurs brigandages.

Tandis qu'ils dissipoient follement les dépouilles de la côte de Venezuela , Morgan , le plus accrédité des flibustiers Anglois , partoît de la Jamaïque pour attaquer Porto-Belo. Ses mesures étoient si bien concertées , qu'il surprit la ville , & s'en rendit maître sans combattre. Pour entrer avec la même facilité dans les forts , il fit appliquer

les échelles par les femmes & par les prêtres, persuadé que la galanterie & la superstition des Espagnols ne leur permettroient pas de tirer sur ce qu'ils aimoient & respectoient le plus. Mais la garnison ayant résisté à ce piège, il fallut la vaincre de force, & l'on acheta par beaucoup de sang les trésors qu'on emporta de ce port célèbre.

Une conquête encore plus importante, c'étoit celle de Panama. Pour la faire réussir, Morgan crut devoir aller sur les parages de Costa-Ricca, chercher des guides dans l'isle Sainte-Catherine, où les malfaiteurs des Indes Espagnoles étoient confinés. Ce poste étoit si bien fortifié, qu'il auroit dû arrêter dix ans entiers une armée considérable. Cependant dès que les pirates parurent, le Gouverneur envoya secrètement pour savoir comment il pourroit se rendre, sans être accusé de lâcheté. On arrêta que Morgan insulteroit pendant la nuit un fort détaché, que le Commandant fortiroit de la citadelle pour aller au secours d'un ouvrage si important, que les assaillants viendroient ensuite le prendre par-derrière, & le feroient prisonnier, ce qui entraîneroit la reddition de la place. Il fut convenu aussi qu'on tireroit avec beaucoup de vivacité de part & d'autre, mais qu'on ne tueroit personne. Cette comédie fut jouée admirablement. Les Espagnols, sans avoir couru de risque, eurent l'air d'avoir fait leur devoir; & les flibustiers, après avoir détruit de fond en comble les fortifications, après avoir embarqué d'immenses munitions de guerre qu'ils avoient trouvées à Sainte-Catherine, tournèrent leurs voiles vers le Chagre, la seule voie qui leur fût ouverte pour arriver au terme de leurs espérances.

A l'embouchure de cette riviere importante étoit un fort construit sur un roc escarpé, que battoient les flots de la

mer. Ce boulevard, d'un accès difficile, étoit défendu par un officier d'une intrépidité, d'une capacité rares, & par une garnison digne de son chef. Les flibustiers éprouverent pour la première fois une résistance égale à leur opiniâtreté. L'on pouvoit douter s'ils vaincroient ou leveroient le siège, quand un heureux hasard vint au secours de leur gloire & de leur fortune. Le Commandant fut tué, le feu prit au fort, & l'assaillant profita de ce double malheur pour emporter la place.

Il laissa ses vaisseaux à l'ancre, avec les gens nécessaires pour les garder, & sur ses chaloupes remonta le fleuve l'espace de quarante-trois milles, jusqu'à Crucès, où il finissoit d'être navigable. Il continua son chemin par terre jusqu'à Panama, qui n'en étoit éloigné que de cinq lieues. Sur une vaste prairie qui est devant la ville, il rencontra des troupes nombreuses qu'il dissipa sans beaucoup d'efforts, & il entra dans la place abandonnée.

On y trouva des trésors immenses, cachés dans les puits & dans les caveaux. On arrêta de riches effets sur des bateaux que la basse marée avoit laissés à sec. Les forêts voisines rendirent des dépôts précieux. Peu contents de ce butin, les partis de flibustiers qui couroient les campagnes, employèrent les plus affreux tourments, pour faire avouer aux Espagnols, aux Negres, aux Indiens qu'ils déterroient, le lieu où ils avoient recélé leurs richesses & celles de leurs maîtres. Un mendiant, conduit par le hasard dans un château que la peur avoit fait abandonner, y trouva des habits, dont il se revêtit. A peine avoit-il changé de décoration, qu'il fut apperçu par ces pirates, qui lui demanderent où étoit son or. Ce malheureux montra les haillons qu'il venoit de quitter. Aussitôt il fut mis à la question; & comme on ne put en rien

tirer, on le livra à des esclaves qui l'acheverent. C'est ainsi que les Espagnols rendoient les trésors du nouveau monde comme il les avoient amassés, dans le sang & les supplices.

Au milieu de tant d'horreurs, le féroce Morgan devint amoureux. Son caractère n'étoit pas propre à inspirer de tendres desirs. Il voulut triompher par la violence, de la belle Espagnole qui tourmentoit son cœur farouche. *Arrête*, lui cria-t-elle, en s'arrachant de ses bras avec précipitation, *arrête. Crois-tu me ravir l'honneur, comme tu m'as ôté les biens & la liberté? Apprends que je puis mourir, & me venger.* A ces mots, elle tire de dessous sa robe un poignard qu'elle lui auroit plongé dans le cœur, s'il n'eût évité le coup.

Cependant toujours brûlant d'une passion que cette furieuse résistance avoit changée en rage, aux soins employés pour gagner cette captive, il fit succéder des traitements barbares. Mais l'Espagnole inébranlable irritoit & repoussoit toutes les fureurs de Morgan, lorsque les pirates témoignant leur indignation de se voir retenus un mois entier dans l'inaction par un caprice qu'ils trouvoient extravagant, il fallut céder à leurs murmures. Panama fut brûlé. On se mit en route avec un grand nombre de prisonniers, dont on reçut la rançon quelques jours après, & on arriva à l'embouchure du Chagre avec un butin immense.

Avant le point du jour fixé pour le partage, tandis que tout étoit enseveli dans un sommeil profond, Morgan, avec les principaux flibustiers de sa nation, fit voile pour la Jamaïque sur un navire où il avoit embarqué les plus riches dépouilles d'une ville qui servoit d'entrepôt au commerce de l'ancien & du nouveau monde. Cette infidélité, dont

il n'y avoit pas d'exemple, causa une rage inexprimable. Les Anglois suivirent le voleur, dans l'espérance d'arracher de ses mains la proie dont il avoit frustré leurs droits & leur avidité. Pour les François associés à la même perte, ils se retirèrent à la Tortue, d'où ils firent diverses expéditions. Mais elles furent médiocres jusqu'en 1683, qu'il en tenterent une de la plus grande importance.

Le projet en fut formé par Vand-Horn, natif d'Ostende, mais qui toute sa vie avoit servi avec les François. Son intrépidité ne lui permit jamais de souffrir une marque de foiblesse parmi ceux qui s'associoient à lui. Dans l'ardeur du combat, il parcouroit son vaisseau, observoit ses gens l'un après l'autre, & tuoit sur le champ ceux qui baïssoient la tête, au bruit imprévu des coups de pistolet, de fusil, de canon. Cette étrange discipline l'avoit rendu la terreur des lâches & l'idole des braves. Du reste, il partageoit volontiers avec les gens de cœur ses immenses richesses, fruit d'un courage si bien aguerri. Pour l'ordinaire, il faisoit la course avec une frégate qui lui appartenoit. Ses nouveaux projets exigeant de plus grandes forces, il appella à lui Granmont, Godefroy, Jonqué, trois François fameux par leurs exploits, & les Hollandois Laurent de Graff, encore plus célèbre qu'eux. Douze cents sibusniers se joignirent à ces chefs si renommés, & l'on partit sur six bâtimens pour la Vera-Cruz.

Le débarquement se fit à la faveur des ténèbres, à trois lieues de la place, où l'on arriva sans avoir été découvert. Le Gouverneur, le fort, les casernes, les postes importants, tout ce qui étoit capable de faire quelque résistance, étoit pris, lorsque le jour parut. Tous les citoyens, hommes, femmes, enfans, furent enfermés dans les Eglises, où ils s'étoient réfugiés. A la porte de chaque Tem-

ple, on avoit roulé des barils de poudre, pour faire fauter l'édifice. Un flibustier, la mèche allumée, devoit y mettre le feu au moindre signal de soulèvement.

Pendant qu'on tenoit ainsi la ville dans la consternation, elle fut pillée à loisir; & après avoir embarqué ce qu'elle avoit de plus riche, on proposa aux citoyens qu'on tenoit en prison dans l'asyle des temples, de racheter leur vie & leur liberté par une contribution de dix millions de livres. Ces malheureux qui n'avoient ni bu, ni mangé depuis trois jours, acceptèrent avec joie la proposition. La moitié de la somme fut payée le jour même. On attendoit l'autre moitié de l'intérieur des terres, lorsqu'on aperçut sur les hauteurs un corps considérable de troupes, & près du port une flotte de dix-sept vaisseaux qui arrivoit d'Europe. A la vue de ces forces, les flibustiers, sans s'étonner, se retirèrent tranquillement avec quinze cents esclaves qu'ils emmenèrent comme un foible dédommagement du reste de la somme qu'ils attendoient, & dont ils renvoyèrent la liquidation à un temps plus convenable. Ces brigands croyoient de bonne foi que tout ce qu'ils pilloient, ou exigeoient à main armée, sur les côtes où ils étoient descendus, leur appartenoit; & que Dieu & leur épée leur donnoient un droit acquis non-seulement sur les capitaux des contributions dont ils se faisoient signer l'engagement, mais sur l'intérêt même de ces fonds à recouvrer.

Leur retraite fut brillante & audacieuse. Ils passèrent fièrement au milieu de la flotte Espagnole, qui n'osa pas tirer un coup de canon. Elle craignoit même d'être attaquée & battue. Il est vraisemblable qu'on n'en auroit pas été quitte pour la peur, si les bâtiments flibustiers n'avoient pas été chargés d'argent, ou si la flotte ennemie

avoit eu sur son bord d'autres richesses que des marchandises dont ces corsaires faisoient peu de cas.

Il n'y avoit pas un an qu'ils étoient revenus du golfe du Mexique, lorsque la fureur d'aller piller le Pérou s'empara de tous les esprits. Il est à présumer qu'on espéra trouver plus de trésors sur une mer, pour ainsi dire, intacte & neuve, que dans celle qui étoit au pillage depuis si long-temps. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que les Anglois & les François, les bandes même particulières des deux nations, ayent eu la même vue dans le même-temps, quoiqu'elles n'agissoient pas de concert, & qu'elles ne se fussent rien communiqué. Près de quatre mille hommes se trouverent engagés dans cette expédition. Les uns se rendirent par la terre ferme, les autres par le détroit de Magellan, au terme de leurs espérances. Si leur intrépide férocité avoit été dirigée par un homme habile & d'autorité vers un but unique, il n'est pas douteux qu'on n'eût enlevé à l'Espagne cette importante colonie. Leur caractère s'opposoit invinciblement à une union si rare. Ils formerent toujours plusieurs corps séparés, & quelquefois jusqu'à dix ou douze qui se quittoient & se rapprochoient au moindre caprice. Grogner, Lécuyer, Picard, le Sage étoient les Capitaines les plus accrédités parmi les François; & chez les Anglois, David, Suams, Pitre, Wilner & Toussé.

Ceux de ces aventuriers qui étoient passés dans la mer du sud par le détroit de Darien, se jetterent en arrivant dans les premiers bateaux, qu'ils trouverent sur la côte. Leurs camarades venus sur leurs propres bâtimens, n'étoient guere mieux équipés. Dans cet état de foiblesse, ils ne laisserent pas de battre plusieurs fois toutes les escadres qu'on arma contre eux. Ces victoires leur furent

préjudiciables , parce qu'elles interrompirent la navigation. Dès qu'il n'y eut plus de vaisseaux à prendre , il fallut recourir à des descentes continuelles pour avoir des vivres ; il fallut marcher au pillage des villes où le butin étoit enfermé. On attaqua successivement Seppa , Pueblo-Nuevo , Léon , Realeguo , Pueblo-Viego , Chiriquita , Leparso , Grenade , Villia , Nicoya , Tecoanteque , Mucmeluna , Chiloteca , la nouvelle Ségovie , & Guayaquil , plus considérable que toutes les autres.

Plusieurs de ces places furent surprises ; & la plupart abandonnées de leurs habitants qui s'enfuirent à l'approche de l'ennemi , avec la précaution d'emporter leurs plus riches effets. Les Espagnols ne se déterminoient point à se défendre , sans être au moins vingt contre un ; encore étoient-ils battus. Ils avoient si fort dégénéré , qu'il ne leur restoit aucune idée de l'art de la guerre. Ils ne connoissoient pas même les armes à feu. On les trouvoit plus ignorants , plus lâches que les Américains dont ils fouloient les cendres. Cette poltronnerie s'étoit accrue par la frayeur qu'ils éprouvoient au nom seul des flibustiers. Les Moines les avoient peints avec toutes les couleurs qu'ils prêtent aux démons , comme des antropophages , des êtres qui n'avoient rien d'humain , des especes de singes plus méchants que des hommes. Ce portrait d'une imagination effarouchée , imprimoit dans les âmes la haine avec la terreur. Toujours fugitifs devant ces monstres , les Espagnols ne savoient se venger qu'en brûlant ou en coupant en morceaux un flibustier. Dès que ces aventuriers étoient partis d'un endroit qu'ils avoient pillé , si quelqu'un d'eux avoit péri dans l'attaque , on déterroit son cadavre , on le mutiloit , on le faisoit passer par tous les genres de supplice qu'on eût voulu rassembler sur l'hom-

me vivant. L'horreur qu'on avoit pour les slibustiers, s'étendoit sur les endroits même qu'ils avoient fouillés de carnage. On excommunioit les villes qu'ils avoient prises; on devoit à l'anathème les murailles & le sol des places dévastées, & les habitants les abandonnoient pour toujours.

Cette rage impuissante & puérile ne pouvoit qu'enhardir celle de leurs ennemis. Lorsqu'ils prenoient une ville, elle étoit livrée aux flammes, à moins qu'on ne leur payât une contribution proportionnée à ce qu'elle pouvoit valoir. Les prisonniers qu'ils faisoient étoient massacrés sans pitié, si le Gouvernement ou les particuliers ne les rachetoient. Ils n'acceptoient pour rançon que de l'or, des perles ou des pierreries. L'argent trop commun, trop pesant pour sa valeur, les auroit embarrassés. Enfin, le sort, dont les vicissitudes laissent rarement le crime sans punition, & les malheurs sans dédommagement, expia la conquête du nouveau monde, & les Indiens furent pleinement vengés des Espagnols.

Mais il arriva ce qui arrive presque toujours. Ceux qui faisoient le mal, en jouirent peu. Plusieurs périrent dans le cours de ce brigandage, par l'influence du climat, par la misère, ou par la débauche. Il y en eut qui firent naufrage au détroit de Magellan & au Cap de Horn. La plupart de ceux qui tenterent de gagner par terre la mer du Nord, laisserent la vie ou les dépouilles dont ils étoient chargés, dans les embuscades qu'on leur dressa. Les colonies Angloises & Françoises furent très-peu enrichies par une expédition qui avoit duré quatre ans, & se trouverent avoir perdu les plus intrépides de leurs habitants.

Dans le temps qu'on ravageoit la mer du Sud, celle du Nord étoit encore menacée par Granmont. C'étoit un

Gentilhomme Parisien, qui avoit servi avec quelque distinction en Europe, & que sa fureur pour le vin, pour le jeu, pour les femmes, avoit conduit parmi les corsaires. Il avoit peut-être assez de vertus pour racheter tant de vices; de la grâce, de la politesse, de la générosité, de l'éloquence, un sens très-droit, une valeur distinguée, qui l'avoient bientôt fait regarder comme le premier des flibustiers François. Dès qu'on fut qu'il alloit armer, mille braves se rangerent autour de lui. Le Gouverneur de Saint-Domingue qui avoit fait enfin goûter à sa Cour le projet si sage & si juste de fixer les forbans, & de les rendre cultivateurs, voulut empêcher l'expédition projetée, & la défendit de la part du Roi. Granmont, qui, avec plus d'esprit que ses pareils, n'en étoit pas plus docile, répondit avec fierté : *Comment Louis peut-il désapprouver un dessein qu'il ignore, & dont la résolution n'est formée que depuis peu de jours?* Cette réponse charma tous les flibustiers, qui s'embarquerent sans délai en 1685, pour aller attaquer Campeche.

Le débarquement se fit sans résistance. On fut assailli à quelque distance du rivage par huit cents Espagnols, qu'on battit, & qu'on poursuivit jusqu'à la ville. On y entra avec eux. Le canon qui s'y trouva fut tourné contre la citadelle. Comme il ne faisoit que très-peu d'effet, on cherchoit quelque stratagème pour se rendre maître de la place, lorsqu'on fut averti qu'elle étoit abandonnée. Il n'y étoit resté qu'un canonier, un Anglois, & un Officier plein d'honneur, qui avoit mieux aimé s'exposer à tout, que de fuir lâchement comme les autres. Le Général flibustier le reçut avec distinction, le renvoya généreusement, lui fit rendre tout ce qui lui appartenoit, & y joignit de fort beaux présents : tant l'honneur, le cou-

rage & la fidélité conservent d'ascendant sur ceux même qui semblent violer tous les droits de la société !

Les vainqueurs de Campeche employèrent deux mois à fouiller tous les environs de la ville à douze ou quinze lieues, enlevant tout ce que les fuyards avoient cru sauver. Lorsqu'on eut embarqué toutes les richesses trouvées, soit au-dedans, soit au-dehors de la place, on proposa au Gouverneur de la Province qui tenoit la campagne avec neuf cents hommes, de racheter sa Capitale. Son refus décida l'incendie de la ville, la destruction de la forteresse. Les François voulurent célébrer la fête de leur Roi, le jour de Saint Louis. Dans les transports du patriotisme, de l'ivresse, de l'amour national pour le Prince, ils brûlerent pour un million de bois de Campeche, qui faisoit une riche portion de leur butin. Après cette folie éclatante, dont il n'y a que des François qui puissent se glorifier, ils reprirent la route de Saint-Domingue.

Le peu d'utilité que les flibustiers Anglois & François avoient retiré de leurs dernières expéditions dans le continent, les avoit ramenés insensiblement à leurs brigandages ordinaires. Les uns & les autres ne s'occupoient plus qu'à faire la guerre aux navigateurs, lorsque les François se virent rengagés par les circonstances dans une carrière dont tout les dégoûtoit. On les détermina par les puissants mots de gloire, de patrie & d'or, à suivre, au nombre de douze cents hommes, sept vaisseaux de guerre partis d'Europe en 1697 sous les ordres de Pointis, pour attaquer la célèbre ville de Carthagene. C'étoit la plus difficile entreprise qu'il fût possible de former dans le nouveau monde. La situation du port, la force de la place, le vice du climat, opposoient des obstacles, qui paroissent insurmontables pour d'autres hommes que les li-

bustiers. Aussi l'honneur du succès leur fût-il décerné par toutes les nations ; mais le fruit leur en fut lâchement dérobé. L'avidé Général qui avoit embarqué un butin estimé quarante millions , ne craignit pas , dès qu'on eut mis à la voile , d'offrir quarante mille écus pour leur part , à ceux qui avoient fait tomber dans ses mains tant de richesses.

Les flibustiers indignés de ce traitement , résolurent sur le champ d'aborder le *sceptre* que montoit Pointis , trop éloigné dans ce moment des autres vaisseaux , pour être secouru à temps. Cet avare Commandant alloit être massacré , quand un des mécontents s'écria : *Freres , pourquoi nous en prendre à ce chien ? il n'emporte rien à nous. Il a laissé notre part à Carthagene , c'est-là qu'il la faut aller chercher.* Cette proposition fut reçue avec acclamation. Une joie féroce succéda tout-à-coup au noir chagrin qui dévorait ces brigands ; & sans délibérer davantage , tous leurs bâtimens cinglerent vers la ville.

La premiere chose qu'ils firent , après y être entrés sans opposition , ce fut d'enfermer tous les hommes dans la grande Eglise , & de leur parler en ces termes : „ Nous „ n'ignorons pas que vous nous regardez comme des „ gens sans foi & sans Religion , comme des diables plutôt que comme des hommes. Les termes injurieux dont „ vous affectez de vous servir en parlant de nous , & le „ refus que vous avez fait de traiter avec nous de la reddition de votre place , sont des preuves manifestes de „ vos sentiments. Nous voici les armes à la main , en état „ de nous venger. La pâleur qu'on voit répandue sur vos „ visages , prouve que vous vous attendez aux plus cruels „ supplices , & votre conscience vous dit sans doute que „ vous les méritez. Nous allons vous défabuser , & vous

„ faire connoître que les titres odieux dont vous nous
„ chargez ne nous conviennent point, mais au Général
„ sous les ordres duquel vous nous avez vus combattre.
„ Le perfide nous a trompés. Quoiqu'il n'ait dû qu'à
„ notre valeur la conquête de votre ville, il a refusé d'en
„ partager avec nous les dépouilles, & nous a réduits par
„ cette injustice à vous visiter une seconde fois. Ce n'est
„ pas sans regret que nous nous y voyons forcés, &
„ notre modération vous en convaincra. Nous vous don-
„ nons parole de nous retirer, au moment que vous nous
„ aurez compté cinq millions de livres; c'est à quoi nous
„ nous bornons. Mais si vous vous refusez à une demande
„ si raisonnable, il n'est point de malheur que vous ne
„ deviez craindre, sans en pouvoir accuser que vous-mê-
„ mes, & l'infame Pointis, que nous vous per-
„ mettons de charger de toutes les malédictions pos-
„ sibles. „

Après ce discours, le religieux le plus respecté de la ville monta en chaire, & employa l'éloquence de ses mœurs, de son autorité & de la parole, pour convaincre ses auditeurs de la nécessité de livrer sans réserve tout ce qui leur restoit d'or, d'argent & de bijoux. La quête qui suivit le sermon n'ayant pas produit ce qu'on exigeoit, le pillage fut ordonné. Il s'étendit, sans grand succès, des maisons & des temples jusqu'aux tombeaux, & se termina par les tortures qu'on fit subir aux principaux bourgeois.

On faisoit deux citoyens des plus distingués, & on leur demanda séparément où étoient les richesses du fisc & des particuliers. Ils répondirent qu'ils n'en savoient rien; mais avec tant de franchise & de fermeté, qu'on ne voulut pas les maltraiter. Cependant on fit semblant de les passer par

les armes, en tirant plusieurs coups de fusil. Deux autres citoyens furent appelés; leur conduite, exactement la même que celle des premiers, fut suivie des mêmes démonstrations. On publia que tous les quatre avoient eu la tête cassée, & qu'une pareille destinée attendoit tous ceux qui s'opiniâtroient à garder le silence. Cette déclaration produisit le plus grand effet. Dès le jour même, on apporta plus d'un million. Les jours suivans rendirent encore quelque chose. Enfin, les aventuriers désespérant de rien ajouter à ce qu'ils avoient déjà amassé, se rembarquerent. Le malheur voulut qu'ils rencontraient une flotte d'Anglois & de Hollandois, alliés des Espagnols. Plusieurs des corsaires furent pris ou coulés à fond avec leur butin: le reste se sauva à Saint-Domingue.

Tel fut le dernier événement mémorable de l'histoire des flibustiers. La séparation des Anglois & des François, lorsque la guerre du Prince d'Orange divisa les deux nations, les heureux efforts de l'un & l'autre Gouvernement, pour accélérer la culture de leurs colonies, par le travail de ces hommes entreprenans; la sagesse qu'on eut de fixer les plus accrédités d'entr'eux, en leur confiant des postes civils ou militaires; la protection qu'ils furent obligés de donner successivement aux possessions Espagnoles qu'ils avoient ravagées jusqu'alors; l'impossibilité de remplacer tant d'hommes extraordinaires qui périssoient tous les jours: toutes ces causes, & cent autres, se réunirent pour anéantir la société la plus singulière qui eut jamais existé. Sans système, sans loix, sans subordination, sans moyens, elle devint l'étonnement de son siècle, comme elle le sera de la postérité. Elle auroit subjugué l'Amérique entière, si elle avoit eu l'esprit de conquête comme elle avoit celui de brigandage.

L'Angleterre, la France, la Hollande, firent passer à diverses reprises de nombreuses flottes dans le nouveau monde. L'intempérie du climat, le défaut de subsistances, le découragement des troupes, ruinerent les projets les mieux concertés. Aucune de ces nations n'y acquit de la gloire, n'y fit des progrès considérables. Sur le théâtre de leur déshonneur, dans les lieux même où elles étoient honteusement repoussées, un petit nombre d'aventuriers qui n'avoient de ressource pour faire la guerre que la guerre même, réussissoient dans les entreprises les plus difficiles. Ils suppléoit à ce qui leur manquoit du côté du nombre & de la puissance, par leur activité, leur vigilance & leur audace. Une passion démesurée pour l'indépendance & la liberté, produisoit & nourrissoit en eux cette énergie capable de tout entreprendre, de tout exécuter; cette vigueur & cette supériorité que la meilleure tactique, les plus fortes combinaisons, le Gouvernement le mieux ordonné, les récompenses les plus honorables, les distinctions les plus marquées ne donneront jamais.

Le principe qui mettoit en activité ces hommes extraordinaires & romanesques, n'est pas facile à démêler. On ne peut pas dire que ce fût le besoin : ils fouloient une terre qui leur offroit d'immenses richesses, recueillies sous leurs yeux par des gens moins habiles qu'eux. Etoit-ce l'avarice? Ils n'auroient pas dissipé en un jour le butin d'une campagne. Comme ils n'avoient pas proprement une patrie, ce n'étoit point à sa défense, à son agrandissement, à ses vengeances, qu'ils se devoient. L'amour de la gloire, s'ils l'avoient connue, les auroit préservés de cette foule d'atrocités & de crimes, qui offusquoient l'éclat de leurs plus grandes actions. L'espoir du repos ne précipita jamais dans des travaux continuels, dans des dangers inexprimables.

Quelles furent donc les causes morales qui donnerent aux flibustiers une existence si singulière ? Cette terre où la nature sembloit avoir condamné toutes les passions turbulentes à un silence perpétuel ; où les hommes avoient besoin de se réveiller d'une léthargie habituelle, par l'ivresse & l'intempérance des festins ; où ils vivoient contents de leur repos & de leur ennui : cette terre se trouve tout-à-coup habitée par un peuple bouillant & impétueux qui semble respirer avec l'air d'une atmosphère brûlant l'excès de tous les sentiments, le délire de toutes les passions. Tandis qu'un ciel de feu énermoit les anciens conquérants du nouveau monde, que les Espagnols, alors si remuants dans leur patrie, partageoient avec les Américains vaincus, l'habitude de l'abattement & de l'indolence, des hommes sortis des climats les plus tempérés de l'Europe, alloient puiser sous l'équateur des forces inconnues à la nature.

Veut-on remonter aux sources de cette révolution, on verra que les flibustiers avoient vécu dans les entraves des Gouvernements Européens. Le ressort de la liberté comprimé dans les âmes depuis des siècles, eut une activité incroyable, & produisit les plus terribles phénomènes qu'on ait encore vus en morale. Les hommes inquiets & enthousiastes de toutes les nations, se joignirent à ces aventuriers au premier bruit de leurs succès. L'attrait de la nouveauté, l'idée & le desir des choses éloignées, le besoin d'un changement de situation, l'espérance d'une meilleure fortune, l'instinct qui porte l'imagination aux grandes entreprises, l'admiration qui mène promptement à l'imitation, la nécessité de surmonter les obstacles où l'imprudence a précipité, l'encouragement de l'exemple, l'égalité des biens & des maux entre des compagnons libres ;

en un mot, cette fermentation passagère que le ciel, la mer, la terre, la nature & la fortune avoient excitée dans des hommes tour-à-tour couverts d'or & de haillons, plongés dans le sang & dans la volupté, fit des flibustiers un peuple isolé dans l'histoire, mais un peuple éphémère qui ne brilla qu'un moment.

Cependant on est accoutumé à regarder ces brigands avec une sorte d'exécration. Elle est juste, parce que la fidélité, la probité, le désintéressement, la générosité même qu'ils pratiquoient entr'eux, n'empêchoient pas les outrages qu'ils faisoient tous les jours à l'humanité. Mais comment ne pas admirer au milieu de ces forfaits, une foule d'actions héroïques qui auroient fait honneur aux peuples les plus vertueux?

Des flibustiers s'étoient chargés, pour une somme, d'escorter un vaisseau Espagnol très-richement chargé. Un d'entr'eux osa proposer à ses camarades de faire tout d'un coup leur fortune, en s'emparant de ce bâtiment. Le célèbre Montauban qui commandoit la troupe, n'eut pas plutôt entendu ce discours, qu'il voulut abdiquer sa place, & demanda d'être mis à terre. Quoi? nous quitter! lui dirent ces hommes intrépides. Y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur? on délibéra sur le champ. On arrêta que le coupable seroit jetté sur la première côte qui se présenteroit. On jura que cet homme sans bonne foi ne seroit jamais reçu dans aucun armement où se trouveroit un seul des braves gens que sa société déshonoreroit. Si ce n'est pas-là de l'héroïsme, sera-ce dans un siècle où tout ce qu'il y a de grand est tourné en ridicule sous le nom d'enthousiasme, qu'il faudra chercher des héros?

L'Amérique respiroit à peine. A peine on commençoit

X.
Raifons

qui empê- à jouir de l'industrie des flibustiers, devenus citoyens &
 chent les cultivateurs, que l'ancien monde offrit le spectacle d'une
 Anglois & révolution qui fit trembler le nouveau. Charles II, Roi
 les Hol- d'Espagne, venoit de finir une carrière agitée. Ses su-
 landois de jets convaincus qu'un Bourbon seul étoit en état de con-
 faire des server la monarchie sans démembrement, l'avoient pressé
 conquê- sur la fin de sa vie d'appeler à sa succession le Duc d'An-
 tes en jou. L'idée de voir vingt-deux Couronnes transportées
 Amérique dans une maison rivale & ennemie de la sienne, l'avoit
 durant la plongé dans de noirs chagrins. Cependant, après des com-
 guerre bats & des irrésolutions sans nombre, il s'étoit déter-
 pour la miné à cet effort de justice & de magnanimité, qu'il n'é-
 succession toit pas naturel d'attendre de la foiblesse de son carac-
 d'Espa- tere.
 gne.

L'Europe, fatiguée depuis un demi-siècle des hauteurs, de l'ambition, de la tyrannie de Louis XIV, réunit ses forces pour empêcher l'accroissement d'une puissance déjà trop redoutable. L'anéantissement où la plus mauvaise administration avoir plongé l'Espagne; l'esprit de bigoterie, & par conséquent de foiblesse, qui dominoit alors en France, procurerent à la ligue des succès dont on voit peu d'exemples dans l'union de plusieurs Puissances contre une seule. Cette ligue prit un ascendant que des victoires également glorieuses & utiles augmentoient à chaque campagne. Bientôt il ne resta aux deux Couronnes ni force, ni réputation. Pour comble de malheur, leurs désastres étoient l'objet de la joie universelle. Tous les cœurs étoient fermés à la compassion.

L'Angleterre & la Hollande, après avoir prodigué leur sang & leurs trésors pour l'Empereur; devoient enfin s'occuper de leurs intérêts qui les appelloient en Amérique. Elle leur offroit des conquêtes riches & faciles. L'Espa-

gue, depuis la destruction de ses galions à Vigo, n'avoit pas un vaisseau; & la France, avant même d'avoir éprouvé ces terribles revers, qui la conduisirent sur les bords du précipice, avoit laissé tomber sa marine. Cette conduite vicieuse avoit un principe éloigné.

Louis XIV, avide dans sa jeunesse de toutes les espèces de gloire, pensa qu'il manqueroit quelque chose à l'éclat de son regne, s'il n'avoit pas des vaisseaux. On est fondé à croire qu'il ne les envisagea que comme un des moyens dont il vouloit se servir pour fixer sur lui l'admiration des nations, pour châtier Gênes & Alger, pour porter la terreur de son nom aux extrémités du monde. S'il avoit fait entrer des forces navales dans la combinaison de la puissance qu'il vouloit élever, il auroit, comme Cromwel, favorisé la navigation qui nourrit la marine par le commerce. De fausses vues l'égarèrent. A mesure que son inquiétude lui suscita de nouveaux ennemis, qu'il se vit obligé d'avoir sur pied un plus grand nombre de troupes, que les frontières de la monarchie s'étendirent, & que les citadelles se multiplièrent, on vit diminuer le nombre de ses vaisseaux. Il n'attendit pas même la nécessité de ces dépenses, pour supprimer une partie des fonds qui devoient être destinés à lui former une puissance maritime. Les voyages de la Cour, des édifices inutiles ou trop magnifiques, des objets d'ostentation ou de pur agrément, beaucoup d'autres causes aussi frivoles, absorberent l'argent qu'exigeoit l'entretien de la marine. Dès-lors cette branche de la force Françoisse s'affoiblit. Elle tomba insensiblement, & se perdit enfin tout-à-fait dans les malheurs de la guerre élevée pour la succession d'Espagne.

A cette époque, les possessions des deux Couronnes dans les Indes Occidentales, se trouverent sans défense.

Elles s'attendoient à chaque instant à devenir la proie de la Grande-Bretagne & des Provinces-Unies , les seuls peuples modernes qui eussent établi leur force politique sur le commerce. D'immenses découvertes avoient mis , il est vrai , dans les mains des Castillans & des Portugais , la possession exclusive de trésors & de productions qui sembloient leur promettre l'empire de l'Univers , si les richesses pouvoient le donner ; mais ces nations ivres d'or & de sang , n'avoient pas seulement soupçonné qu'un monde nouveau dût soutenir leur puissance dans l'ancien. L'excès & l'abus d'un système fondé sur l'influence que l'Amérique pouvoit donner en Europe , emportèrent les Anglois & les Hollandois dans une extrémité tout-à-fait opposée.

Ces deux nations , dont l'une n'avoit nuls avantages naturels , & l'autre n'en avoit que de médiocres , avoient saisi de bonne-heure les vrais principes du commerce , & les avoient suivis avec plus de persévérance que les différentes situations où elles s'étoient trouvées ne paroissent le leur permettre. Le hasard des circonstances ayant d'abord excité l'industrie de la plus pauvre , elle s'étoit vue rapidement égalée par sa rivale , dont le génie étoit plus ardent & les ressources plus considérables. La guerre d'industrie , excitée par la jalousie , dégénéra bientôt en combats vifs , opiniâtres & sanglants. Ce n'étoient pas seulement des hostilités entre un peuple & un peuple ; c'étoit une haine , c'étoit une vengeance de particulier à particulier. La nécessité de se réunir , pour contenir , pour réprimer la France , suspendit ces hostilités. Des succès peut-être trop rapides , trop décisifs , réveillèrent leur animosité. Dans la crainte de travailler à l'agrandissement l'une de l'autre , elles renoncèrent à toute invasion en Amérique.

que. Enfin, la Reine Anne ayant saisi le moment propice pour une paix particulière, elle se fit accorder des avantages qui laissèrent la nation rivale de la sienne, fort en-arrière. Dès-lors l'Angleterre fut tout, & la Hollande ne fut rien.

Les années qui suivirent la pacification d'Utrecht, rappellerent le siècle d'or à l'univers, qui seroit toujours assez tranquille, si les Européens qui ont porté leurs armes & leurs haines dans les quatre parties du monde, n'en troublaient pas l'harmonie. Les champs ne furent plus jonchés de cadavres. On ne ravagea point la moisson du laboureur. Le navigateur osa montrer son pavillon dans toutes les mers, sans crainte des pirates. Les mères ne virent plus leurs enfants arrachés de leurs foyers, pour aller prodiguer leur sang aux caprices d'un Roi imbécille ou d'un ministre ambitieux. Les nations ne s'associerent plus, pour servir les passions de leurs maîtres. Les hommes vécurent quelque temps en frères, autant que l'orgueil des Monarques & l'avarice des peuples peuvent le permettre.

Quoique ce bonheur général fût l'ouvrage de ceux qui tenoient les rênes des Empires, les progrès de la raison universelle y avoient quelque part. La philosophie commençoit à parler de l'*humanité*, que l'imposture ne cesse d'appeler un cri de révolte contre la religion. Les écrits de quelques sages étoient passés de leurs cabinets dans les mains de la multitude; ils avoient adouci les mœurs. Cette modération avoit tourné les esprits à l'amour des arts utiles ou agréables, & diminué du moins l'attrait que les hommes avoient eu jusqu'alors à s'égorger. La soif du sang paroissoit apaisée, & tous les peuples s'occupoient avec une grande ardeur, avec des lumières nouvelles, de

leur population , de leur culture , de leur industrie.

Cette activité se faisoit sur-tout remarquer dans les Antilles. Les Etats du continent peuvent se soutenir , & même prospérer , lorsque le feu de la guerre est allumé dans le voisinage & sur leurs frontieres ; parce qu'ils ont pour but principal le travail des terres & des manufactures , la subsistance , & les consommations intérieures. Il n'en est pas ainsi des établissemens que plusieurs nations ont formés dans le grand Archipel de l'Amérique. La vie & les richesses y sont également précaires. On n'y recueille rien de ce qui est nécessaire à la nourriture. Les vêtemens & les instrumens du labourage n'y sont pas fabriqués. Toutes les productions sont destinées à être exportées. Il n'y a qu'une communication sûre & facile avec l'Afrique , avec les côtes septentrionales du nouveau monde , & sur-tout avec l'Europe , qui puisse procurer à ces îles cette circulation libre du nécessaire qu'elles reçoivent , & du superflu qu'elles donnent. Plus ces colonies avoient souffert du long & terrible embrasement qui avoit tout consumé , plus elles se hâtoient de réparer les breches faites à leur fortune. L'espérance même qu'on avoit conçue que l'épuisement universel rendroit la tranquillité durable , enhardissoit les négocians les moins confians à faire aux colons des avances , sans lesquelles , malgré tant de soins , les progrès auroient été nécessairement fort lents. Ces secours assuroient & augmentoient la prospérité des îles , lorsqu'on vit crever en 1739 un nuage qui se formoit depuis long-temps , & qui troubla le repos de la terre.

XI. Les colonies Angloises , sur-tout la Jamaïque , avoient
 Les îles de l'Amérique oc- ouvert avec les possessions Espagnoles du nouveau monde , un commerce interlope qu'une longue habitude les

avoit accoutumées à regarder comme licite. La Cour de Madrid devenue plus éclairée sur ses intérêts, prit des mesures pour arrêter, pour diminuer du moins cette communication. Le projet pouvoit être sage, mais il falloit que l'exécution en fût juste. Si les vaisseaux destinés à empêcher la fraude se fussent bornés à arrêter les bâtimens qui la faisoient, ils auroient mérité des louanges. L'abus inséparable de tout moyen violent, l'âpreté du gain, peut-être l'esprit de vengeance, firent que, sous prétexte de contrebande, on arrêta, loin des côtes suspectes, des navires qui avoient une destination légitime.

La nation Angloise qui mettant sa sûreté, sa puissance & sa gloire dans le commerce, avoit souffert impatiemment de voir réprimer ses usurpations, fut révoltée des vexations qui passaient les bornes du droit des gens. On n'entendit dans Londres, dans le Parlement, que plaintes contre l'étranger qui les exerçoit, qu'invectives contre le ministère qui les souffroit. Robert Walpole, qui gouvernoit depuis long-temps la Grande-Bretagne avec un caractère & des talents plus propres pour la paix que pour la guerre, & le Conseil d'Espagne, qui, à mesure que l'orage approchoit, montrait moins de vigueur, cherchèrent de concert des voies de conciliation. Celles qui furent imaginées & signées au Pardo, ne furent pas du goût d'un peuple également échauffé par ses intérêts, par son ressentiment, par l'esprit de parti, & singulièrement par des écrits politiques qui se succédoient avec rapidité.

L'Angleterre voit éclore tous les jours une foule de livres, où tout ce qui touche la nation est traité avec liberté. Parmi ces écrits, il en est de solides, composés par de bons esprits, par des citoyens instruits & zélés. Leurs avis servent à éclairer le public sur ses intérêts, & à diri-

ger le Gouvernement dans ses opérations. On connoît dans l'Etat peu de réglemens utiles d'économie intérieure qui n'ayent été indiqués, préparés ou perfectionnés par quelqu'un de ces écrits. Malheur à tout peuple qui se prive de cet avantage ! Mais pour un homme sage qui répand la lumière, il se trouve des écrivains, sans nombre, qui, soit par mécontentement des gens en place, soit pour flatter le goût de la nation, soit pour des raisons personnelles, se plaisent à émouvoir les esprits. Le moyen qu'ils employent le plus ordinairement, est de porter les prétentions de leur pays au-delà de leurs justes bornes, de lui faire envisager comme des usurpations manifestes les moindres précautions que prennent les autres Puissances pour conserver leurs possessions. Ces exagérations remplies de partialité & de fausseté, répandent des opinions, établissent des préjugés, dont l'effet ordinaire est d'entretenir la nation dans un état de guerre perpétuelle avec ses voisins. Si le Gouvernement qui voudroit tenir une balance de justice entre ses sujets & les étrangers, refuse de se conduire par des erreurs populaires, il s'y voit forcé.

La populace de Londres, la plus vile populace de l'univers, comme le peuple Anglois, considéré politiquement, est le premier peuple du monde, soutenue de vingt mille jeunes gens de famille élevés dans le négoce, assiege par des cris & par des menaces le Sénat de la nation, & regle ses délibérations. Souvent ces clameurs sont excitées par une faction du Parlement lui-même. Ces hommes méprisables, une fois émus, insultent le meilleur citoyen, qu'on a réussi à leur rendre suspect, incendient sa maison, & insultent scandaleusement les têtes les plus sacrées. Ils ne s'arrêtent, qu'après avoir fait adopter par

le ministère toute leur fureur. Cette influence indirecte, mais suivie, du commerce sur les résolutions publiques, ne fut peut-être jamais aussi marquée qu'à l'époque qui nous occupe.

L'Angleterre commençoit la guerre avec la plus grande supériorité. Elle avoit un grand nombre de matelots. Ses arsenaux regorgeoient de munitions, & ses chantiers étoient animés. Ses escadres toutes armées, & commandées par des Officiers expérimentés, n'attendoient que des ordres pour porter la terreur & la gloire de son pavillon aux extrémités du monde. On ne blâmera pas Walpole d'avoir trahi sa patrie, en négligeant de si grands avantages. Il doit être au-dessus de tout soupçon, puisqu'il ne fut pas accusé de corruption dans un pays, où l'on a souvent formé ces accusations sans y croire. Sa conduite ne fut pas cependant exempte de blâme. La crainte de se précipiter dans des embarras qui mettroient en danger son administration, l'obligation d'appliquer à des armements militaires les trésors destinés jusqu'alors à lui acheter des partisans, la nécessité d'exiger de nouvelles taxes qui devoient porter au dernier période l'horreur qu'on avoit pour sa personne & pour ses principes, toutes ces considérations & quelques autres le jetterent dans des irrésolutions funestes. Il perdit un temps toujours précieux, décisif sur-tout dans les opérations maritimes.

La flotte de Vernon, après avoir détruit Porto-Belo, alla échouer devant Carthagene, plutôt par l'intempérie du climat, par la méfintelligence & l'incapacité des chefs, que par la valeur de la garnison. Anson vit ruiner son armement au Cap de Horn, que quelques mois plutôt il auroit doublé sans risque : à juger de ce qu'il auroit pu faire avec une escadre, par ce qu'il fit avec un vaisseau,

on peut penser qu'il auroit au moins ébranlé l'empire Espagnol dans la mer du Sud. Un établissement entrepris dans l'isle de Cuba, eut une issue funeste. Ceux qui vouloient y fonder une ville, n'y trouverent que leur cimetiere. Le Général Oglethope fut obligé, après trente-huit jours de tranchée ouverte, de lever le siege du fort Saint-Augustin dans la Floride, vaillamment défendu par Manuel Montiano, à qui on avoit laissé le loisir de se préparer.

Quoique les premiers efforts des Anglois contre l'Amérique Espagnole eussent été vains, on n'y étoit pas tranquille. Il leur restoit leur marine, leur caractère, leur gouvernement, trois grands moyens qui faisoient trembler. Inutilement la Cour de Versailles joignit ses forces navales à celles que la Cour de Madrid pouvoit faire agir. Cette confédération ne diminuoit pas l'audace de l'ennemi commun, & ne rassuroit pas des esprits trop abattus par la crainte. Heureusement pour les deux nations & pour cette partie du monde, la mort de l'Empereur Charles VI avoit allumé en Europe une guerre vive, qui, pour des intérêts fort équivoques, y retenoit les forces Britanniques. Les hostilités qui avoient commencé dans les climats éloignés avec tant d'appareil, se réduisirent insensiblement de part & d'autre à quelques pirateries. Il n'y eut d'événement important que la prise de l'Isle Royale, qui exposoit aux plus grands dangers la pêche, le commerce & les colonies de la France. Cette Puissance recouvra à la paix une possession si précieuse; mais le traité qui la lui rendit, ne fut pas moins généralement blâmé.

Les François, toujours imbus de cet esprit de chevalerie, qui a été si long-temps la brillante folie de toute l'Europe, regardent leur sang comme payé, lorsqu'il a reculé

les frontieres de leur partie , c'est-à-dire , lorsqu'ils ont mis leur Prince dans la nécessité de les gouverner plus mal ; & ils croient leur honneur perdu , si leurs possessions sont restées ce qu'elles étoient. Cette fureur de conquêtes , qu'il faut pardonner à des temps barbares , mais dont les siècles éclairés ne devoient pas avoir à rougir , fit réprouver le traité d'Aix-la-Chapelle , qui restituoit à l'Autriche tout ce qu'on lui avoit pris. La nation , trop frivole , trop légère pour être politique , ne voulut pas voir , qu'en formant en Italie un établissement quel qu'il fût à l'infant Dom Philippe , on s'assuroit de l'alliance de l'Espagne à qui on donnoit de grands intérêts à discuter avec la Cour de Vienne ; qu'en garantissant au Roi de Prusse la Silésie , on établissoit en Allemagne deux Puissances rivales , fruit précieux de deux siècles de méditation & de travaux ; qu'en rendant Fribourg & les places de Flandre détruites , on se procuroit des conquêtes aisées , si les fureurs de la guerre recommençoient , & la facilité de diminuer dans tous les temps de cinquante mille hommes les troupes de terre , économie qui pouvoit & devoit être portée à la marine.

Ainsi quand la France n'auroit pas eu besoin de s'occuper de son intérieur dont le dépérissement étoit extrême ; quand son crédit & son commerce n'auroient pas été ruinés ; quand quelques-unes de ses plus importantes Provinces n'auroient pas été réduites à manquer de pain ; quand elle n'auroit pas perdu la porte du Canada ; quand ses colonies n'auroient pas été menacées d'une invasion infaillible & prochaine ; quand sa marine n'auroit pas été détruite au point de n'avoir pas un seul vaisseau à envoyer dans le nouveau monde ; quand l'Espagne n'auroit pas été à la veille d'un accommodement particulier

avec l'Angleterre : la conclusion de la paix auroit encore mérité l'approbation des esprits les plus réfléchis.

La facilité qu'avoit le Maréchal de Saxe de pénétrer dans l'intérieur des Provinces-Unies, étoit ce qui frappoit le plus les François. On conviendra sans peine que rien ne paroïssoit impossible aux armes victorieuses de Louis XV ; mais seroit-ce un paradoxe de dire que les Anglois éclairés ne desiroient rien tant que cet événement ? Si la République, qui étoit dans l'impossibilité de se détacher de ses alliés, avoit été conquise ; ses habitants, qui avoient des préjugés anciens & nouveaux contre le Gouvernement, les loix, les mœurs, la Religion de leur vainqueur, auroient-ils voulu vivre sous sa domination ? N'auroient-ils pas infailliblement porté leur population, leurs capitaux, leur industrie dans la Grande-Bretagne ? Et qui peut douter que de si grands avantages n'eussent été infiniment plus précieux pour les Anglois, que l'alliance de la Hollande ?

A cette observation nous oserons en ajouter une autre, qui, pour être aussi nouvelle, ne paroîtra peut-être pas d'une vérité moins frappante. On a trouvé la Cour de Vienne, fort heureuse ou fort habile, d'avoir par la négociation arraché des mains des François ce que les malheurs de la guerre lui avoient fait perdre. N'auroit-elle pas été plus habile ou plus heureuse, si elle eût laissé à son ennemi une partie de ses conquêtes ? Il est passé ce temps, où la Maison d'Autriche égaloit, surpasseoit peut-être les forces de la Maison de Bourbon. Sa politique est donc d'intéresser les autres Puissances à son sort, même par ses pertes. Elle le pouvoit, en faisant des sacrifices apparents à la France. L'Europe alarmée de l'agrandissement de cette monarchie qu'on est porté à haïr, à envier, à redouter, auroit repris contre elle cette haine qu'on avoit vouée à Louis XIV ; &

des ligues plus redoutables que jamais devenoient la suite nécessaire de ces sentiments. Cette disposition universelle des esprits étoit plus propre à relever la grandeur de la nouvelle Maison d'Autriche, que le recouvrement d'un territoire éloigné, borné & toujours ouvert.

On doit, il est vrai, avoir assez bonne opinion du plénipotentiaire François qui conduisoit la négociation, & du ministre qui la dirigeoit, pour penser qu'ils auroient démêlé le piège. Nous ne balancerons pas même à assurer que ces deux hommes d'état n'avoient aucune vue d'agrandissement. Mais auroient-ils trouvé la même profondeur de politique dans le conseil, auquel ils devoient compte de leurs opérations ? C'est ce qu'on n'ose décider. En général, tous les Gouvernements du monde sont portés à s'étendre, & celui de France est de nature à le désirer.

Quoi qu'il en soit de ces réflexions, il faut avouer que l'espérance des deux ministres François qui avoient décidé la paix, fut trompée. Le principal objet de leurs démarches avoit été la conservation des colonies menacées, & l'on perdit de vue cette source d'une opulence illimitée, aussi-tôt que le danger fut passé. La France garda des troupes sans nombre, négocia des ligues dans le nord & dans le midi de l'Europe, soudoya une partie de l'Allemagne, se conduisit comme si un nouveau Charles-Quint eût menacé ses frontières, ou si un autre Philippe II eût pu bouleverser l'intérieur de son pays par ses intrigues. Elle ne vit pas qu'elle avoit une prépondérance décidée dans le continent; qu'il n'y avoit point de Puissance qui, seule, pût oser l'attaquer; & que les événements de la dernière guerre, les arrangements de la dernière paix, avoient rendu la réunion de plusieurs puissances impossible. Mille peti-

tes craintes, toutes frivoles, la fatiguoient. Ses préjugés l'empêchèrent de sentir qu'elle n'avoit qu'un ennemi réellement digne de son attention, & que cet ennemi ne pouvoit être contenu que par de nombreuses flottes.

Les Anglois plus portés à s'affliger de la prospérité d'autrui qu'à jouir de la leur, ne veulent pas seulement être riches : ils veulent être les seuls riches. Leur ambition est d'acquérir, comme celle de Rome étoit de commander. Ils ne cherchent pas proprement à étendre leur domination, mais leurs colonies. Toutes leurs guerres ont pour but leur commerce ; & le desir de le rendre exclusif, leur a fait faire de grandes choses & de grandes injustices. Cette passion est si forte, qu'elle a subjugué jusqu'à leurs Philosophes. Le célèbre Boyle disoit qu'il étoit bon de prêcher l'évangile aux sauvages ; parce que, dût-on ne leur apprendre qu'autant de christianisme qu'il leur en faut pour marcher habillés, ce seroit un grand bien pour les manufactures Angloises.

XII. Un tel système que la nation n'a guere perdu de vue, C'est de se manifesta en 1755, avec moins de précaution qu'il ne l'Améri- l'avoit fait jusqu'alors. La culture des colonies François- que que ses, dont l'accroissement rapide étonnoit tous les esprits fort la attentifs, réveilla la jalousie Angloise. Cependant cette guerre de passion, honteuse de se montrer, se couvrit quelque temps 1755. des ombres du mystere ; & un peuple assez fier ou assez modeste pour appeler les négociations *l'artillerie de ses ennemis*, ne dédaigna pas d'employer tous les détours, toutes les ruses de la politique la plus insidieuse.

La France, effrayée du désordre de ses Finances, intimidée par le petit nombre de ses vaisseaux, & l'inexpérience de ses Amiraux, séduite par l'amour de l'oïveté, du plaisir & de la paix, secondoit les efforts qu'on faisoit

pour l'amuser. En vain quelques hommes éclairés répétoient sans cesse que la Grande-Bretagne vouloit la guerre, qu'elle devoit la vouloir, qu'elle étoit forcée de la faire, avant que la marine militaire de sa rivale n'eût fait les mêmes progrès que sa marine marchande : ces inquiétudes paroissoient absurdes dans un pays, où l'on n'avoit fait jusqu'alors le commerce que par imitation, où on lui avoit mis des entraves de toutes les espèces, où on l'avoit continuellement sacrifié à la finance, où on ne lui avoit jamais accordé une protection sérieuse, où l'on ignoroit peut-être qu'on eût le plus riche commerce de l'univers. La nation qui devoit à la nature, un sol excellent ; au hasard, de riches colonies ; à sa sensibilité vive & souple, le goût de tous les arts qui varient & multiplient les jouissances ; à ses conquêtes, à sa gloire littéraire, à la dispersion même des Protestants qu'elle avoit eu le malheur de perdre, le desir qu'on avoit de l'imiter : cette nation, qui feroit trop heureuse, si l'on lui permettoit de l'être, ne vouloit pas voir qu'elle pouvoit perdre quelque chose de ses avantages, & se prêtoit sans réflexion aux artifices qu'on employoit pour l'endormir. Lorsque l'Angleterre crut que la dissimulation ne lui étoit plus nécessaire, elle commença les hostilités, sans les faire précéder d'aucune de ces formalités qui sont en usage chez les peuples civilisés.

Quand même la déclaration de guerre ne feroit qu'une vaine cérémonie entre des nations qui, peut-être, ne se doivent rien dès qu'elles veulent s'égorger, on ne peut s'empêcher de voir que le ministère Britannique faisoit plus que soupçonner le vice de sa conduite. La timidité de ses démarches, l'embarras de ses opérations, les variations de ses défenses justificatives, l'intérêt qu'il mit inutilement à faire approuver une infraction si scandaleuse par le Par-

lement : cent autres choses déceloient une conscience coupable. Si dans ces foibles administrateurs d'une grande puissance, l'audace à commettre le crime eût égalé l'éloignement pour la vertu, ils auroient formé le plan le plus vaste. En faisant illégalement attaquer les vaisseaux François sur les côtes de l'Amérique septentrionale, ils auroient donné le même ordre pour toutes les mers du monde. La destruction du seul pouvoir qui fût en état de faire quelque résistance, étoit la suite nécessaire d'une combinaison si forte. Sa chute auroit effrayé les autres nations ; & le pavillon Anglois n'auroit eu qu'à se montrer pour donner des loix par-tout l'univers. Un succès brillant & décisif auroit dérobé la violation du droit public à l'aveugle multitude, l'auroit justifiée aux yeux de la politique ; & les cris de l'ignorance & de l'ambition auroient étouffé la voix des sages.

XIII.

Les commencements de la guerre font funestes aux Anglois.

Une conduite foible, mais toujours injuste, produisit des effets contraires. Le conseil de Georges II fut haï & méprisé de toute l'Europe. Les événements seconderent ces sentiments. La France, quoique surprise, fut victorieuse dans le Canada, remporta sur mer un avantage considérable, conquit Minorque, menaça Londres même. Son ennemi sentit alors ce que les bons esprits disoient depuis long-temps, même en Angleterre, que les François avoient trouvé l'art de faire toucher les extrêmes ; qu'ils réunissoient des vertus & des vices, des traits de foiblesse & de force qui avoient toujours été jugés incompatibles ; qu'ils étoient efféminés, mais braves ; également amoureux du plaisir & de l'honneur ; sérieux dans la bagatelle, & enjoués dans les choses graves ; toujours prêts à la guerre, & prompts dans l'attaque ; en un mot, des enfants, comme les Athéniens, se laissant agiter & passion-

ner pour des intérêts vrais ou faux ; aimant à entreprendre & à marcher , quels que soient leurs guides , & se consolant de toutes leurs disgraces par le moindre succès. L'esprit Anglois qui , suivant le mot si trivial & si énergique de Swift , *est toujours à la cave ou au grenier* , & qui n'a jamais connu de milieu , commença alors à trop craindre une nation qu'il avoit injustement méprisée. Le découragement prit la place de la présomption.

La nation corrompue par la trop grande confiance qu'elle avoit mise dans son opulence ; abaissée par l'introduction des troupes étrangères , par le caractère moral & l'incapacité de ceux qui la gouvernoient ; affoiblie même par le choc des factions , qui , chez un peuple libre , exercent ses forces dans la paix , mais les lui ôtent dans la guerre : la nation flétrie , étonnée , incertaine , gémissoit également des malheurs qu'elle venoit d'éprouver , & de ceux qu'elle prévoyoit , sans s'occuper du soin de venger les uns , ni d'écarter les autres. Tout le zèle pour la défense commune se bornoit à des subsides immenses. On paroissoit ignorer que le lâche est plutôt prêt que le brave à ouvrir sa bourse pour éloigner le péril ; & que dans la crise où l'on se trouvoit , il ne s'agissoit pas de savoir qui payeroit , mais qui combattoit.

Les François , de leur côté , furent éblouis de quelques succès qui ne décidoient de rien. Prenant l'étourdissement de leur ennemi pour une démonstration de sa faiblesse , ils s'engagerent plus que leur situation ne le permettoit , dans les troubles qui commençoient à diviser l'Allemagne.

Un système qui devoit les couvrir de honte s'il ne réussissoit pas , & ruiner leur puissance s'il réussissoit , leur tourna la tête. Leur frivolité leur fit oublier , que

quelques mois auparavant ils avoient applaudi au politique lumineux & ferme, qui, pour écarter une guerre de terre que quelques ministres vouloient commencer en désespérant de soutenir la guerre de mer, avoit dit avec la chaleur & l'assurance du génie : *Messieurs, partons tous tant que nous sommes dans le conseil, & la torche à la main, allons brûler tous nos vaisseaux, s'ils ne servent qu'à nous faire insulter, & non à nous défendre.* Cet aveuglement politique les jeta dans des précipices. Aux erreurs du cabinet, ils ajoutèrent des fautes militaires. Les intrigues de Cour présiderent à la conduite des armées. Un changement continuel de Généraux entraîna une suite de disgraces. Ce peuple léger & superficiel ne vit pas qu'en supposant, ce qui étoit impossible, que tous ceux qu'il chargeoit successivement de diriger les opérations guerrières eussent du talent, ils ne pouvoient pas lutter avec avantage contre un homme de génie, éclairé par un homme supérieur. Ses malheurs ne changerent rien à sa conduite. Les révolutions de Généraux ne finirent point.

Pendant que les François prenoient ainsi le change, le peuple Anglois passant du découragement à la fureur, proscrivoit un ministère justement décrié, & plaçoit à la tête des affaires un homme également ennemi des résolutions foibles, de la prérogative royale, & de la France. Quoique ce choix fût l'ouvrage de cet esprit de parti qui fait tout dans la Grande-Bretagne, il se trouva tel que les circonstances l'exigeoient. Guillaume Pitt, respecté depuis sa jeunesse dans les trois Royaumes, pour son intégrité, pour son désintéressement, pour son zèle contre la corruption, pour son attachement inviolable à l'intérêt public, avoit la passion des grandes choses, une éloquence sûre d'entraîner les esprits, le caractère entreprenant & ferme.

Il avoit l'ambition d'élever sa patrie au-dessus de tout, & de s'élever avec elle. Son enthousiasme transporta une nation, qu'au défaut de son climat, sa liberté passionnera toujours. On saisit un Amiral, qui avoit laissé prendre l'île de Minorque; on le jette dans les fers, on l'accuse, on le juge, on le condamne. Ni son sang, ni ses talents, ni sa famille, ni ses amis, ne peuvent le sauver de la sévérité de la loi. Le mât de son vaisseau lui sert d'échafaud. L'Europe entière, en apprenant cet événement tragique, fut frappée d'un étonnement mêlé d'admiration & d'effroi. On se crut ramené au temps des Républiques anciennes. La mort de Bing, coupable ou non, annonçoit d'une manière terrible à ceux qui servoient la nation, le sort qui les attendoit, s'ils trahissoient la confiance qu'on avoit en eux. Il n'y en eût aucun qui ne se dit au fond de son cœur dans le moment du combat : C'est ici qu'il faut périr, plutôt que dans l'infamie du supplice. Ainsi le sang d'un homme accusé de lâcheté, devint un germe d'héroïsme.

A ce ressort de crainte fait pour vaincre la peur, se joint un encouragement qui annonçoit le rétablissement de l'esprit public. La dissipation, le plaisir, le désœuvrement, souvent le crime & la corruption des mœurs, forment des liaisons vives & fréquentes dans la plupart des Etats de l'Europe. Les Anglois se communiquent moins, vivent moins ensemble, ont moins, si l'on veut, le goût de la société que les autres peuples; mais l'idée d'un projet utile à leur pays les rassemble. Ils n'ont alors qu'une ame. Toutes les conditions, tous les partis, toutes les sectes, concourent à son succès, avec une générosité qui n'a point d'exemple dans les contrées où l'on n'a point de patrie à foi. Cette ardeur est sur-tout remarquable, lorsque la nation a une confiance entière dans le ministre qui est à la

tête des affaires. Dès que M. Pitt eut pris les rênes du Gouvernement, il se forma une société de marine, qui, ne voyant pas assez d'empressement pour servir sur la flotte, & n'approuvant pas l'usage d'y forcer les citoyens, invita dans la classe indigente du peuple, les enfants des trois Royaumes à se faire mouffes, & les peres à embrasser la profession de matelot. Elle se chargea de payer leur voyage, de les faire traiter s'ils étoient malades, de les nourrir, de les habiller, de leur fournir tout ce qui étoit nécessaire pour naviguer sainement. Le Roi, touché de ce trait de patriotisme, donna 22, 500 livres, le Prince de Galles 9, 000 livres, la Princesse sa mere, 4, 500 livres. Les acteurs des différents spectacles, dont cette nation Philosophe n'a pas eu la cruauté d'avilir le talent, jouèrent leurs meilleures pieces pour augmenter ces fonds respectables. Jamais on n'avoit vu un si grand concours au théâtre. Cent de ces mouffes, cent de ces matelots, habillés par un zele vraiment sacré, ornoient l'enceinte de la scene; & cette décoration valoit bien celle des lustres, des dentelles & des diamants.

XIV.

Les Anglois for- tent de leur léthargie, & s'emparèrent des isles Françaises & Espagnoles.

Ce dévouement public au service de la patrie, échauffa les esprits. Tous les Anglois se crurent d'autres hommes. Ils porterent le ravage sur les côtes de leur ennemi. Ils le battirent sur toutes les mers. Ils intercepterent sa navigation. Ils tinrent toutes ses forces en échec dans la Westphalie. Ils le chasserent de l'Amérique septentrionale, de l'Afrique & des grandes Indes. Jusques au ministere de M. Pitt, toutes les entreprises de sa nation dans les contrées éloignées, avoient eu & dû avoir une issue funeste, parce qu'elles avoient été mal combinées. Pour lui, il forma des projets si sages & si utiles, il fit ses préparatifs avec tant de prévoyance & de célérité, il combina si juste

la

la fin avec les moyens, il choisit si bien les dépositaires de sa confiance, il établit une telle harmonie entre les troupes de terre & celles de mer, il éleva si haut le cœur Anglois, que son administration ne fut qu'une chaîne de conquête. Son ame plus haute encore lui fit mépriser les vains discours des esprits timides, qui blâmoient ses dissipations. Il répétoit après Philippe, Pere d'Alexandre, *que l'on devoit acheter la victoire par l'argent, & non conserver l'argent aux dépens de la victoire.*

Avec cette conduite & ces maximes, M. Pitt avoit toujours & par-tout triomphé des François. Il les poursuivit jusques dans leurs isles les plus cheres, jusques dans leurs colonies à sucre. Ces possessions, quoique justement vantées pour leurs richesses, n'en étoient pas mieux gardées. On n'y voyoit que des fortifications élevées sans génie, & tombant en ruine. Ces mesures manquoient également de défenseurs, d'armes & de munitions. Depuis le commencement des hostilités, toute communication étoit interrompue entre ces grands établissemens & leur métropole. Ils ne pouvoient en recevoir des subsistances, ni l'enrichir de leurs productions. Les bâtimens nécessaires à l'exploitation des terres, n'étoient qu'un amas de décombres. Les maîtres & les esclaves, également dépourvus de tout, sacrifioient à leur nourriture les bestiaux destinés aux travaux de l'agriculture. Si quelques avides navigateurs arrivoient jusqu'à eux, c'étoit à travers de si grands périls, qu'il falloit payer au prix de l'or ce qu'ils importaient, & leur céder comme pour rien ce qu'ils vouloient bien exporter. C'étoit beaucoup que le colon n'appellât pas un libérateur. On ne devoit pas présumer que sa vertu iroit jusqu'à se défendre opiniâtement, contre un ennemi qui pouvoit mettre fin à ses calamités.

C'est dans ces circonstances que dix vaisseaux de ligne, des galiotes à bombes, des frégates, cinq mille hommes de débarquement partis d'Angleterre, se présentèrent devant la Guadeloupe. Ils parurent le 22 janvier 1759; le lendemain ils écrasèrent de bombes la ville de Basse-terre. Si les assaillants avoient su profiter de la terreur qu'ils avoient répandue, la résistance de l'île eût été fort courte. La lenteur, la timidité, l'incertitude de leurs mouvements, donnerent le temps à la garnison & aux habitants de se fortifier dans un défilé, qui n'est éloigné que de deux lieues de la place. Delà ils tinrent en échec leur ennemi, qui souffroit également & de la chaleur du climat, & du défaut de rafraîchissements. Les Anglois désespérant de réduire la colonie par ce côté, l'allèrent attaquer par la partie connue sous le nom de Grande-Terre. Elle étoit défendue par le fort Louis, qui fit encore moins de résistance que celui de Basse-Terre, qui n'avoit pas tenu vingt-quatre heures. Les conquérants retomberent encore dans leur première faute, & ils en furent punis de la même manière. Le succès de leur expédition devenoit douteux, lorsque Barington, que la mort d'Hopson venoit de placer à la tête des troupes, changea de système. Abandonnant le projet de pénétrer dans l'intérieur des terres, il embarqua ses soldats, qui fondirent successivement sur les habitations & les bourgs situés autour des côtes. Les ravages qu'ils y exerçoient, firent tomber les armes des mains des colons. L'île entière se soumit, mais à des conditions très-honorables, & après trois mois de défense. Ce fut le 21 avril.

Les forces qui venoient de faire cette conquête, ne s'y étoient portées qu'après avoir menacé vainement la Martinique. Trois ans après, la Grande-Bretagne reprit un

projet trop légèrement abandonné; mais elle y destina de plus grands moyens & de meilleurs instruments. Le 16 janvier 1762, dix-huit bataillons aux ordres du Général Monckton, & autant de vaisseaux de ligne commandés par l'Amiral Rodney, les uns partis d'Europe, & les autres de l'Amérique septentrionale, parurent à la vue de la Capitale de l'île. La descente, qui se fit le lendemain, ne fut ni longue, ni meurtrière, ni difficile. Il paroissoit moins aisé de s'emparer des hauteurs fortifiées & défendues, qui dominoient le fort Royal. Ces obstacles furent surmontés après quelques combats assez vifs; & la place, qui se voyoit à la veille d'être écrasée par les bombes, capitula le 9 de février. La colonie entière suivit cet exemple le 13. On doit présumer que la prospérité de la Guadeloupe sous la domination Angloise, influa beaucoup dans une résolution qui pouvoit & devoit être plus tardive. La Grenade & les autres îles du vent, ou Françoises, ou, quoique neutres, peuplées de François, ne firent pas acheter leur soumission d'un coup de canon.

Saint-Domingue même, la seule possession qui restât à la France dans le grand Archipel de l'Amérique, étoit menacé du joug Anglois. Sa perte ne paroissoit pas éloignée. Quand il n'auroit pas été public que c'étoit la première proie que la Grande-Bretagne vouloit dévorer, pouvoit-on douter qu'elle dût échapper à son avidité? Une Puissance si ambitieuse auroit-elle borné d'elle-même le cours de ses prospérités, jusqu'à renoncer à une conquête qui devoit y mettre le comble? Cet événement n'étoit pas un problème. Tout le monde favoit que la colonie sans défense au-dedans & au-dehors, étoit hors d'état de faire la moindre résistance. Elle-même étoit si convaincue de son impuissance, qu'elle paroissoit d'.

posée, à se soumettre à la première sommation qui lui seroit faite.

La Cour de Versailles fut également étonnée & consternée des pertes qu'elle venoit de faire, de celles qu'elle prévoyoit. Elle s'étoit attendue à une résistance opiniâtre, insurmontable même. Les descendants des braves aventuriers qui avoient formé ces colonies, lui paroissent un rempart contre lequel toutes les forces Britanniques devoient se briser. Il s'en falloit peu qu'elle n'eût une joie secrète de ce que les Anglois dirigeoient leurs efforts de ce côté-là. Le ministère avoit inspiré sa confiance à la nation; & c'étoit être mauvais citoyen, que d'oser montrer quelques inquiétudes.

Il doit être permis aujourd'hui de dire, que ce qui est arrivé arrivera toujours. Un peuple, dont toute la fortune consiste dans des champs & des pâturages, défendra, s'il a de l'honneur, ses possessions avec courage. Il ne hasarde tout au plus que la récolte d'une année; & un revers, quel qu'il soit, ne le ruine pas. Il n'en est pas ainsi des cultivateurs de ces colonies opulentes. Comme, en prenant les armes, ils risquent de voir les travaux de toute leur vie détruits, leurs esclaves enlevés, les espérances même de leur postérité anéanties par le feu ou par la dévastation, ils se soumettront toujours à l'ennemi. Quand même ils seroient contents du Gouvernement sous lequel ils vivent, ils sont moins attachés à sa gloire qu'à leurs richesses.

L'exemple des premiers colons, dont les attaques les plus vives n'ébranlèrent jamais la constance, n'affoiblit pas cette observation. Alors la guerre avoit pour objet de s'emparer du territoire, & d'en chasser les habitants: aujourd'hui, la guerre faite à une colonie, n'est qu'une guerre faite à son Souverain.

C'étoit M. Pitt qui avoit formé le projet d'envahir la Martinique; mais il ne conduisoit plus les affaires dans le temps qu'elle fut conquise. La retraite de cet homme célèbre fixa l'attention de l'Europe, & mérite d'occuper quiconque cherche les causes & les effets des révolutions politiques. Sans doute, un Historien qui ose écrire les événements de son siècle, a rarement des lumières sûres. Les conseils des Rois sont un sanctuaire, dont le temps seul ouvre le voile d'une main lente. Leurs Ministres, fideles au secret, ou intéressés à le cacher, ne parlent que pour égarer dans ses recherches la curiosité de celui qui s'étudie à les pénétrer. Quelque sagacité qu'il ait pour découvrir l'origine & la liaison des événements, il est réduit à deviner. Lors même qu'il frappe au but, c'est sans le savoir, ou sans oser l'affirmer; & cette incertitude ne satisfait guere plus qu'une ignorance entière. Il faut donc attendre que la prudence & l'intérêt, dispensés du silence, laissent éclore la vérité; que la mort lui rende, pour ainsi dire, le jour & la voix, en ôtant leur pouvoir à ceux qui la tenoient captive, & que des mémoires précieux & originaux, devenus publics, dévoilent enfin le jeu des ressorts qui ont fait la destinée des nations.

Ces considérations doivent arrêter celui qui ne voudroit que suivre le fil des intrigues politiques. Mais c'est dans l'ame d'un des plus importants personnages du siècle que nous cherchons à lire, & c'en est peut-être le vrai moment. La postérité, qui ne reçoit guere que les grands traits, sera privée de mille détails simples & naïfs, qui portent la lumière dans l'esprit d'un observateur contemporain.

M. Pitt, après avoir tiré l'Angleterre de l'espece d'opprobre où les commencements de la guerre l'avoient plon-

gée, arriva à des succès qui étonnerent l'univers. Qu'il les eût prévus ou non, il n'en parut pas embarrassé, & se détermina à les pousser aussi-loin qu'ils pourroient aller. La modération que tant de politiques avoient affectée avant lui, ne lui parut qu'un mot inventé pour dérober la foiblesse ou l'indolence. Il crut que les Empires devoient vouloir tout ce qu'ils pouvoient, & qu'il étoit sans exemple qu'un Etat eût pu acquérir la supériorité sur un autre, & ne l'eût pas fait. Le parallele de l'Angleterre & de la France l'affermissoit dans ses principes. Il voyoit avec douleur, que la puissance Angloise fondée sur un commerce qu'elle pouvoit & devoit perdre, étoit peu de chose en comparaison de la puissance de sa rivale, que la nature, l'art, les événements, avoient élevée à un degré de force, qui, sous d'heureuses administrations, avoit fait trembler l'Europe entière. Il le sentit. Dès-lors, il résolut de dépouiller les François de leurs colonies, & d'en faire un peuple ordinaire, en le bornant au continent.

Les moyens pour finir une entreprise si avancée, lui paroissoient assurés. Tandis que l'imagination des ames timides prenoit de grandes ombres pour des montagnes, les montagnes s'abaissoient devant lui. Quoique la nation dont il étoit l'idole, parût quelquefois effrayée de l'énormité de ses engagements, il n'en étoit pas embarrassé; parce qu'à ses yeux l'esprit de la multitude n'étoit qu'un torrent, auquel il fauroit donner le cours qu'il voudroit.

Sans inquiétude pour l'argent, il étoit encore plus tranquille pour l'autorité. Ses succès avoient rendu son administration absolue. Républicain avec le peuple, il étoit despote avec les Grands, avec le Monarque. C'étoit être ennemi de la cause commune, que d'oser montrer des sentiments différents des siens.

Il se servoit utilement de cet ascendant pour échauffer les esprits. Peu touché de cette philosophie, qui, s'élevant au-dessus des préjugés de gloire nationale pour embrasser dans ses vues le bonheur du genre-humain, ramene tout aux principes de la raison universelle, il nourrissoit un fanatisme ardent & farouche, qu'il appelloit, qu'il croyoit peut-être amour de la patrie, & qui n'étoit au fond qu'une violente haine contre la nation qu'il vouloit opprimer.

Celle-ci n'étoit peut-être pas moins découragée par cet acharnement auquel on ne voyoit point de terme, que par les revers qu'elle avoit éprouvés. La diminution, l'épuisement, disons mieux, l'anéantissement de ses forces navales, ne lui laissoit entrevoir qu'un avenir funeste. Ces espérances qu'on peut avoir sur terre de changer la situation des affaires par une action heureuse, auroient été des chimeres. Quand une de ses escadres auroit détruit une ou plusieurs escadres, l'Angleterre n'auroit rien rabattu de ses prétentions. Regle générale. Une Puissance qui a acquis sur mer une supériorité bien décidée, ne la peut jamais perdre dans le cours de la guerre qui la lui a donnée; à plus forte raison, si la supériorité vient de plus loin, & sur-tout si elle tient en partie au génie des nations. Autre regle générale. La prépondérance sur un continent, dépend toute entiere du talent d'un seul homme : elle peut passer en un moment. La puissance sur mer, fondée au contraire sur l'intérêt toujours actif de chacun des sujets de l'Etat, doit aller sans cesse en augmentant, principalement lorsqu'elle est favorisée par la constitution nationale; elle ne peut cesser que par une invasion subite.

Il n'y avoit qu'une confédération générale qui pût ré-

tablir l'équilibre ; mais M. Pitt en sentoît l'impossibilité. Il connoissoit les chaînes de la Hollande, la pauvreté de la Suede & du Danemarck, l'inexpérience des Russes, l'indifférence de plusieurs de ces Puissances pour les intérêts de la France, la terreur que les forces de l'Angleterre avoient inspirée à toutes, la défiance où elles étoient les unes des autres, & la crainte que chacune en particulier devoit avoir, d'être opprimée avant d'être secourue.

L'Espagne étoit dans une position particulière. Le feu qui dévorait les colonies Françaises, & qui s'étendoit tous les jours, pouvoit aisément gagner les siennes. Soit que cette Couronne ne vît pas le danger qui la menaçoit, soit qu'elle ne le voulût pas voir, elle porta son indolence ordinaire sur ces grands événements. Enfin, elle changea de maître ; & en changeant de maître, elle changea de système. Dom Carlos voulut travailler à éteindre l'incendie, il arrivoit trop tard. Ses démarches furent reçues avec une fierté dédaigneuse. M. Pitt, qui avoit mûrement pesé ce qu'il pouvoit, répondit à toutes les propositions qu'on lui faisoit : *Je les écouterai, quand vous aurez emporté l'épée à la main la Tour de Londres.* Ce ton pouvoit révolter, mais il imposoit.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque la Cour de France crut devoir faire des ouvertures de paix à celle d'Angleterre. Dans l'une & l'autre Cour, on craignoit les répugnances de M. Pitt, & l'on ne se trompoit pas. Il consentit à ouvrir une négociation ; mais l'événement prouva, comme les vrais politiques l'avoient prévu, que c'étoit sans intention de la suivre. Ses vues étoient d'acquérir assez de preuves des engagements des deux branches de la Maison de Bourbon contre la Grande-Bretagne, pour en convaincre sa nation. Dès qu'il eut fait les découvertes dont

il croyoit avoir besoin, il rompit les conférences, & proposa de déclarer la guerre à l'Espagne, La supériorité des forces maritimes de l'Angleterre sur celles des deux Couronnes, & la certitude qu'elles seroient infiniment mieux dirigées, lui donnoient cette confiance.

Le système de M. Pitt parut à de grands politiques le seul élevé, le seul même raisonnable. Sa nation avoit contracté une si prodigieuse masse de dettes, qu'elle ne pouvoit, ni s'en libérer, ni même en soutenir le poids, qu'en s'ouvrant de nouvelles sources d'opulence. L'Europe fatiguée des vexations que la Grande-Bretagne lui faisoit éprouver, attendoit avec impatience l'occasion de mettre son oppresseur dans l'impossibilité de les continuer. Il n'étoit pas possible que la Maison de Bourbon ne conservât un vif ressentiment des outrages qu'elle avoit reçus, des pertes qu'elle avoit essuyées; & qu'elle ne préparât en secret, qu'elle ne mûrit à loisir une vengeance, dont elle pourroit s'assurer par une bonne combinaison de ses forces. Toutes ces raisons faisoient que l'Angleterre, quoique commerçante, étoit forcée, pour se maintenir, de s'agrandir sans cesse. Cette nécessité cruelle ne fut pas sentie par le conseil de Georges III, aussi vivement que M. Pitt le souhaitoit. L'esprit de modération lui parut une faiblesse ou un aveuglement, peut-être une trahison; & il abandonna le soin des affaires, parce qu'il ne lui étoit pas permis d'être l'ennemi de l'Espagne.

Oserons-nous hasarder une conjecture? Les Ministres Anglois voyoient tous l'impossibilité d'éviter une nouvelle guerre; mais également fatigués & avilis par l'empire de M. Pitt, ils cherchoient à rétablir cet esprit d'égalité qui est l'ame du Gouvernement républicain. Le désespoir de s'élever à la hauteur d'un homme si accrédité, ou de le

faire descendre jusqu'à eux, les réunit pour le perdre. Les voies directes auroient tourné contr'eux; ils s'attachèrent à des moyens plus adroits. On chercha à l'aigrir; son caractère ardent s'offroit à ce piège, il y tomba. Si M. Pitt quitta sa place par humeur, il est blâmable de ne l'avoir pas étouffée ou maîtrisée. Si ce fut dans l'espérance de mettre ses ennemis à ses pieds, il montra qu'il avoit plus de connoissance des affaires que des hommes. Si, comme il l'a dit, il se retira, parce qu'il ne vouloit pas répondre des opérations qu'il n'étoit pas le maître de diriger, il est permis de croire qu'il tenoit plus à sa gloire personnelle qu'aux intérêts de son pays. Mais quelle que fût la cause de sa retraite, il n'y a que la haine la plus aveugle, la plus injuste, la plus violente, qui ait pu prononcer que la fortune lui avoit tenu lieu de vertu & de talents.

Quoi qu'il en soit, la première démarche du nouveau ministère, fut dans les principes de M. Pitt, & une sorte d'hommage qu'on fut forcé de lui rendre. Il fallut déclarer la guerre à l'Espagne; & les Indes occidentales furent le théâtre de ces nouvelles hostilités. L'expérience du passé avoit dégoûté du continent de l'Amérique, & toutes les vues se tournèrent vers Cuba. Une raison éclairée fit sentir qu'en prenant cette île, on n'auroit pas à craindre la vengeance des autres colonies; on s'assureroit l'empire du Golfe du Mexique; on couperoit toutes les ressources à l'ennemi, principalement riche du produit de ses douanes; on envahiroit tout le commerce du continent, dont les habitants aimeroient mieux livrer leur or au vainqueur de leur patrie, que de renoncer aux commodités qu'ils étoient accoutumés à voir arriver d'Europe; on réduiroit enfin la puissance qui auroit fait une si grande perte, à recevoir la loi qu'on voudroit lui imposer.

D'après cette réflexion, une flotte composée de dix-neuf vaisseaux de ligne, de dix-huit frégates, d'environ cent cinquante bâtimens de transport, ayant à bord dix mille soldats qui devoient être joints par quatre mille hommes de l'Amérique septentrionale, fut expédiée pour la Havane. On choisit pour se rendre devant cette place redoutable, l'ancien canal de Bahama, moins long, mais plus dangereux que le nouveau. Les obstacles que présentait cette navigation peu connue & trop négligée, furent surmontés avec un succès digne de la réputation de l'Amiral Pockok. Il arriva le 6 juillet 1762 à sa destination; & le débarquement se fit sans opposition six lieues à l'Est des ouvrages effrayants qu'il falloit réduire.

Les opérations de terre ne furent pas aussi-bien conduites que celles de mer. Si Albemarle qui commandoit l'armée, eût eu les talents qu'exigeoit la commission dont il étoit chargé, il auroit commencé par attaquer la ville. La simple muraille sèche qui la couvroit, ne pouvoit pas résister vingt-quatre heures. On peut conjecturer que les Généraux, les conseils, la régence, que ce succès facile mettoit dans ses mains, auroient décidé la capitulation du Moro. A tout événement, il privoit cette citadelle de tous les secours, de tous les rafraichissemens qu'elle reçut de la ville durant le siège; & il s'assuroit les plus grands moyens pour la réduire en fort peu de temps.

Le parti qu'il prit de débiter par l'attaque du Moro, l'exposoit à de grands malheurs. L'eau qui se trouvoit à sa portée étoit mal-saine, & il se vit réduit à en envoyer chercher à trois lieues de son camp. Comme les chaloupes chargées de cet approvisionnement pouvoient être inquiétées, il fallut porter, pour les soutenir, un corps de quinze cents hommes sur la hauteur d'Arofligny, à un

quart de lieue de la ville. Ces troupes absolument détachées de l'armée, & que l'on ne pouvoit ni retirer ni soutenir que par mer, étoient continuellement exposées à être détruites.

Albemarle pouvant juger du caractère de l'ennemi par la tranquillité dont on laissoit jouir le corps posté à Aroftigny, auroit dû placer un autre corps sur le grand chemin de la ville. Par ce moyen, il l'eût comme investie, très-certainement affamée, empêché tout transport d'effets dans les terres, & communiqué avec Aroftigny moins dangereusement, que par les détachements qu'il étoit continuellement obligé de faire pour soutenir ce corps avancé.

Le siège du Moro fut fait sans tranchée. Le soldat cheminoit vers le fossé, n'étant couvert que par des barriques de cailloutage, qui furent à la fin remplacées par des sacs de coton, qu'on tira de quelques bâtimens marchands qui venoient de la Jamaïque. Ce défaut de précaution coûta la vie à un grand nombre d'hommes, précieux par-tout, inestimables dans un climat où les maladies & les fatigues en font une consommation prodigieuse.

Le Général Anglois ayant perdu la plus grande partie de son armée, & se voyant obligé, faute de forces, de se rembarquer dans peu de jours, résolut de tenter l'assaut : mais il falloit passer un large & profond fossé taillé dans le roc ; & il n'avoit rien préparé pour le combler.

Si les fautes des Anglois furent énormes, celles des Espagnols le furent encore davantage. Avertis depuis plus d'un mois que la guerre étoit commencée entre les deux nations, ils n'étoient pas sortis de leur léthargie. L'ennemi paroissoit à la côte ; & il n'y avoit pas une balle de calibre, pas une cartouche faite, pas un canon ni même un fusil en état.

Le grand nombre de Généraux de terre & de mer qui se trouvoit à la Havane, mit, durant les premiers jours du siege, une incertitude dans les conseils qui ne pouvoit pas manquer d'être favorable aux assaillants.

Trois vaisseaux de guerre furent coulés à fond, pour fermer l'entrée du port que l'ennemi ne pouvoit pas forcer. On gâta la passe par cette manœuvre, & on perdit inutilement trois grands bâtimens.

Il étoit dans les regles de la prudence la plus ordinaire de faire appareiller douze vaisseaux de guerre qui étoient à la Havane, qui n'étoient d'aucune utilité pour la défense de la place, & qu'il étoit important de sauver. On ne le fit pas. On n'eut pas même la précaution de les brûler, lorsqu'il n'y avoit plus que ce moyen d'empêcher qu'ils ne tombassent dans les mains de l'ennemi.

La destruction du corps Anglois placé à Arostigny, où il ne pouvoit être secouru, étoit très-facile. Ce succès auroit gêné les assiégeans dans leur approvisionnement d'eau, leur auroit coûté du monde, leur auroit donné de la crainte, auroit retardé leurs opérations, auroit enfin inspiré de la confiance aux troupes Espagnoles. Bien-loin de tenter une chose si aisée, on n'attaqua pas, même en plaine, un seul de leurs détachemens tout composés d'infanterie; quoiqu'on eût à leur opposer un régiment de dragons & beaucoup de milices à cheval.

La communication de la ville avec l'intérieur du pays fut presque toujours libre; & cependant il ne tomba dans l'esprit d'aucun de ceux qui avoient part à l'administration, de faire passer le trésor du Prince dans les terres, pour le soustraire à l'ennemi.

La dernière négligence mit le comble à toutes les autres. On avoit laissé au milieu du fossé un bloc de rocher pointu.

& isolé. Les Anglois mirent dessus des planches tremblantes, qui appuyoient d'une part à la breche, & de l'autre à la contrescarpe. Un sergent & quinze hommes y passerent à une heure après midi. Ils s'accroupirent dans des pierres éboulées. Une compagnie de grenadiers & quelques autres soldats les suivirent. Lorsqu'ils se virent à-peu-près cent, au bout d'une heure, ils monterent sur la breche, assurés de n'être pas découverts, & ils n'y trouverent personne pour la défendre. Il est vrai que Valasco averti de ce qui s'y passoit, accourut pour sauver la place; mais il fut tué en arrivant; & sa mort troublant l'esprit aux troupes qui le suivoient, elles se rendirent à une poignée de monde. L'oubli de mettre une sentinelle pour observer les mouvements d'un ennemi logé sur le fossé, décida de ce grand événement. Quelques jours après, on capitula pour la ville, pour toutes les places de la colonie, & pour l'isle entiere. Indépendamment de l'importance de cette conquête en elle-même, le vainqueur trouva dans la Havane pour environ quarante-cinq millions d'argent ou d'autres effets précieux, qui le dédommagerent amplement des fraix de son expédition.

XV. La perte de Cuba, ce pivot de la grandeur Espagnole dans le nouveau monde, rendoit la paix aussi nécessaire à la Cour de Madrid, qu'elle pouvoit l'être à celle de Versailles, dont les malheurs étoient portés au dernier période. Les Ministres qui gouvernoient alors l'Angleterre, consentoient à l'accorder; mais les conditions paroissoient difficiles à régler. La Grande-Bretagne avoit eu des succès prodigieux dans le nord & dans le midi de l'Amérique. Quelle que fût son ambition, elle ne pouvoit se flatter de tout retenir. On soupçonnoit avec fondement qu'elle abandonneroit ses conquêtes septentrionales qui ne lui donnoient

Avantages que la paix procure à l'Angleterre dans les isles.

que des espérances éloignées, médiocres, incertaines; & qu'elle s'en tiendrait aux riches colonies, aux colonies à sucre, qui venoient de tomber entre ses mains, comme la situation de ses finances paroïssoit l'exiger. L'augmentation de ses douanes qui étoit une suite nécessaire de ce système, devenoit la meilleure caisse d'amortissement qu'on pût imaginer; & elle devoit être d'autant plus agréable pour la nation, qu'elle auroit été formée aux dépens de la France. Cet avantage eût été suivi de trois autres fort considérables. Le premier, de dépouiller une Puissance rivale, & redoutable malgré ses fautes, de la plus riche branche de son commerce. Le second, de la consumer à la défense du Canada, colonie ruineuse par sa situation, pour une nation accoutumée à négliger sa marine. Le troisieme, de tenir dans une dépendance plus étroite & plus assurée de la métropole, la nouvelle Angleterre, qui auroit toujours eu besoin d'appui, contre un voisin inquiet, actif & guerrier.

Mais quand le conseil de Georges III auroit cru devoir rendre à ses ennemis un mauvais pays du continent, & garder des isles opulentes, il n'auroit peut-être osé suivre un plan si judicieux. Dans les autres Gouvernements, les fautes des Ministres ne sont que leurs fautes, ou celles des Rois qui les en punissent. En Angleterre, les fautes du Gouvernement sont presque toujours celles de la nation, qui veut qu'on suive ses volontés, ne fussent-elles que ses caprices.

Le peuple Anglois, qui s'est plaint des conditions de la dernière paix, lorsqu'on lui a fait voir le vuide des avantages qu'il croyoit en avoir retirés, les avoit en quelque façon dictées par le sujet de ses murmures, soit avant, soit durant la guerre. Les Canadiens avoient fait quelques

ravages, & les sauvages beaucoup d'actes de férocité dans les colonies Angloises. Les paisibles cultivateurs qui les habitent, consternés des maux qu'ils souffroient, plus encore de ceux qu'ils craignoient, avoient fait retentir leurs cris jusqu'en Europe. Leurs correspondants, intéressés à leur procurer des secours prompts & considérables, avoient exagéré leurs plaintes. Les écrivains qui faisoient avidement tout ce qui peut rendre les François odieux, n'avoient cessé de les accabler d'invectives. Le peuple échauffé par le bruit des spectacles effrayants qu'on offroit sans cesse à son imagination, desiroit de voir finir ces barbares.

D'un autre côté, les habitants des colonies à sucre, contents de faire leur commerce & une partie de celui des ennemis, étoient fort tranquilles. Loin de desirer la conquête des établissemens de leurs voisins, ils la craignoient; parce qu'ils la regardoient, quoique avantageuse à la nation, comme la ruine de leurs propres affaires. Les terres des François ont tant de supériorité sur celles des Anglois, qu'il étoit impossible de soutenir la concurrence. Leurs associés pensoient comme eux, & imitoient leur modération.

Il résulta d'une conduite si opposée, que la nation indifférente pour les colonies à sucre, desira vivement l'acquisition de ce qui lui manquoit dans l'Amérique septentrionale. Les ministres, qui, en Angleterre, ne pouvoient se soutenir contre le peuple, ou qui du moins ne luttent pas long-temps avec succès contre sa haine, tournerent toutes leurs vues de ce côté-là; & trouverent la France & l'Espagne disposées à adopter ce système. Les Cours de Madrid & de Versailles céderent à celle de Londres tout ce qu'elles avoient possédé depuis la rivière Saint-Laurent

rent, jusqu'au fleuve Mississipi. La France abandonna de plus la Grenade & Tabago; elle consentit aussi que les Anglois gardassent les isles réputées neutres de Saint-Vincent & de la Dominique, pourvu qu'elle pût de son côté s'approprier Saint-Lucie. A ces conditions, le vainqueur restitua aux deux Couronnes alliées, toutes les conquêtes qu'il avoit faites sur elles en Amérique.

Dès ce moment, il perdit une occasion qui ne reviendra peut-être jamais, de s'emparer des portes & des sources de toutes les richesses du nouveau monde. Il tenoit le Mexique par le golfe dont il avoit seul l'entrée. Un si beau continent tomboit de lui-même entre ses mains. On pouvoit l'attirer, ou par les offres d'une dépendance plus douce, ou par l'image & l'espérance de la liberté; inviter les Espagnols à secouer le joug d'une métropole qui n'avoit des armes que pour opprimer ses colonies, & non pour les défendre, ou tenter les Indiens de briser les fers d'une nation tyrannique. Peut-être l'Amérique entière eût changé de face; & les Anglois plus libres & plus justes que les autres peuples monarchistes, ne pouvoient que gagner à venger le genre-humain de l'oppression du nouveau monde, & à faire cesser les préjudices qu'elle cause à l'Europe en particulier.

Tous les sujets qui sont la victime de nos Gouvernements, durs, exacteurs, violents & fourbes; toutes les familles ruinées par la levée des soldats, par le dégât des armées, par les emprunts de la guerre, par les infidélités de la paix; tous les hommes nés pour vivre & penser en hommes, au-lieu d'obéir & servir en brutes; une multitude d'ouvriers sans travail, de cultivateurs sans terre, d'hommes éclairés sans emploi, des milliers de malheureux, auroient volé dans ces régions qui ne demandent

que des habitants justes & policés, pour les rendre heureux. On y auroit sur-tout appelé de ces payfans du Nord, esclaves de la Noblesse qui ne fait que les fouler; de ces Russes qu'on employe comme le fer à mutiler le genre-humain, au-lieu de bêcher & féconder la terre. Il en auroit péri sans doute un grand nombre dans ces transmutations par de vastes mers en des climats nouveaux; mais eût été, sans comparaison, un moindre fléau que celui d'une tyrannie lente & raffinée, qui sacrifie tant de peuples à si peu d'hommes. Enfin, les Anglois seroient bien plus glorieusement occupés à soutenir & favoriser une si heureuse révolution, qu'à se tourmenter eux-mêmes pour une liberté que tous les Rois leur envient & tâchent de sapper au-dedans & au-dehors.

O souhait vainement juste & humain, qui ne laisse que des regrets à l'ame qui l'a formé! Faut-il que les soupirs de l'homme vertueux pour la prospérité du monde, périssent, tandis que ceux de l'ambitieux, de l'insensé, sont si souvent exaucés ou secondés par la fatalité!

Quand la guerre a fait tant de mal, que ne parcourt-elle toute la carrière des calamités, pour arriver enfin aux limites du bien? Mais qu'a produit le dernier embrasement, l'un de ceux qui ayent le plus affligé l'espèce humaine? Il a ravagé les quatre parties du monde; il a coûté à l'Europe seule plus d'un million de ses habitants. Les hommes qui n'en furent pas les victimes, gémissent, & leur postérité gémera long-temps, sous le poids des impôts énormes dont il fut la source. La nation, que la victoire suivit par-tout, voit encore saigner les blessures dont elle acheta ses triomphes. Sa dette publique, qui, au commencement des troubles, ne passoit pas 1, 617, 087, 060 livres, s'élevoit, à la conclusion de la paix, à 3, 330, 000,

ooo livres , pour lesquelles il lui falloit payer un intérêt de 111, 577, 490 livres.

Mais c'est assez parler de guerre. Il est temps de voir par quels moyens les nations qui se sont partagé le grand Archipel de l'Amérique, source de tant de querelles, de négociations & de réflexions, sont parvenus à l'élever à un degré d'opulence qu'on peut regarder, sans exagération, comme le premier mobile des grands événements qui agitent aujourd'hui le globe.

Fin du Livre dixieme.

des biens, pour lesquels il lui falloir payer un intérêt de

1000, 1100, 1200 livres.

Mais c'est alors parler de guerre. Il est temps de voir
par quels moyens les nations qui se font par le grand
intérêt de l'Amérique, l'enceinte de tant de guerres, de
révolutions & de révolutions, sont parvenues à l'état
un degré d'opulence qu'on peut regarder, sans excès
rien, comme le premier mobile des grands événements
qui agitent aujourd'hui le globe.

Fin de la dixième.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des Établissements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE ONZIEME.

Les Européens vont acheter en Afrique des cultivateurs pour les Antilles. Maniere dont se fait ce commerce. Productions dues aux travaux des esclaves.

Quelques vagabonds inquiets, la plupart flétris par les loix, ou ruinés par leurs débauches, imaginent, dans leur désespoir, d'attaquer des vaisseaux Espagnols ou Portugais, richement chargés des dépouilles du nouveau monde. Des isles sauvages, qui, par leur situation, assurent le succès de ces pirateries, servent de repaire à ces

brigands, & deviennent bientôt leur patrie. Accoutumés au meurtre, ils méditent la destruction du peuple simple & confiant, qui les avoit accueillis avec humanité; & les nations policées, dont les flibustiers étoient le rebut, adoptent sans balancer ce projet exécrationnel : il est exécuté. Mais il s'agissoit de rendre utiles tant de crimes. L'or & l'argent, qu'on n'avoit pas encore cessé de regarder comme les seules productions précieuses qu'on pût tirer de l'Amérique, n'avoient jamais existé dans plusieurs de ces acquisitions, ou n'y existoient plus en assez grande abondance, pour qu'il y eût de l'avantage à les extraire. Quelques spéculateurs, moins aveuglés par les préjugés que la multitude, pensèrent qu'un sol & un climat si différents des nôtres, pourroient nous fournir des denrées qui manquoient à notre bonheur, ou que nous étions obligés de payer trop cher; & ils proposèrent d'y en établir la culture. Des obstacles, en apparence invincibles, s'opposoient à l'exécution de ce plan. Les anciens habitants du pays n'étoient plus; & quand ils n'auroient pas été exterminés, la foiblesse de leur tempérament, l'habitude du repos, une aversion insurmontable pour le travail, n'eussent guère permis d'en faire des instruments propres à servir l'avidité de leurs oppresseurs. Ces barbares eux-mêmes, nés dans un climat tempéré, ne pouvoient soutenir les travaux pénibles d'un défrichement sous un ciel brûlant & mal-sain. L'intérêt, fertile en expédients, imagina d'aller demander des cultivateurs à l'Afrique, qui a toujours été dans l'usage vil & inhumain de vendre ses habitants.

XVI. Les Européens vont chercher en Afrique des cultivateurs. L'Afrique est une région immense qui ne tient à l'Asie que par une langue de terre de vingt lieues, qu'on nomme l'isthme de Suez; lien physique & barrière politique, que la mer doit rompre tôt ou tard par cette pente qu'elle

a de faire des golfes & des détroits à l'Orient. Cette presqu'île, coupée par l'Equateur en deux parties inégales, forme un triangle irrégulier, dont un des côtés regarde l'Orient, l'autre le Nord, & le troisième l'Occident.

Le côté oriental, qui s'étend depuis Suez jusqu'auprès du Cap de Bonne-Espérance, est baigné par la mer rouge & par l'océan. L'intérieur du pays est peu connu; & ce qu'on en fait ne peut intéresser, ni l'avidité du négociant, ni la curiosité du voyageur, ni l'humanité du philosophe. XVII.
Notions
sur la côte
orientale
de l'Afri-
que.

Les missionnaires même qui avoient fait quelques progrès dans ces contrées, sur-tout dans l'Abyssinie, rebutés par les traitements qu'ils éprouvoient, ont abandonné ces peuples à leur légèreté & à leur perfidie. Les côtes ne sont le plus souvent que des rochers affreux, un amas de sable brûlant & aride. Celles qui sont susceptibles de quelque culture, sont partagées entre les naturels du pays, les Arabes, les Portugais & les Hollandois. Leur commerce, qui ne consiste qu'en un peu d'ivoire ou d'or, & en quelques esclaves, est lié avec celui des Indes orientales.

Le côté septentrional, qui va depuis l'isthme de Suez jusqu'au détroit de Gibraltar, est borné par la méditerranée. Il a neuf cents lieues de côtes, occupées par l'Egypte, & par le pays connu depuis plusieurs siècles sous le nom de Barbarie. XVIII.
Notions
sur la côte
septen-
trionale
de l'Afri-
que.

L'Egypte qui fut le berceau des arts, des sciences, du commerce, du gouvernement, n'a rien conservé qui rappelle à l'esprit des savants le souvenir de sa grandeur passée. Courbée sous le joug du despotisme, que l'ignorance & la superstition des Turcs lui ont imposé, elle ne paroît avoir quelque communication avec les nations étrangères par les ports de Damiette & d'Alexandrie, que pour les rendre témoins de sa décadence entière.

La destinée de l'ancienne Lybie, habitée aujourd'hui par les Barbaresques, n'est pas moins étrange. Rien n'est plus ténébreux que les premiers âges de cette immense contrée. Le chaos commence à se débrouiller à l'arrivée des Carthaginois. Ces négociants d'origine Phénicienne bâtissent, cent trente-sept ans avant la fondation de Rome, une ville, dont le territoire d'abord très-borné, s'étend avec le temps à tout le pays connu de nos jours sous le nom de Royaume de Tunis, & plus loin ensuite. L'Espagne, la plupart des îles de la méditerranée tombent sous sa domination. Beaucoup d'autres Etats paroïssent devoir encore grossir la masse de cette Puissance énorme, lorsque son ambition se heurta contre celle des Romains. A l'époque de ce terrible choc, il s'établit entre les deux nations une guerre si acharnée & si furieuse, qu'il fut aisé de voir qu'elle ne finiroit que par la destruction de l'une ou de l'autre. Celle qui étoit dans la force de ses mœurs républicains & patriotiques, prit, après les combats les plus savants & les plus opiniâtres, une supériorité décidée sur celle qui étoit corrompue par ses richesses. Le peuple commerçant devint l'esclave du peuple guerrier.

Le vainqueur resta en possession de sa conquête, jusques vers le milieu du cinquieme siecle. Les Vandales poussés par leur premiere impétuosité au-delà de l'Espagne dont ils s'étoient emparés, passerent les colonnes d'Hercule, & se répandirent dans la Lybie comme un torrent. Sans doute, ces barbares y auroient maintenu les avantages de leur irruption, s'ils eussent conservé l'esprit militaire que leur Roi Genseric leur avoit donné. Mais cet esprit s'anéantit avec ce barbare, qui avoit du génie; la discipline se relâcha, & alors s'écroula le gouvernement

qui ne portoit que sur cette base. Belizaire surprit ces peuples dans cette confusion, les extermina, & rétablit l'Empire dans ses anciens droits; mais ce ne fut que pour un moment. Les grands hommes qui peuvent former & mûrir une nation naissante, ne sauroient rajeunir une nation vieillie & tombée.

Dans le septieme siecle, les Sarrafins, redoutables par leurs institutions & par leurs succès, armés du glaive & de l'alcoran, obligerent les Romains, affoiblis par leurs divisions, à repasser les mers, & grossirent de l'Afrique septentrionale, la vaste domination que Mahomet venoit de fonder avec tant de gloire. Les Lieutenants du Calife arracherent dans la suite ces riches dépouilles à leur maître: ils érigerent en Etats indépendants les Provinces commises à leur vigilance.

Cet ordre de choses subsistoit au commencement du seizieme siecle, lorsque les Mahométans d'Alger, qui craignoient de tomber sous le joug de l'Espagne, appellerent les Turcs à leur secours. La Porte leur envoya Barberousse, qui, après avoir commencé par les défendre, finit par les asservir. Les Bachas qui lui succéderent, ceux qui gouvernoient Tunis & Tripoli, villes également subjuguées & opprimées, exercèrent une tyrannie, heureusement assez cruelle pour devoir expirer dans ses excès. On s'en délivra par la violence qui la soutenoit; & ce qui mérite peut-être d'être remarqué, le même Gouvernement fut adopté par les trois Etats: c'est une espece d'aristocratie. Le chef, qui, sous le nom de Dey, conduit la République, est choisi par la milice qui est toujours Turque, & qui compose seule la noblesse du pays. Il est rare que ces élections se fassent entre des soldats sans effusion de sang, & il est ordinaire qu'un homme élu dans le carnage soit massa-

cré dans la suite par des gens inquiets qui veulent s'emparer de sa place, ou la vendre pour s'avancer. L'Empire de Maroc, qui a englouti successivement les Royaumes de Fez, de Tafilet & de Sus, parce qu'il est héréditaire dans une famille nationale, est cependant sujet aux mêmes révolutions. L'esprit atroce des Souverains & des peuples est la source de cette instabilité.

L'intérieur de la Barbarie est rempli d'Arabes, qui sont ce que doivent être les hommes des premiers âges, pasteurs errants & sans domicile. Des usages choquants pour notre délicatesse efféminée, n'ont pour eux rien que de noble ou de simple, comme la nature qui les leur dicte. Lorsque les plus considérables de ces Arabes veulent recevoir un étranger avec distinction, ils vont chercher eux-mêmes le meilleur agneau de leur bergerie, l'égorge de leurs propres mains; & comme les Patriarches de Moïse ou les Héros d'Homère, ils le coupent par morceaux, tandis que leurs femmes s'occupent des autres préparatifs du festin. Les enfants des personnes les plus qualifiées, ceux même des Scheiks & des Emirs, gardent les troupeaux de leur famille : les garçons & les filles n'ont pas d'autre occupation dans leur jeunesse.

Ces heureuses mœurs ne sont pas celles des peuples qui habitent les côtes & les villes. Une égale aversion pour les travaux champêtres & pour les arts sédentaires, en a fait des pirates. D'abord ils se contentoient de ravager les plaines vastes & fécondes de l'Espagne. Ils surprenoient dans leur lit les habitants paresseux des riches campagnes de Valence, de Grenade, d'Andalousie, & les emmenaient esclaves. Dédaignant dans la suite le butin qu'ils faisoient sur des terres qu'ils avoient autrefois cultivées, ils construisirent de gros vaisseaux, & insultèrent le pavillon de

toutes les nations. Cette marine qui s'est élevée successivement jusqu'à former de petites escadres, s'accroît tous les ans par l'avidité d'un grand nombre de chrétiens, qui fournissent aux Barbaresques les matériaux de leurs armements, qui s'intéressent dans leurs courses, qui osent même quelquefois diriger leurs opérations. Ces pirates ont réduit les plus grandes Puissances de l'Europe à la honte de leur faire des présents annuels, qui, sous quelque nom qu'on les déguise, sont un vrai tribut. On les a quelquefois punis & humiliés, mais on n'a pas arrêté leurs brigandages.

Charles-Quint, qui, toujours occupé à troubler le siècle où il vécut, favoit cependant quelquefois, par cette prévoyance qui rachete les défauts d'un esprit inquiet, pénétrer dans l'avenir, entrevit ce que les Barbaresques pourroient un jour devenir. Dédaignant d'entrer dans aucune espèce de négociation avec eux, il forma le généreux projet de les détruire. La rivalité de François I le fit échouer; & l'histoire ne peut louer aucun Prince d'avoir repris depuis l'idée d'une entreprise si glorieuse. L'exécution en seroit pourtant facile.

Les peuples qui habitent la Barbarie, gémissent sous un joug qu'ils sont impatients de rompre. Le Tyran de Maroc se joue insolemment de la liberté, de la vie de ses sujets. Ce despote, bourreau dans toute la rigueur du terme, expose tous les jours aux murs de son palais ou de sa capitale, les têtes innocentes ou criminelles abattues de sa propre main. Alger, Tunis, Tripoli, quoiqu'à l'abri d'une semblable férocité, ne laissent pas de traîner des chaînes très-pesantes. Esclaves de quinze ou vingt mille Turcs ramassés dans les boues de l'Empire Ottoman, ils sont de cent manières différentes les victimes de cette audacieuse

foldatesque. Une autorité qui porte sur une base aussi mouvante, ne peut avoir jetté des racines bien profondes, & rien ne seroit plus aisé que de la renverser.

Nul secours étranger ne retarderoit d'un instant sa chute. La seule Puissance qu'on pourroit soupçonner d'en désirer la conservation, l'Empire Ottoman, n'est pas assez content du vain titre de protecteur qu'on lui accorde, pour y prendre un vif intérêt. Il lui seroit inutilement inspiré, par les déférences que les circonstances arracheroient vraisemblablement à ces brigands. Ce desir ne donneroit point des forces. Depuis deux siècles, la Porte n'a point de marine, & sa milice se précipite vers le même anéantissement.

Mais à quel peuple est-il réservé de briser les fers que l'Afrique nous forge lentement, & d'arracher ces épouvantails qui glacent d'effroi nos navigateurs? Aucune nation ne peut le tenter seule; & si elle l'osoit, peut-être la jalousie de toutes les autres y mettroit-elle des obstacles secrets. Ce doit donc être l'ouvrage d'une ligue universelle. Il faut que toutes les Puissances maritimes concourent à l'exécution d'un dessein qui les intéresse toutes également. Ces Etats, que tout invite à s'allier, à s'aimer, à se défendre, doivent être fatigués des malheurs qu'ils se causent réciproquement. Qu'après s'être si souvent unis pour leur destruction mutuelle, ils prennent les armes pour leur conservation. La guerre aura été, du moins une fois, utile & juste.

On ose présumer qu'elle ne seroit pas longue, si elle étoit conduite avec l'intelligence & l'harmonie convenables. Chaque membre de la confédération, attaquant dans le même temps l'ennemi qu'il auroit à réduire, n'éprouveroit qu'une foible résistance. Qui sait même s'il en

trouveroit aucune. Les Barbaresques mis tout-à-coup hors d'état de défense , abandonneroient sans doute à leur fatale destinée, des maîtres & des Gouvernements dont ils n'ont encore senti que l'oppression. Peut-être la plus noble , la plus grande des entreprises , coûteroit-elle moins de sang & de trésors à l'Europe , que la moindre des querelles dont elle est continuellement déchirée.

On ne fera pas aux politiques qui formeroient ce plan , l'injure de soupçonner qu'ils borneroient leur ambition à combler des rades , à démolir des forts , à ravager des côtes. Des idées si étroites feroient trop au-dessous des progrès de la raison humaine. Les pays subjugués resteroient aux conquérants , & chacun des alliés auroit des possessions proportionnées aux moyens qu'il auroit fournis à la cause commune. Ces conquêtes deviendroient d'autant plus sûres , que le bonheur des vaincus en devroit être la suite. Ce peuple de pirates , ces monstres de la mer , feroient changés en hommes , par de bonnes loix & des exemples d'humanité. Elevés insensiblement jusqu'à nous par la communication de nos lumières , ils abjureroient avec le temps un fanatisme que l'ignorance & la misère ont nourri dans leurs ames ; ils se souviendroient toujours avec attendrissement de l'époque mémorable qui nous auroit amenés sur leurs rivages.

On ne les verroit plus laisser en friche une terre autrefois si fertile. Des grains & des fruits variés couvriroient cette plage immense. Ces productions feroient échangées contre les ouvrages de notre industrie & de nos manufactures. Les négociants d'Europe , établis en Afrique , deviendroient les agents de ce commerce , réciproquement utile aux deux contrées. Une communication si natu-

relle entre des côtes qui se regardent , entre des peuples qui se rencontrent nécessairement , reculeroit pour ainsi dire les barrières du monde. Ce nouveau genre de conquête qui s'offre à nos premiers regards , deviendrait un dédommagement précieux de celles qui , depuis tant de siècles , font le malheur de l'humanité.

Le plus grand obstacle à une révolution si intéressante , a toujours été la jalousie des grandes Puissances maritimes , qui se sont opiniâtrément refusées aux moyens de rétablir sur nos mers la tranquillité. L'espérance d'arrêter l'industrie de toute nation qui n'a pas de forces , leur a fait habituellement desirer , favoriser même les entreprises des Barbaresques. C'est une atrocité dont elles se seroient épargné l'ignominie , si leurs lumières avoient égalé leur avidité. Sans doute que toutes les nations profiteroient de cet heureux changement ; mais ses fruits les plus abondants seroient infailliblement pour les Etats maritimes , dans les proportions de leur pouvoir. Leur situation , la sûreté de leur navigation , l'abondance de leurs capitaux , cent autres moyens leur assureroient cette supériorité. Ils se plaignent tous les jours des entraves que l'envie nationale , la manie des interdictions & des prohibitions , les petites spéculations de négoce exclusif , ne cessent de mettre à leur activité. Les peuples deviennent par degrés aussi étrangers les uns aux autres , qu'ils l'étoient dans des temps barbares. Le vuide que forme nécessairement ce défaut de communication seroit rempli , si l'on réduisoit l'Afrique à avoir des besoins & des ressources pour les satisfaire. Le commerce verroit alors une nouvelle carrière ouverte à son ambition.

Cependant si la réduction & le désarmement des Bar-

barbares ne doivent pas être une source de bonheur pour eux comme pour nous ; si nous ne voulons pas les traiter en frères ; si nous n'aspirons pas à les rendre nos amis ; si nous devons entretenir & perpétuer chez eux l'esclavage & la pauvreté ; si le fanatisme peut encore renouveler ces odieuses croisades , que la philosophie a vouées trop tard à l'indignation de tous les siècles ; si l'Afrique enfin alloit devenir le théâtre de noire barbarie , comme l'Asie & l'Amérique l'ont été , le sont encore : tombe dans un éternel oubli le projet que l'humanité vient de nous dicter ici , pour le bien de nos semblables ! Restons dans nos ports. Il est indifférent que ce soient les Chrétiens ou les Musulmans qui souffrent. Il n'y a que l'homme qui soit digne d'intéresser l'homme.

Espere-t-on accoutumer les Africains au commerce , par les voies lentes & douces des traités qu'il faut renouveler souvent , quand on est obligé de les acheter chaque fois ? Pour être assuré du contraire , il suffit de jeter un coup d'œil sur la situation actuelle des Européens avec ces peuples.

Les François n'ont jamais négocié avec Maroc , avec lequel ils ont toujours été dans un état de guerre ; & les Anglois , les Hollandois , les Suédois , rebutés par des avanies multipliées , ne s'y montrent que par intervalle. Presque toutes les affaires sont entre les mains du Danemarck , qui les a remises à une compagnie formée par cinq cents actions de cinq cents écus chacune. Sa création est de 1755 , & sa durée doit être de quarante ans. Elle porte des draps d'Angleterre , des étoffes d'argent & de soie , quelques toiles , des planches , du fer , du gaudron , du soufre ; & elle tire du cuivre , des gommes , des laines , de la cire , & des cuirs. C'est à Salé , à Tetuan , à Mogador , à Safy ,

à Sainte-Croix que se font ces échanges. On jugera de l'étendue de ce commerce par le produit des douanes qui est affermé 255, 000 livres.

Celui d'Alger est moins considérable. Les Anglois, les François, & les Juifs de Livourne, le font en concurrence. Les deux premières nations envoient, par leurs vaisseaux, & la dernière sous pavillon neutre, des draps, des épiceries, du papier, des clincailleries, du café, du sucre, des toiles, de l'alun, de l'indigo, de la cochenille; & reçoivent en paiement des laines, de la cire, des plumes, des cuirs, des huiles, plusieurs marchandises provenant des prises. Les retours, quoique d'un quart plus forts que les expéditions, ne passent pas annuellement un million de livres. La moitié est pour la France; & ses rivaux se partagent à-peu-près le reste.

Indépendamment de ce commerce qui appartient tout entier à la capitale, il se fait quelques affaires à la Calle, à Bonne & à Collou, trois autres ports de la République. On auroit vu ce commerce s'étendre & s'améliorer, s'il n'avoit pas été soumis au monopole, & à un monopole étranger. D'anciennes stipulations qui ont été assez communément observées, ont livré cette vaste côte à une compagnie exclusive établie à Marseille. Ses fonds sont de douze cents mille francs; & son commerce annuel, qui peut monter à huit ou neuf cents mille, occupe trente ou quarante bâtiments. Elle fait ses achats de grain, de laine, de corail & de cuire, avec de l'argent.

Tunis peut recevoir pour deux millions de marchandises étrangères, & vendre des fiennes pour deux millions cinq cents mille livres. Les François entrent pour les deux tiers dans ces opérations, & les Toscans pour le reste. La base en est à peu près la même que celle de toutes les

les combinaisons qui se font dans tous les autres états Barbaresques.

Les affaires qui se traitent à Tripoli, sont les plus bornées. Le pays est si misérable, qu'on n'y peut porter que quelques clincailleries de peu de valeur. Ce qu'on en tire de laine, de féné, de cendres, de cire & de légumes, n'est d'aucune considération. Mais si cette côte n'est guère profitable au commerce par le peu qu'elle y fournit, & si elle lui est nuisible par les pirateries dont elle l'infeste, la côte orientale de l'Afrique dédommage de ces pertes par l'utilité dont elle est aux colonies d'Amérique.

La côte de cette contrée immense s'étend depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Tous les habitants en sont noirs. On a recherché la cause de cette couleur, & cette recherche a fait éclore bien des systèmes. La théologie, qui s'est emparée de l'esprit humain par l'opinion, qui a profité des premières frayeurs de l'enfance, pour en inspirer d'éternelles à la raison; qui a tout dénaturé, géographie, astronomie, physique, histoire; qui a voulu que tout fût merveille & mystère, pour avoir le droit de tout expliquer: la théologie, après avoir fait une race d'hommes coupables & malheureux par la faute d'Adam, fait une race d'hommes noirs, pour punir le fratricide de son fils. C'est de Caïn que sont descendus les negres. Si leur pere étoit assassin, il faut convenir que son crime est cruellement expié par ses enfants; & que les descendants du pacifique Abel ont bien vengé le sang innocent de leur pere.

Grand Dieu! quelles extravagances atroces t'imputent des êtres qui ne parlent & n'agissent que par un bienfait continuel de ta puissance, & qui te font agir & parler suivant les ridicules caprices de leur ignorance présomptueuse.

XIX.

Climat
de la côte
occiden-
tale de
l'Afrique,
connue
sous le
nom de
Guinée.

se! Sont-ce les démons qui te blasphèment, ou les hommes qui se disent tes Ministres? si pourtant, à ton égard, on peut appeller blasphème, les discours de ces foibles créatures, dont l'existence est si loin de toi, & dont la voix t'insulte, sans être entendue, comme l'insecte murmure dans l'herbe sous les pieds de l'homme qui passe & ne l'entend pas.

Mais les Negres tiennent-ils leur couleur du climat qu'ils habitent? Des Philosophes, des Naturalistes célèbres le pensent. Il n'existe des Negres, dit-on, que dans les pays les plus chauds. Leur couleur devient plus foncée, à mesure qu'ils approchent de l'Equateur. Elle s'adoucit ou s'éclaircit aux extrémités de la Zone-Torride. Toute l'espece humaine en général blanchit à la neige, & se hâle au soleil. On voit les nuances du blanc au noir & celles du noir au blanc, marquées, pour ainsi dire, par les degrés paralleles qui coupent la terre, de l'Equateur aux deux poles. Si les Zones imaginées par les inventeurs de la sphere, étoient représentées avec de vraies ceintures, on verroit le noir d'ébene se dégrader insensiblement à droite & à gauche jusqu'aux deux tropiques; delà le brun pâlir & s'éclaircir jusqu'aux cercles polaires, par des nuances de blancheur toujours plus éclatantes. Mais il est singulier que la nature qui a répandu l'émail des plus belles couleurs sur le poil & la plume des animaux, sur les végétaux & les métaux, ait laissé proprement l'homme sans couleur; puisque le noir & le blanc ne sont, l'un que la génération, & l'autre que l'extinction des couleurs.

Quelle que soit la cause primitive & radicale des variétés du coloris dans l'espece humaine, on convient que ce coloris vient d'une substance gélatineuse qui se trouve en-

tre l'épiderme & la peau. Cette substance est noirâtre dans les negres, brune dans les peuples olivâtres ou basanés, blanche dans les Européens, parsemée de taches rougeâtres chez les peuples extrêmement blonds ou roux.

L'anatomie a découvert que dans les negres la substance du cerveau étoit noirâtre; la glande pinéale comme toute noire, & le sang d'un rouge plus foncé que dans les blancs. Leur peau est toujours plus échauffée, & leur poulx plus vif. Aussi la crainte & l'amour sont-ils portés à l'excès chez ce peuple; & c'est ce qui le rend plus efféminé, plus paresseux, plus foible, & malheureusement plus propre à l'esclavage. D'ailleurs, ses facultés intellectuelles étant presque épuisées par les prodigalités de l'amour physique, il n'a ni mémoire ni intelligence, pour suppléer par la ruse à la force qui lui manque. Leur poil, dit-on, est frisé, parce qu'ayant à traverser un réseau d'une substance plus tenace & plus épaisse, il s'entortille & ne peut s'allonger. La sueur des negres répand une odeur forte & désagréable; parce qu'elle est empreinte de cette graisse épaisse & rance qui séjourne long-temps, & s'infiltre lentement entre l'épiderme & la peau. Cette substance est si sensible, qu'on y distingue au microscope un sédiment formé en petits grains noirâtres. Aussi la transpiration d'un negre, quand elle est abondante, noircit-elle le linge blanc dont il s'effuye. Un des inconvénients de cette couleur noire, image de la nuit qui confond tous les objets, c'est que les negres ont été obligés, pour être reconnus de loin, de se cifeler, de se marquer la peau de différentes couleurs. Cet usage est commun, sur-tout parmi les tribus errantes de cette race. Cependant, comme on le voit établi chez les peuples sauvages de la Tartarie &

du Canada, l'on peut douter s'il n'appartient pas plutôt à leur genre de vie vagabond, & dispersé, qu'à la couleur du teint.

Enfin, l'anatomie a trouvé l'origine de la noirceur des negres, dans les germes de la génération. Il n'en faut pas davantage, ce semble, pour prouver que les negres sont une espece particuliere d'hommes. Car si quelque chose différencie les especes, ou les classes dans chaque espece, c'est assurément la différence des spermes. C'est donc sans fondement qu'on attribue au climat la couleur des negres, puisqu'en Afrique, sous les mêmes paralleles, la côte orientale n'a point de negres, ou même produit des blancs; puisque dans toute l'Amérique le soleil & le sol n'ont point fait éclore de negres.

Quand on conviendrait que la côte occidentale de l'Afrique est le pays le plus brûlant de tout le globe, il s'en suivroit uniquement qu'il y a des climats qui ne sont propres qu'à certaines especes, ou des especes affectionnées à certains climats; mais non que la différence des climats change la même espece du blanc au noir. Le soleil ne va point jusqu'à altérer & modifier les germes de la reproduction. Les blancs ne deviennent point negres en Afrique, & les negres ne deviennent point blancs en Amérique. L'union sexuelle de ces deux especes produit des metis, qui participent également de la couleur, des traits, du caractère de l'une & de l'autre. Si l'homme étoit originellement blanc, il faudroit supposer qu'ayant été créé plus près des Zones glaciales que de la Zone-Torride, il a peuplé la terre successivement des poles à l'Equateur; tandis qu'au contraire la fécondité du globe entre les tropiques fait présumer qu'il s'est peuplé de l'Equateur aux poles.

Le climat habité par les negres n'offre de variations sensibles que celles dont les sables ou les marais peuvent être la cause. A la chaleur presque insupportable du jour succèdent des nuits très-fraîche; avec cette différence, qu'elles le sont moins dans la saison des pluies que dans le temps de la sécheresse. La rosée moins abondante sous un ciel nébuleux que dans un horison serein, est sans doute la cause de cette singularité.

Depuis les frontieres de l'Empire de Maroc jusqu'au XX.
Sénégal, la terre est tout-à-fait stérile. Quelques Arabes Sol de la
descendus de ceux qui conquièrent la Barbarie; quelques Guinée.
Maures, anciens habitants du pays, errent misérablement
parmi des sables brûlants & arides qui vont se perdre
dans les vastes solitudes de Sahara.

Les bords du Niger, de la Gambie, de Sierra-Leona, ceux des rivières moins considérables qui coulent dans le long espace qui sépare ces principaux fleuves, sont d'une abondance extrême. Le maïs y croît sans beaucoup de soin, ainsi que tous les fruits naturels à l'Amérique; & l'éducation des troupeaux fait presque l'unique occupation des habitants. Ils se nourrissent par goût du lait de juments, & voyagent peu, parce que nul besoin ne les fait sortir de leur patrie.

Ceux du Cap de Monté, enveloppés de tous côtés par des sables, forment une nation entièrement isolée du reste de l'Afrique. C'est dans le riz de leurs marais que consiste toute leur nourriture & leur unique richesse. Ils en vendent aux Européens une petite quantité, qui leur est payée avec de l'eau-de-vie & des clincailleries.

Depuis le Cap de Palme jusqu'à la rivière de Volte, les habitants sont marchands & cultivateurs. Ils sont cultivateurs; parce que leur terre, quoique pierreuse, paye lar-

gement les peines & les avances nécessaires pour la défricher. Ils sont marchands ; parce qu'ils ont derrière eux des nations qui leur fournissent de l'or, du cuivre, de l'ivoire, des esclaves, & que rien ne s'oppose à une communication suivie entre les peuples des terres & ceux de la côte. C'est la seule contrée de l'Afrique où, dans un long espace, on ne soit arrêté ni par de vastes déserts, ni par des rivières profondes, & où l'on trouve de l'eau & des subsistances.

Entre la rivière de Volte & celle de Calbary, la côte est plate, fertile, bien peuplée, bien cultivée. Il n'en est pas ainsi du pays qui s'étend depuis le Calbary jusqu'au Gabon. Presque entièrement couvert d'épaisses forêts, produisant peu de fruits & point de grains, il est plus habité par des bêtes féroces que par des hommes. Quoique les pluies y soient abondantes, comme elles doivent l'être sous l'Equateur, la terre est si sablonneuse, qu'un instant après qu'elles sont tombées, il ne reste aucune trace d'humidité.

Au Sud de la ligne, & jusqu'au Zaire, la côte offre un aspect riant. Basse dans sa naissance, elle s'élève insensiblement, & présente des champs cultivés, mêlés de bois toujours verts, & des prairies couvertes de palmiers.

Du Zaire au Coanza, & plus loin encore, la côte est ordinairement haute & escarpée. On trouve dans l'intérieur une plaine exhaussée, dont le sol est composé d'un gros sable fertile.

Un peu au-delà du Coanza, commence un pays stérile qui a plus de deux cents lieues d'étendue, & qui se termine aux Hottentots. Dans ce long espace, on ne connoît d'habitants que les Cimbebas, avec lesquels on n'a aucune communication.

Les variétés qu'on observe dans les rives de l'Afrique occidentale, n'empêchent pas qu'elles ne jouissent toutes d'un avantage bien rare, peut-être unique. Nulle part sur cette côte immense, on ne voit de ces rochers affreux, dont l'aspect repousse le navigateur. Par-tout la mer est tranquille, le vent régulier, l'ancre s'ûr. Par-tout on trouve des ports excellents, où l'on peut se livrer sans inquiétude au travail qu'exige le radoub des plus grands vaisseaux.

Les vents & les courants ont à peu près la même direction pendant six mois de l'année, depuis avril jusqu'en novembre. Au Sud de la ligne, le vent regne Sud-Est, & la direction des courants est vers le Nord : au Nord de la ligne, le vent regne à l'Est, & la direction des courants est vers le Nord-Est. Dans les six autres mois, les orages changent par intervalles la direction du vent ; mais il ne souffle plus avec la même force : le ressort de l'air semble s'être relâché. La cause de ce changement paroît influer sur la direction des courants : au Nord de la ligne ils vont au Sud-Ouest ; au-delà de la ligne ils vont au Sud.

On ne peut former que des conjectures vagues sur tout ce qui regarde l'intérieur de l'Afrique ; mais il est bien avéré que sur toute la côte, le Gouvernement est arbitraire. Que le despote soit appelé au trône par les droits de sa naissance, ou qu'il le soit par élection, les peuples n'ont d'autre loi que sa volonté.

XXI.
Gouvernement, politique, guerres, religion, mœurs de la Guinée.

Mais ce qu'on peut trouver singulier en Europe, où le grand nombre des Monarchies héréditaires s'oppose à la tranquillité des Gouvernements électifs & à la prospérité de tous les Etats libres, c'est qu'en Afrique les contrées où il y a le moins de révolutions, sont celles qui ont

conservé le droit de choisir leurs chefs. Pour l'ordinaire, c'est un vieillard dont la sagesse est généralement connue. La manière dont se fait ce choix, est simple, mais ne peut convenir qu'à de très-petits Etats. Le peuple se rend à son gré dans trois jours chez le citoyen qui lui paroît le plus propre au commandement. Si les voix se trouvent partagées, celui qui en a réuni un plus grand nombre, nomme le quatrième jour un de ceux qui ont eu moins de voix que lui. Tout homme libre a droit de suffrage. Il y a même quelques tribus où les femmes jouissent de ce privilège.

Telle est, à l'exception des Royaumes héréditaires de Benin & de Juda, la formation de cette foule de petits Etats qui sont au Nord de la ligne. Au Sud, on trouve le Mayombé & le Quilingo, dont les chefs sont pris parmi les Ministres de la Religion; les Empires de Loango & de Congo, où la Couronne se perpétue dans la ligne masculine du côté des femmes, c'est-à-dire, que le premier fils de la sœur aînée du Roi, hérite du Trône devenu vacant. Ces peuples croient qu'un enfant est bien plus sûrement le fils de sa mère que de l'homme qu'elle a épousé; ils s'en rapportent plus au moment de l'enfantement, qu'ils voyent, qu'à celui de la conception, qu'ils ne voyent pas.

Ces nations vivent dans une ignorance entière de cet art si révérend parmi nous sous le nom de politique. Cependant ils ne laissent pas d'en observer les formalités, & certaines bienséances. L'usage des Ambassades leur est familier, soit pour solliciter des secours contre un ennemi puissant, ou pour réclamer une médiation dans les différends, ou pour faire compliment sur des succès, sur une naissance, sur une pluie après une grande sécheresse. L'envoyé

ne doit jamais s'arrêter plus d'un jour au terme de sa mission, ni voyager pendant la nuit dans les Etats d'un Prince étranger. Il marche précédé d'un tambour qui annonce au loin son caractère, & accompagné de cinq ou six de ses amis. Dans les lieux où il s'arrête pour prendre du repos, il est reçu avec respect; mais il n'en peut partir avant le lever du soleil, & sans que son hôte ait assemblé quelques personnes qui puissent témoigner qu'il ne lui est arrivé aucun accident. Au reste, on ne connoît aucune de ces négociations qui ait un objet un peu compliqué. Jamais on ne stipule rien pour le passé, jamais rien pour l'avenir; tout est pour le présent. D'où l'on peut conclure que ces nations ne sauroient avoir aucun rapport suivi avec les autres parties du globe.

La guerre n'est pas plus combinée que la politique. Nul Gouvernement n'a de troupes à sa solde. La profession militaire est l'état de tout homme libre. Tous prennent les armes pour couvrir leurs frontieres, ou pour aller chercher du butin. Les Généraux sont choisis par les soldats, & le choix est confirmé par le Prince. L'armée marche, & le plus souvent les hostilités, commencées le matin, sont terminées le soir. L'incursion du moins n'est jamais longue, parce que n'ayant point de magasins, le défaut de subsistances oblige de se retirer. Ce seroit un grand malheur pour ces peuples, qu'on leur enseignât l'art de tenir la campagne quinze jours de suite.

Ce n'est point le desir de s'agrandir, qui donne naissance aux troubles qui déchirent assez souvent ces contrées. Une insulte faite dans une cérémonie, un vol furtif ou violent, le rapt d'une fille, voilà les sujets ordinaires de la guerre. Dès le lendemain d'une bataille, le rachat des prisonniers se fait de part & d'autre. On les échange avec des mar-

chandises, ou avec des esclaves. Jamais on ne cede aucune portion du territoire; il appartient tout entier à la commune, dont le chef fixe l'étendue que chacun doit cultiver, pour en recueillir les fruits.

Cette maniere de terminer les différends, n'est pas seulement celle des petits Etats qui ont des chefs trop sages pour chercher à s'agrandir, trop âgés pour ne pas aimer la paix. Les grands Empires sont réduits à s'y conformer avec des voisins plus foibles qu'eux. Le despote n'a jamais de milice sur pied; & quoiqu'il dispose à son gré de la vie des Gouverneurs de ses Provinces, il ne leur prescrit aucun principe d'administration. Ce sont de petits Souverains, qui, dans la crainte d'être soupçonnés d'ambition & punis de mort, vivent en bonne intelligence avec les peuplades électives qui les environnent. L'harmonie entre les Puissances considérables & les autres Etats, subsiste en même-temps par le pouvoir immense que le Prince a sur ses sujets, & par l'impossibilité où il est de s'en servir comme il le voudroit. Sa volonté n'est qu'un trait, qui ne peut frapper qu'un coup & qu'une tête à la fois. Il peut bien ordonner la mort de son Lieutenant, & toute la Province l'étranglera à son commandement; mais s'il ordonnoit la mort de tous les habitants de la Province, personne ne voudroit exécuter cet ordre, & sa volonté ne suffiroit pas pour armer une autre Province contre celle-là. Il peut tout contre chacun en particulier; mais il ne peut rien contre tous ensemble.

Une autre raison qui empêche l'asservissement des petits Etats par les grands, c'est que ces peuples n'attachent aucune idée à la gloire des conquêtes. Le seul homme qui en ait paru touché, étoit un courtier d'esclaves, qui, dès son enfance, avoit fréquenté les vaisseaux Européens, &

qui, dans un âge plus mûr, fit un voyage en Portugal. Ce qu'il voyoit, ce qu'il entendoit dire, enflamma son imagination, & lui apprit qu'on se faisoit souvent un grand nom en occasionnant de grands malheurs. De retour dans sa patrie, il se sentit humilié d'obéir à des gens moins éclairés que lui. Ses intrigues l'éleverent à la dignité de chef des Akanis, & il vint à bout de les armer contre leurs voisins. Rien ne put résister à sa valeur, & sa domination s'étendit sur plus de cent lieues de côtes, dont Anamabou étoit le centre. Il mourut ; personne n'osa lui succéder : & tous les ressorts de son autorité se relâchant à la fois, chaque chose reprit sa place.

La Religion Chrétienne & la Religion Mahométane semblent tenir par les deux bouts la partie de l'Afrique occidentale, fréquentée par les Européens. Les Musulmans de la Barbarie ont porté leurs dogmes aux peuples du Cap-Verd, qui, eux-mêmes, les ont étendus plus loin. A mesure que ces dogmes se sont éloignés de leur source, ils se sont si fort altérés, que chaque Royaume, chaque village, chaque famille en a de différents. Sans la circoncision, qui est d'un usage général, à peine soupçonneroit-on les peuples de professer le même culte. Il ne s'est tout-à-fait arrêté qu'au Cap de Monté, dont les habitants n'ont point de communication avec leurs voisins.

Ce que les Arabes avoient fait au Nord de la ligne pour l'Alcoran, les Portugais le firent dans la suite au Sud pour l'évangile. Ils établirent son empire vers la fin du quinzième siècle, depuis le pays de Benguela jusqu'au Zaire. Un culte qui présentoit des moyens sûrs & faciles pour l'expiation de tous les crimes, se trouva du goût des nations qui avoient une Religion moins consolante. S'il fut pros crit depuis dans plusieurs Etats, ce furent les violen-

ces de ses promoteurs qui lui attirerent cette disgrâce. On l'a même tout-à-fait défiguré, dans les contrées où il s'est maintenu. Quelques pratiques minucieuses sont tout ce qui en reste.

Les côtes placées au centre ont conservé des superstitions locales, dont l'origine doit être fort ancienne. Elles consistent dans le culte de cette foule innombrable de divinités ou de fétiches que chacun se fait à sa mode & pour son usage; & dans la foi aux augures, aux épreuves du feu & de l'eau bouillante, à la vertu des gris-gris. Il y a des superstitions plus dangereuses; c'est la confiance aveugle qu'on a dans les Prêtres qui en sont les Ministres & les propagateurs: ils ont le dépôt des traditions nationales; ils se mêlent de divination. Le commerce qu'ils sont supposés avoir avec l'esprit mal-faisant, les fait regarder comme les arbitres de la stérilité, de la fertilité des campagnes: à ce titre, on leur offre toujours les premiers fruits. Toutes les autres erreurs dirigent l'homme vers une fin sociale, & tendent à le rendre plus doux & plus paisible.

Les différentes Religions répandues en Afrique, n'en ont pas changé la manière de vivre; parce que l'influence du climat y est si forte, qu'elle ne laisse que peu d'empire aux opinions sur les mœurs. Les maisons y sont toujours construites de branches de palmier, tout au plus de terre, & couvertes de paille, d'osier ou de roseau. Il n'y a pas d'autres meubles que des paniers, des pots de terre, des nattes qui servent de lit, & des calebasses avec lesquelles on fait tous les ustensiles. Une ceinture qui couvre les reins, tient lieu de tout vêtement. On se nourrit de gibier, de poisson, de fruits, de riz, ou de pain de maïs, mal cuit. Le vin de palmier sert de boisson. Les arts sont inconnus. Tous les travaux se réduisent à quelques occa-

pations champêtres. Il n'y a guere de cultivé que la centieme partie du pays; & encore l'est-elle misérablement, ou par des gens pauvres, ou par des esclaves, à qui leur paresse & leur état font abhorrer le travail.

Il y a moins d'uniformité dans les mœurs que dans les besoins. Sur les bords du Niger, les femmes sont presque toutes belles; si ce n'est pas la couleur, mais la justesse des proportions, qui fait la beauté. Modestes, tendres & fidelles, un air d'innocence regne dans leurs regards, & leur langage se sent de leur timidité. Les noms de Zilia, de Calipso, de Fanni, de Zamé, qui semblent des noms de volupté, se prononcent avec une inflexion de voix; dont nos organes ne sauroient rendre la mollesse & la douceur. Les hommes ont la taille avantageuse, la peau d'un noir d'ébene, les traits & la physionomie agréables. L'habitude de dompter les chevaux, & de faire la guerre aux bêtes féroces, leur donne une contenance noble. Ils supportent difficilement un outrage; mais l'exemple des animaux qu'ils ont élevés, leur inspire une reconnoissance sans bornes pour un maître qui les traite bien. On ne connoît point de domestiques plus attentifs, plus sobres, & d'un attachement qui tienne plus de la passion; mais ils ne sont pas bons cultivateurs. Leur corps n'est pas accoutumé à se courber, & à s'incliner vers la terre pour la défricher.

La couleur de la peau des Africains dégénere en allant vers l'Est. Les peuples y ont la plupart un corps robuste, mais racourci; un air de force exprimé par des muscles roides; les traits du visage écartés & sans physionomie. Les figures qu'ils s'impriment sur le front, sur les joues, ajoutent encore à cette laideur naturelle. Un sol ingrat, qui se refuse même au travail, leur a fait une nécessité

de la pêche, quoique la mer, presque impraticable par une barre qui regne le long de la côte, semblât les en détourner. Rebutés en quelque sorte par ces deux éléments, ils ont cherché des secours chez des nations voisines plus favorisées de la nature; ils en ont tiré leur subsistance, en leur vendant du sel. Leur esprit de négoce s'est étendu depuis l'arrivée des Européens; parce que chez tous les hommes les idées se développent en raison des choses; & qu'il y a plus de combinaisons à faire pour échanger un esclave contre plusieurs sortes de marchandises, que pour vendre une mesure de sel. Du reste, propres pour tous les travaux où il ne faut que de la force, ils sont ineptes pour le service intérieur de la domesticité. Cet état est contraire aux habitudes de leur éducation, qui les paye en détail de chacune de leurs actions. La réciprocité d'un travail & d'un paiement journalier, est peut-être un des meilleurs aliments de l'industrie chez tous les hommes. Les femmes de ces negres marchands, partagent tous leurs travaux, excepté la pêche. Elles n'ont, ni l'aménité, ni la retenue, ni la discrétion, ni la beauté des femmes du Niger; & elles paroissent avoir moins de sentiment. En comparant les deux nations, on seroit tenté de croire que l'une est le bas peuple d'une ville policée, & que l'autre a reçu une éducation distinguée. On apperçoit dans leur langage l'expression de leur caractère. Les accents de l'une sont d'une douceur extrême; ceux de l'autre sont durs & secs comme son terroir. La vivacité y ressemble à la colere, jusques dans le plaisir.

Au-delà de la riviere de Volte, dans le Benin, & dans les autres pays connus sous le nom général de la Côte d'or, les peuples ont la peau unie & d'un noir sombre, les

dents belles, la taille moyenne, mais assez bien prise, la contenance timide. Leur physionomie, quoique assez agréable, le feroit beaucoup davantage, sans l'usage où sont les femmes de se cicatrifier le visage, & les hommes de se brûler le front. Une métempicoïse qui leur est particulière, fait la base de leur croyance : ils pensent que dans quelque lieu qu'ils aillent, ou qu'on les transporte, ils doivent après leur mort, soit qu'ils se la donnent ou qu'ils l'attendent, revenir chez eux. Cette conviction fait leur bonheur; parce qu'ils regardent leur patrie comme le plus délicieux séjour de l'univers. Une erreur si douce sert à les rendre humains. Les étrangers qui se fixent dans ce climat, y sont traités avec des égards portés jusqu'au respect, dans la persuasion où l'on est qu'ils viennent y recevoir la récompense de leurs bonnes mœurs. Ce peuple a une disposition à la gayeté, qu'on ne remarque pas dans les nations voisines; du goût pour le travail, la conception aisée, un jugement sûr, une équité que les circonstances altèrent rarement, & une grande facilité à se façonner aux manières étrangères. Il tient davantage aux coutumes de son commerce, lors même qu'elles ne lui sont pas favorables. La méthode de négocier avec lui fut longtemps ce qu'elle avoit été d'abord. Le premier vaisseau qui arrivoit consommoit sa traite, avant qu'un autre pût commencer la sienne. Chacun avoit son tour. Le prix, établi pour l'un, étoit le prix de tous. Ce n'est que depuis peu que cette nation s'est déterminée à profiter des avantages que lui offroit la concurrence des nations Européennes qui fréquentoient ses rades.

Les peuples situés entre la ligne & le Zaire, ont tous une grande ressemblance. Ils sont bien faits. Leur constitution est moins robuste que celle des habitants du nord.

de l'équateur; & quoiqu'il y ait quelques marques sur leur visage, on n'y apperçoit jamais de ces cicatrices qui choquent au premier coup d'œil. Leur nourriture est simple, & leur vie frugale. Ils aiment le repos, & ne travaillent jamais au-delà de leurs forces. Leurs fêtes sont accompagnées de jeux militaires qui retracent l'idée de nos anciens tournois; avec cette différence, qu'en Europe ils étoient l'exercice des nations guerrières, & qu'en Afrique ils sont l'amusement d'un peuple timide. Les femmes ne partagent point ces plaisirs publics. Réunies dans quelques maisons, elles passent mystérieusement la journée, sans qu'aucun homme puisse être admis dans leur société. La jalousie des rangs est la plus forte passion de ces peuples naturellement paisibles. Tout est étiquette, & à la Cour des Princes, & dans les conditions privées. Au moindre événement, on vole chez ses amis, ou pour les féliciter, ou pour s'affliger avec eux. Un mariage est le sujet de trois mois de visites. Les obseques d'un homme en crédit durent quelquefois deux ans. Les gens qui tenoient à lui par quelque lien, promènent ses tristes restes dans plusieurs Provinces. La troupe grossit dans la marche; & personne ne se retire qu'on n'ait déposé le cadavre dans le tombeau, avec les démonstrations de la plus vive douleur. Un goût si décidé pour les cérémonies, s'est trouvé favorable à la superstition, & la superstition a favorisé l'indolence. Dans ces contrées, la terre assez fertile pour n'avoir pas besoin d'un grand travail, n'est cultivée que par des femmes que la servitude ou l'indigence condamnent à ce labeur. Les esclaves mâles, ou les hommes libres, mais pauvres, s'occupent de la chasse & de la pêche, ou sont employés à grossir le cortège des gens en place. Il y a en général dans cette nation moins d'égalité entre les
deux

deux sexes, qu'on n'en trouve chez ses voisins. La naissance & le rang y donnent à quelques femmes le droit de se choisir un mari qu'elles tiennent dans une sujétion extrême. Elles ont même le droit, quand elles en sont mécontentes, de le réduire à l'esclavage; & l'on doit imaginer qu'elles usent volontiers de ce privilege, humiliant pour les deux sexes. Car, qu'est-ce qu'un homme, dont une femme peut faire son esclave? Il n'est bon ni pour elle, ni pour lui.

Du Zaire à la rivière de Coanza, on retrouve bien les anciennes mœurs, mais on y remarque un mélange confus de pratiques Européennes qui ne se voit pas ailleurs. Il est naturel de penser que les Portugais, qui ont de grands établissemens dans cette contrée, & qui ont voulu y introduire le christianisme, se sont plus communiqués que ne l'ont fait les autres nations, qui ayant de simples comptoirs au nord de la ligne, ne se sont occupées que de leur commerce.

Le lecteur n'a pas besoin d'être averti que tout ce qu'on vient de dire des peuples de Guinée, ne doit s'entendre rigoureusement que de cette classe d'hommes qui, dans tous les pays, décide du caractère d'une nation. Les ordres inférieurs, les esclaves s'éloignent de cette ressemblance, à proportion qu'ils sont avilis ou dégradés par leurs occupations ou par leur état. Cependant les observateurs les plus pénétrants ont cru voir que la différence des conditions ne produisoit pas sur ce peuple des variétés aussi marquées que nous en trouvons dans les Etats situés entre l'Elbe & le Tibre, qui forment à peu près la même étendue de côte que le Niger & le Coanza. Plus les hommes s'éloignent de la nature, moins ils doivent se ressembler. La multiplicité des institutions civiles &

politiques, jette nécessairement dans le caractère moral & dans les habitudes physiques, des nuances qui sont incon- nues dans les sociétés moins compliquées. D'ailleurs, la nature plus impérieuse sous la Zone-Torride que sous les Zones tempérées, laisse moins d'action aux influences morales : les hommes s'y ressemblent davantage, parce qu'ils tiennent tout d'elle, & presque rien de l'art. En Europe, un commerce étendu & diversifié, variant & multipliant les jouissances, les fortunes & les conditions, ajoute encore aux différences que le climat, les loix & les préjugés ont établies chez des peuples actifs & laborieux.

XXII. En Guinée, le commerce n'a jamais pu faire une grande révolution dans les mœurs. Il se bornoit autrefois à quelques échanges de sel & de poisson séché, que consommoient les nations éloignées de la côte. Elles donnoient en retour des pieces d'étoffe faites d'un fil, qui n'est autre chose qu'une substance ligneuse, collée sous l'écorce d'un arbre particulier à ces climats. L'air la durcit, & la rend propre à toute sorte de tissure. On en fait des bonnets, des especes d'écharpes, des tabliers pour la ceinture, dont la forme varie selon la mode que chaque nation a adoptée. La couleur naturelle du fil est le gris lavé. La rosée qui blanchit nos lins, lui donne une couleur de citron que les gens riches préfèrent. La teinte noire qui est à l'usage du peuple, vient de l'écorce même de ce fil, simplement infusé dans l'eau. La facilité qu'on a trouvée à lui faire prendre toutes les couleurs, a déterminé à en former différentes figures d'hommes, d'oiseaux & de quadrupedes. Les étoffes ainsi ouvragées, servent à tapisser l'intérieur des appartements, à couvrir des sieges, & à faire d'autres meubles.

Ancien
commer-
ce de la
Guinée.

Les premiers Européens qui fréquenterent les côtes occidentales de l'Afrique, donnerent une valeur à la cire, à l'ivoire, aux gommes qui n'en avoient point. Ils donnerent un prix à l'or, dont ils tiroient au plus trois mille marcs par an. Leur inquiète avarice qui n'a jamais été satisfaite de cette extraction, leur a fait imaginer à diverses reprises, des moyens sans nombre pour l'augmenter. Ils se croient à la veille de réussir, & voici comment.

Dans l'intérieur de l'Afrique, au douzième & treizième degrés de latitude septentrionale, est, dit un voyageur moderne, un pays assez vaste, connu sous le nom de Bam-bouc. Il n'obéit point à un Roi particulier; mais il est gouverné par des Seigneurs de village, nommés Farims. Ces chefs héréditaires & indépendants les uns des autres, sont tous obligés de concourir à la dépense de l'Etat, lorsqu'il est attaqué dans son entier, ou seulement dans quelqu'un de ses membres.

Le territoire de cette République aristocratique est sec & aride. Il n'y croît ni maïs, ni riz, ni légumes. Les chaleurs insupportables qu'on y éprouve, viennent en partie de ce qu'il est entouré de hautes montagnes qui empêchent les vents d'en rafraîchir l'air. Le climat n'est pas plus sain qu'agréable : des vapeurs qui sortent continuellement des entrailles d'un sol rempli de minéraux, en rendent le séjour dangereux, sur-tout pour des étrangers.

Ce qui a attiré quelque attention sur un si mauvais pays, c'est son or; l'or qui, aux yeux de l'homme avide, semble racheter tous les maux de la nature, quoiqu'en effet il les augmente tous. Il est si commun dans ce pays, qu'on en trouve presque indifféremment par-tout. Il suffit quelquefois, pour en avoir, de racler la superficie d'une

terre argilleuse, légère & mêlée de sable. Lorsque la mine est très-riche, elle est fouillée à quelque pieds de profondeur, & jamais plus loin; quoiqu'on ait remarqué qu'elle devenoit plus abondante à mesure qu'on creusoit davantage. Les mineurs sont trop paresseux pour suivre un travail qui devient toujours plus pénible, & trop ignorants pour remédier aux inconvénients qu'il ne manqueroit pas d'entraîner. Leur négligence & leur ineptie sont poussées si loin, qu'en lavant l'or pour le détacher de la terre, ils n'en conservent que les plus grosses parties : les plus légères s'en vont avec l'eau qui s'écoule par un plan incliné.

Les habitants de Bambouc n'exploitent pas les mines en tout temps, ni quand il leur plaît. Ils sont obligés d'attendre que des besoins personnels ou publics aient déterminé les Farims à en accorder la permission. Lorsqu'elle est annoncée, tous ceux auxquels il convient d'en profiter, se rendent au lieu désigné. Le travail fini, l'on fait le partage. La moitié de l'or revient au Seigneur, & le reste est distribué entre les travailleurs par égales portions. Ceux qui veulent de l'or dans un autre temps que celui de la fouille générale, en vont chercher dans le lit des rivières, où il est commun.

Les François & les Anglois ont successivement jetté des regards avides sur ces richesses réelles ou imaginaires. Les uns ont espéré d'y arriver par le Niger, & les autres par le Salum. Loin d'avoir réussi à s'en emparer, on n'est pas encore parvenu à en constater l'existence. L'inutilité des efforts a redoublé l'activité des esprits ardents; les négociants raisonnables ont pris le parti de se fixer à un commerce bien plus important : c'est le commerce des esclaves.

La propriété que quelques hommes ont acquise sur d'autres dans la Guinée, est d'une origine fort ancienne. Elle y est généralement établie, si l'on en excepte quelques petits cantons où la liberté s'est retirée & cachée. Cependant nul propriétaire n'a droit de vendre un homme né dans l'état de servitude. Il peut disposer seulement des esclaves qu'il acquiert, soit à la guerre, où tout prisonnier est esclave à moins d'échange, soit à titre d'amende pour quelque tort qu'on lui aura fait, soit enfin qu'il les ait reçus en témoignage de reconnaissance. Cette loi qui semble être faite en faveur de l'esclave né, pour le faire jouir de sa famille & de son pays, est insuffisante, depuis que les Européens ont établi le luxe sur les côtes d'Afrique. Elle se trouve éludée tous les jours par les querelles concertées que se font deux propriétaires, pour être condamnés tour-à-tour, l'un envers l'autre, à une amende qui se paye en esclaves nés, & dont la disposition devient libre par l'autorisation de la même loi.

La corruption, contre son cours ordinaire, a gagné, des particuliers aux Souverains. Ils ont multiplié les guerres pour avoir des esclaves, comme on les suscite en Europe pour avoir des soldats. Ils ont établi l'usage de punir par l'esclavage, non-seulement ceux qui avoient attenté à la vie ou à la propriété des citoyens; mais ceux qui se trouvoient hors d'état de payer leurs dettes, & ceux qui avoient trahi la foi conjugale. Cette peine est devenue, avec le temps, celle des plus légères fautes, après avoir été d'abord réservée aux plus grands crimes. On n'a cessé d'accumuler les défenses, même des choses indifférentes, pour accumuler les revenus des peines avec les transgressions. L'injustice n'a plus eu de bornes, ni de barrières. Dans un grand éloignement des côtes, il se trouve des

XXIII.

Nouveau
commer-
ce de Gui-
née, ou
traite des
esclaves.

chefs qui font enlever autour des villages tout ce qui s'y rencontre. On jette les enfants dans des sacs ; on met un baillon aux hommes & aux femmes pour étouffer leurs cris. Si les ravisseurs sont arrêtés par une force supérieure, ils sont conduits au Souverain, qui défavoue toujours la commission qu'il a donnée, & qui, sous prétexte de rendre la justice, vend sur le champ ses agents aux vaisseaux avec lesquels il a traité.

Malgré ces odieuses ruses, les peuples de la côte se sont vus hors d'état de fournir aux demandes que les marchands leur faisoient. Il leur est arrivé ce que doit éprouver toute nation, qui ne peut négocier qu'avec son numéraire. Les esclaves sont pour le commerce des Européens en Afrique, ce qu'est l'or dans le commerce que nous faisons avec le nouveau monde. Les têtes de negres représentent le numéraire des Etats de la Guinée. Chaque jour ce numéraire leur est enlevé ; & on ne leur laisse que des choses qui se consomment. Leur capital disparoît peu à peu ; parce qu'il ne peut se régénérer, en raison de l'activité des consommations. Aussi la traite des noirs seroit-elle déjà tombée, si les habitants des côtes n'avoient communiqué leur luxe aux peuples de l'intérieur du pays, desquels ils tirent aujourd'hui la plupart des esclaves qu'ils nous livrent. C'est de cette manière que le commerce des Européens a presque épuisé de proche en proche les richesses commercables de cette nation.

Cet épuisement a fait presque quadrupler le prix des esclaves depuis vingt ans ; & voici comment. On les paye, en plus grande partie, avec des marchandises des Indes orientales, qui ont doublé de valeur en Europe. Il faut donner en Afrique le double de ces marchandises. Ainsi les colonies d'Amérique, où se conclut le dernier mar-

ché des noirs, sont obligées de supporter ces diverses augmentations, & par conséquent de payer quatre fois plus qu'elles ne payoient autrefois.

Cependant, le propriétaire éloigné qui vend son esclave, reçoit moins de marchandises que n'en recevoit, il y a cinquante ans, celui qui vendoit le sien au voisinage de la côte. Les profits des mains intermédiaires, les fraix de voyage, les droits, quelquefois de trois pour cent, qu'il faut payer aux Souverains chez qui l'on passe, absorbent la différence de la somme que reçoit le premier propriétaire, à celle que paye le marchand Européen. Ces fraix grossissent tous les jours, par l'éloignement des lieux où il reste encore des esclaves à vendre. Plus ce premier marché sera reculé, plus les difficultés du voyage seront grandes. Elles deviendront telles, que de ce que le marchand Européen pourra donner, il restera si peu à offrir au premier vendeur, qu'il préférera de garder son esclave. Alors la traite cessera. Si l'on veut absolument la soutenir, il faudra que nos négociants achètent excessivement cher, & qu'ils vendent dans les proportions aux colonies, qui, de leur côté, ne pouvant livrer qu'à un prix énorme leurs productions, ne trouveront plus de consommateurs. Mais, jusqu'à ce période, qui est peut-être moins éloigné que ne le pensent les colons, ils vivront tranquillement du sang & de la sueur des negres. Ils trouveront des navigateurs pour en aller acheter, & ceux-ci des tyrans pour en vendre.

Les marchands d'hommes s'associent entre eux, & formant des especes de caravanes, conduisent dans l'espace de deux ou trois cents lieues, plusieurs files de trente ou quarante esclaves, tous chargés de l'eau & des grains nécessaires pour subsister dans les déserts arides que l'on tra-

verse. La maniere de s'en assurer, sans trop gêner leur marche, est ingénieusement imaginée. On passe dans le col de chaque esclave une fourche de bois de huit à neuf pieds de long. Une cheville de fer rivée, ferme la fourche par-derrière, de maniere que la tête ne puisse pas passer. La queue de la fourche, dont le bois est fort pesant, tombe sur le devant, & embarrasse tellement celui qui y est attaché, que quoiqu'il ait les bras & les jambes libres, il ne peut ni marcher, ni lever la fourche. Pour se mettre en marche, on range les esclaves sur une même ligne; on appuye & on attache l'extrémité de chaque fourche sur l'épaule de celui qui précède, & ainsi de l'un à l'autre jusqu'au premier dont l'extrémité de la fourche est portée par un des conducteurs. On n'impose guere de chaîne aux autres, sans en sentir soi-même le fardeau. Mais pour prendre sans inquiétude le repos du sommeil, ces marchands attachent les bras de chaque esclave sur la queue de la fourche qu'il porte. Dans cet état, il ne peut ni finir, ni rien attenter pour sa liberté. Ces précautions ont paru indispensables; parce que si l'esclave peut parvenir à rompre sa chaîne, il devient libre. La foi publique, qui assure au propriétaire la possession de son esclave, & qui dans tous les temps le lui remet entre les mains, se tait entre l'esclave & le marchand qui exerce de toutes les professions la plus méprisée.

Les esclaves arrivent toujours en grand nombre, surtout lorsqu'ils viennent des contrées reculées. Cet arrangement est nécessaire, pour diminuer les fraix qu'il faut faire pour les conduire. L'intervalle d'un voyage à l'autre, déjà long par cette raison d'économie, peut être augmenté par des circonstances particulieres. La plus ordinaire vient des pluies qui font déborder les rivières &

languir la traite. La saison favorable pour voyager dans l'intérieur de l'Afrique, est depuis février jusqu'en septembre; & c'est depuis septembre jusqu'en mars, que le retour des marchands d'esclaves offre le plus de cette marchandise sur la côte.

La traite des Européens se fait au Sud & au Nord de la ligne. La première côte, connue sous le nom d'Angole, n'offre que trois ports, ouverts indifféremment à toutes les nations, Cabinde, Loango, Malymbe, & deux dont les Portugais sont les seuls maîtres, Saint-Paul de Loando & Saint-Philippe de Benguela. Ces parages fournissent à-peu-près un tiers des noirs qui sont portés en Amérique : ce ne sont ni les plus intelligents, ni les plus laborieux, ni les plus robustes. La seconde, désignée sous le nom général de Côte d'or, est plus abondante en rades; mais elles ne sont pas toutes également favorables au commerce. La gêne qu'ont mise les forts Européens dans plusieurs endroits, en écarte les marchands d'esclaves. On les voit en bien plus grand nombre à Anamabou & à Calbari, où les affaires se traitent avec une liberté entière.

XXIV.

En quels lieux, & de quelle manière se fait le commerce des esclaves.

En 1768, il est sorti d'Afrique 104,100 esclaves. Les Anglois en ont enlevé pour leurs îles, 53,100; leurs colons du continent septentrional, 6,300; les François, 23,500; les Hollandois, 11,300; les Portugais, 8,700; les Danois, 1,200. Tous ces malheureux ne sont pas arrivés à leur destination. Dans le cours ordinaire des choses, il en doit avoir péri le huitième dans la traversée. Chaque nation a employé dans ses colonies les cultivateurs qu'elle avoit achetés. Il n'y a que la Grande-Bretagne qui en ait cédé quatre mille aux Espagnols, & introduit en fraude environ trois mille dans les établissements François.

Ce seroit une erreur, & une grande erreur, de penser que l'Amérique reçoit régulièrement le même nombre de noirs. Outre que la guerre diminue considérablement les expéditions pour la Guinée, les combinaisons de la dernière paix ont occasionné de nouveaux défrichements, qui exigeoient des secours extraordinaires. Il faut réduire à soixante mille, la quantité d'hommes dont les bords Africains se privent chaque année. En supposant que chacun d'eux coûte sur les lieux trois cents livres, c'est dix-huit millions que reçoivent ces barbares régions, pour un sacrifice si horrible.

Le négociant François se récriera, nous n'en doutons point, sur le prix où l'on réduit ici les esclaves. Personne n'ignore qu'il les achete beaucoup plus cher; mais il est connu aussi que les Anglois & les Hollandois les ont à meilleur marché, parce qu'ils ne sont pas réduits par l'insuffisance de leur commerce d'Asie, & par l'imperfection de quelques manufactures propres à la traite d'Afrique, de payer comme lui une commission, un fret, des assurances, pour tirer des ports étrangers quelques marchandises dont il est impossible de se passer. Les Portugais ont encore de l'avantage sur ces nations. C'est du Brésil qu'ils font leurs expéditions; c'est avec du tabac & des eaux-de-vie de leur sol, qu'ils font principalement leurs échanges; & ils exercent un commerce exclusif sur des côtes qui ont deux cents lieues de long, sur trente & quarante de profondeur.

A l'exception des Portugais, tous les peuples payent les esclaves avec les mêmes marchandises. Ce sont des fabres, des fusils, de la poudre à canon, du fer, de l'eau-de-vie, des clincailleries, des étoffes de laine, sur-tout des toiles des Indes orientales, ou celles que l'Europe fa-

brique & peint sur leur modele. Les peuples du Nord de la ligne ont adopté pour monnoie, un petit coquillage blanc que nous leur apportons des Maldives. Au Sud de la ligne, le commerce des Européens a de moins cet objet d'échange. On y fabrique pour signe de valeur, une petite piece d'étoffe de paille, de dix-huit pouces de long sur douze de largeur. Ce signe réel n'est que le quarantieme d'une valeur idéale, qu'on appelle *piece*.

Ce mot, depuis que nous fréquentons l'Afrique, est devenu le terme numérique de toutes les choses de la plus grande valeur. Le prix de chaque marchandise que nous y portons, est fixé invariablement sous la dénomination d'une, de deux, de trois pieces, ou d'un plus grand nombre. Chaque piece coûte d'achat primitif près d'une pistole, & l'on donne depuis quelque temps trente-cinq à trente-six pieces pour un noir, en y comprenant les droits. Le plus fort de ces droits, est la rétribution qu'il faut donner à un courtier autorisé par le Gouvernement, courtier qui est toujours entre le vendeur & l'acheteur, qu'il est important de s'attacher, & qui est devenu un plus grand personnage, à mesure que la concurrence des Européens a augmenté, & que la disette des esclaves s'est fait sentir. Un autre droit, qui, quoique demandé sous le nom de présent, n'en est pas moins un tribut forcé; c'est ce qu'il faut payer au Souverain & à ses principaux officiers, pour avoir la liberté de traiter. La somme se mesure sur la capacité du navire, & elle peut être évaluée à trois pour cent.

Les nations Européennes ont cru qu'il entroit dans l'utilité de leur commerce, de former des établissemens sur la côte d'Afrique. Les Portugais qui parcoururent les premiers ces vastes contrées, y laisserent par-tout des traces

XXV.

A-t-on
besoin de
forts pour
se procurer de esclaves ?

de leur ambition plutôt que de leur sagesse. Les foibles & innombrables colonies qu'ils y avoient jettées, ne tarderent pas à oublier une patrie qui les avoit elle-même oubliées. Avec le temps, il ne resta de tant de conquêtes, que le vaste espace qui s'étend depuis le Zaire jusqu'au Cap Negro, d'où le Brésil tire encore ses esclaves. On a encore conservé quelques isles de peu d'importance. Celles qui sont situées à l'Ouest du Cap-Verd, produisent du sel, nourrissent des bestiaux, & servent de relâche aux vaisseaux qui vont aux Indes orientales. Les isles du Prince & de Saint-Thomas, qui sont à l'entrée du golfe de Gabon, fournissent des rafraîchissements aux navigateurs qui, partis de la Côte d'or, prennent la route de l'Amérique. Les unes & les autres sont comptées pour rien dans le monde commerçant.

Quoique le Portugal ne tirât, même dans les premiers temps, qu'une utilité médiocre des côtes d'Afrique, il étoit si jaloux de l'empire qu'il y exerçoit en vertu de sa découverte, qu'il ne croyoit pas qu'aucune nation eût droit d'en approcher. Les Anglois, qui les premiers osèrent douter de la légitimité de ces prétentions vers l'an 1553, essuyèrent l'affront de voir leurs vaisseaux arrêtés. Il fallut en venir à une guerre nationale, & se soustraire par la supériorité des armes à cette tyrannie. Dans la suite, les compagnies exclusives d'Angleterre qui entreprirent ce commerce, formèrent successivement des comptoirs sans nombre, dont celui du cap Corse, situé à la Côte d'or, & celui de James, placé dans une isle à l'entrée de la rivière de Gambie, furent assez constamment les principaux & les plus utiles. Quoiqu'on en eût abandonné beaucoup, il en restoit encore seize, lorsque le Parlement, réveillé par le cri public, se détermina en 1752 à mettre fin à ce mo-

ropole. La nation acquit des intéressés tous ces magasins fortifiés où il n'y avoit que cent vingt hommes , pour la somme de 1,523,198 livres 13 sols. Leur entretien coûte annuellement environ 292,500 livres.

L'Angleterre faisoit seule , ou presque seule , tout le commerce d'Afrique , lorsque les Hollandois entreprirent en 1637 de le partager. La guerre qu'ils soutenoient contre l'Espagne, les autorisoit à attaquer les établissemens Portugais en Guinée ; & ils s'emparèrent de la plupart en fort peu de temps. Le traité de 1641 en assura la propriété à la République. Celle-ci prétendant entrer dans tous les droits du premier possesseur, voulut exclure son rival de ces parages, & ne cessa de l'y molester jusqu'à la paix de Breda. De toutes ces conquêtes, celle du fort de la Mina, à la Côte d'or, se trouva la plus importante. Il avoit été bâti en 1482 par les Portugais, qui avoient enrichi son territoire de la culture du sucre, du maïs, de divers fruits exquis, & de quantité d'animaux utiles qu'ils y avoient transportés. Ils en tiroient beaucoup d'or & quelques esclaves. Cet établissement ne dégénéra pas dans les mains des Hollandois, qui en firent le centre de tous les comptoirs qu'ils avoient acquis, & de toutes les affaires qu'ils traitoient en Afrique.

La prospérité de cette Puissance dans cette partie du monde étoit à son comble, lorsqu'elle y fut attaquée par Louis XIV. Ce Prince qui aspirait à tous les genres de gloire, saisit la circonstance de la guerre de 1672, pour faire tonner jusqu'aux bords Africains, ces foudres qui portoient la terreur de son pavillon sur toutes les mers. Il enleva aux Hollandois les forts d'Arguin & de Portendic, qui étoient alors le marché général des gommes. Ses sujets établirent dans la suite sur la côte, plusieurs postes

qu'il fallut abandonner, ou parce qu'ils étoient mal choisis, ou parce qu'on manquoit de forces pour les soutenir. Depuis que, par un enchaînement de fautes & de revers, la France s'est vue obligée à sacrifier, dans les derniers traités, le Senegal aux Anglois, il ne lui reste que le comptoir de Juida & l'isle de Gorée, où il n'y a point, où il n'y aura jamais de commerce. Elle commençoit il y a quelques années un établissement utile à Anamabou, lorsque les travailleurs furent chassés à coups de canon, & en pleine paix, par les vaisseaux de la Grande-Bretagne. Un négociateur habile qui se trouvoit à Londres, à la nouvelle de cette violence, témoigna son étonnement d'une conduite si peu mesurée. *Monsieur*, lui dit un Ministre très-accrédité chez cette nation éclairée, *si nous voulions être justes envers les François, nous n'aurions pas pour trente ans d'existence.*

Les Danois qui s'établirent en Afrique un peu après le milieu du dernier siècle, & qui y acheterent du Roi d'Aquambo les deux forts de Frédérisbourg & de Christiansbourg, situés sur la Côte d'or, à peu de distance l'un de l'autre, n'éprouverent jamais un traitement semblable. Ils durent la tranquillité dont on les laissa toujours jouir, à la médiocrité de leur commerce. Il étoit si foible, qu'on n'expédioit qu'un vaisseau tous les deux ou trois ans. Cette navigation s'est étendue depuis quelque temps; mais elle n'est pas encore fort considérable.

Si l'on en excepte les Portugais, toutes les nations Européennes assujettirent leur négoce d'Afrique à des privilèges exclusifs. Les compagnies en possession de ce monopole, dont tous les Gouvernements ont enfin senti & fait cesser le vice, fortifierent leurs comptoirs, & pour en écarter les étrangers, & pour assujettir les naturels du

pays à ne vendre qu'à elles. Lorsque les cantons où étoient les forts n'ont plus eu rien à livrer, la traite a languï, parce que les peuples de l'intérieur du pays ont préféré de mener leurs esclaves dans les ports libres, où ils pouvoient choisir les acheteurs. Ainsi les comptoirs qui avoient été si avantageux lorsque la côte étoit bien peuplée, ne sont plus si précieux, depuis que les facteurs de ces comptoirs, sont obligés à de grands voyages pour faire leurs achats. L'utilité de ces établissemens s'est perdue avec l'épuisement des objets de leur commerce.

De la difficulté de se procurer des esclaves, dérive naturellement la méthode d'employer de petits navires à leur extraction. Dans le temps qu'un petit terrain, voisin de la côte, fournissoit en quinze jours ou trois semaines une cargaison, il y avoit de l'économie à employer de gros vaisseaux, parce qu'il étoit possible d'entendre, de soigner & de consoler des esclaves qui parloient tous une même langue. Aujourd'hui que chaque bâtiment peut à peine se procurer par mois soixante ou quatre-vingts esclaves, amenés de deux ou trois cents lieues, épuisés par les fatigues d'un long voyage, embarqués pour rester cinq ou six mois à la vue de leur pays, ayant tous des idiomes différens, incertains du sort qu'on leur prépare, frappés du préjugé que les Européens les mangent & boivent leur sang; l'ennui seul leur donne la mort, ou leur cause des maladies qui deviennent contagieuses par l'impossibilité où l'on se trouve de séparer les malades de ceux qui ne le sont pas. Un petit navire destiné à porter deux ou trois cents negres, évite par le peu de séjour qu'il fait à la côte, la moitié des accidents & des pertes qu'éprouve un navire de cinq ou six cents esclaves. Aussi, les Anglois qui ont poussé ce commerce aussi loin qu'il peut aller, ont-

XXVI.

Dans le commerce des esclaves, les petits navires sont préférables aux grands.

ils contracté l'habitude de n'envoyer que des bâtimens de cent vingt ou cent trente tonneaux, dans les mers qui s'étendent depuis le Sénégal jusqu'à la rivière de Volte, & de n'en expédier d'un peu plus considérables que pour le Colbar, où la traite est plus vive, & où ils forment leur principales cargaisons. Il n'y a que les François qui soient restés opiniâtement fideles à l'ancienne routine. Cependant la ville de Nantes, qui fait seule en Afrique autant d'affaires que tous les autres ports du Royaume ensemble, commence à revenir de ses préjugés. Elle y renoncera sans doute entièrement; & tous les négociants, qui font le même commerce avec leurs propres fonds, suivront son exemple.

XXVII. Il est d'autres abus, des abus de la dernière importan-

Il y a ce, à réformer dans cette navigation naturellement peu des fai- faine. Ceux qui s'y livrent, font communément deux fau- fons plus tes capitales. Dupes de leur avidité, les armateurs ont ou moins tes capitales. Dupes de leur avidité, les armateurs ont favora- plus d'égard au port qu'à la marche de leurs vaisseaux; bles pour ce qui prolonge nécessairement des voyages, dont tout le com- merce des invite à abrégier la durée. Un autre inconvénient plus dan- esclaves. gereux encore, c'est l'habitude où l'on est de partir d'Europe en tout temps; quoique la régularité des vents & des courants ait déterminé la saison convenable pour arriver dans ces parages.

Cette mauvaise pratique a donné naissance à la distinction de grande & de petite route. La petite route est la plus directe & la plus courte. Elle n'a pas plus de dix-huit cents lieues, jusques aux ports les plus éloignés où se trouvent les esclaves. Trente-cinq ou quarante jours suffisent pour la faire, depuis le commencement de septembre jusqu'à la fin de novembre; parce que depuis le moment du départ jusqu'au terme, on trouve les vents & les courants

courants favorables. Il est même possible de la tenter en décembre, janvier & février, mais avec moins de sûreté & de succès.

Ces parages ne sont plus praticables depuis le commencement de mars jusqu'à la fin d'août. On auroit à lutter continuellement contre des courants violents qui portent au Nord, & contre le vend. du Sud-Est qui est régulier. L'expérience a appris que, dans cette saison, il falloit s'éloigner des côtes, gagner la pleine mer, naviguer vers le Sud, jusques par les vingt-fix ou vingt-huit degrés entre l'Afrique & le Brésil, & se rapprocher ensuite de la Guinée, pour atterrir cent cinquante ou deux cents lieues au vent du port où l'on veut aborder. Cette route est de deux mille cinq cents lieues, & exige quatre-vingt-dix ou cent jours de navigation.

Indépendamment de sa longueur, cette grande route emporte le temps favorable pour la traite & pour le retour. Les navires sont surpris par les calmes, contrariés par les vents, entraînés par les courants; l'eau manque, les vivres se gâtent, le scorbut gagne les esclaves. D'autres calamités non moins fâcheuses, ajoutent souvent au danger de cette situation. Les negres du Nord de la ligne sont sujets à la petite-vérole, qui, par une singularité fort aggraveante, ne se développe guere chez ce peuple qu'après l'âge de quatorze ans. Si cette contagion entre dans un navire qui est encore à l'ancre, il y a des moyens connus pour en affoiblir la violence. Mais un vaisseau attaqué de cette épidémie, s'il est en route pour l'Amérique, perd souvent toute sa cargaison de negres. Ceux qui sont nés au Sud de la ligne, rachètent cette maladie par une autre; c'est une sorte d'ulcère virulent, dont la malignité perce & s'irrite davantage sur mer, sans jamais

guérir radicalement. La médecine devrait peut-être observer le double effet de la petite-vérole sur les negres, qui est de respecter ceux qui naissent au-delà de l'Equateur, & de n'attaquer jamais les autres dans l'enfance. C'est par la multiplicité & la variété des effets, qu'on parvient quelquefois à deviner les causes des maladies, & à trouver leurs remèdes.

Quoique toutes les nations qui font le commerce d'Afrique, ayent un intérêt égal à la conservation des esclaves dans la traversée, elles n'y veillent pas toutes de la même manière. Elle s'accordent à les nourrir de fèves de marais, mêlées d'un peu de riz; mais elles diffèrent dans d'autres traitements. Les Anglois, les Hollandois, les Danois, tiennent rigoureusement les hommes aux fers, & mettent souvent des menottes aux femmes: la foiblesse de leurs équipages les réduit à cette sévérité. Les François plus nombreux, accordent plus de liberté; ils brisent tous les liens trois ou quatre jours après leur départ. Les uns & les autres, sur-tout les Anglois, se relâchent trop sur la fréquentation de leurs matelots avec les captives: ce désordre donne la mort aux trois quarts de ceux que la navigation de Guinée détruit chaque année. Il n'y a que le Portugais qui, durant sa traversée, soit à l'abri de révoltes & d'autres calamités. Cet avantage est une suite de l'attention qu'il a de ne former ses armements qu'avec des negres affranchis. Les esclaves rassurés par les discours & la situation de leurs compatriotes, se font une idée assez favorable de la destinée qui les attend. Leur tranquillité fait accorder aux deux sexes la consolation d'habiter ensemble: complaisance qui, dans les autres bâtimens, entraîneroit des inconvénients terribles.

C'est une opinion généralement reçue, que les noirs

qui arrivent en Amérique sont aujourd'hui vendus à un prix beaucoup plus haut qu'ils ne l'étoient autrefois. On se trompe; & l'erreur vient, de ce que l'acheteur ne fait attention qu'au nombre des signes de valeur qu'il donne, au-lieu de ne compter que la quantité des denrées qu'il livre en échange. Cette mesure, la seule qui soit exacte, lui fera voir que les negres n'ont point enchéri, puisqu'il les paye avec la même quantité de productions dont il les achetoit dans les temps les plus reculés. C'est l'argent qui a changé de valeur, & non le malheureux negre.

Toutes les nations ne vendent pas les esclaves de la même façon. L'Anglois, qui a acheté indifféremment tout ce qui s'est présenté dans le marché général, se défait en gros de sa cargaison. Un seul marchand l'acquiert entière. Les cultivateurs la prennent en détail. Ce qu'ils rebutent est envoyé dans les colonies étrangères, soit en interlope, soit avec permission. On y est plus tenté par le bon marché du negre, que rebuté par sa mauvaise constitution; & on l'achete. Les yeux s'ouvriront un jour.

Les Portugais, les Hollandois, les François, les Danois, qui n'ont point de débouché pour des esclaves caducs ou infirmes, ne s'en chargent jamais en Guinée. Les uns & les autres divisent leurs cargaisons, suivant les besoins des propriétaires des habitations. Le contrat se fait au comptant ou à crédit, selon les circonstances. Lorsque le terme du paiement est à dix-huit mois, comme il arrive trop souvent dans les colonies Françaises, les travaux du noir doivent avoir rendu à cette époque les deux tiers du prix de son acquisition. Si cela n'arrive pas toujours, c'est par des raisons particulières dont le détail paroît superflu.

XXVIII.
Maniere
de vendre
les esclaves en
Amérique.

XXIX.
Misérable
condition
des esclaves.

On aime à croire & à dire en Amérique, que les Africains sont également incapables de raison & de vertu. Un fait d'une autorité certaine fera juger de cette opinion.

Un bâtiment Anglois, qui en 1752 commerçoit en Guinée, fut obligé d'y laisser son chirurgien, auquel le mauvais état de sa santé ne permettoit plus de soutenir la mer. Murrain s'occupoit du soin de se rétablir, lorsqu'un vaisseau Hollandois s'approcha de la côte, mit aux fers des noirs que la curiosité avoit attirés sur son bord, & s'éloigna rapidement avec sa proie.

Ceux qui s'intéressoient à ces malheureux, indignés d'une trahison si noire, accourent à l'instant chez Cudjoc, qui les arrête à sa porte, & leur demande ce qu'ils cherchent. *Le blanc qui est chez vous, s'écrient-ils; il doit être mis à mort, puisque ses freres ont enlevé nos freres. Les Européens qui ont ravi nos concitoyens, sont des barbares,* répond l'hôte généreux; *tuez-les quand vous les trouverez. Mais celui qui loge chez moi, est un être bon, il est mon ami; ma maison lui sert de fort; je suis son soldat, & je le défendrai. Avant d'arriver à lui, vous passerez sur mon corps expirant. O mes amis! quel homme juste voudroit entrer chez moi, si j'avois souffert que mon habitation fût souillée du sang d'un innocent?* Ce discours calma le courroux des noirs; ils se retirèrent tout honteux du dessein qui les avoit conduits; & quelques jours après, ils témoignèrent à Murrain lui-même, combien ils se trouvoient heureux de n'avoir par conséquent commis un crime, qui leur auroit causé d'éternels remords.

Cet événement doit faire présumer que les premières impressions que reçoivent les Africains dans le nouveau

monde , les déterminent vers de bonnes ou mauvaises qualités. Des expériences répétées ne permettent pas d'en douter. Ceux qui tombent en partage à un maître humain , embrassent d'eux-mêmes ses intérêts. Ils prennent insensiblement l'esprit , les affections de l'atelier où ils sont fixés. Cet attachement va quelquefois jusqu'à l'héroïsme. Un esclave Portugais , qui avoit déserté dans les bois , ayant appris que son ancien maître étoit arrêté pour un assassinat , vint s'en accuser lui-même en justice , se mit dans les fers à la place du coupable , fournit les preuves fausses , mais juridiques , de son prétendu crime , & subit le dernier supplice. Des actes d'une nature moins sublime , mais assez fréquents , ont touché le cœur de quelques colons. Plusieurs diroient volontiers comme le Chevalier Villiam Gooch , Gouverneur de la Virginie , à qui on reprochoit de sauver un negre qui l'avoit prévenu : *Je serois bien fâché qu'un esclave fût plus bonnête que moi.*

Mais il y a des barbares qui , regardant la pitié comme une foiblesse , se plaisent à tenir la verge de la tyrannie toujours levée. Grâces au ciel , ils en sont punis par la négligence , par l'infidélité , par la désertion , par le suicide des déplorables victimes de leur cupidité. On voit quelques-uns de ces infortunés , ceux de Mina spécialement , terminer fièrement leur vie , avec la persuasion , qu'après la mort , ils renaîtront dans leur patrie , qu'ils croient le plus beau pays du monde. L'esprit de vengeance fournit à d'autres des ressources plus destructives encore. Instruits dès l'enfance dans l'art des poisons , qui naissent , pour ainsi dire , sous leurs mains , ils les employent à faire périr les bœufs , les chevaux , les mulets , les compagnons de leur esclavage , tous les êtres qui servent à l'exploitation des terres de leur oppresseur. Pour écarter loin d'eux

tous les soupçons, ils essayent leurs cruautés sur leurs femmes, leurs enfants, leurs maîtresses, sur tout ce qu'ils ont de plus cher. Ils goûtent dans ce projet affreux de désespoir, le double plaisir de délivrer leur espèce d'un joug plus horrible que la mort, & de laisser leur tyran dans un état de misère qui le rapproche de leur état. La crainte des supplices ne les arrête point. Il entre rarement dans leur caractère de prévoir l'avenir; & d'ailleurs, ils sont bien assurés de tenir le secret de leur crime à l'épreuve des tortures. Par une de ces contrariétés inexplicables du cœur humain, mais communes à tous les peuples éclairés ou sauvages, on voit les negres allier, à leur poltronerie naturelle, une fermeté inébranlable. La même organisation qui les soumet à la servitude, par la paresse de l'esprit & le relâchement des fibres, leur donne une vigueur, un courage inouis, pour un effort extraordinaire : lâches toute leur vie, héros dans un moment. On a vu l'un de ces malheureux se couper le poignet d'un coup de hache, plutôt que de racheter sa liberté par le vil ministère de bourreau.

Cependant rien n'est plus affreux que la condition du noir dans tout l'Archipel Américain. Une cabane étroite, mal-saine, sans commodités, lui sert de demeure. Son lit est une claie plus propre à briser le corps qu'à le reposer. Quelques pots de terre, quelques plats de bois, forment son ameublement. La toile grossière qui cache une partie de sa nudité, ne le garantit ni des chaleurs insupportables du jour, ni des fraîcheurs dangereuses de la nuit. Ce qu'on lui donne de manioc, de bœuf salé, de morue, de fruits & de racines, ne soutient qu'à peine sa misérable existence. Privé de tout, il est condamné à un travail continu, dans un climat brûlant, sous le fouet toujours agité d'un conducteur féroce.

L'état de ces esclaves, quoique par-tout déplorable, éprouve quelque variation dans les colonies. Celles qui jouissent d'un sol étendu, leur donnent communément une portion de terre qui doit fournir à tous leurs besoins. Ils peuvent employer à son exploitation une partie du dimanche, & le peu de moments qu'ils dérobent les autres jours au temps de leurs repas. Dans les isles plus resserrées, le colon fournit lui-même la nourriture, dont la plus grande partie a passé les mers. L'ignorance, l'avarice ou la pauvreté ont introduit dans quelques-unes un moyen de pourvoir à la subsistance des negres, également destructeur pour les hommes & pour la culture. On leur accorde le samedi, ou un autre jour, pour gagner, soit en travaillant dans les habitations voisines, soit en les pillant, de quoi vivre pendant la semaine.

Outre ces différences tirées de la situation locale des établissements dans les isles de l'Amérique, chaque nation Européenne a une manière de traiter ses esclaves qui lui est propre. L'Espagnol en fait les compagnons de son indolence; le Portugais, les instruments de ses débauches; le Hollandois, les victimes de son avarice; l'Anglois, qui tire aisément des subsistances de ses possessions du continent septentrional, en est moins économe que les autres peuples. S'il ne facilite jamais le mariage entre les noirs, il reçoit avec bonté comme un présent de la nature, les enfants issus de liaisons plus libres, & n'exige guère des pères & des mères un travail ou un tribut au-dessus de leurs forces. Les esclaves sont à ses yeux des êtres purement physiques, qu'il ne faut pas user ni détruire sans nécessité; mais jamais il ne se familiarise avec eux, jamais il ne leur sourit, jamais il ne leur parle. On diroit qu'il craint de leur laisser soupçonner que la nature ait pu met-

tre entre eux & lui quelque trait de ressemblance. Aussi en est-il haï. Le François, moins fier, moins dédaigneux, accorde aux Africains une sorte de moralité ; & ces malheureux, touché de l'honneur de se voir traités comme des créatures presque intelligentes, paroissent oublier qu'un maître impatient de faire fortune, outre presque toujours la mesure de leurs travaux, & les laisse manquer souvent de subsistances.

Les opinions même des Européens influent sur le sort des negres de l'Amérique. Les Protestants qui n'ont pas l'esprit de prosélytisme, les laissent vivre dans le mahométisme, ou dans l'idolâtrie où ils sont nés, sous prétexte qu'il seroit indigne de tenir *ses frères en Christ* dans la servitude. Les Catholiques se croient obligés de leur donner quelques instructions, de les baptiser ; mais leur charité ne s'étend pas plus loin que les cérémonies d'un baptême, nul & vain pour des hommes qui ne craignent pas les peines d'un enfer, auquel ils sont, disent-ils, accoumés dès cette vie.

Tout les rend insensibles à cette crainte, & les tourments de leur servitude, & les maladies auxquelles ils sont sujets en Amérique. Deux leur sont particulieres ; c'est le pian, & le mal d'estomac. Le premier effet de la dernière, est de leur rendre la peau & le teint olivâtre. Leur langue blanchit ; un sommeil insurmontable les appesantit ; ils sont languissans, incapables du moindre exercice. C'est un anéantissement, un affaïssement total de la machine. On est si découragé dans cet état, qu'on se laisse assommer plutôt que de marcher. Le dégoût des aliments doux & sains, est accompagné d'une espece de passion pour tout ce qui est salé ou épicé. Les jambes s'enflent, la poitrine s'engorge ; peu échappent. La plupart

finissent par être étouffés, après avoir souffert & dépéri pendant plusieurs mois.

L'épaississement du sang, qui paroît être la source de ces maux, peut venir de plusieurs causes. Une des principales, est sans doute le chagrin qui doit s'emparer de ces hommes, qu'on arrache violemment à leur patrie, qui se voyent garottés comme des criminels, qui se trouvent tout-à-coup sur mer pendant deux mois ou six semaines, qui, du sein d'une famille chérie, passent sous la verge d'un peuple inconnu, dont ils attendent les plus affreux supplices. Une nourriture nouvelle pour eux, peu agréable en elle-même, les dégoûte dans la traversée. A leur arrivée dans les isles, les aliments qu'on leur distribue ne sont ni bons ni suffisants. Pour comble de malheur, plusieurs d'entre eux ont contracté en Afrique, l'habitude de manger d'une certaine terre qui leur plaisoit & ne les incommodoit pas : ils en cherchent qui lui ressemble ; & le hasard a placé à leurs pieds une sorte de tuf d'un rouge jaunâtre qui acheve de ruiner leur estomac.

Le pian, qui est la seconde maladie particulière aux negres, se manifeste par des gales seches, dures, calleuses, circulaires, quelquefois couvertes par la peau, mais le plus souvent ulcérées, & comme saupoudrées d'une farine blanchâtre qui tire sur le jaune. On a voulu confondre le pian avec le mal vénérien, parce que le même remède leur convient. Cette opinion, quoique assez générale, est moins fondée qu'elle ne le paroît au premier coup d'œil.

Tous les negres venus de Guinée, ou nés aux isles, hommes & femmes, ont le pian une fois en leur vie : c'est une gourme qu'ils sont obligés de jeter ; mais il est sans exemple qu'aucun d'eux en ait été attaqué de nouveau,

lorsqu'il avoit été guéri radicalement. Les Européens ne prennent jamais, ou presque jamais, cette maladie, malgré le commerce fréquent, on peut dire journalier, qu'ils ont avec les négresses. Celles-ci nourrissent les enfants blancs, & ne leur donnent point le pian. Comment concilier ces faits qui sont incontestables, avec le système que la médecine paroît avoir adopté sur la nature du pian? Pourquoi ne veut-on pas que le germe, le sang & la peau des negres, soient susceptibles d'un venin particulier à leur espece? La cause de ce mal est peut-être dans celle de leur couleur : une différence en amene d'autres. Il n'y a point d'être ni de qualité, qui soient isolés dans la nature.

Mais quel que soit ce mal, il est prouvé par des calculs dont on ne dispute pas la justesse, qu'il meurt tous les ans en Amérique la septieme partie des noirs qu'on y porte de Guinée. Quatorze cents mille malheureux, qu'on voit aujourd'hui dans les colonies Européennes du nouveau monde, sont les restes infortunés de neuf millions d'esclaves qu'elles ont reçus. Cette destruction horrible ne peut pas être l'ouvrage du climat, qui se rapproche beaucoup de celui d'Afrique, & moins encore des maladies, qui, de l'aveu de tous les observateurs, moissonnent peu de victimes. Sa source doit être dans le gouvernement des esclaves. Ne pourroit-on pas le corriger?

XXX. Le premier pas dans cette réforme, seroit d'apprendre
 Comment à connoître l'homme physique & moral. Ceux qui vont
 on pour- acheter les noirs sur des côtes barbares; ceux qui les me-
 roit ren- nent en Amérique; ceux sur-tout qui dirigent leur indus-
 dre l'état trie, se croient obligés par état, souvent même pour leur
 des esclaves plus propre sûreté, d'opprimer ces malheureux. L'ame des
 supporta- ble. conducteurs, fermée à tout sentiment de compassion, ne

connoît de ressorts que ceux de la crainte ou de la violence, & elle les employe avec toute la férocité d'une autorité précaire. Si les propriétaires des habitations, cessant de dédaigner le soin de leurs esclaves, se livroient à une occupation dont tout leur fait un devoir, ils abjureroient bientôt ces erreurs cruelles. L'histoire de tous les peuples leur démontreroit, que, pour rendre l'esclavage utile, il faut du moins le rendre doux; que la force ne prévient point les révoltes de l'ame; qu'il est de l'intérêt du maître, que l'esclave aime à vivre; & qu'il n'en faut plus rien attendre, dès qu'il ne craint plus de mourir.

Ce trait de lumière puisé dans le sentiment, meneroit à beaucoup de réformes. On se rendroit à la nécessité de loger, de vêtir, de nourrir convenablement, des êtres condamnés à la plus pénible servitude qui ait existé, depuis l'infâme origine de l'esclavage. On sentiroit qu'il n'est pas dans la nature, que ceux qui ne recueillent aucun fruit de leurs sueurs, puissent avoir la même intelligence, la même économie, la même activité, la même force, que l'homme qui jouit du produit entier de ses peines. Par degrés, on arriveroit à cette modération politique, qui consiste à épargner les travaux, à mitiger les peines, à rendre à l'homme une partie de ses droits, pour en retirer plus sûrement le tribut des devoirs qu'on lui impose. Le résultat de cette sage économie, seroit la conservation d'un grand nombre d'esclaves, que les maladies, causées par le chagrin ou l'ennui, enlèvent aux colonies. Loin d'aggraver le joug qui les accable, on chercheroit à en adoucir, à en dissiper même l'idée, en favorisant un goût naturel qui semble particulier aux negres.

Leurs organes sont singulièrement sensibles à la puissance de la musique. Leur oreille est si juste, que dans

leurs danses, la mesure d'une chanson les fait sauter & retomber cent à la fois, frappant la terre d'un seul coup. Suspendus, pour ainsi dire, à la voix du chanteur, à la corde d'un instrument, une vibration de l'air est l'ame de tous ces corps; un son les agite, les enleve, & les précipite. Dans leurs travaux, le mouvement de leurs bras ou de leurs pieds est toujours en cadence. Ils ne font rien qu'en chantant, rien sans avoir l'air de danser. La musique chez eux anime le courage, éveille l'indolence. On voit sur tous les muscles de leurs corps toujours nus, l'expression de cette extrême sensibilité pour l'harmonie. Poètes & musiciens, ils subordonnent toujours la parole au chant, par la liberté qu'ils se réservent d'allonger ou d'abrégier les mots pour les appliquer à un air qui leur plaît. Un objet, un événement frappe un negre; il en fait aussi-tôt le sujet d'une chanson. Ce fut dans tous les âges l'origine de la poésie. Trois ou quatre paroles qui se répètent alternativement entre le chanteur & les assistants en chœur, forment quelquefois tout le poëme. Cinq ou six mesures font toute l'étendue de la chanson. Ce qui paroît singulier, c'est que le même air, quoiqu'il ne soit qu'une répétition continuelle des mêmes tons, les occupe, les fait travailler ou danser pendant des heures entières : il n'entraîne pas pour eux, ni même pour les blancs, l'ennui de l'uniformité que devroient causer ces répétitions. Cette espece d'intérêt est dû à la chaleur & à l'expression qu'ils mettent dans leurs chants. Leurs airs sont presque toujours à deux temps. Aucun n'excite la fierté. Ceux qui sont faits pour la tendresse, inspirent plutôt une sorte de langueur. Ceux même qui sont les plus gais, portent une certaine empreinte de mélancolie. C'est la maniere la plus profonde de jouir, pour les âmes sensibles.

Un penchant si vif pourroit devenir un grand mobile entre des mains habiles. On s'en serviroit pour établir des fêtes, des jeux, des prix. Ces amusements économisés avec intelligence, empêcheroient la stupidité si ordinaire dans les esclaves, allégeroient leurs travaux, & les préserveroient de ce chagrin dévorant qui les consume & abrége leurs jours. Après avoir pourvu à la conservation des noirs apportés d'Afrique, on s'occuperoit de ceux qui sont nés dans les îles mêmes.

Ce ne sont pas les negres qui refusent de se multiplier dans les chaînes de leur esclavage. C'est la cruauté de leurs maîtres qui a su rendre inutile le vœu de la nature. Nous exigeons des negresses des travaux si durs, avant & après leur grossesse, que leur fruit n'arrive pas à terme, ou survit peu à l'accouchement. Quelquefois même, on voit des meres désespérées par les châtimens que la foiblesse de leur état leur occasionne, arracher leurs enfans du berceau pour les étouffer dans leurs bras, & les immoler avec une fureur mêlée de vengeance & de pitié, pour en priver des maîtres barbares. Cette atrocité, dont toute l'horreur retombe sur les Européens, leur ouvrira peut-être les yeux. Leur sensibilité sera réveillée par des intérêts mieux raisonnés. Ils connoîtront qu'ils perdent plus qu'ils ne gagnent à outrager perpétuellement l'humanité; & s'ils ne deviennent pas les bienfaiteurs de leurs esclaves, du moins cesseront-ils d'en être les bourreaux.

On les verra peut-être se déterminer à rompre les fers des meres qui auront élevé un nombre considérable d'enfants, jusqu'à l'âge de six ans. Rien n'égale l'appât de la liberté sur le cœur de l'homme. Les negresses animées par l'espérance d'un si grand avantage, auquel toutes aspireroient, & auquel peu parviendroient, feroient succéder à la né-

gligence & au crime, la vertueuse émulation d'élever des enfants, dont le nombre & la conservation leur assureroit un état tranquille.

Après avoir pris des mesures sages pour ne pas priver leurs habitations des secours que leur offre une fécondité presque incroyable, ils songeront à nourrir, à étendre la culture par la population, & sans moyens étrangers. Tout les invite à établir ce système facile & naturel.

Il y a quelques Puissances dont les établissements des isles de l'Amérique acquierent tous les jours de l'étendue, & il n'y en a aucune dont la masse de travail n'augmente continuellement. Ces terres exigent donc de jour en jour un plus grand nombre de bras pour leur exploitation. L'Afrique, où les Européens vont recrûter la population de leurs colonies, leur fournit graduellement moins d'hommes; & en les donnant plus foibles, elle les vend plus cher. Cette mine d'esclaves s'épuisera de plus en plus avec le temps. Mais cette révolution dans le commerce fût-elle aussi chimérique qu'elle paroît prochaine, il n'en reste pas moins démontré, qu'un grand nombre d'esclaves tirés d'une région éloignée périt dans la traversée ou dans un nouvel hémisphère; que rendus en Amérique, ils reviennent à un très-haut prix; qu'il y en a peu dont la vie ordinaire ne soit abrégée, & que la plupart de ceux qui parviennent à une vieillesse malheureuse, sont extrêmement bornés, accoutumés dès l'enfance à l'oïveté, souvent peu propres aux occupations qu'on leur destine, & continuellement désespérés d'être séparés pour toujours de leur patrie. Si le sentiment ne nous trompe pas, des cultivateurs nés dans les isles même de l'Amérique, respirant toujours leur premier air, élevés sans autre dépense qu'une nourriture peu chère, formés de bonne heure au travail par

leurs propres peres, doués d'une intelligence ou d'une aptitude singuliere pour tous les arts : ces cultivateurs devroient être préférables à des esclaves vendus, expatriés & toujours forcés.

Le moyen de substituer aux noirs étrangers ceux des colonies mêmes, s'offre sans le chercher. Il se réduit à soigner les enfants noirs qui naissent dans les isles ; à concentrer dans leurs ateliers cette foule d'esclaves qui promettent leur inutilité, leur libertinage, le luxe & l'insolence de leurs maîtres dans toutes les villes & les ports de l'Europe ; sur-tout à exiger des navigateurs qui fréquentent les côtes d'Afrique, qu'ils forment leur cargaison d'un nombre égal d'hommes & de femmes, ou même de quelques femmes de plus durant quelques années, pour faire cesser plutôt la disproportion qui se trouve entre les deux sexes.

Cette dernière précaution, en mettant les plaisirs de l'amour à la portée de tous les noirs, les consoleroit & les multiplieroit. Ces malheureux oubliant le poids de leurs chaînes, se sentiroient renaître. Ils sont la plupart fideles jusqu'à la mort aux négresses que l'amour & l'esclavage leur ont données pour compagnes ; ils les traitent avec cette compassion que les misérables puissent mutuellement les uns pour les autres dans la dureté même de leur sort ; ils les soulagent sous le fardeau de leurs occupations ; ils s'affligent du moins avec elles, lorsque par l'excès du travail, ou par le défaut de nourriture, la mere ne peut offrir à son enfant qu'une mammelle tarie ou baignée de ses larmes. De leur côté, les femmes, quoiqu'on ne leur fasse pas une obligation d'être chastes, sont inébranlables dans leurs engagements ; à moins que la vanité d'être animées des blancs ne les rende volages. Malheureusement c'est

une tentation d'inconstance à laquelle elles n'ont que trop souvent occasion de succomber.

Ceux qui ont cherché les causes de ce goût pour les négresses, qui paroît si dépravé dans les Européens, en ont trouvé la source dans la nature du climat, qui, sous la zone torride, entraîne invinciblement à l'amour; dans la facilité de satisfaire sans contrainte & sans assiduité ce penchant insurmontable; dans un certain attrait piquant de beauté qu'on trouve bientôt dans les négresses, lorsque l'habitude a familiarisé les yeux avec leur couleur; surtout dans un ardeur de tempérament qui leur donne le pouvoir d'inspirer & de sentir les plus brûlants transports. Aussi se vengent-elles, pour ainsi dire, de la dépendance humiliante de leur condition, par les passions défordonnées qu'elles excitent dans leurs maîtres; & nos courtisannes en Europe, n'ont pas mieux que les esclaves négresses l'art de consumer & de renverser de grandes fortunes. Mais les Africaines l'emportent sur les Européennes, en véritable passion pour les hommes qui les achètent. C'est à la fidélité de leur amour qu'on a dû plus d'une fois le bonheur d'avoir découvert & prévenu des conspirations qui auroient fait succomber tous les oppresseurs sous le couteau de leurs esclaves. Ce châtiment, sans doute, étoit bien mérité par la double tyrannie de ces indignes ravisseurs des biens & de la liberté de tant de peuples.

XXXI. Car on ne s'avilira pas ici jusqu'à grossir la liste ignominieuse de ces écrivains qui consacrent leurs talents à justifier par la politique ce que réprouve la morale. Dans un siècle où tant d'erreurs sont courageusement démasquées, il seroit honteux de taire des vérités importantes à l'humanité. Si tout ce que nous avons déjà dit n'a paru tendre qu'à diminuer le poids de la servitude, c'est qu'il fal-

L'esclavage répugne à l'humanité, à la raison & à la justice.

loit

loit soulager d'abord des malheureux qu'on ne pouvoit délivrer ; c'est qu'il s'agissoit de convaincre leurs oppresseurs même , qu'ils étoient cruels au préjudice de leurs intérêts. Mais en attendant que de grandes révolutions fassent sentir l'évidence de cette vérité , il convient de s'élever plus haut. Démontrons d'avance qu'il n'est point de raison d'état qui puisse autoriser l'esclavage. Ne craignons pas de citer au tribunal de la lumière & de la justice éternelles , les Gouvernements qui tolèrent cette cruauté , ou qui ne rougissent pas même d'en faire la base de leur puissance.

Montesquieu n'a pu se résoudre à traiter sérieusement la question de l'esclavage. En effet , c'est dégrader la raison , que de l'employer , on ne dira pas à défendre , mais à combattre même un abus si contraire à la raison. Quiconque justifie un si odieux système , mérite du philosophe un profond mépris , & du negre un coup de poignard.

Si vous portez votre main sur moi , je me tue , disoit Clarisse à Lovelace ; & moi je dirois à celui qui attenteroit à ma liberté : si vous approchez , je vous poignarde ; & je raisonnerois mieux que Clarisse , parce que défendre ma liberté , ou , ce qui est la même chose , ma vie , est mon premier devoir , respecter celle d'autrui n'est que le second ; & que , toutes choses d'ailleurs égales , la mort d'un coupable est plus conforme à la justice que celle d'un innocent.

Dira-t-on que celui qui veut me rendre esclave n'est point coupable , qu'il use de ses droits ? Où sont-ils , ses droits ? qui leur a donné un caractère assez sacré pour faire taire les miens ? Je tiens de la nature le droit de me défendre ; elle ne t'a donc pas donné celui de m'attaquer. Que si tu te crois autorisé à m'opprimer , parce que tu es plus

fort & plus adroit que moi, ne te plains donc pas quand mes bras vigoureux ouvriront ton sein pour y chercher ton cœur; ne te plains pas, lorsque, dans tes entrailles déchirées, tu sentiras la mort que j'y aurai fait passer avec tes aliments. Je suis plus fort ou plus adroit que toi; sois à ton tour victime, expie maintenant le crime d'avoir été oppresseur.

Celui qui soutient le système de l'esclavage, est l'ennemi de toute l'espèce humaine. Il la partage en deux sociétés d'assassins légitimes; les oppresseurs, & les opprimés. Il vaudroit autant crier aux hommes: si vous voulez conserver votre vie, hâtez-vous de me l'arracher, car j'en veux à la vôtre.

Mais, dites-vous, le droit d'esclavage s'étend sur le travail & la liberté, non sur la vie. Eh quoi! le maître qui dispose de l'emploi de mes forces, ne dispose-t-il pas de mes jours, qui dépendent de l'usage volontaire & modéré de mes facultés? Qu'est-ce que l'existence pour celui qui n'en a pas la propriété? Je ne puis tuer mon esclave, mais je puis faire couler son sang goutte à goutte sous le fouet d'un bourreau; je puis l'accabler de douleurs, de travaux & de privations; je puis attaquer de toutes parts, & miner sourdement les principes & les ressorts de sa vie; je puis étouffer par des supplices lents, le germe malheureux qu'une négresse porte dans son sein. Ainsi les loix ne protègent l'esclave contre une mort prompte, que pour laisser à ma cruauté le droit de le faire mourir tous les jours.

Difons mieux. Le droit d'esclavage est celui de commettre toutes sortes de crimes: ceux qui attaquent la propriété; vous ne laissez pas à votre esclave celle de sa personne: ceux qui détruisent la sûreté; vous pouvez l'immoler à vos ca-

prices : ceux qui font frémir la pudeur... Tout mon sang se souleve à ces images horribles. Je hais, je fuis l'espèce humaine, composée de victimes & de bourreaux; & si elle ne doit pas devenir meilleure, puisse-t-elle s'anéantir!

Un mot encore, puisqu'il faut tout dire. Cartouche assis au pied d'un arbre dans une forêt profonde, calculant la recette & la dépense de son brigandage, les récompenses & les salaires de ses agents, & s'occupant avec eux d'idées de proportion & de justice distributive; Cartouche est-il fort différent de l'armateur, qui, courbé sur un comptoir, règle, la plume à la main, le nombre d'attentats qu'il peut faire commettre sur les côtes de Guinée; qui examine à loisir combien chaque negre lui coûtera de fusils à livrer, pour entretenir la guerre qui fournit les esclaves; de chaînes de fer pour le tenir garotté sur son vaisseau; de fouets, pour le faire travailler; combien lui vaudra chaque goutte de sang dont ce negre arrosera son habitation; si la negresse donnera plus à sa terre par les travaux de ses mains que par le travail de l'enfantement?... Que pensez-vous du parallele?... Le voleur attaque & prend l'argent; le négociant prend la personne même. L'un viole les institutions sociales, l'autre viole la nature. Oui, sans doute; & s'il existoit une religion qui autorisât, qui tolérât, ne fût-ce que par son silence, de pareilles horreurs; si, d'ailleurs, occupée de questions oiseuses ou séditieuses, elle ne tonnoit pas sans cesse contre les auteurs ou les instruments de cette tyrannie; si elle faisoit un crime à l'esclave de briser ses chaînes; si elle souffroit dans son sein le juge inique qui condamne le fugitif à la mort: si cette religion existoit, il faudroit en étouffer les Ministres sous les débris de leurs autels.

Mais les negres sont une espèce d'hommes nés pour

l'esclavage ; ils sont bornés , fourbes , méchants ; ils conviennent eux-mêmes de la supériorité de notre intelligence , & reconnoissent presque la justice de notre empire.

Les negres sont bornés ; parce que l'esclavage brise tous les ressorts de l'ame. Ils sont méchants ; pas assez avec vous. Ils sont fourbes ; parce qu'on ne doit pas la vérité à ses tyrans. Ils reconnoissent la supériorité de notre esprit ; parce que nous avons abusé de leur ignorance : la justice de notre empire , parce que nous avons abusé de leur foiblesse. J'aimerois autant dire , que les Indiens sont une espece d'hommes nés pour être écrasés ; parce qu'il y a chez eux des fanatiques , qui se précipitent sous les roues du char de leur idole , devant le temple de Jagernat.

Mais ces negres étoient nés esclaves. A qui , barbares , ferez-vous croire , qu'un homme peut être la propriété d'un Souverain , un fils la propriété d'un pere , une femme la propriété d'un mari , un domestique la propriété d'un maître , un negre la propriété d'un colon ?

Mais ces esclaves s'étoient vendus eux-mêmes. Jamais un homme a-t-il pu permettre , par un pacte ou par un ferment , à un autre homme , d'user & d'abuser de lui ! S'il a consenti ce pacte ou fait ce ferment , c'est dans un accès d'ignorance ou de folie ; & il en est relevé , au moment où il se connoît , où sa raison revient.

Mais ils avoient été pris à la guerre. Que vous importe ? laissez le vainqueur abuser comme il voudra de sa victoire. Pourquoi vous rendez-vous son complice ?

Mais c'étoient des criminels , condamnés dans leur pays à l'esclavage. Qui les avoit jugés ? Ignorez-vous que dans un Etat despotique , il n'y a de coupable que le despote ?

Le sujet d'un despote est , de même que l'esclave , dans un état contre nature. Tout ce qui contribue à y retenir

L'homme, est un attentat contre sa personne. Toutes les mains qui l'attachent à la tyrannie d'un seul, sont des mains ennemies. Or, voulez-vous savoir quels sont les auteurs ou les complices de cette violence? Tous ceux qui l'environnent. Sa mere, qui lui a donné les premières leçons de l'obéissance; son voisin, qui lui en a donné l'exemple; ses supérieurs, qui l'y ont forcé; ses égaux, qui l'y ont entraîné par leur opinion. Tous sont les ministres & les instruments de la tyrannie. Le tyran ne peut rien par lui-même; il n'est que le mobile des efforts que font tous ses sujets pour s'opprimer mutuellement. Il les entretient dans un état de guerre continuelle, qui rend légitimes les vols, les trahisons, les assassinats. Ainsi que le sang qui coule dans ses veines, tous les crimes partent de son cœur, & reviennent s'y concentrer. Caligula disoit, que si le genre humain n'avoit qu'une tête, il eût pris plaisir à la faire tomber. Socrate auroit dit, que si tous les crimes pouvoient se trouver sur une même tête, ce seroit celle-là qu'il faudroit abattre.

Hâtons-nous donc de substituer à l'aveugle férocité de nos peres, les lumieres de la raison & les sentiments de la nature. Brisons les chaînes de tant de victimes de notre cupidité, dussions-nous renoncer à un commerce qui n'a que l'injustice pour base, & que le luxe pour objet.

Mais non; il n'est pas besoin de faire le sacrifice de productions que l'habitude nous a rendues si cheres. Vous pouvez les tirer de vos colonies, sans les peupler d'esclaves. Ces productions peuvent être cultivées par des mains libres, & dès-lors consommées sans remords.

Les isles sont remplies de noirs, dont on a rompu les chaînes. Ils exploitent avec succès les petites habitations

qu'on leur a données, ou qu'ils ont acquises par leur industrie. Ceux de ces malheureux qui recouvreroient leur indépendance, vivroient en paix d'un semblable travail, libre & fructueux. Les serfs de Danemarck, qu'on vient d'affranchir, ont-ils abandonné leurs charrues ?

Craint-on que la facilité de vivre, sans agir, sur un sol naturellement fertile, de se passer de vêtements sous un ciel brûlant, plonge les hommes dans l'oïveté ? Pourquoi donc les habitants de l'Europe ne se bornent-ils pas aux travaux de première nécessité ? Pourquoi s'épuisent-ils dans des occupations laborieuses, qui ne satisfont que des fantaisies passagères ? Il est parmi nous mille professions plus pénibles les unes que les autres, qui sont l'ouvrage de nos institutions. Les loix ont fait éclore sur la terre un essaim de besoins factices, qui n'auroient jamais existé sans elles. En distribuant toutes les propriétés au gré de leur caprice, elles ont assujetti une infinité d'hommes à la volonté impérieuse de leurs semblables, au point de les faire chanter & danser pour vivre. Vous avez parmi vous des êtres faits comme vous, qui ont consenti à s'enterrer sous des montagnes pour vous fournir des métaux, du cuivre qui vous empoisonne peut-être : pourquoi voulez-vous que des negres soient moins dupes, moins foux que des Européens ?

En accordant à ces malheureux la liberté, mais successivement, comme une récompense de leur économie, de leur conduite, de leur travail, ayez soin de les asservir à vos loix & à vos mœurs, de leur offrir vos superfluités. Donnez-leur une patrie, des intérêts à combiner, des productions à faire naître, une consommation analogue à leurs goûts ; & vos colonies ne manqueront pas de bras, qui, foulagés de leurs chaînes, en feront plus actifs & plus robustes.

Pour renverser l'édifice de l'esclavage, étayé par des passions si universelles, par des loix si authentiques, par la rivalité des nations si puissantes, par des préjugés plus puissants encore, à quel tribunal porterons-nous la cause de l'humanité, que tant d'hommes trahissent de concert ? Rois de la terre, vous seuls pouvez faire cette révolution. Si vous ne vous jouez pas du reste des humains, si vous ne regardez pas la puissance des Souverains comme le droit d'un brigandage heureux, & l'obéissance des sujets comme une surprise faite à l'ignorance, pensez à vos devoirs. Refusez le sceau de votre autorité au trafic infâme & criminel d'hommes convertis en vils troupeaux ; & ce commerce disparaîtra. Réunissez une fois pour le bonheur du monde, vos forces & vos projets si souvent concertés pour sa ruine. Que si quelqu'un d'entre vous oseroit fonder sur la générosité de tous les autres l'espérance de sa richesse & de sa grandeur, c'est un ennemi du genre humain qu'il faut détruire. Portez chez lui le fer & le feu. Vos armées se rempliront du saint enthousiasme de l'humanité. Vous verrez alors quelle différence met la vertu, entre des hommes qui secourent des opprimés, & des mercénaires qui servent des tyrans.

Que dis-je ? Cessons de faire entendre la voix inutile de l'humanité aux peuples & à leurs maîtres : elle n'a peut-être jamais été consultée dans les opérations publiques. Eh bien ! si l'intérêt a seul des droits sur votre ame, nations de l'Europe, écoutez-moi encore. Vos esclaves n'ont besoin ni de votre générosité, ni de vos conseils, pour briser le joug sacrilège qui les opprime. La nature parle plus haut que la philosophie & que l'intérêt. Déjà quelques blancs massacrés ont expié une partie de nos crimes ; déjà se sont établies deux colonies de negres fugi-

tifs, que les traités & la force mettent à l'abri de vos attentats. Le poison a vengé de temps en temps quelques victimes. Plusieurs se sont dérobés par une mort volontaire à votre oppression. Ces entreprises sont autant de traits de lumière qui annoncent l'orage; & il ne manque aux negres qu'un chef assez courageux, pour les conduire à la vengeance & au carnage.

Où est-il ce grand homme, que la nature doit peut-être à l'honneur de l'espece humaine? Où est-il, ce Spartacus nouveau, qui ne trouvera point de Crassus? Alors disparaîtra le *code noir*; & que le *code blanc* fera terrible, si le vainqueur ne consulte que le droit de représailles!

En attendant cette révolution, les negres gémissent sous le joug des travaux, dont la peinture ne peut que nous intéresser de plus en plus à leur destinée.

XXXII. Le sol des îles de l'Amérique a très-peu de rapport avec le nôtre. Ses productions sont très-différentes, ainsi que la manière de les cultiver. A l'exception de quelques graines potageres, on n'y sème rien; tout s'y plante.

Travaux
des esclaves.

Comme le tabac fut la première production dont on s'occupa, que ses racines ne prennent point de profondeur, & que la moindre écorchure la fait périr, on n'employa qu'un simple grattoir pour préparer les terres qui devoient la recevoir, & pour extirper les mauvaises herbes qui l'auroient étouffée. Cet usage dure encore.

Lorsqu'on s'éleva à des cultures qui exigeoient plus de façons, & qui étoient moins délicates, on eut recours à la houe pour labourer & pour sarcler; mais elle ne fut pas employée sur tout l'espace qui devoit être mis en valeur. On se contenta de creuser un trou pour placer la plante.

L'inégalité du terrain, le plus communément rempli de côteaux, donna vraisemblablement naissance à cet usage. On put craindre que des pluies, qui tombent toujours en torrents, ne ruinaissent par des ravines, les terres remuées. L'indolence & le défaut des moyens dans les premiers temps, étendirent cette pratique aux plaines les plus unies, & l'habitude la consacra. Personne ne songeoit à s'en écarter. Enfin, quelques colons assez hardis pour s'élever au-dessus du préjugé, ont imaginé de se servir de la charrue ; & il est vraisemblable que cette méthode deviendra générale par-tout où elle sera praticable. Il n'est rien qui ne porte à le desirer & à l'espérer.

Toutes les terres des isles étoient vierges, lorsque les Européens entreprirent de les défricher. Les premières occupées donnent depuis long-temps moins de productions qu'on n'en retiroit au commencement. Celles qu'on a mises successivement en valeur, participent de cet épuisement plus ou moins, en raison de l'époque de leur défrichement. Quelle qu'ait été leur fertilité dans l'origine, toutes la perdent avec le temps ; & bientôt elles cesseront de répondre aux travaux des cultivateurs, si l'art ne vient au secours de la nature.

C'est un principe d'agriculture, généralement avoué par les physiciens, que la terre n'est vraiment productive, qu'autant qu'elle peut recevoir les influences de l'air & de tous les météores dirigés par ce puissant agent, tels que les brouillards, les rosées, les pluies. C'est aux labours, & à des labours fréquents, à lui procurer cet avantage : les isles le réclament avec instance & sans délai. C'est la saison humide qu'il faut choisir pour remuer ces terres, dont la sécheresse arrêteroit la fécondité. La pratique de la charrue ne sauroit avoir d'inconvénient dans les campa-

gues bien égales. On prévient le danger de voir les terrains en pente ravagés par les orages, en faisant les labours transversalement sur une ligne qui croiserait celle de la pente des côtes. Si la pente étoit si rapide, que les terres mises en valeur pussent être entraînées malgré les sillons, on ajouteroit d'espace en espace, & dans le même sens, de petites saignées plus profondes, qui romproient en partie la force & la vitesse que la roideur des collines ajoute à la chute des grosses pluies.

L'utilité de la charrue ne se borneroit pas à procurer aux plantes plus de suc végétal. Elle assureroit encore leurs produits. Les îles sont le pays des insectes; leur multiplication y est favorisée par une chaleur continuelle, & ils se succèdent sans interruption : on connoît l'étendue des ravages qu'ils font. Des labours fréquents & successifs fatigueroient ces espèces dévorantes, troubleroient leur reproduction, en feroient beaucoup périr, & détruiroient la plupart de leurs œufs. Peut-être ce moyen ne feroit-il pas suffisant contre les rats que les vaisseaux ont apportés d'Europe en Amérique, où ils se sont tellement multipliés, qu'ils détruisent souvent un tiers des récoltes. On pourroit appeler au secours l'activité des esclaves, & encourager leur vigilance par quelque gratification.

La pratique du labourage paroîtroit devoir amener l'usage des engrais; il est déjà connu sur la plupart des côtes. Celui qu'on emploie, se nomme varech; c'est une espèce de plante marine, qui, au temps de sa maturité, se détachant des eaux, est portée au rivage par le mouvement des ondes. Il est un grand principe de fécondité; mais employé sans préparation, il communique au sucre une âpreté désagréable, qui doit venir des sels imprégnés de parties huileuses qui abondent dans les plantes mari-

nes. Peut-être ne faudroit-il, pour faire cesser cette amertume, que brûler la plante, & l'employer en cendres. Les fels dégagés par cette opération de parties huileuses, & bien triturés par la végétation, circuleroient plutôt dans la canne de sucre, & lui porteroient des sucs plus purs.

Les terres intérieures n'ont commencé que depuis peu à être fumées. Le besoin étendra cette pratique indispensable; & avec le temps, le sol d'Amérique recevra les mêmes secours que le sol d'Europe; mais avec plus de difficulté. Dans des isles, où les troupeaux ne sont pas nombreux, & n'ont même que très-rarement le secours des étables, il faudra recourir à d'autres engrais, & les multiplier le plus qu'il sera possible, pour suppléer à la qualité par l'abondance. La plus grande ressource fera toujours dans les mauvaises herbes, dont il faut débarrasser continuellement les plantes utiles. On les ramassera, on les fera pourrir. Les colons qui cultivent le café ont donné l'exemple de cette méthode, mais avec l'indolence que la chaleur du climat répand dans le travail même. Ils ont accumulé des herbes au pied des cafiers, sans voir que ces herbes qu'on ne prenoit pas même la peine de couvrir de terre, échauffoient l'arbre & servoient d'asyle à des insectes qui le dévoroient. On n'a guère été moins négligent dans le soin des troupeaux.

Tous les quadrupèdes domestiques de l'Europe ont été portés en Amérique par les Espagnols; & c'est de leurs établissements que les colonies des autres nations les ont tirés. A l'exception du cochon qui, fait pour réussir dans les régions abondantes en fruits aquatiques, en insectes, en reptiles, est devenu plus grand & d'un meilleur goût, ces animaux ont tous dégénéré, & l'on n'en trouve dans les isles que de très-petites races. Quoique le vice du cli-

mat puisse avoir quelque part à cette dégradation, le défaut de foin en est peut-être la principale cause. Ils couchent toujours en plein champ. On ne leur donne jamais ni son ni avoine, & ils sont au verd toute l'année. On leur refuse jusqu'à l'attention de diviser les prairies en plusieurs quartiers, pour les faire passer alternativement de l'un dans l'autre. Ils paissent toujours sur le même espace, sans laisser à l'herbe le temps de renaître. Ces fourrages ne peuvent avoir qu'un suc aqueux & foible. Une végétation trop prompte les empêche d'être suffisamment digérés par la nature. Aussi les animaux destinés à la nourriture des hommes, ne donnent-ils qu'une chair coriace & sans substance.

Ceux qu'on réserve aux divers travaux, ne rendent qu'à peine un foible service. Les bœufs ne traînent que de légers fardeaux, & ne les traînent pas toute la journée. Ils sont toujours au nombre de quatre. On ne les attèle pas par la tête, mais par le col, à la manière d'Espagne. Ce n'est pas l'aiguillon, c'est le fouet qui les excite. Deux conducteurs reglent leur marche.

Lorsque les chemins ne permettent pas l'usage des voitures, les bœufs sont remplacés par les mulets. Ceux-ci sont bâtés d'une manière plus simple qu'en Europe, mais beaucoup moins solide. On leur met sur le dos un paillason auquel on suspend deux crochets de chaque côté, pris au hasard dans les bois. Ainsi équipés, ils portent au plus la moitié de ce que portent les nôtres, & font la moitié moins de chemin.

Le pas des chevaux n'est pas si lent. Ils ont conservé quelque chose de la vitesse, du feu, de la docilité des chevaux Andalous, dont ils tirent leur origine; mais leurs forces ne répondent pas à leur ardeur. On est réduit à les

multiplier beaucoup, pour en tirer le service qu'un petit nombre rendroit en Europe. Il faut en atteler trois ou quatre aux voitures extrêmement légères, dont les habitants aisés se servent pour des courses, qu'ils appellent des voyages, & qui ne feroient chez nous que des promenades.

On auroit empêché, retardé ou diminué la dégradation des animaux aux isles, si on eût eu l'attention de les renouveler par des races étrangères. Des étalons, venus de contrées plus froides ou plus chaudes, auroient corrigé à un certain point l'influence de la température, de la nourriture, de l'éducation. Avec les femelles du pays, ils auroient produit de nouvelles races d'autant meilleures, qu'ils feroient partis d'un climat plus différent de celui où ils auroient été portés.

Il est bien extraordinaire qu'une idée si simple ne soit venue à aucun colon; & qu'il n'y ait eu aucune législation assez occupée de ses intérêts, pour substituer dans ses établissements le bœuf à bosse au bœuf commun. Tous les gens instruits doivent se rappeler que le bœuf à bosse a le poil plus doux & plus lustré, le naturel moins lourd, moins brut que notre bœuf, & une intelligence, une docilité fort supérieures. Il est léger à la course, & il peut suppléer au cheval, puisqu'on le monte. Il se plaît autant dans les contrées méridionales, que celui dont nous nous servons aime les zones froides ou tempérées. On ne connoît que cette race dans les isles orientales, & dans la plus grande partie de l'Afrique. Si l'habitude prenoit moins d'empire qu'elle en a communément, même sur les Gouvernements les plus éclairés, on auroit vu que cet animal utile convenoit singulièrement au grand archipel de l'Amérique, & qu'il n'y avoit rien de si aisé que de le

tirer à peu de frais de la Côte d'or, ou de celle d'Angole.

Deux riches cultivateurs, également frappés, l'un à la Barbade, l'autre à Saint-Domingue, de la foiblesse des animaux de trait & de charge dont ils trouvoient l'usage établi, ont tenté de leur substituer le chameau. Cette expérience faite autrefois sans succès au Pérou par les Espagnols, n'a pas été heureuse, & ne devoit pas l'être. Il est connu que le chameau, quoique naturel aux pays chauds, craint les chaleurs excessives, & qu'il peut aussi peu réussir, aussi peu se perpétuer sous le ciel brûlant de la zone torride, que dans les zones tempérées. On auroit mieux fait de se tourner du côté du buffle.

Le buffle est un animal très-faible & d'un naturel violent. Il a des fantaisies brusques & fréquentes. Son cuir est solide, léger, presque impénétrable, & sa corne propre à beaucoup d'usages. On trouve sa chair noire & dure, désagréable au goût & à l'odorat. Le lait de la femelle est moins doux, mais plus abondant que celui de la vache. Nourri comme le bœuf, avec lequel il a une ressemblance marquée, il le surpasse prodigieusement en force & en vitesse. Deux buffles enchaînés à un chariot, au moyen d'un anneau qu'on leur passe dans le nez, traînent autant que quatre bœufs des plus vigoureux, & en moitié moins de temps. Ils doivent cette double supériorité à l'avantage d'avoir les jambes plus hautes, & une masse de corps plus considérable, dont tout le poids est employé à tirer, parce que leur col & leur tête se portent naturellement en-bas. Comme cet animal est originaire de la zone torride, & qu'il est plus gros, plus fort, plus docile à mesure qu'il habite des pays plus chauds, on n'a jamais dû douter qu'il ne pût être d'une grande utilité dans les Antilles, & qu'il

ne s'y perpétuât aisément. Il faut le croire, sur-tout depuis les heureuses expériences qui ont été faites à la Guyane.

L'indolence & la routine qui ont empêché la propagation des animaux domestiques, n'ont pas moins arrêté le succès de la transplantation de nos végétaux. On a porté successivement aux isles, plusieurs especes d'arbres fruitiers. Ceux qui n'ont pas péri, sont des especes de sauvages dont les fruits ne sont ni beaux ni bons. La plupart ont dégénéré fort vite; parce qu'on les a abandonnés à la force d'une végétation, toujours active, toujours excitée par la rosée abondante des nuits, par les vives chaleurs du jour, double principe de fécondité. Peut-être un observateur intelligent en auroit-il su profiter pour se procurer des fruits passables; mais on ne trouve pas de ces hommes dans les colonies. Si nos plantes potageres y ont réussi; si elles sont toujours renaissantes, toujours vertes, toujours mûres, c'est qu'elles n'ont pas eu à lutter contre le climat où elles rencontroient une terre humide & pâteuse qui leur est propre; c'est qu'elles n'exigeoient pas le moindre soin. Les sueurs des esclaves arrosent des productions plus utiles.

On a tourné les premiers travaux de ces malheureux vers les objets nécessaires pour la conservation de leur misérable existence. Excepté dans les isles occupées par les Espagnols, où les choses sont à peu près ce qu'elles étoient à l'arrivée des Européens dans le nouveau monde, les productions qui suffisoient aux sauvages, ont diminué, à mesure qu'on a abattu les forêts pour former des cultures. Il a fallu se procurer d'autres subsistances; & les principales qu'on a dû rechercher, ont été tirées du pays même des nouveaux consommateurs.

L'Afrique a fourni aux isles un arbrisseau qui s'éleve d'environ quatre pieds, qui vit quatre ans, & qui est utile pendant toute sa durée. Il porte des gouffes qui renferment cinq à six grains d'une espece de pois très-faine & très-nourrissante. Tout ce qui lui appartient, est précieux par quelque vertu. Sa fleur est béchique; ses feuilles, bouillies, s'appliquent sur les plaies; & de son bois réduit en cendres, on fait une lessive qui nettoye les ulceres, & dissipe les inflammations extérieures de la peau. On appelle cet arbrisse, pois d'Angole. Il réussit également, & dans les terres naturellement stériles, & dans celles dont on a épuisé les fels. Aussi les meilleurs administrateurs d'entre les colons, ne manquent-ils jamais d'en semer dans toutes les parties de leurs habitations, qui dans d'autres mains resteroient incultes.

Cependant, le présent le plus précieux que les isles aient reçu de l'Afrique, c'est le manioc. La plupart des historiens l'ont regardé comme une plante originaire d'Amérique. On ne voit pas trop sur quel fondement est appuyée cette opinion, quoiqu'assez généralement reçue. Mais la vérité en fût-elle démontrée, les Antilles n'en tiendroient pas moins le manioc des Européens qui l'y ont transporté avec les Africains qui s'en nourrissoient. Avant nos invasions, la communication du continent de l'Amérique avec ces isles étoit si peu de chose, qu'une production de la terre ferme pouvoit être ignorée dans l'archipel des Antilles. Ce qu'il y a de certain, c'est que les sauvages qui offrirent à nos premiers navigateurs des bananes, des ignames, des patates, ne leur présenterent point de manioc; c'est que les Caraïbes, concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent, l'on reçu de nous; c'est que le caractère des sauvages ne les rendoit pas propres à une culture

culture si suivie ; c'est que cette sorte de culture exige des champs très-découverts , & que dans les forêts dont ces isles étoient hérissées , on ne trouva pas des intervalles défrichés qui eussent plus de vingt-cinq toises en quarré. Enfin , ce qu'il y a de certain , c'est qu'on ne voit l'usage du manioc établi qu'après l'arrivée des noirs ; & que de temps immémorial , il forme la nourriture principale d'une grande partie de l'Afrique.

Quoi qu'il en soit , le manioc est une plante qui vient de bouture. On la place dans des fosses de cinq ou six pouces de profondeur , qu'on remplit de la terre même qu'on en avoit tirée. Ces fosses sont éloignées les unes des autres de deux pieds ou deux pieds & demi , selon la nature du terrain. L'arbusse s'élève un peu plus que la hauteur de l'homme , & son tronc est à peu près gros comme le bras. A mesure qu'il croît , les feuilles basses tombent , & il n'en reste que vers le sommet. Son bois est mol & cassant.

C'est une plante délicate. La culture en est pénible. Le voisinage de toutes sortes d'herbes l'incommode. Il lui faut un terrain sec & léger. Son fruit est à sa racine ; & si cette racine est ébranlée par l'agitation que le vent occasionne au corps de la plante , le fruit ne se forme qu'imparfaitement. Il emploie dix-huit mois à croître ou à mûrir.

On ne peut le faire servir à la nourriture des hommes , qu'après lui avoir donné une préparation très-fatigante. Il faut en ratifier la première peau , le laver , le raper , le presser pour extraire les parties aqueuses qui sont un poison froid , contre lequel il n'y a aucun remède connu. La cuisson acheve de faire évaporer ce qui pouvoit y rester du principe de mort qu'il renfermoit. Lorsqu'il ne paroît

plus de fumée, on l'ôte de dessus la platine de fer où on l'a fait cuire, & on le laisse refroidir. Des expériences répétées ont démontré qu'il étoit presque aussi dangereux de le manger chaud que de le manger crud.

La racine de maniôc rapée & réduite en petits grains par la cuisson, s'appelle farine de manioc. On donne le nom de cassave à la pâte de manioc, changée en gâteau par la seule attention de la faire cuire sans la remuer. Il y auroit du danger de manger autant de cassave que de farine, parce que la cassave est beaucoup moins cuite. L'une & l'autre se conservent long-temps, & sont très-nourrissantes, mais d'une digestion un peu difficile. Quoiqu'elles paroissent d'abord insipides, il se trouve un grand nombre de blancs nés aux isles, qui les préfèrent au meilleur froment. Tous les Espagnols généralement en font un usage habituel. Le François en nourrit ses esclaves. Les autres peuples Européens qui ont formé des établissemens aux isles, ne connoissent que peu le manioc. C'est de l'Amérique septentrionale que ces colonies reçoivent leur subsistance; de sorte que si par quelque événement, qui est très-possible, leur liaison avec cette fertile contrée étoit interrompue pendant quatre mois, elles seroient réduites à mourir de faim. Une avidité sans bornes ferme les yeux des colons insulaires sur ce danger imminent. Tous, ou presque tous, trouvent avantageux de tourner l'activité entière de leurs esclaves, vers les productions qui entrent dans le commerce. Les principales sont le cacao, le rocou, le coton, l'indigo, le café. On parlera ailleurs de leur culture, de leur valeur, de leur destination. L'attention du lecteur ne sera fixée ici que sur le sucre, dont le produit seul est plus important que celui de toutes les autres denrées réunies.

La canne qui donne le sucre est une espece de roseau , qui s'éleve communément à huit ou neuf pieds , en y comprenant les feuilles qui sortent de son sommet. Sa grosseur la plus ordinaire est de deux à quatre pouces. Elle est couverte d'une écorce peu dure, qui renferme une matiere spongieuse. Des nœuds la coupent par intervalles, comme pour la renforcer & la soutenir; mais sans empêcher la circulation de la sève, parce qu'ils sont mous & moëlleux dans l'intérieur.

Cette plante est cultivée de toute ancienneté dans quelques contrées de l'Asie & de l'Afrique. Vers le milieu du douzieme siecle, on en enrichit la Sicile, d'où elle passa dans les Provinces méridionales de l'Espagne. Elle fut depuis naturalisée à Madere & aux Canaries. C'est de ces isles qu'on la tira pour la porter dans le nouveau monde, où elle a aussi-bien prospéré que si elle en étoit originaire.

Toutes les terres ne lui conviennent pas également. Celles qui sont grasses & fortes, basses & marécageuses, environnées de bois, ou nouvellement défrichées, ne produisent, malgré la grosseur & la longueur des cannes, qu'un suc aqueux, peu sucré, de mauvaise qualité, difficile à cuire, à purifier & à conserver. Les cannes plantées dans un terrain où elles trouvent bientôt le tuf ou le roc, n'ont qu'une durée fort courte, & ne donnent que peu de sucre. Un sol léger, poreux & profond, est celui que la nature a destiné à cette production.

La méthode général pour l'obtenir, est de préparer un grand champ; de faire à trois pieds de distance l'une de l'autre, des tranchées qui ayent dix-huit pouces de long, douze de large, & six de profondeur; d'y coucher deux, & quelquefois trois boutures d'environ un pied chacune,

tirées de la partie supérieure de la canne, & de les couvrir légèrement de terre. Il sort de chacun des nœuds qui se trouvent dans les boutures une tige qui, avec le temps, devient canne à sucre.

On doit avoir l'attention de la débarrasser continuellement des mauvaises herbes, qui ne manquent jamais de naître autour d'elle. Ce travail ne dure que six mois. Les cannes sont alors assez touffues & assez voisines les unes des autres pour faire périr tout ce qui pourroit nuire à leur fécondité. On les laisse croître ordinairement dix-huit mois; ce n'est guère qu'à cette époque qu'on les coupe.

Il sort de leur souche des rejettons qui sont coupés à leur tour quinze mois après. Cette seconde coupe ne donne guère que la moitié du produit de la première. On en fait quelquefois une troisième, & même une quatrième, qui sont toujours moindres progressivement, quelle que soit la bonté du sol. Aussi n'y a-t-il que le défaut de bras pour replanter son champ, qui puisse obliger un cultivateur actif à demander à sa canne plus de deux récoltes.

Elle ne se font pas dans toutes les colonies, à la même époque. Dans les établissements François, Danois, Espagnols, Hollandois, elles commencent en janvier, & continuent jusqu'en octobre. Cette méthode ne suppose pas une saison fixe pour la maturité de la canne. Cependant cette plante doit avoir comme les autres ses progrès; & on remarque très-bien qu'elle est en fleur dans les mois de novembre & de décembre. Il doit résulter de l'usage de ces nations qui ne cessent point de récolter pendant dix mois, qu'elles coupent des cannes, tantôt prématurées, & tantôt trop mûres. Dès-lors le fruit n'a pas les qualités requises. Cette récolte doit avoir une saison

fixe, & c'est vraisemblablement dans les mois de mars & d'avril, où tous les fruits doux sont mûrs, tandis que les fruits aigres ne mûrissent qu'aux mois de juillet & d'août.

Les Anglois coupent leurs cannes en mars & en avril. Ce n'est pas cependant la raison de maturité qui les détermine. La sécheresse qui regne dans leurs îles, leur rend les pluies qui tombent en septembre nécessaires pour planter; & comme la canne est dix-huit mois à croître, cette époque ramène toujours leur récolte au point de maturité.

Pour extraire le suc des cannes coupées, ce qui doit se faire dans vingt-quatre heures, sans quoi il s'aigriroit, on les met entre deux cylindres de fer ou de cuivre, posés perpendiculairement sur une table immobile. Le mouvement de ces cylindres est déterminé par une roue horizontale que des bœufs ou des chevaux font tourner; mais dans les moulins à eau, cette roue horizontale tire son mouvement d'une roue perpendiculaire dont la circonférence, présentée au courant de l'eau, reçoit une impression qui la fait mouvoir sur son axe; de la droite à la gauche, si le courant de l'eau frappe la partie supérieure de la roue; de la gauche à la droite, si le courant frappe la partie inférieure.

Du réservoir où le suc de la canne est reçu, il tombe dans une chaudière où l'on fait évaporer les parties d'eau les plus faciles à se détacher. Cette liqueur est versée dans une autre chaudière, où un feu modéré lui fait jeter sa première écume. Lorsqu'elle a perdu sa glutinosité, on la fait passer dans une troisième chaudière, où elle jette beaucoup plus d'écume à un degré plus fort de chaleur. Enfin on lui donne le dernier degré de cuisson dans une

quatrième chaudière, dont le feu est à celui de la première comme trois à un.

Ce dernier feu décide du sort de l'opération. S'il a été bien conduit, le sucre forme des cristaux plus ou moins gros, plus ou moins brillants, à raison de la plus grande, ou de la moindre quantité d'huile qui les salit. Si le feu a été trop poussé, la matière se réduit à un extrait noir & charbonneux qui ne peut plus fournir de sel essentiel. Si le feu a été trop modéré, il reste une quantité considérable d'huiles étrangères qui marquent le sucre, le rendent gras & noirâtre; de sorte que quand on veut le dessécher, il devient toujours poreux, parce que les intervalles qu'occupaient les huiles, restent vuides.

Aussi-tôt que le sucre est refroidi, on le verse dans des vases de terre faits en cône. La base du cône est découverte, son sommet est percé d'un trou, & on fait écouler par ce trou l'eau qui n'a pu fournir des cristaux. C'est ce qu'on nomme le syrop. Après l'écoulement, on a du sucre brut. Il est gras, il est brun, il est mou.

La plupart des îles laissent à l'Europe le soin de donner au sucre les autres préparations nécessaires pour en faire usage. Cette pratique leur épargne des bâtiments coûteux. Elle laisse plus de noirs à employer aux travaux des terres. Elle permet de récolter sans interruption deux ou trois mois de suite. Elle emploie un plus grand nombre de navires pour l'exportation.

Les seuls colons François ont cru de leur intérêt de donner à leurs sucres une autre façon. Quelle que puisse être la perfection de la cuite du suc de la canne, il reste toujours une infinité de parties étrangères accrochées aux sels du sucre, auquel elles paroissent être ce que la lie est au vin. Elles lui donnent une couleur terne & un goût

de tartre, dont on cherche à le dépouiller par une opération appelée *terrage*. Elle consiste à remettre le sucre brut dans un nouveau vase de terre, en tout semblable à celui dont nous avons parlé. On couvre la surface du sucre dans toute l'étendue de la base du cône, d'une marne blanche qu'on arrose d'eau. En se filtrant à travers cette marne, l'eau entraîne une portion de terre calcaire, qu'elle promène sur les différentes molécules salines, où cette terre rencontre des matières grasses auxquelles elle s'unit. On fait ensuite écouler cette eau par l'ouverture du sommet du moule, & on a un second syrop qu'on nomme *melasse*, & qui est d'autant plus mauvais que le sucre étoit plus beau, c'est-à-dire, qu'il contenoit moins d'huile étrangère à sa nature : car alors la terre calcaire dissoute par l'eau, passe seule & fait sentir toute son âcreté.

Ce terrage est suivi d'une dernière préparation qui s'opère par le feu, & qui a pour objet de faire évaporer l'humidité dont les sels se sont imprégnés pendant le terrage. Pour y parvenir, on fait sortir la forme du sucre du vase conique de terre ; on la transporte dans une étuve qui reçoit d'un fourneau de fer une chaleur douce & graduelle, & on l'y laisse jusqu'à ce que le sucre soit très-sec ; ce qui arrive ordinairement au bout de trois semaines.

Quoique les frais qu'exige cette opération soient perdus en général pour la chose, puisque le sucre terré est communément raffiné en Europe de la même manière que le sucre brut ; cependant tous les habitants des îles Françaises qui sont en état de purifier ainsi leurs sucres, ne manquent guère de prendre ce soin. Ils y trouvent l'avantage inappréciable pour une nation dont la marine militaire est foible, de faire passer en temps de guerre de plus grandes valeurs dans leur métropole avec un moins

dre nombre de bâtimens que s'ils ne faisoient que du sucre brut.

On peut juger d'après celui-ci, mais beaucoup mieux d'après le sucre terré, de quelle sorte de fels il est composé. Si le sol où la canne a été plantée est solide, pierreux, incliné, les fels seront blancs, angulaires, & les grains fort gros. Si le sol est marneux, sa blancheur sera la même; mais les grains, taillés sur moins de faces, réfléchiront moins de lumière. Si le sol est gras & spongieux, les grains seront à peu près sphériques, la couleur sera terne, le sucre fuira sous le doigt sans y laisser de sentiment. Ce dernier sucre est réputé de la plus mauvaise espèce.

Quelle qu'en soit la raison, les lieux exposés au nord produisent le meilleur sucre, & les terrains marneux en donnent davantage. Les préparations qu'exige le sucre qui pousse dans ces deux espèces de sol, sont moins longues & moins laborieuses, qu'elles ne le sont pour le sucre produit dans une terre grasse. Mais ces principes sont sujets à des modifications infinies, dont la recherche n'appartient qu'à des chimistes, ou à des cultivateurs très-attentifs.

La canne fournit, outre le sucre, des syrops qui valent le douzième du prix des sucres. Le syrop de meilleure qualité est celui qui coule d'un premier vase dans un second, lorsqu'on fait le sucre brut. Il est composé de matières grossières qui entraînent avec elles des fels de sucre, soit qu'elles les contiennent, soit qu'elles les aient détachés dans leur passage. Le syrop inférieur, plus amer & en moindre quantité, est formé par l'eau qui entraîne les parties tartreuses & terrestres du sucre, lorsqu'on le lessive. Par le moyen du feu, on tire encore quelque sucre du premier

fyrop, qui, après cette opération, est moins estimé que le second.

Tous deux sont consommés dans le nord de l'Europe, où ils tiennent lieu de beurre & de sucre au peuple. L'Amérique septentrionale en fait le même usage, & de plus, s'en sert pour donner de la fermentation & un goût agréable à une boisson nommée *Pruff*, qui n'est autre chose qu'une infusion d'une écorce d'arbre.

Ce fyrop est encore plus utile, par le secret qu'on a trouvé de le convertir, en le distillant, en une eau-de-vie que les Anglois appellent *Rum*, & les François *Taffia*. Cette opération, très-simple, se fait en mêlant un tiers de fyrop avec deux tiers d'eau. Lorsque ces deux substances ont suffisamment fermenté, ce qui arrive ordinairement au bout de douze ou quinze jours, elles sont mises dans un alambic bien net où la distillation se fait à l'ordinaire. La liqueur qu'on en retire est égale à la quantité de fyrop qui a été employée.

Telle est la méthode à laquelle, après beaucoup d'expériences & de variations, toutes les isles se sont généralement arrêtées pour la culture du sucre. Elle est bonne sans doute; mais peut-être n'est-elle pas arrivée au degré de perfection dont elle est susceptible. On peut conjecturer que, si au-lieu de planter les cannes en de grands champs d'une seule piece, on distribuoit un terrain par division de dix toises, laissant entre deux divisions plantées une division d'intervalle sans culture, il en résulteroit de grands avantages. Dans la pratique actuelle, il n'y a que les cannes des bordures qui soient d'une belle venue, & qui mûrissent à propos. Celles du milieu sont en partie avortées & mûrissent mal, parce qu'elles sont privées du courant de l'air, qui n'agit que par son poids, & parvient ra-

rement au pied de ces cannes toujours couvert par les feuilles.

Dans ce nouveau système de plantation, les portions de terre qui auroient reposé, seroient plus propres à la reproduction; lorsqu'on auroit récolté les divisions plantées, qui à leur tour auroient du repos. Il est à présumer que par cette méthode on obtiendrait autant de sucre que par la routine actuelle, avec cet avantage de plus, qu'elle exigeroit moins d'esclaves pour l'exploitation. On peut juger de ce que vaudroit alors la culture du sucre, par ce qu'elle rend aujourd'hui malgré son imperfection.

Dans une habitation établie sur un bon sol, & suffisamment pourvue de noirs, de bestiaux, de toutes les choses nécessaires, deux hommes exploitent un quarré de cannes, c'est-à-dire, cent pas géométriques en tout sens. Ce quarré doit donner communément soixante quintaux de sucre brut. Le prix moyen du quintal rendu en Europe sera de vingt livres, déduction faite de tous fraix. Voilà donc un revenu de six cents francs pour le travail de chaque homme. Cent cinquante livres, auxquelles on joindra le prix des syrops & des tassias, suffiront aux dépenses d'exploitation; c'est-à-dire, à la nourriture des esclaves, à leur dépérissement, à leurs maladies, à leurs vêtements, à la réparation des ustensiles, aux accidents même. Le produit net d'un arpent & demi de terre sera donc de quatre cents cinquante livres. On trouveroit difficilement une culture plus avantageuse.

On peut même objecter que c'est en mettre le produit au-dessous de sa valeur réelle, parce qu'un quarré de cannes n'occupe pas deux hommes. Mais ceux qui feroient cette objection, doivent observer que la fabrique du sucre exige d'autres travaux que ceux de sa culture, & par con-

féquent des ouvriers employés ailleurs que dans les champs. L'estime & la compensation de ces différents genres de service, obligent à défalquer du produit d'un quarré de plantation, les fraix de l'entretien de deux hommes.

C'est principalement avec leur sucre, que les isles se procurent tout ce qui convient ou qui plaît à leurs colons. Elles tirent de l'Europe des farines, des boissons, des viandes salées, des soieries, des toiles, des clincailleries; tout ce qui forme leur vêtement, leur nourriture, leur ameublement, leur parure, leurs commodités, leurs fantaisies même. Leurs consommations en tout genre sont prodigieuses, & doivent influencer nécessairement dans les mœurs des habitants, la plupart assez riches pour se les permettre.

Il semble que les Européens transplantés dans les isles. XXXIII. de l'Amérique, ne devroient pas avoir moins dégénéré que les animaux qu'ils y ont fait passer. Le climat agit sur tous les êtres vivants. Mais les hommes sont moins immédiatement soumis à la nature, & résistent à son influence, parce qu'ils sont, de tous les êtres, ceux qui ont le plus de moral. Les premiers colons établis dans les Antilles, corrigèrent l'activité d'un nouveau ciel & d'un nouveau sol, par les commodités qu'ils pouvoient tirer d'un commerce toujours ouvert avec leur ancienne patrie. Ils apprirent à se loger & à se nourrir, de la manière la plus convenable à leur changement de situation. Ils retinrent des habitudes de leur éducation, tout ce qui pouvoit s'accorder avec les loix physiques de l'air qu'ils respiroient. Avec eux, ils transporterent en Amérique les aliments, les usages d'Europe, & familiariserent ensemble des êtres & des productions que la nature avoit séparés par un intervalle équivalent à la largeur d'une zone. Mais de toutes

Caractere
des Euro-
péens éta-
blis aux
isles.

leurs coutumes primitives, la plus salutaire peut-être, fut celle de mêler & de diviser les races par le mariage.

Toutes les nations, même les moins policées, ont profité l'union des sexes entre les enfants de la même famille; soit que l'expérience ou le préjugé leur ait dicté cette loi, soit que le hasard y conduise naturellement. Des êtres élevés ensemble dès l'enfance, accoutumés à se voir sans cesse, contractent plutôt dans cette familiarité l'indifférence qui naît de l'habitude, que ce sentiment vif & impétueux de sympathie qui rapproche tout-à-coup deux êtres qui ne se sont jamais vus. Si dans la vie sauvage la faim divise les familles, l'amour les aura sans doute réunies. L'histoire fabuleuse ou vraie de l'enlèvement des Sabinés, montre que le mariage a été la première alliance des nations. Ainsi le sang se fera mêlé de proche en proche, ou par les rencontres fortuites d'une vie errante, ou par les conventions & les convenances des peuplades fixes. L'avantage physique de croiser les races entre les hommes comme entre les animaux, pour empêcher l'espèce de s'abâtardir, est le fruit d'une expérience tardive, postérieure à l'utilité reconnue d'unir les familles, pour cimenter la paix des sociétés. Les tyrans ont su de bonne heure jusqu'à quel point il leur convenoit de séparer & de rapprocher leurs sujets entr'eux, afin de les tenir dans la dépendance. Ils ont séparé les conditions par des préjugés; parce que cette ligne de division entr'elles étoit un lien de soumission envers le Souverain, qui les balançoit & les contenoit par leur haine & leur opposition mutuelles. Ils ont rapproché les familles dans chaque condition; parce que cette union étouffoit un germe éternel de dissension, contraire à tout esprit de société nationale. Ainsi le mê-

lange des races & des familles par le mariage, s'est combiné sur les institutions politiques, beaucoup plus encore que d'après les vues de la nature.

Mais quels que soient le principe physique & le but moral de cet usage, il fut observé par les Européens qui voulurent se perpétuer dans les îles. La plupart se marièrent, ou dans leur patrie, avant de passer dans le nouveau monde, ou avec des personnes qui y débarquoient. L'Européen alla épouser une Créole, ou le Créole alla épouser l'Européenne, que le sort ou sa famille amenoient en Amérique. De cette heureuse association s'est formé un caractère particulier, qui distingue dans les deux mondes l'homme né sous le ciel du nouveau, mais de parents issus de l'un & de l'autre. On tracera les traits de ce caractère avec d'autant plus de confiance, qu'ils seront puisés dans les écrits d'un observateur profond, qui nous a déjà fourni quelques particularités d'histoire naturelle.

Les Créoles sont en général bien faits. A peine en voit-on un seul affligé des difformités si communes dans les autres climats. Ils ont tous dans les membres une souplesse extrême; soit qu'on doive l'attribuer à une constitution organique, propre aux pays chauds, à l'usage de les élever sans les entraves du maillot ou de nos coiffes, ou aux exercices qui leur sont familiers dès l'enfance. Cependant leur teint n'a jamais cet air de vie & de fraîcheur, qui tient de plus près à la beauté que des traits réguliers. Leur santé ressemble pour la couleur à la convalescence; mais cette teinte livide, plus ou moins foncée, est à-peu-près celle de nos peuples méridionaux.

Leur intrépidité s'est signalée à la guerre par une continuité d'actions brillantes. Il n'y auroit pas de meilleurs soldats, s'ils étoient plus capables de discipline.

L'histoire ne leur reproche aucune de ces lâchetés, de ces trahisons, de ces bassesses, qui souillent les annales de tous les peuples. A peine citeroit-on un crime honteux, qu'ait commis un Créole.

Tous les étrangers, sans exception, trouvent dans les isles une hospitalité prévenante & généreuse. Cette utile vertu se pratique avec une ostentation, qui prouve au moins l'honneur qu'on y attache. Ce penchant naturel à la bienfaisance, exclut l'avarice; les Créoles sont faciles en affaires.

La dissimulation, les ruses, les soupçons, n'entrent jamais dans leur âme. Glorieux de leur franchise, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, & leur extrême vivacité, écartent de leur commerce ces mystères & ces réserves qui étouffent la bonté du caractère, éteignent l'esprit social, & rétrécissent la sensibilité.

Une imagination ardente qui ne peut souffrir aucune contrainte, les rend indépendants & inconstants dans leurs goûts. Elle les entraîne au plaisir avec une impétuosité toujours nouvelle, à laquelle ils sacrifient, & leur fortune, & tout leur être.

Une pénétration singulière, une prompte facilité à saisir toutes les idées & à les rendre avec feu; la force de combiner, jointe au talent d'observer; un mélange heureux de toutes les qualités de l'esprit & du caractère, qui rendent l'homme capable des plus grandes choses, leur fera tout oser, quand l'oppression les y aura forcés.

L'air dévorant & salin des Antilles, prive les femmes de ce coloris animé, qui fait l'éclat de leur sexe. Mais elles ont une blancheur tendre, qui laisse aux yeux tout leur pouvoir d'agir, de porter dans les âmes ces traits profonds dont rien ne peut défendre. Extrêmement sobres,

tandis que les hommes consomment à proportion des chaleurs qui les épuisent, elles n'aiment que l'usage du chocolat, du café, de ces liqueurs spiritueuses qui redonnent aux organes le ton & la vigueur que le climat énerve.

Elles sont très-fécondes, souvent meres de dix ou douze enfants. Cette propagation vient de l'amour qui les attache fortement à l'homme qu'elles possèdent, mais qui les rejette promptement vers un autre, dès que la mort a rompu les nœuds d'un premier ou d'un second hymen.

Jalouses jusqu'à la fureur, elles sont rarement infidelles. L'indolence qui leur fait négliger les moyens de plaire, le goût des hommes pour les négresses, une manière de vivre, isolée ou publique, qui éloigne les occasions & les dangers de la galanterie, voilà les meilleurs soutiens de la vertu des femmes.

L'espèce de solitude où elles sont dans leurs habitations, leur donne une grande timidité, qui les embarrasse dans le commerce du monde. Elles contractent de bonne heure un défaut d'émulation & de volonté, qui les empêche de cultiver les talents agréables de l'éducation. Elles semblent n'avoir de force ni de goût que pour la danse, qui les porte & les anime sans doute à des plaisirs encore plus vifs. Cet instinct de volupté les suit dans tous les âges; soit qu'elles y retrouvent le souvenir, ou quelque sensation de leur jeunesse, soit pour d'autres raisons qui ne nous sont pas connues.

De ce tempérament naît un caractère extrêmement sensible & compatissant pour les maux, jusqu'à ne pouvoir en supporter la vue; mais en même-temps exigeant & sévère pour le service des domestiques qui sont attachés à leur personne. Plus despotiques, plus inexorables envers

leurs esclaves, que les hommes même, il ne leur coûte rien d'ordonner des châtimens, dont la vue seroit pour elles une punition & une leçon, si jamais elles en étoient les témoins.

C'est de cet esclavage des negres, que les Créoles tirent peut-être en partie un certain caractère, qui les fait paroître bisarres, fantasques, & d'une société peu goûtée en Europe. A peine peuvent-ils marcher dans l'enfance, qu'ils voyent autour d'eux des hommes grands & robustes, destinés à deviner, à prévenir leur volonté. Ce premier coup d'œil doit leur donner d'eux-mêmes l'opinion la plus extravagante. Rarement exposés à trouver de la résistance dans leurs fantaisies, même injustes, ils prennent un esprit de présomption, de tyrannie & de mépris, pour une grande portion du genre humain. Rien n'est plus insolent que l'homme qui vit presque toujours avec ses inférieurs; mais quand ceux-ci sont des esclaves, accoutumés à servir des enfans, à craindre jusqu'à des cris qui doivent leur attirer des châtimens, que peuvent devenir des maîtres qui n'ont jamais obéi, des méchants qui n'ont jamais été punis, des foux qui mettent des hommes à la chaîne?

Une idolâtrie si cruellement indulgente, donne aux Américains cet orgueil qu'on doit haïr en Europe, où plus d'égalité entre les hommes, leur apprend à se respecter davantage. Elevés sans connoître la peine ni le travail, ils ne savent, ni surmonter un obstacle, ni supporter une contradiction. La nature leur a tout donné, & la fortune ne leur a rien refusé. A cet égard, semblables à la plupart des Rois, ce sont des êtres malheureux, de n'avoir jamais éprouvé l'adversité. Sans le climat qui les porte violemment à l'amour, ils ne goûteroient aucun
vrai

vrai plaisir de l'ame : encore n'ont-ils guere le bonheur de concevoir de ces passions qui , traversées par les obstacles & les refus , se nourrissent de larmes , & vivent de vertus. Sans les loix de l'Europe qui les gouvernent par leurs besoins , & répriment ou gênent leur excessive indépendance , ils tomberoient dans une mollesse qui les rendroit tôt ou tard les victimes de leur propre tyrannie , ou dans une anarchie qui bouleverseroit tous les fondemens de leur société.

Mais s'ils cessoient un jour d'avoir des negres pour esclaves , & des Rois éloignés pour maîtres , ce seroit peut-être le peuple le plus étonnant qu'on eût vu briller sur la terre. L'esprit de liberté qu'ils puiseroient au berceau , les lumieres & les talents qu'ils hériteroient de l'Europe , l'activité que leur donneroient de nombreux ennemis à repousser , de grandes populations à former , un riche commerce à fonder sur une immense culture , des états , des sociétés à créer , des maximes , des loix & des mœurs à établir sur la base éternelle de la raison ; tous ces ressorts feroient peut-être d'une race équivoque & mêlée , la nation la plus florissante que la philosophie & l'humanité puissent desirer pour le bonheur de la terre.

S'il arrive quelque heureuse révolution dans le monde , ce sera par l'Amérique. Après avoir été dévasté , ce monde nouveau doit fleurir à son tour , & peut-être commander à l'ancien. Il sera l'asyle de nos peuples foulés par la politique , ou chassés par la guerre. Les habitants sauvages s'y policeront , & les étrangers opprimés y deviendront libres. Mais il faut que ce changement soit préparé par des fermentations , des secousses , des malheurs même , & qu'une éducation laborieuse & pénible dispose les esprits à souffrir & à agir.

Jeunes Créoles, venez vous exercer en Europe, y pratiquer ce que nous enseignons, y recueillir dans les restes précieux de nos antiques mœurs, cette vigueur que nous avons perdue, y étudier notre foiblesse, & puiser dans nos folies même, ces leçons de sagesse qui font éclore les grands événements. Laissez en Amérique vos negres, dont la condition afflige nos regards, & dont le sang peut-être se mêle à tous les levains qui altèrent, corrompent & détruisent notre population. Fuyez une éducation de tyrannie, de mollesse & de vice que vous donne l'habitude de vivre avec des esclaves, dont l'abrutissement ne vous inspire aucun des sentiments de grandeur & de vertu qui font naître les peuples célèbres. L'Amérique a versé toutes les sources de la corruption sur l'Europe. Pour achever sa vengeance, il faut qu'elle en tire tous les instruments de sa prospérité. Détruite par nos crimes, elle doit renaître par nos vices.

La nature semble avoir destiné les Américains à plus de bonheur que les Européens. On connoît à peine dans les isles, la goutte, la gravelle, la pierre, les apoplexies, les pleurésies, les fluxions de poitrine, les maladies sans nombre dont l'hyver est la cause. Aucun de ces fléaux de l'espèce humaine, ailleurs si meurtriers, n'y a jamais fait le moindre ravage. Il suffit d'avoir triomphé de l'air du pays, & d'être parvenu au-dessus de l'âge moyen, pour être comme assuré d'une longue & paisible carrière. La vieillesse n'y est pas caduque, languissante, assiégée des infirmités qui l'affligent dans nos climats.

XXXIV.
Maladies
auxquel-
les les Eu-
ropéens
sont ex-
posés aux
isles.

Cependant celui des Antilles attaque les enfants nouveaux nés, d'un mal qui semble renfermé dans la Zone-Torride. On l'appelle *Tetanos*. Si l'enfant reçoit les impressions de l'air ou du vent, si la chambre où il vient de

naître est exposée à la fumée, à trop de chaleur ou de fraîcheur, le mal se déclare aussi-tôt. Il commence par la mâchoire, qui se roidit & se resserre au point de ne pouvoir plus s'ouvrir. Cette convulsion passe bientôt aux autres parties du corps. L'enfant meurt, faute de pouvoir prendre de nourriture. S'il échappe à ce péril qui menace les neuf premiers jours de sa vie, il n'a plus à craindre aucun autre accident. Les douceurs qu'on lui permet, même avant le sevrage qui arrive au bout d'un an, l'usage du café au lait, du chocolat, du vin, mais sur-tout du sucre & des confitures; ces douceurs si pernicieuses à nos enfants, sont offertes à ceux de l'Amérique par la nature, qui les accoutume de bonne heure aux productions de leur climat.

Le sexe, foible & délicat, a ses maux comme ses charmes. Dans les isles, c'est un affoiblissement, un anéantissement presque total de ses forces; une aversion insurmontable pour tout ce qui est sain; une passion déordonnée pour tout ce qui nuit à sa santé. Les aliments fâlés ou épicés sont les seuls que l'on goûte & que l'on recherche. Cette maladie est une vraie cachexie, qui dégénère communément en hydropisie. On l'attribue à la diminution des menstrues dans les femmes qui arrivent d'Europe, & à la foiblesse ou à la privation totale de cet écoulement périodique dans les femmes Créoles.

Les hommes plus robustes, ont des maux plus cruels. Ils sont exposés sous ce voisinage de l'Equateur, à une fièvre chaude & maligne, connue sous des noms différents, & manifestée par des hémorrhagies. Le sang qui bouillonne sous les rayons ardents du soleil, s'y déborde par le nez, par les yeux, par les autres parties du corps. La nature dans les climats tempérés ne va pas si vite,

qu'elle ne donne dans les maladies les plus aiguës, le temps d'observer & de suivre le cours qu'elle prend. Elle est si prompte aux isles, que si l'on tarde à saisir la maladie dès l'instant qu'elle se déclare, elle est infailliblement mortelle. Aussi faut-il dans vingt-quatre heures soutenir quinze & dix-huit saignées, dont les intervalles sont remplis par d'autres remèdes. Un homme n'est pas plutôt tombé malade, qu'il voit à ses côtés le Médecin, le Notaire & le Prêtre.

La plupart de ceux qui résistent à ces vives secousses, épuisés par le traitement qu'ils ont éprouvé, traînent une convalescence lente & difficile. Plusieurs tombent même dans une langueur habituelle, produite par l'affaiblissement de toute la machine, que l'air toujours dévorant, & les aliments du pays, trop foibles, sans doute, ne peuvent remettre en vigueur. Delà résultent des obstructions, des jaunisses, des gonflements de rate, qui quelquefois se terminent par l'hydropisie.

Ce danger assaillit presque tous les Européens qui débarquent en Amérique, & souvent mêmes les Créoles qui reviennent des pays tempérés. Mais il épargne les femmes dont le sang a des évacuations naturelles; & les negres qui, nés sous un climat plus chaud, sont aguerris par la nature, & préparés par une transpiration facile, à toutes les fermentations que peut causer le soleil.

C'est cet astre, sans doute, qui, par la chaleur de ses rayons moins obliques & plus constants que dans nos climats, occasionne ces fièvres violentes. Sa chaleur doit procurer l'épaississement inévitable du sang, par l'excès des transpirations & des sueurs, le défaut de ressort dans les parties solides, le gonflement des vaisseaux par la dilatation des liqueurs; soit à raison de la raréfaction de l'air,

soit à raison de la moindre compression qu'éprouve la surface des corps dans une atmosphère raréfiée.

On parviendroit peut-être à prévenir une partie de ces inconvénients, en se faisant purger & saigner dans la route, à mesure qu'on avance vers la Zone-Torride; en renouvelant ces précautions aux îles, en y joignant le secours des bains froids.

Mais loin de recourir à ces moyens, que le bon sens indique, on tombe dans des excès les plus propres à accélérer, à provoquer le mal. Les étrangers qui arrivent aux Antilles, entraînés par les fêtes qu'on leur y donne, par les agréments qu'on y aime, par l'accueil qu'ils y reçoivent, se livrent sans modération à tous les plaisirs que l'habitude rend moins nuisibles aux habitants nés sous ce climat. La table, la danse, le jeu, les veilles, le vin, les liqueurs, souvent le chagrin d'être défabusé des espérances chimériques qu'on avoit conçues, tout seconde l'effervescence que la chaleur excite dans le sang. Il est bientôt enflammé.

Comment ne succomberoit-on pas à cette épreuve du climat, quand les précautions même les plus exactes ne fussent pas pour garantir de l'atteinte de ces fièvres dangereuses; quand les hommes les plus sobres, les plus modérés, les plus éloignés de tout excès, & les plus attentifs sur leurs actions, sont les victimes du nouvel air qu'ils respirent? Dans l'état actuel des colonies, sur dix hommes qui passent aux îles, il meurt quatre Anglois, trois François, trois Hollandois, trois Danois & un Espagnol.

En voyant la consommation d'hommes qui se faisoit dans ces régions, lorsqu'on commença à les occuper, on pensa assez généralement qu'elles finiroient par dépeupler les Etats qui avoient l'ambition de s'y établir.

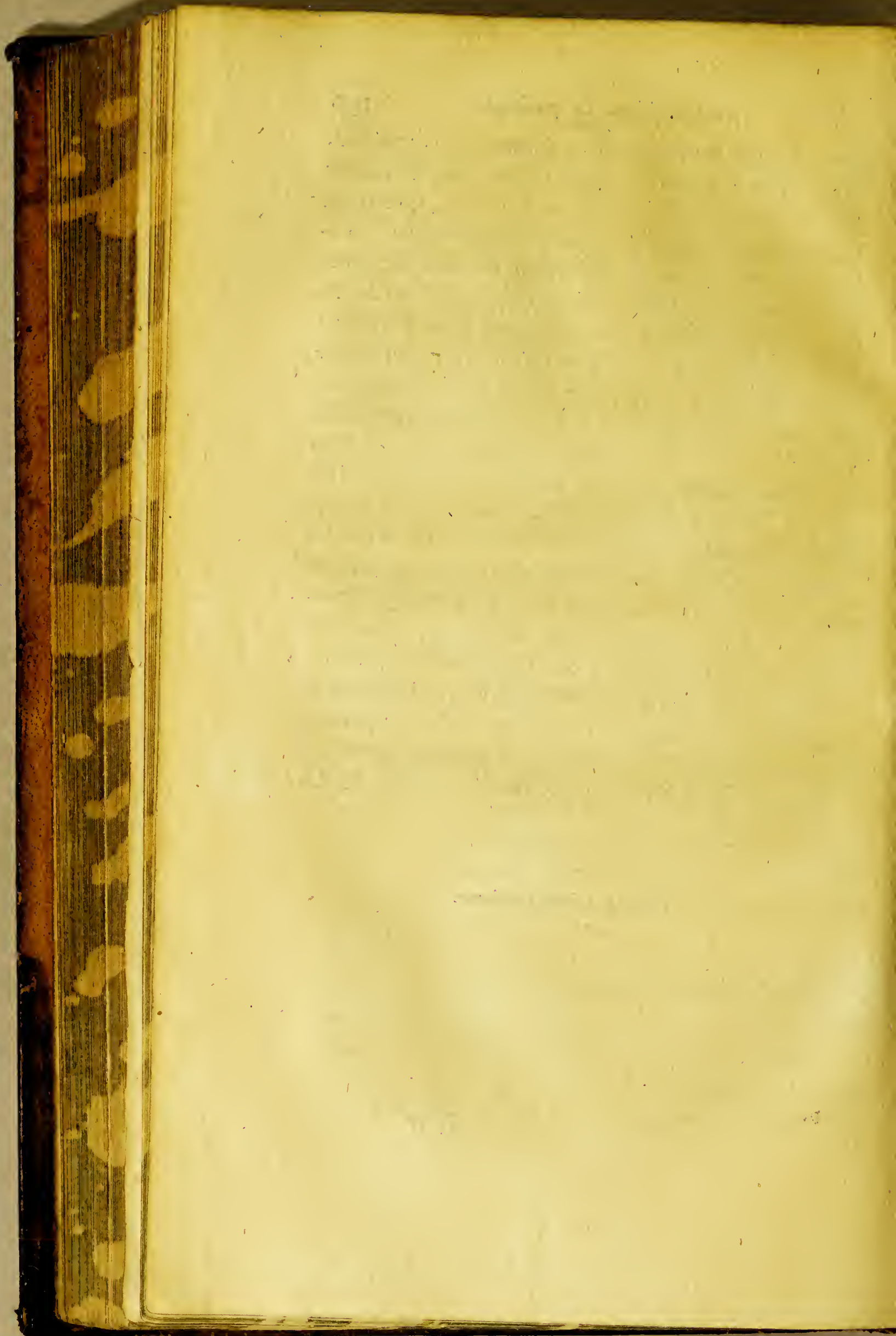
XXXV. L'expérience a changé sur ce point l'opinion publique. Avant- A mesure que ces colonies ont poussé leurs cultures, el-
ges des ges des nations les ont eu plus de moyens de dépenser. Ces facultés nou-
qui posse- velles ont ouvert à la patrie principale, des débouchés
dent les qui lui étoient inconnus. La masse des exportations n'a
isles. pas pu augmenter, sans une augmentation de travail. Avec les travaux se sont multipliés les hommes, comme ils se multiplieront par-tout où ils trouveront plus de moyens de subsister. Les étrangers même se sont portés en foule dans des Empires qui ouvroient un vaste champ à leur ambition, à leur industrie.

Non-seulement la population s'est accrue dans les états propriétaires des isles, mais elle y est devenue plus heureuse. Le bonheur est en général le résultat des commodités; & il doit être plus grand, à mesure qu'on peut les varier & les étendre. Les isles ont procuré cet avantage à leurs possesseurs. Ils ont tiré de ces régions fertiles des productions agréables, dont la consommation a ajouté à leurs jouissances. Ils en ont tiré qui, échangées contre les denrées de leurs voisins, les ont fait entrer en partage des douceurs des autres climats. De cette manière, les Empires que le hasard, le bonheur des circonstances, ou des vues bien combinées, avoient mis en possession des isles, sont devenus le séjour des arts & de tous les agréments, qui sont une suite naturelle & nécessaire d'une grande abondance.

Ce n'est pas tout. Ces colonies ont élevé les nations qui les ont fondées, à une supériorité d'influence dans le monde politique; & voici comment. L'or & l'argent qui forment la circulation générale de l'Europe, viennent du Mexique, du Pérou & du Brésil. Ils n'appartiennent pas aux Espagnols & aux Portugais, mais aux peuples qui

donnent leurs marchandises en échange de ces métaux. Ces peuples ont entr'eux des comptes, qui, en dernier résultat, vont se solder à Lisbonne & à Cadix, qu'on peut regarder comme une caisse commune & universelle. C'est là qu'on doit juger de l'accroissement ou de la décadence du commerce de chaque nation. Celle qui est en équilibre de vente ou d'achat avec les autres, retire son intérêt entier. Celle qui a acheté plus qu'elle n'a vendu, retire moins que son intérêt; parce qu'elle en a cédé une partie, pour s'acquitter avec la nation dont elle étoit débitrice. Celle qui a plus vendu aux autres nations qu'elle n'a acheté d'elles, ne retire pas seulement ce qui lui est dû par l'Espagne & le Portugal, mais encore ce que lui doivent les autres nations avec lesquelles elle a fait des échanges. Ce dernier avantage est spécialement réservé aux peuples qui possèdent les isles. Ils voyent grossir annuellement leur numéraire, par la vente des riches productions de ces contrées; & cette augmentation du numéraire assure leur prépondérance, les rend arbitres de la paix & de la guerre. Mais dans quelles proportions chaque nation a-t-elle augmenté sa puissance par la possession des isles? C'est ce qu'on développera dans les Livres suivans.

Fin du Livre onzieme.





HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

*Des Établissements & du Commerce des
Européens dans les deux Indes.*

LIVRE DOUZIEME.

*Établissements des Espagnols , des Hollandois , &
des Danois dans les Isles de l'Amérique.*

L'Espagne a la gloire d'avoir découvert le grand archipel des Antilles , & d'y avoir formé les premiers établissements. Celui que ses navigateurs trouvent d'abord en arrivant en Amérique , se nomme la Trinité. Colomb y aborda , lorsqu'en 1498 il reconnut l'Orenoque. Mais d'autres intérêts firent perdre de vue , & l'isle , & les bords du continent voisin. Cependant l'éclat de l'or qu'on avoit vu briller de loin sur la côte , y ramena la nation qui l'avoit découverte.

XXXVI.

Colonie
Espagno-
le fondée
sur les ri-
ves de
l'Oreno-
que. Ce
qu'on y
fait ; ce
qu'on y
pourroit
faire.

On décida la conquête des régions immenses qu'arrosait un des plus grands, un des plus riches fleuves du monde; & l'isle de la Trinité, située à l'embouchure de l'Orenoque, fut peuplée, pour assurer & faciliter l'exécution d'une si grande entreprise. Une isle a toujours de l'avantage sur un continent, lorsqu'avec peu de terrain à défendre, elle en trouve un très-grand à attaquer. Tel étoit celui que traverse l'Orenoque.

Ce fleuve qui tire, à ce qu'on croit, sa source des Cordelières, après avoir été grossi dans un cours de cinq cents soixante quinze lieues, par un nombre prodigieux de rivières plus ou moins considérables, se jette dans l'Océan par plus de cinquante embouchures. Telle est son impétuosité, qu'il traverse les plus fortes marées, & conserve la force de ses eaux, douze lieues après être sorti du vaste & profond canal qui l'enchaînait. Cependant sa rapidité n'est pas toujours égale, par l'effet d'une singularité peut-être unique. L'Orenoque commençant à croître en avril, monte continuellement pendant cinq mois, & reste le sixième dans son plus grand accroissement : en octobre, il commence à baisser graduellement jusqu'au mois de mars, qu'il passe tout entier dans l'état fixe de sa plus grande diminution. Cette alternative de variations est régulière, invariable même.

Ce phénomène dont on ignore la cause, paroît dépendre beaucoup plus de la mer que de la terre. Durant les six mois que le fleuve croît, l'hémisphère du nouveau monde n'offre, pour ainsi dire, que des mers, & presque point de terres à l'action perpendiculaire des rayons du soleil. Durant les six mois que le fleuve décroît, l'Amérique ne présente que son grand continent à l'astre qui l'éclaire. La mer est moins soumise alors à l'influence active

du soleil, ou du moins sa pente vers les côtes orientales est plus balancée, plus brisée par les terres. Elle doit donc laisser un plus libre cours aux fleuves qui, n'étant point alors si fort retenus par la mer, ne peuvent être grossis que par la fonte des neiges des Cordelières, ou par les pluies. C'est peut-être aussi la saison des pluies qui décide de l'accroissement des eaux de l'Orenoque. Mais pour bien saisir les causes d'un phénomène si singulier, il faudroit étudier les rapports que peut avoir le cours de ce fleuve avec celui des Amazones, connoître la situation & les mouvements de l'un & de l'autre. Peut-être trouveroit-on dans la différence de leur position, de leur source ou de leur embouchure, l'origine d'une diversité si remarquable dans l'état périodique de leurs eaux. Tout est lié dans le système du monde. Le cours des fleuves rient aux révolutions, soit journalières, soit annuelles de la terre. Quand un peuple éclairé connoitra les bords de l'Orenoque, on fera, du moins on cherchera, les raisons des phénomènes de son cours. Mais ce ne sera pas sans difficulté. Ce fleuve n'est pas aussi navigable que le fait présumer la masse de ses eaux; son lit est embarrassé d'un grand nombre de rochers, qui réduisent par intervalles le navigateur à porter ses bateaux, & les denrées dont ils sont chargés.

Les peuples qui traversent ou fréquentent ce fleuve, voisins du brûlant Equateur, habitants d'un pays trop bon peut-être pour avoir été cultivé, ne connoissent ni la gêne des vêtements, ni les chaînes de la police, ni le fardeau des gouvernements. Libres sous le joug de la pauvreté, ils vivent la plupart de la chasse, de la pêche & de fruits sauvages. L'agriculture doit être peu de chose, où l'on n'a qu'un bâton pour labourer la terre, & des haches de pierre pour abattre les arbres, qui, après avoir été

brûlés ou pourris, laissent un terrain propre à former un champ.

L'oppression où l'on tient les femmes dans le nouveau monde, est, sans doute, la cause principale de la dépopulation de cette partie du globe. Cette tyrannie, qui est universelle, est plus marquée sur les bords de l'Orenoque que par-tout ailleurs. Aussi ces contrées, quoiqu'extrêmement favorisées de la nature, comptent-elles peu d'habitants. Les meres y ont contracté l'habitude de faire périr les filles dont elles accouchent, en leur coupant de si près le boyau du nombril, que ces enfants meurent d'une hémorragie. Le christianisme même n'a pas réussi à déraciner cet usage abominable. On a pour garant le Jésuite Gumilla, qui, averti que l'une de ses Néophites venoit de commettre un pareil assassinat, alla la trouver, pour lui reprocher son crime dans les termes les plus énergiques. Cette femme écouta le Missionnaire sans s'émouvoir. Quand il eut fini, elle lui demanda la permission de lui répondre, ce qu'elle fit en ces termes :

„ Plût à Dieu, Pere, plût à Dieu, qu'au moment où
„ ma mere me mit au monde, elle eût eu assez d'amour
„ & de compassion pour épargner à son enfant tout ce que
„ j'ai enduré, tout ce que j'endurerai jusqu'à la fin de mes
„ jours ! Si ma mere m'eût étouffée en naissant, je serois
„ morte, mais je n'aurois pas senti la mort, & j'aurois
„ échappé à la plus malheureuse des conditions. Com-
„ bien j'ai souffert, & qui fait ce qui me reste à souffrir !

„ Représente-toi, Pere, les peines qui sont réservées
„ à une Indienne parmi ces Indiens. Ils nous accompa-
„ gnent dans les champs avec leur arc & leurs flèches ;
„ nous y allons, nous chargées d'un enfant que nous

„ portons dans une corbeille, & d'un autre qui pend à nos
„ mammelles. Ils vont tuer un oiseau ou prendre un pois-
„ son ; nous bêchons la terre, nous ; & après avoir sup-
„ porté toute la fatigue de la culture, nous supportons
„ toute celle de la moisson. Ils reviennent le soir sans au-
„ cun fardeau ; nous, nous leur apportons des racines
„ pour leur nourriture, & du maïs pour leur boisson. De
„ retour chez eux, ils vont s'entretenir avec leurs amis ;
„ nous, nous allons chercher du bois & de l'eau pour pré-
„ parer leur souper. Ont-ils mangé, ils s'endorment ;
„ nous, nous passons presque la nuit à moudre le maïs &
„ à leur faire le chica. Et quelle est la récompense de
„ nos veilles ? Ils boivent ; & quand ils sont ivres, ils
„ nous traînent par les cheveux, & nous foulent aux
„ pieds.

„ Ah, Pere, plutôt à Dieu que ma mere m'eût étouffée
„ en naissant ! Tu fais toi-même si nos plaintes sont jus-
„ tes. Ce que je te dis, tu le vois tous les jours. Mais
„ notre plus grand malheur, tu ne saurois le connoître.
„ Il est triste pour la pauvre Indienne de servir son mari
„ comme une esclave, aux champs, accablée de sueurs,
„ & au logis privée du repos : mais il est affreux de le voir
„ au bout de vingt ans prendre une autre femme plus
„ jeune qui n'a point de jugement. Il s'attache à elle. Elle
„ nous frappe ; elle frappe nos enfants ; elle nous com-
„ mande ; elle nous traite comme ses servantes ; & au
„ moindre murmure qui nous échapperait, une branche
„ d'arbre levée..... Ah, Pere, comment veux-tu que nous
„ supportions cet état ? qu'a de mieux à faire une Indienne
„ que de soustraire son enfant à une servitude mille fois
„ pire que la mort ? Plût à Dieu, Pere, je te le répète,
„ que ma mere m'eût assez aimée pour m'enterrer lors-

„ que je naquis ! Mon cœur n'auroit pas tant à souffrir ,
„ ni mes yeux à pleurer „.

Entre toutes les petites nations qui errent dâns ces immenses contrées , on en voit une chez qui la nature du sol a rendu le sort des femmes moins misérable : c'est celle qui habite une foule d'îles , formées par les différentes embouchures de l'Orenoque. Son pays , quoique sous l'eau pendant les six mois de l'année que croît le fleuve , quoique submergé le reste du temps deux fois le jour par la marée , lui paroît préférable à tout. Elle est parvenue à l'habiter sans risque , en construisant des cabanes sur des pieux fort élevés , & très-profondément enfoncés dans la vase. Un palmier qui couvre ces sables , fournit à ces sauvages doux , gais & sociables , leur nourriture , leur boisson , leurs meubles & leurs canots.

Les Espagnols n'entreprirent de remonter l'Orenoque qu'en 1535. N'y ayant pas trouvé les mines qu'ils cherchoient , ils le méprisèrent au point de n'y avoir jamais formé qu'un petit établissement. Il est situé au bas du fleuve , & se nomme Saint-Thomas. Les premiers colons s'y adonnerent à la culture du tabac avec une telle ardeur , qu'ils en livroient tous les ans dix cargaisons aux Hollandois. Cette communication ayant été proscrite par la métropole , la ville , qui d'ailleurs a été saccagée deux fois par des corsaires , se réduisit insensiblement à rien. Elle se borne aujourd'hui à élever quelques troupeaux , qui sont conduits à Cumana par un chemin qu'on a tracé dans l'intérieur des terres.

Ces vastes & fertiles contrées sortiroient bientôt de l'obscurité où elles sont plongées , si l'Espagne savoit profiter de l'ambition active des Jésuites. On fait que ces hommes , admirables comme société , dangereux comme citoyens ,

détestables comme religieux , étoient parvenus à tirer du fond des forêts un nombre considérable de sauvages ; à les fixer sur les bords de l'Orenoque & des rivières , la plupart navigables , qui s'y jettent ; à leur donner quelques principes de sociabilité , un peu de goût pour les arts les plus nécessaires , sur-tout pour l'agriculture. Seroit-il impossible de déterminer ces Indiens , par l'appât des échanges , à multiplier le sucre , le coton , le tabac , le cacao qu'ils cultivent déjà pour leur propre usage ? Entre la vie sauvage & l'état de société , c'est un désert immense à traverser ; mais de l'enfance de la civilisation à la vigueur du commerce , il n'y a que des pas à faire. Le temps qui accroît les forces , abrége les distances. Le fruit qu'on retireroit du travail de ces peuplades nouvelles , en leur procurant des commodités , donneroit des richesses à l'Espagne. On les porteroit à la Trinité , qui seroit ainsi rendue à sa destination primitive.

Elle ne se borneroit pas à n'être qu'un entrepôt. Son étendue , la fertilité de son sol , l'avantage de ses rades , lui donneroient un éclat qu'elle tireroit de son propre fonds. Ceux qui l'ont parcourue avec assez de réflexion & de lumières pour démêler , à travers les épaisses forêts qui la couvrent , ce qu'elle pouvoit valoir , l'ont jugée propre à rapporter abondamment plusieurs sortes de productions , même d'un grand prix. Cependant elle n'a jamais cultivé que le cacao ; mais il y étoit si parfait , qu'on le préféroit à celui de Caraque même , & que les négociants Espagnols , pour s'en assurer , le payoient d'avance à l'envi les uns des autres. Cet empressement qui peut quelquefois augmenter l'industrie d'un peuple naturellement actif , perd infailliblement des hommes chez qui le goût du repos est une passion , & presque un besoin de la nature ou de l'éducation.

XXXVII.

Les Espagnols s'établissent à la Trinité & à la Marguerite.

Les propriétaires ayant reçu plus d'argent qu'ils n'en pouvoient rembourser avec l'unique denrée qui faisoient toute leur fortune, tomberent peu-à-peu dans le découragement. A la vue d'un travail excessif, ils se mirent à ne rien faire. Depuis 1727, on ne trouve plus de cacao dans l'isle. Elle devint, à cette époque, tout-à-fait étrangère à sa métropole. Cette négligence avoit déjà comme anéanti la Marguerite.

Cette isle dut un moment de vie & de prospérité, à une sorte de richesse cachée dans le fond de la mer qui l'environnoit. Colomb avoit apperçu en 1498 à quatre lieues du continent, la petite isle de Cubagua qu'on appella depuis l'isle des Perles. L'abondance de ce trésor que la nature offroit gratuitement, y attira les Espagnols en 1509. Ils y arriverent avec quelques sauvages de Lucayes qui ne s'étoient pas trouvés propres aux travaux des mines, mais qui avoient une grande facilité à demeurer long-temps sous l'eau. Leur talent fut employé avec tant d'ardeur, qu'on vit s'élever en fort peu de temps des fortunes très-considérables. Les bancs où naissoient les perles, s'épuisèrent; & la colonie fut transférée en 1524 à la Marguerite, où l'on venoit d'en découvrir, & d'où elles disparurent plus vite encore. Dès-lors cette possession qui a quinze lieues de long sur six de large, devint encore plus indifférente à l'Espagne que la Trinité.

Si la Cour de Madrid conserve ces deux isles, c'est plutôt pour éloigner du continent des nations plus industrieuses, que dans la vue d'en tirer quelque utilité. Des Espagnols y ont formé avec des Indiennes une génération d'hommes, qui réunissant l'inertie des peuples sauvages aux vices des peuples policés, sont paresseux, frippons & superstitieux. Ils vivent de leur pêche, & de bananes que

la nature, comme pour favoriser leur indolence, y fait croître plus grosses & meilleures que dans le reste de l'archipel. Ils élèvent des bestiaux maigres & de peu de goût, qu'ils vont échanger en fraude dans les colonies Françaises contre des camelots, de voiles noirs, des toiles, des bas de soie, des chapeaux blancs & des clincailleries. Cette navigation se fait avec une trentaine de chaloupes non pontées.

Les troupeaux domestiques ont peuplé les bois des deux îles, de bêtes à corne qui sont devenues sauvages. On les tue à coups de fusil. Leur chair est coupée en aiguillettes de trois pouces de large, d'un pouce d'épaisseur, qu'on fait sécher, après avoir fondu la graisse; de manière à les conserver trois ou quatre mois. Le cent pesant de cette viande qu'on nomme Taffau, se vend environ 20 livres dans les établissements Français.

Les Commandants, les Officiers civils & militaires, les Moines attirent à eux tout l'argent que le Gouvernement envoie dans les deux îles. Le reste qui ne passe pas le nombre de seize cents personnes, vit dans une pauvreté affreuse. Elles fournissent en temps de guerre environ deux cents hommes que l'esprit de rapine attire indistinctement dans les colonies où l'on arme des vaisseaux corsaires. Les habitants de Porto-Rico n'ont pas les mêmes inclinations.

Placée au centre des Antilles, cette île a quarante lieues de long, sur vingt dans sa plus grande largeur. Quoique découverte & reconnue en 1493 par Colomb, elle n'attira l'attention des Espagnols qu'en 1509; & ce fut l'appât de l'or qui les y fit passer de Saint-Domingue, sous les ordres de Ponce de Léon. Cette nouvelle conquête devoit leur coûter.

XXXVIII

Les Espagnols s'établirent à Porto-Rico.

Personne n'ignore que l'usage des armes empoisonnées, remonte aux siècles les plus reculés. Il précéda dans la plupart des contrées, l'invention du fer. Lorsque les dards armés de pierres, d'os, d'arêtes se trouverent des armes trop foibles pour repousser les bêtes féroces, on eut recours à un suc mortel. Ce poison imaginé d'abord pour la chasse, servit depuis aux guerres des peuples, ou conquérants, ou sauvages. L'ambition & la vengeance ne connoissent des bornes dans leurs excès, qu'après avoir noyé durant des siècles des nations entières dans des fleuves de sang. Quand on a reconnu que ce sang ne produit rien, ou qu'à mesure qu'il grossit dans son cours, il dépeuple les terres, & ne laisse que des déserts sans vie & sans culture, alors on convient de modérer un peu la soif de le répandre. On établit ce qu'on appelle le droit de la guerre; c'est-à-dire, l'injustice dans l'injustice, ou l'intérêt des Rois dans le massacre des peuples. On ne les égorge pas tous à la fois. On se réserve quelques têtes de ce bétail pour repeupler le troupeau de victimes nouvelles. Ce droit de la guerre ou des gens, fait qu'on proscriit certains abus dans l'usage de tuer. Quand on a des armes à feu, l'on défend les armes empoisonnées; & quand les boulets de canon suffisent, on interdit les balles machées. Race indigne du ciel & de la terre, être destructeur & tyrannique, homme ou démon, ne cesseras-tu point de tourmenter ce globe où tu vis un moment? Ne finiras-tu la guerre qu'avec l'anéantissement de ton espece? Eh bien, si tu veux le hâter, va donc chercher les poisons du nouveau monde.

De toutes les régions fertiles en plantes venimeuses, aucune ne le fut autant que l'Amérique méridionale. Elle devoit cette fécondité malheureuse à son territoire géné-

ralement fétide , comme s'il s'épuroit du limon d'un déluge.

C'étoient des lianes , fort multipliées dans les lieux humides & marécageux , qui fournissoient au continent le poison qui étoit d'un usage universel. On les coupoit en morceaux , qu'on faisoit bouillir dans l'eau , jusqu'à ce que la décoction eût acquis la consistance d'un syrop. Alors on y plongeoit des fleches qui s'impregnoient d'un suc mortel. Pendant plusieurs siècles , ce fut avec ces armes que les sauvages se firent généralement la guerre. Dans la suite , plusieurs de ces foibles nations sentirent la nécessité de renoncer à un moyen si destructeur , & le réserverent contre les bêtes , grandes & petites , qu'on ne pouvoit atteindre ou vaincre. Tout animal , dont la peau a été effleurée d'une de ces fleches empoisonnées , meurt une minute après , sans aucun signe de convulsion ni de douleur. Ce n'est pas parce que son sang est figé , comme on l'a cru long-temps : des expériences récentes ont fait connoître que ce poison mêlé dans du sang nouvellement tiré & tout chaud , l'empêchoit de se coaguler , & même retardoit sa putréfaction. Il est vraisemblable que c'est sur le système nerveux que ces sucs agissent. Quelques voyageurs ont attribué l'origine du mal vénérien à l'usage où l'on étoit dans le nouveau monde , de se nourrir du gibier tué avec ces armes empoisonnées. Tout le monde fait aujourd'hui qu'on peut faire un usage habituel de ces viandes sans inconvénient.

Dans les isles de l'Amérique , on tire moins le poison des lianes que des arbres ; mais de tous les arbres qui produisent la mort , le plus dangereux est le Mancenillier.

Son tronc qui n'a jamais plus de deux pieds de circonférence , est revêtu d'une écorce lisse & tendre. Ses

fleurs sont rougeâtres. Son fruit a la couleur de la pêche, & renferme un noyau. Ses feuilles semblables à celles du laurier, contiennent une substance laiteuse. Il est dangereux de les manier lorsque l'ardeur du soleil les fait suer; & plus dangereux encore de se reposer sous ses fleurs innombrables, à cause de la prodigieuse quantité de poussière qui en tombe. On reçoit le suc fluide du Mancenillier dans des coquilles rangées autour des incisions qu'on a faites à son tronc. Lorsque cette liqueur est un peu épaissie, on y trempe la pointe des fleches, qui acquierent la propriété de porter une mort prompte à tout être sensible, n'en fût-il que très-légèrement atteint. L'expérience prouve que ce venin conserve son activité, même au-delà d'un siècle. De tous les lieux où se trouve cet arbre funeste, Porto-Rico est celui où il se plaît le plus, où il est le plus multiplié. Pourquoi les premiers conquérants de l'Amérique n'ont-ils pas tous fait naufrage à cette île? Mais le malheur des deux mondes a voulu qu'ils l'aient trop tard connue, & qu'ils n'y aient pas trouvé la mort due à leur avarice.

Le Mancenillier semble n'avoir été funeste qu'aux Américains. Les habitants de l'île qui les produit, s'en servoient pour repousser le Caraïbe accoutumé à faire des incursions sur leurs côtes. Ils pouvoient employer les mêmes armes contre les Européens. L'Espagnol qui ignoroit alors que le sel appliqué sur la blessure, au moment du coup, en est le remède infailible, auroit succombé peut-être aux premières atteintes de ce poison. Mais il n'éprouva pas la moindre résistance de la part de ces sauvages insulaires. Instruits de ce qui s'étoit passé dans la conquête des îles voisines, ils re-

gardoient ces étrangers comme des êtres supérieurs à l'humanité. Ils se jetterent d'eux-mêmes dans les fers. Cependant ils ne tarderent pas à souhaiter de briser le joug insupportable qu'on leur avoit imposé. Seulement avant de le tenter, ils voulurent savoir si leurs tyrans étoient ou n'étoient pas immortel. La commission en fut donnée à un cacique nommé Broyo.

Un hasard favorable à ses desseins ayant conduit chez lui Salzedo, jeune Espagnol qui voyageoit, il le reçut avec de grandes marques de considération, & lui donna à son départ quelques Indiens pour le soulager dans sa marche, & pour lui servir de guides. Un de ces sauvages le mit sur ses épaules pour traverser une rivière, le jeta dans l'eau, & l'y retint avec le secours de ses compagnons, jusqu'à ce qu'il ne remuât plus. On tira ensuite le corps sur le rivage. Dans le doute s'il étoit mort ou s'il vivoit encore, on lui demanda mille fois pardon du malheur qui étoit arrivé. Cette comédie dura trois jours. Enfin, la puanteur du cadavre ayant convaincu les Indiens que les Espagnols pouvoient mourir, on tomba de tous côtés sur les oppresseurs. Cent furent massacrés.

Ponce de Léon rassemble aussi-tôt tous les Castillans qui ont échappé à la conspiration. Sans perdre de temps, il fond sur les sauvages déconcertés par cette brusque attaque. Leur terreur augmente à mesure que leurs ennemis se multiplient. Ce peuple a la simplicité de croire que les nouveaux Espagnols qui arrivent de Saint-Domingue, sont ceux-là même qui ont été tués, & qui ressuscitent pour combattre. Dans cette folle persuasion, découragé de continuer la guerre contre des hommes qui renaissent de leurs cendres, il se remet sous le joug. On le condamne aux mines, où il périt en peu de temps dans les travaux de l'esclavage.

Ces barbaries n'ont produit aucun avantage à l'Espagne. Une île d'une étendue considérable, arrosée d'un grand nombre de rivières, fertile, quoiqu'inégale, ayant un port excellent, des côtes faciles, & dont la possession auroit fait la fortune d'une nation active; cette île est inconnue à la plupart des peuples. On y compte à peine quinze cents Espagnols, métis ou mulâtres. Ils ont environ trois mille negres, plus occupés à nourrir l'indolence du propriétaire, qu'à seconder son industrie. Les maîtres & les esclaves, rapprochés par la paresse, vivent également de maïs, de patates & de cassave. S'ils cultivent du sucre, du tabac, du cacao, ce n'est que ce qu'il en faut pour leur consommation. Ce qu'ils exportent se réduit à deux mille cuirs qu'ils fournissent annuellement au commerce d'Espagne, & à un assez grand nombre de mulets, bons, mais petits, tels qu'on les trouve ordinairement dans les pays coupés & montueux. Ces mulets passent en fraude à Sainte-Croix, à la Jamaïque & à Saint-Domingue. L'oisiveté de cette peuplade est protégée par une garnison de deux cents hommes, qui, avec les Prêtres & le Magistrat, coûte au Gouvernement 250, 000 liv. Cet argent joint à la valeur des bestiaux suffit pour payer aux Anglois, aux Hollandois, aux François, aux Danois, les toiles & les autres marchandises qu'ils fournissent. Toute l'utilité que la métropole tire de sa colonie, se réduit à y renouveler l'eau & les rafraîchissements des flottes qu'elle envoie dans le nouveau monde.

Si l'Espagne est assez peu touchée de ses propres intérêts, pour négliger les avantages que pourroit lui rapporter une île si considérable, du moins devroit-elle permettre à ceux de ses sujets que le sort y a conduits, de sortir de la honteuse misère où ils languissent. Il suffiroit, pour

rendre leur condition meilleure , de les autoriser à la vente libre de leurs troupeaux. L'étendue de leur sol leur permettroit d'en élever assez pour les besoins de toutes celles des Antilles où l'on s'occupe de culture. La situation d'un établissement qui se trouve au milieu de ces isles, favoriseroit par-tout l'introduction de ses bestiaux dans leurs ports. Une communication non-interrompue avec des peuples actifs & éclairés, réveilleroit des colons qui ne le font pas. Le desir de partager les mêmes jouissances inspireroit l'ardeur des mêmes travaux. La Cour de Madrid recueilleroit alors des fruits politiques d'une condescendance què l'humanité seule devoit lui dicter. Jusqu'au moment de cette liberté de commerce, Porto-Rico ne lui fera pas plus utile que Saint-Domingue.

Cette isle célèbre dans l'histoire pour avoir été le ber-
ceau des Espagnols dans le nouveau monde, jetta d'abord
un grand éclat par l'or qu'elle fournissoit. Ces richesses
diminuerent avec les habitants du pays qu'on forçoit de
les arracher aux entrailles de la terre ; & elles tarirent enfin
entièrement, lorsque les isles voisines ne fournirent plus
de quoi remplacer les déplorables victimes de l'avidité des
conquérants. La passion de r'ouvrir cette source d'opu-
lence, inspira la pensée d'aller chercher des esclaves en
Afrique ; mais outre qu'ils ne se trouverent pas propres
aux travaux auxquels on les destinoit, l'abondance des
mines du continent qu'on commençoit à exploiter, ré-
duisit à rien les grands avantages qu'on avoit tirés jusqu'alors
de celles de Saint-Domingue. La santé, la force, la pa-
tience des negres firent imaginer qu'il étoit possible de les
employer utilement à la culture ; & on se détermina par
nécessité à un parti sage, qu'avec plus de lumieres on au-
roit embrassé par choix.

XXXIX.

Etablisse-
ment des
Espagnols
à Saint-
Domingue.

Le produit de leur industrie fut d'abord extrêmement borné, parce qu'ils étoient en petit nombre. Charles-Quint, qui, comme la plupart des Souverains, préféroit ses favoris à tout, avoit exclusivement accordé la traite des noirs à un Seigneur Flamand, qui abandonna son privilège aux Gênois. Ces avarés républicains firent de ce honteux commerce l'usage qu'on fait toujours du monopole : ils voulurent vendre cher, & ils vendirent peu. Lorsque le temps & la concurrence eurent amené le prix naturel & nécessaire des esclaves, ils se multiplièrent. On doit bien penser que l'Espagnol accoutumé à traiter les Indiens, presqu'aussi blancs que lui, comme des animaux, n'eut pas une meilleure opinion de ces noirs Africains qu'il substituoit à leur place. Ravalés encore à ses yeux par le prix même qu'ils lui coûtoient, sa religion ne l'empêcha pas d'aggraver le poids de leur servitude. Elle devint intolérable. Ces malheureux esclaves tentèrent de recouvrer des droits que l'homme ne peut jamais aliéner. Ils furent battus ; mais ils tirèrent ce fruit de leur désespoir, qu'on les traita depuis avec moins d'inhumanité.

Cette modération, s'il faut appeller ainsi la tyrannie qui craint la révolte, eut des suites favorables. La culture fut poussée avec une espèce de succès. Un peu après le milieu du seizième siècle, la métropole tiroit annuellement de sa colonie, dix millions pesant de sucre, beaucoup de bois de teinture, de tabac, de cacao, de casse, de gingembre, de coton, une grande quantité de cuirs. On pouvoit penser que ce commencement de prospérité inspireroit le goût, & donneroit les moyens d'en étendre le progrès. Un enchaînement de causes plus funestes les unes que les autres, ruina ces espérances.

Le premier malheur vint du dépeuplement de Saint-

Domingue. Les conquêtes des Espagnols dans le continent, devoient contribuer naturellement à rendre florissante une isle que la nature paroissoit avoir placée pour devenir le centre de la vaste domination qui se formoit autour d'elle, pour être l'entrepôt de ses différentes colonies. Il en arriva tout autrement; à la vue des fortunes prodigieuses qui s'élevoient aux Mexique ou ailleurs, les plus riches habitants de Saint-Domingue mépriserent leurs établissemens, & quitterent la véritable source des richesses, qui est pour ainsi dire à la surface de la terre, pour aller fouiller dans ses entrailles des veines d'or qui tarissent bientôt. Le Gouvernement entreprit en vain d'arrêter cette émigration : les loix furent toujours éludées avec adresse, ou violées avec audace.

La foiblesse, qui étoit une suite nécessaire de cette conduite, enhardit les ennemis de l'Espagne à ravager des côtes sans défense. On vit même le célèbre navigateur Anglois, François Drake, prendre & piller la capitale. Ceux des corsaires qui n'avoient pas de si grandes forces, ne manquoient guere d'intercepter les bâtimens qui étoient expédiés de ces parages, alors les mieux connus du nouveau monde. Pour comble de calamité, les Castillans eux-mêmes se firent pirates. Ils n'attaquoient que les navires de leur nation, plus riches, plus mal équipés, plus mal défendus que tous les autres. L'habitude qu'ils avoient contractée d'armer clandestinement pour aller chercher par-tout des esclaves, empêchoit qu'on ne pût les reconnoître; & l'appui qu'ils achetoient des vaisseaux de guerre chargés de protéger la navigation, les assuroit de l'impunité.

Le commerce que la colonie faisoit avec les étrangers, pouvoit seul la relever, ou empêcher du moins sa ruine

entière : il fut défendu. Comme il continuoît, malgré la vigilance des Commandants, ou peut-être par leur connivence, une Cour aigrie & peu éclairée prit le parti de raser la plupart des places maritimes, & d'en concentrer les malheureux habitants dans l'intérieur des terres. Cet acte de violence jeta dans les esprits un découragement, que les incursions & l'établissement des François dans l'île, portèrent depuis au dernier période.

L'Espagne uniquement occupée du vaste empire qu'elle avoit formé dans le continent, ne fit jamais rien pour dissiper cette léthargie. Elle se refusa même aux sollicitations de ses sujets Flamands, qui desiroient vivement d'être autorisés à défricher des contrées si fertiles. Plutôt que de courir le risque de leur voir faire sur les côtes un commerce frauduleux, elle consentit à laisser dans l'oubli une possession qui avoit été importante, & qui pouvoit le redevenir.

Cette colonie, à qui sa métropole n'étoit plus connue que par un vaisseau médiocre qu'elle en recevoit tous les trois ans, avoit en 1717 dix-huit mille quatre cents dix habitants, Espagnols, métis, negres ou mulâtres. Leur couleur & leur caractère tenoient plus ou moins de l'Américain, de l'Européen & de l'Africain, en raison du mélange qui s'étoit fait du sang de ces trois peuples, dans l'union naturelle & passagère qui rapproche les races & les conditions ; car l'amour, comme la mort, se plaît à les confondre. Ces demi-fauvages plongés dans une fainéantise profonde, vivoient de fruits & de racines, habitoient des cabanes, étoient sans meubles, & la plupart sans vêtements. Le petit nombre de ceux en qui l'indolence n'avoit pas étouffé le préjugé des bienséances, le goût des commodités, recevoient des habits de la main des Fran-

çois, leurs voisins, auxquels ils livroient leurs nombreux troupeaux, & l'argent qu'on leur envoyoit pour deux cents soldats, pour les Prêtres & pour le Gouvernement. Il ne paroît pas que la compagnie exclusive, formée en 1757 à Barcelone, pour ranimer les cendres de Saint-Domingue, ait fait encore de grands progrès. Ses expéditions annuelles se réduisent à deux petits bâtimens, qui font leur retour en Europe, chargés de six mille cuirs, & de quelques autres marchandises de peu de valeur.

C'est à San-Domingo, capitale de la colonie, que se font les échanges. Elle est située au bord d'une plaine qui a trente lieues de long, sur huit, dix & douze lieues de large. Ce grand espace quiourniroit à un peuple cultivateur pour vingt millions de denrées, est couvert de forêts & de ronces, rarement entremêlés de pâturages où paissent d'assez nombreux troupeaux. Ce terrain uni dans presque toute son étendue, devient inégal aux environs de la ville, bâtie sur les rives de la Lozama. De magnifiques ruines sont tout ce qui reste à cette célèbre cité, de sa prospérité première. Du côté de la terre, elle n'a pour fortifications qu'une simple muraille sans fossé & sans aucun ouvrage avancé; mais du côté de la rivière & de la mer, elle seroit difficile à prendre. Tel est le seul établissement que les Espagnols aient conservé à la côte du Sud. Celui qu'ils ont au Nord, se nomme Monte-Christo.

Heureusement cette place maritime & commerçante n'a jamais eu de liaison avec l'Espagne. Elle doit son activité au voisinage des plantations Françaises. Durant la paix, les productions de la plaine de Mariboux, située entre le fort Dauphin & la baie de Mancenille, vont se perdre dans ce port toujours rempli d'Anglois interlopes. Lorsque la

guerre entre les Cours de Londres & de Versailles n'entraîne pas celle de Madrid, Monte-Christo devient un marché considérable; parce que tout le Nord de la colonie Française y fait passer ses denrées, qui y trouvent toujours des vaisseaux prêts à les enlever. Ce mouvement de vie cesse, dès l'instant que l'Espagne se croit obligée de prendre parti dans les querelles des deux nations rivales.

Les Espagnols n'ont aucune possession à l'Ouest de l'île, entièrement occupée par la France; & il n'y a que neuf ou dix ans qu'ils ont pensé à former des habitations à l'Est, qu'on avoit depuis long-temps perdu de vue.

Le projet d'établir des cultures, entré par hasard dans le conseil de Madrid, pouvoit s'exécuter dans la plaine de Vega-Réal, située dans l'intérieur des terres, & qui a quatre-vingts lieues de long, sur dix dans sa plus grande largeur. On trouveroit difficilement dans le nouveau monde un terrain plus uni, plus fécond, plus arrosé. Toutes les productions de l'Amérique y réussiroient admirablement; mais l'extraction en seroit impossible, à moins qu'on ne pratiquât des chemins, dont l'entreprise effrayeroit même des nations plus entreprenantes que la nation Espagnole. Ces difficultés devoient naturellement faire jeter les yeux sur les plaines de San-Domingo, moins fertiles que celles de Vega-Réal, mais pourtant fertiles. On craignit sans doute que les nouveaux colons ne prissent les mœurs des anciens, & l'on se détermina pour Samana.

C'est une péninsule dans la partie orientale de l'île: large de cinq lieues, longue de seize, elle ne tient au continent que par une langue étroite & fort marécageuse. Elle offre aux vaisseaux une baye profonde de quatorze lieues,

où le mouillage est de quatorze brasses, & si commode, qu'ils peuvent être amarrés à terre. Cette baye est semée de petits islets, qu'il est aisé d'éviter, en rangeant la côte à l'Ouest. Avec un terrain très-fertile, quoiqu'il ne soit pas uni, la presqu'île jouit d'une situation très-avantageuse pour le commerce & pour l'atterrage des bâtimens qui arrivent d'Europe.

Ces considérations déterminèrent les premiers aventuriers François qui ravagèrent Saint-Domingue, à se fixer à Samana. Ils s'y soutinrent assez long-temps, quoique leurs ennemis fussent en force dans le voisinage. On sentit à la fin qu'ils étoient trop exposés, trop éloignés des autres établissemens que leur nation avoit dans l'île, & qui prenoient tous les jours de la consistance. On les rappela; les Espagnols se réjouirent de ce départ, mais ils n'occupèrent pas la place qui devenoit vacante.

Cependant ils y ont envoyé de nos jours des Canariens; l'Etat a fait la dépense de leur voyage, & s'est chargé des fraix de leur entretien pendant plusieurs années. Ces mesures, quoique sages, n'ont produit aucun bien. Les nouveaux colons ont été la plupart victimes du climat, des défrichemens, & sur-tout des vexations des Gouverneurs, dont l'esprit militaire est par-tout funeste à la prospérité des colonies. Le peu de ces étrangers qui survit à tant de maux, languit dans l'attente d'une mort prochaine. De si tristes essais ne promettent pas d'heureuses suites. Saint-Domingue doit rester pour les Espagnols, dans l'état de foiblesse où ils l'ont laissé jusqu'à présent. La nature & la fortune les en dédommageront à Cuba.

L'île de Cuba, séparée de celle de Saint-Domingue par un canal étroit, vaut seule un Royaume: elle a deux cents cinquante lieues de long, sur quinze, vingt, & trente de

LX.
Colonie
Espagno-
le formée

à Cuba.
Importance de
cette île.

large. Découverte en 1492 par Colomb, ce ne fut qu'en 1511 que les Espagnols entreprirent de la conquérir. Diego de Velasquez vint avec quatre vaisseaux y aborder par sa pointe orientale.

Un cacique nommé Hatuey, régnoit dans ce canton. Cet Indien, né dans Saint-Domingue, ou l'île Espagnole, en étoit sorti pour éviter l'esclavage où sa nation étoit condamnée. Suivi des malheureux qui étoient échappés à la tyrannie des Castillans, il avoit établi dans le lieu de son refuge, un petit état qu'il gouvernoit en paix. C'est delà qu'il observoit au loin les voiles Espagnoles dont il craignoit l'approche. A la première nouvelle qu'il eut de leur arrivée, il rassembla les plus braves des Indiens, ses sujets ou ses alliés, pour les animer à défendre leur liberté; mais les assurant que tous leurs efforts seroient inutiles, s'ils ne commençoient par se rendre propice le Dieu de leurs ennemis : *La voilà*, leur dit-il devant un vase rempli d'or, *la voilà cette divinité si puissante, invoquons-la.*

Ce peuple bon & simple, crut aisément que l'or pour lequel se versoit tant de sang, étoit le Dieu des Espagnols. On dansa, on chanta devant ce métal brut & sans forme, & l'on se reposa sur sa protection.

Mais Hatuey, plus éclairé, plus soupçonneux que les autres caciques, les rassembla de nouveau. *Ne comptons*, leur dit-il, *sur aucun bonheur, tant que le Dieu des Espagnols sera parmi nous. Il est notre ennemi comme eux. Ils le cherchent par-tout, & s'établissent où ils le trouvent. Dans les profondeurs de la terre, ils sauroient le découvrir. Si vous l'avaliez même, ils plongeroient leurs bras dans vos entrailles pour l'en arracher. Ce n'est qu'au fond de la mer qu'on peut le dérober à leurs recherches.*

Quand il ne sera plus parmi nous , ils nous oublieront sans doute. Aussi-tôt , tout l'or qu'on possédoit fut jeté dans les flots.

Cependant les Indiens virent avancer les Espagnols. Les fusils , les canons , ces dieux épouvantables , de leur bruit foudroyant disperferent les sauvages qui vouloient résister. Mais Hatuey pouvoit les rassembler. On fouille dans les bois , on le prend , on le condamne au feu. Attaché au poteau du bûcher , lorsqu'il n'attendoit que la flamme , un Prêtre Barbare vint lui proposer le baptême , & lui parler du paradis. *Dans ce lieu de délices , dit le cacique , y a-t-il des Espagnols ? Oui , répondit le missionnaire , mais il n'y en a que de bons. Le meilleur ne vaut rien , reprit Hatuey , & je ne veux point aller dans un lieu où je craindrois d'en trouver un seul. Ne me parlez plus de votre Religion , & laissez-moi mourir.*

Le cacique fut brûlé , le Dieu des Chrétiens déshonoré , sa croix baignée dans le sang humain ; mais Velasquez ne trouva plus d'ennemis. Tous les caciques s'empressèrent de lui rendre hommage. Après qu'on eut ouvert les mines , comme elles ne rapportoient pas assez d'or , les habitants de Cuba devenant inutiles , furent exterminés ; parce qu'alors conquérir n'étoit que détruire. Une des plus grandes îles du monde ne coûta pas un homme aux Espagnols. Mais ont-ils tiré quelque profit de la conquête de Cuba ?

Cet établissement a des cultures importantes. Il sert d'entrepôt à un grand commerce. On le regarde comme le boulevard du nouveau monde. Sous ces trois aspects , il mérite une attention sérieuse.

Le coton est la production qui devoit naturellement se multiplier davantage dans cette île immense. Au temps

de la conquête, cet arbruste y étoit très-commun. Sa conservation exigeoit peu d'avances, peu de bras, peu d'industrie; & la sécheresse d'une grande partie du terrain le rendoit singulièrement propre à cet usage. Cette marchandise y est pourtant si rare, qu'il se passe quelquefois plusieurs années sans qu'on en expédie pour l'Europe.

Quoique l'Espagnol ait une aversion presque insurmontable pour l'imitation, il a adopté depuis peu à Cuba la culture du café, qu'il voyoit faire des progrès rapides dans les isles voisines. Mais en empruntant cette production des colons étrangers, il n'a pas emprunté leur activité à la faire valoir. On recueille à peine trente à trente-cinq mille livres pesant de café, dont le tiers est envoyé à la Vera-Cruz, & le reste dans la métropole. On devroit conjecturer que cette plante se multipliera, à mesure que l'usage d'une boisson si familière aux peuples des climats chauds, s'étendra chez les Espagnols; mais une nation qui, faite pour communiquer aux Européens le goût du café, a été la dernière à le connoître dans les deux mondes, fera lente dans tous ses progrès, comme elle l'est dans toute sorte d'inventions. La propagation du café demande celle du sucre. L'Espagnol est-il préparé à l'une par l'autre?

Le sucre, la plus riche, la plus importante production de l'Amérique, suffiroit seule pour donner à Cuba l'éclat de la prospérité, dont la nature y semble avoir ouvert toutes les sources & tous les canaux. Quoique cette isle soit en général inégale & montueuse, elle a des plaines assez étendues, assez arrosées, pour fournir à une grande partie de l'Europe sa consommation de sucre. La fertilité incroyable de ses terres neuves, si elle étoit bien dirigée, bien administrée, la mettroit en état de supplanter toutes les

les nations qui l'ont devancée dans cette culture. Elles n'auroient travaillé pendant plus d'un demi-siècle à perfectionner leurs fabriques, que pour une rivale, qui, en adoptant leur méthode, surpasseroit, anéantiroit même en moins de vingt ans la richesse qu'ils en retirent. Mais la colonie Espagnole est si peu jalouse de cette supériorité, qu'elle n'a jusqu'à présent qu'un petit nombre de plantations, où les plus belles cannes ne rendent avec une très-grande dépense, qu'une foible quantité de sucre, d'une qualité médiocre. Il sert en partie à l'approvisionnement du Mexique, en partie à l'approvisionnement de la métropole; & celle-ci, pour qui le sucre devoit être une mine d'or, en achète de l'étranger pour plus de cinq millions.

Sans doute elle a cru trouver un dédommagement de cette perte, dans le tabac qu'elle tire de Cuba. Cette île, outre la provision du Mexique & du Pérou, fournit encore à l'Espagne tout le tabac qu'elle consomme, à la réserve du peu qu'elle en reçoit de Caraque & de Buénos-Aires. La plus grande partie y est envoyée en feuilles. Celui qui est préparé dans le pays même par Pedro-Alonzo, a joui, jouit encore de la plus grande réputation. Cet Espagnol, le seul peut-être qui se soit enrichi par une industrie véritablement utile, a gagné dans ce commerce douze à quinze millions de livres. Si le Gouvernement eût écouté ce citoyen actif, la fortune publique auroit été accrue par la multiplication d'une plante à laquelle le caprice donne tant de valeur. Le peu d'ardeur qu'a montré la Cour de Madrid à seconder le goût de l'Europe pour le tabac de la Havane, en a seule arrêté l'usage.

Celui des cuirs que fournissent les colonies Espagnoles, est universel. Cuba en fournit annuellement dix ou douze mille. Le nombre en pourroit être aisément au-

gmenté, dans un pays rempli de bœufs devenus sauvages, où quelques Gentilhommes possèdent sur les côtes & dans l'intérieur des terres, des habitations immenses, qui, par le défaut de population, ne peuvent guère avoir d'autre destination que celle d'élever de nombreux troupeaux.

Ce seroit une exagération, que d'oser avancer que la centieme partie de l'isle de Cuba a été défrichée. On ne voit quelques traces de culture qu'à Sant-Yago, port situé au vent de la colonie, & à Matança, baye sûre & spacieuse qu'on trouve à la sortie du vieux canal. Les vraies cultures sont toutes concentrées dans les belles plaines de la Havane, & encore ne sont-elles pas ce qu'elles devroient être.

Ces cultures réunies peuvent occuper vingt-cinq mille esclaves de tout âge & de tout sexe. Le nombre des blancs, des metis, des mulâtres, des noirs libres répandus dans l'isle, s'élève à-peu-près à trente mille. D'excellent cochon, du bœuf détestable, l'un & l'autre extrêmement communs & à très-vil prix, composent, avec le manioc, la nourriture de ces différentes populations. Les troupes même ne connoissent pas d'autre pain que la cassave. C'est l'habitude de voir des Européens à Cuba, qui peut avoir préservé ses habitants de l'inaction totale qu'on trouve dans tous les autres établissemens Espagnols du nouveau monde. Le sang y est moins mêlé, les vêtements plus décents, les bienséances mieux observées que dans les autres isles.

L'état de la colonie seroit plus florissant encore, si ses productions n'eussent pas été abandonnées à une compagnie, dont le privilege exclusif est un principe constant & invariable de découragement. Moins une nation est industrielle, plus elle doit écarter une méthode qui

rallentiroit la marche du peuple le plus actif, le plus laborieux.

Si quelque chose pouvoit tenir lieu de liberté à Cuba, & la dédomnager de la tyrannie du monopole, ce seroit l'avantage que cette île a toujours eu, de recevoir presque tous les bâtimens Espagnols qui naviguent dans le nouveau monde. Cet usage commença presque avec la colonie. Ponce de Leon ayant tenté en 1512 une entreprise sur la Floride, eut une connoissance assez distincte du nouveau canal de Bahama. On ne tarda pas à sentir que ce seroit la route la plus convenable, que pourroient prendre pour gagner l'Europe tous les bâtimens partis du Mexique; & on établit à cette occasion la Havane, qui n'est qu'à deux petites journées du canal. L'utilité de ce port s'étendit depuis à tous les navires expédiés de Carthagene & de Porto-Belo, qui prirent bientôt le même chemin. Les uns & les autres y relâchoient, & s'y attendoient réciproquement, pour arriver ensemble avec plus d'appareil dans la métropole. Les dépenses énormes que faisoient durant leur séjour, des navigateurs qui arrivoient chargés des plus riches trésors de l'univers, jetterent un argent immense dans la ville. Sa population qui n'étoit en 1561 que de trois cents familles, & qui avoit doublé au commencement du dix-septieme siècle, est aujourd'hui de dix mille ames.

Une partie est occupée dans les chantiers très-anciennement formés par le Gouvernement, pour la construction des vaisseaux de guerre. On y porte d'Europe des mâts, du fer, des cordages; tout le reste se trouve abondamment dans l'île. Mais ce qu'elle a de plus précieux, c'est le bois, qui, né sous l'influence des rayons les plus brûlants du soleil, se conserve des siècles entiers avec des

soins médiocres ; tandis que les vaisseaux d'Europe se dessèchent & se fendent sous la Zone torride. Ce bois commence à devenir rare dans les environs de la Havane ; mais il est commun sur toutes les côtes, & le transport n'en est ni cher, ni difficile. L'Espagne est d'autant plus intéressée à multiplier ses ateliers, que les mers les plus fréquentées par ses escadres, sont toutes situées entre les Tropiques. Elle a même un motif de plus, pour fonder la plus grande ressource de sa puissance maritime sur les chantiers de la Havane ; c'est ce qu'elle fait aujourd'hui, pour rendre imprenable cette clef de ses colonies. L'importance de l'entreprise en fera peut-être aimer les détails.

Personne n'ignore que le port de la Havane est un des plus sûrs de l'univers ; que les flottes du monde entier y pourroient mouiller toutes ensemble ; qu'on y fait aisément de l'eau, qui se trouve excellente. Son entrée est gardée par des rochers, où l'on court risque de se briser pour peu qu'on s'éloigne du milieu de la passe. Elle est devenue plus difficile, depuis qu'en 1762, on y a coulé bas trois vaisseaux de guerre. Cette précaution n'a été funeste qu'aux Espagnols, qui n'ont pu encore réussir à retirer ces trois gros bâtimens. Elle étoit d'autant plus inutile, que l'ennemi n'auroit pas même tenté de forcer le port, défendu par le fort Moro & par le fort de la Pointe. La première de ces deux citadelles, est tellement élevée au-dessus du niveau de la mer, qu'il seroit impossible, même aux navires du premier rang, de la battre. L'autre ne jouit pas du même avantage ; mais on ne pourroit la canonner que par un canal si étroit, que les plus fiers assaillans ne foudroient jamais la nombreuse & redoutable artillerie du Moro.

La Havane ne peut donc être attaquée que du côté de terre. Quinze ou seize mille hommes, qui sont la plus grande force qu'il soit possible d'employer à cette expédition, ne pourront jamais investir tous les ouvrages qui ont acquis une étendue immense. Il faudra tourner leurs efforts vers la droite ou vers la gauche du port, contre la ville ou contre le fort Moro. Si on se détermine pour le dernier parti, la descente se fera aisément à une lieue du fort, & l'on arrivera sans peine à sa vue par des chemins faciles, par des bois qui couvriront & assureront la marche.

La première difficulté sera d'avoir de l'eau. Elle est mortelle aux environs du camp qu'il faudra choisir. On sera réduit à en aller chercher de potable avec des chaloupes, à une distance de trois lieues. On ne pourra s'en procurer qu'en arrivant en force sur la rivière qui doit seule en fournir, ou qu'en y laissant un corps retranché, qui, loin du camp, isolé, sans soutien, sera continuellement dans le risque d'être enlevé.

Avant d'attaquer le Moro, il faudra prendre le Cavagne, qui vient d'être construit. C'est un ouvrage à couronne, composé d'un bastion, de deux courtines, & deux demi-bastions sur son front. Sa droite & sa gauche appuient sur l'escarpement du port. Il a des casemates, des citernes & des magasins à poudre à l'abri de la bombe, un bon chemin couvert, & un large fossé taillé dans le roc. Le sol qui y conduit, est tout de pierres ou de rocailles, & n'a point de terre. Le Cavagne est placé sur une hauteur qui domine le Moro; mais il est exposé lui-même aux insultes d'un tertre, qui, élevé à son niveau, n'est éloigné que de trois cents pas. Comme il seroit aisé d'ouvrir la tranchée derrière cette élévation, on

va la raser; & la place pourra voir ensuite & dominer au loin. Si la garnison se trouvoit si pressée qu'elle désespérât de se soutenir, elle feroit sauter les ouvrages qui sont tous minés, & se replieroit sur le Moro, avec lequel il n'est pas possible de lui couper la communication.

Le fameux fort Moro avoit du côté de la mer, où il est inattaquable, deux bastions; & deux bastions du côté de la terre, avec un large & profond fossé creusé dans le roc. Rebâti à neuf depuis qu'il a été pris, ses parapets ont acquis plus d'élévation & plus d'épaisseur. On lui a donné un bon chemin couvert, & tout ce qui lui manquoit pour mettre les troupes & les munitions en sûreté. La tranchée n'est pas plus aisée à ouvrir que devant le Cavagne. L'un & l'autre ont été construits avec une pierre molle, qui fera courir moins de risque à leurs défenseurs qu'une pierre de taille ordinaire.

Indépendamment de ces moyens, les deux forteresses ont pour elles le secours du climat si dangereux pour les assiégeants, & la facilité de recevoir de la ville des ressources de tous les genres, sans qu'on puisse l'empêcher. Ces avantages doivent rendre ces deux places imprenables, très-difficiles du moins à prendre, pourvu qu'elles soient suffisamment avitaillées, & défendues avec valeur & capacité. Leur conservation est d'autant plus importante, que leur perte entraîneroit nécessairement la soumission du port & de la ville, dominés & foudroyés de ces hauteurs.

Après avoir exposé les obstacles qu'on trouveroit à se rendre maître de la Havane par le fort Moro, il faut parler de ceux qu'on auroit à surmonter par le côté de la ville même.

Elle est située dans le port, & un peu dans son enfoncement. Elle étoit couverte, tant du côté du port que de celui de la campagne, d'une muraille sèche qui ne valoit rien, & de vingt & un bastions qui ne valoient pas mieux. Son fossé étoit sec & peu profond. En-avant de ce fossé, étoit une espece de chemin couvert, presque totalement détruit. La place, dans cet état, n'eût pas été à l'abri d'un coup de main, qui, fait pendant la nuit avec plusieurs attaques, vraies ou fausses, l'auroit emportée. On se propose de creuser les fossés, de les faire larges & profonds, & d'y joindre un très-bon chemin couvert.

Ces défenses nécessaires seront soutenues par le fort de la Pointe. C'est un quarré bâti en pierre, & qui, quoique petit, a des casemates. On l'a rebâti à neuf, parce qu'il avoit été extrêmement endommagé pendant le siege. Il est entouré d'un bon fossé sec, creusé dans le roc. Indépendamment de sa destination principale, qui est de défendre avec le Moro l'entrée du port, objet qu'il remplit très-bien, il a plusieurs batteries dégorgées sur la campagne, & qui flanquent quelques parties de l'enceinte de la ville.

Son feu va se croiser avec celui d'un fort de quatre bastions, avec fossé, chemin couvert, poudrière, casemates & citernes. Ce nouveau fort qu'on construit à un quart de lieue de la place, sur une hauteur appelée Arostigny, demandera un siege en forme, si l'on veut attaquer la ville de ce côté-là; d'autant plus qu'il a l'avantage de voir la mer, de battre au loin sur la campagne, & de gêner extrêmement l'ennemi, qui est obligé de venir prendre de l'eau tout auprès.

En continuant de faire le tour de la ville, on trouve le fort Dalterès, construit depuis le siege. Il est de pierre,

& a quatre bastions, avec un chemin couvert, une demi-lune en-avant de la porte, un large fossé, un bon rempart, des citernes, des casemates, un magasin à poudre. Il est à un petit quart de lieue de la ville, & au-delà d'une rivière & d'un marais impraticable, qui la couvrent de ce côté-là. On l'a placé sur une hauteur qu'il embrasse en entier, & qu'on a isolée en creusant un large fossé, où la mer entre du fond du port. Outre qu'il domine la communication de la ville avec l'intérieur de l'isle, il défend, en croisant ses feux avec ceux d'Arostigny, l'enceinte de la place, qui se trouvera protégée encore dans l'intervalle de ces deux forts, par une grosse redoute qu'on va élever. Il croise aussi son feu avec le Moro qui est fort élevé, & placé sur la pointe du fort la plus avancée.

Tant d'ouvrages qui exigeront une garnison de quatre mille hommes, & qui pourront être portés à leur perfection dans deux ou trois ans, coûtent à l'Espagne des trésors immenses. Elle a d'abord consacré dix millions à l'achat des premiers besoins; & elle en donne annuellement dix à sept pour presser l'emploi de ces matériaux. Quatre mille noirs qui appartiennent au Gouvernement, & une chaîne de Mexicains condamnés aux travaux publics, sont les instruments de cette entreprise. On auroit avancé le fruit des sueurs de tant de victimes, si on eût associé à leur travail les troupes qui le souhaitoient, comme un moyen de sortir de l'affreuse indigence où elles languissent.

S'il étoit permis d'avoir une opinion sur une matière qu'on ne connoît point par profession, on se hasarderoit à dire, que lorsque tous ces ouvrages seront finis, ceux qui feront le siège de la Havane, doivent le commencer par le Cavagne & le Moro; parce que ces deux forts

pris, il faudra bien que la ville se rende, sous peine d'être écrasée par l'artillerie du Moro. Si l'on se déterminoit, au contraire, par le côté de la ville, l'assaillant ne se trouveroit guere avancé, même après l'avoir prise. A la vérité, il seroit le maître de détruire les chantiers, les vaisseaux qui seroient dans le port; mais il n'en résulteroit pour lui aucun avantage permanent. Pour former un établissement, il lui faudroit prendre encore le Cavagne & le Moro, ce qui lui seroit vraisemblablement impossible, après la perte d'hommes qu'il auroit effuyée à l'attaque de la ville & de ses forts.

Mais quelque plan que l'on suive dans le siege de cette place, la nation qui l'attaquera, n'aura pas seulement à combattre la nombreuse garnison qui sera enterrée dans les ouvrages; on lui opposera aussi des troupes qui tiendront la campagne, & qui troubleront ses opérations. La petite armée sera formée de deux escadrons de dragons Européens, bien montés, bien armés, bien exercés, & d'une compagnie de cent miquelets. On pourroit y joindre tous les habitants de l'isle, blancs, mulâtres & negres libres, qui sont enrégimentés au nombre de dix mille hommes; mais comme la plupart n'ont aucune idée de discipline, ils ne feroient que causer de la confusion. Il n'en sera pas ainsi d'un régiment de cavalerie de quatre escadrons, & de sept bataillons de milice, que, depuis la paix, on a accoutumés à manœuvrer d'une maniere surprenante. Ces corps armés, habillés, équipés aux dépens du Gouvernement, & payés en-temps de guerre sur le pied des troupes réglées, ont pour guide & pour modele, des Majors, des Sergents, des Caporaux envoyés d'Europe, & tirés des régiments les plus distingués. La formation de ces milices coûte un argent immense. La

Cour d'Espagne attend les événements, pour juger de l'utilité de ces dépenses. Mais on peut assurer dès à présent, que quel que soit l'esprit militaire de ces troupes, cette opération politique est inexcusable. Voici pourquoi.

Le projet de rendre à Cuba tous les colons soldats, ce projet inique & ruineux pour toutes colonies, a été poussé très-vivement. La violence qu'il a fallu faire aux habitants pour les assujettir à des exercices qui leur déplaisoient, n'a fait que redoubler en eux leur goût naturel pour le repos. Ils ont détesté des mouvements mécaniques & forcés, qui, ne leur procurant aucune jouissance, devoient leur paroître doublement insupportables; quand bien même ils ne seroient pas effrayants ou ridicules pour des peuples qui ne croient peut-être avoir aucun intérêt à défendre un Gouvernement qui les opprime. Cette aversion pour le mouvement, s'est étendue jusqu'à cet exercice utile qu'exige le travail des terres. On n'a plus voulu défricher, planter, cultiver, pour une nation qui ne fait que commander à des travailleurs. Les milices ont arrêté les cultures. Celles-ci qui s'établissoient lentement, ont rétrogradé. Elles s'anéantiront tout-à-fait avec le temps, si l'Espagne s'opiniâtre à soutenir un système vicieux que de fausses vues lui ont fait adopter. La manie d'avoir des troupes; cette fureur, qui, sous prétexte de prévenir les guerres, les allume; qui en amenant le despotisme des Gouvernements, prépare de loin la révolte des peuples; qui arrachant perpétuellement l'habitant de son foyer, & le cultivateur de son champ, éteint l'amour de la patrie, en éloignant l'homme de son berceau; qui bouleverse les nations & les transplante au-delà des terres & des mers: cet esprit mercénaire de milice, qui n'est pas l'esprit militaire, perdra tôt ou tard l'Europe; mais bien plutôt les

colonies, & peut-être celles d'Espagne avant les autres.

Cette Puissance possède la partie la plus étendue, la plus fertile de l'archipel Américain. En des mains actives, ces isles seroient devenues la source d'une prospérité sans bornes. Dans l'état actuel, ce sont de vastes forêts où règne une solitude affreuse. Bien-loin de contribuer à la force, à la richesse de la monarchie qui en a la propriété, elles ne font que l'affoiblir, que la ruiner par les dépenses qu'absorbe leur conservation. Si l'Espagne eût étudié convenablement la marche politique des autres peuples, elle auroit vu que plusieurs d'entre eux devoient uniquement leur prépondérance à quelques isles inférieures en tout à celles qui n'ont servi jusqu'ici qu'à grossir ignominieusement la liste de ses innombrables & inutiles possessions. Elle auroit appris que la fondation des colonies, de celles sur-tout qui n'ont point de mines, ne pouvoit avoir d'autre but raisonnable, que celui d'y établir des cultures.

C'est calomnier les Espagnols, que de les croire incapables par caractère, de soins laborieux & pénibles. Si l'on jette un regard sur les fatigues excessives que supportent si patiemment ceux de cette nation qui se livrent au commerce interlope, on s'appercvra que leurs travaux sont infiniment plus durs que ceux de l'économie rurale d'une habitation. S'ils négligent de s'enrichir par la culture, c'est la faute du Gouvernement. Qu'il cesse de les faire gémir sous la tyrannie du monopole; qu'il cesse de leur faire acheter trop cher les instruments de leur industrie; qu'il cesse de surcharger leurs productions de droits excessifs; qu'il cesse d'opprimer ceux qui auront fait les premiers pas vers la fortune; qu'il cesse de regarder comme dangereux, ceux qui montreront une grande activité:

XLI.

Les Espagnols ne font pas incapables, comme on le croit, de porter des colonies à une grande prospérité.

qu'il cesse de les livrer aux intérêts particuliers d'une autorité absolue & vénale, & il verra sortir ses sujets de cette profonde inaction qui rend l'Espagne presque nulle. Faut-il que cette monarchie, qui, sous Charles-Quint, étoit comme la tête d'où partoient tout le mouvement de l'Europe, en soit aujourd'hui une partie impuissante & immobile; & qu'un Etat de notre continent qui se trouve le premier sur la carte, en soit le dernier dans l'histoire?

L'Espagne veut-elle enfin se réveiller de ce sommeil? qu'elle donne des secours à ses colons. Les trésors du Mexique & du Pérou s'offrent à porter l'abondance dans les îles, par une générosité vraiment productive. Toutes les cultures du nouveau monde exigent des avances; celle du sucre réclame les plus grands fonds, par l'assurance des plus grands rapports. Il n'y a pas un seul habitant, à la Trinité, à la Marguerite, à Porto-Rico, à Saint-Dominique, en état de l'entreprendre; & il n'y en a pas trente à Cuba. Ces colons tendent tous des bras suppliants vers la métropole, pour en obtenir des moyens de sortir de leur léthargie. Ah! s'il étoit permis à l'écrivain désintéressé, qui ne cherche & ne souhaite que le bonheur de l'humanité, de leur prêter des sentiments & des discours, que l'habitude de l'oïveté, les entraves du Gouvernement, & les préjugés de toute espèce, semblent leur avoir interdits; ne pourroit-il pas dire en leur nom à la Cour de Madrid, à la nation entière:

„ Confidérez les sacrifices que nous attendons de vous;
 „ & voyez si vous n'en ferez pas dédommagés au centuple, par les riches productions que nous offrirons à votre commerce expirant. Votre marine accrue par nos
 „ travaux, formera le seul boulevard qui puisse défendre
 „ des possessions prêtes à vous échapper. Devenus plus

„ riches, nous consommerons davantage; & alors la terre
„ que vous habitez, qui languit avec vous quand la na-
„ ture l'appelle à la fécondité; ces plaines qui n'offrent
„ à vos yeux que des déserts, & qui sont la honte de vos
„ loix & de vos mœurs, se changeront en des champs
„ fertiles. Votre patrie fleurira par l'industrie & par l'a-
„ griculture qui fuyoient loin de vous. Les sources de vie
„ & d'activité que vous aurez fait couler jusqu'à nous
„ par la mer, reflueront autour de vos demeures en fleu-
„ ves d'abondance. Mais si vous êtes insensibles à nos
„ plaintes & à nos malheurs; si vous ne régnez pas pour
„ nous; si nous ne sommes que les victimes de notre
„ obéissance, rappelez-vous cette époque à jamais cé-
„ lebre, où des sujets malheureux & mécontents secoue-
„ rent le joug de votre domination; & par leurs travaux,
„ leurs succès & leur opulence, justifierent leur révolte
„ aux yeux du monde entier. Quand ils sont libres de-
„ puis deux siècles, nous faudra-t-il encore gémir de vous
„ avoir pour maîtres? lorsque la Hollande brisa le scep-
„ tre de fer qui l'écrasait; lorsqu'elle sortit du fond des
„ eaux pour régner sur les mers, le ciel élevoit sans doute
„ ce monument de la liberté, pour montrer aux nations la
„ route du bonheur, & pour effrayer les Rois infidèles
„ qui les en écartent. „

En effet, cette République, qui a marché long-temps l'égale des plus grands Rois, est parvenue en partie à cette gloire par la prospérité de ses colonies. Mais voyons quels moyens elle a suivis pour les faire valoir.

Jusqu'à la découverte des côtes occidentales de l'Afri- que, d'une route aux Indes par le Cap de Bonne-Espéran- ce, & sur-tout jusqu'à la découverte de l'Amérique, les peuples de l'Europe ne se connoissoient, ne se visitoient

XLII.

Les Hol-
landois
s'établi-
rent à Cu.

raçao, à
Saint-Euf-
tache, à
Saba, à
St. Mar-
tin. A quoi
leur ser-
vent ces
petites
îles.

guere, que par quelques incursions barbares, dont le pillage étoit le but, & la dévastation tout le fruit. A l'exception d'un petit nombre de tyrans armés, qui trouvoient dans l'oppression des foibles, les moyens de soutenir un luxe extraordinairement cher, tous les habitants des différents Etats étoient réduits à se contenter de ce que leur fournissoient un territoire mal cultivé, une industrie arrêtée aux barrières de chaque Province. Les grands événements qui fixent à la fin du quinzieme siecle, une des plus brillantes époques de l'histoire du monde, n'opérèrent pas dans les mœurs une révolution aussi rapide qu'on est prompt à l'imaginer. Quelques villes anféatiques, quelques Républiques d'Italie alloient, il est vrai, chercher à Cadix & à Lisbonne, devenus de grands entrepôts, ce que les deux Indes envoient de rare & de précieux; mais la consommation en étoit tout-à-fait bornée, par l'impuissance où étoient les nations de le payer. Elles languissoient la plupart dans une léthargie entiere; la plupart ignoroient les avantages & les ressources de leur territoire.

Il falloit, pour mettre fin à cet engourdissement, un peuple qui, sorti du néant, répandît la vie & la lumiere dans tous les esprits, l'abondance dans tous les marchés; qui pût offrir toutes les productions à un meilleur prix, échanger le superflu de chaque nation avec ce qu'elle n'avoit pas; qui donnât une grande activité à la circulation des denrées, des marchandises, de l'argent; qui en facilitant, en étendant la consommation, encourageât la population, l'agriculture, tous les genres d'industrie. L'Europe dut aux Hollandois tous ces avantages. On pardonne à l'aveugle multitude de se borner à jouir, sans connoître les sources de la prospérité qu'elle goûte : mais la phi-

osophie & la politique doivent perpétuer la gloire des bien-faïcteurs de l'humanité; suivre, s'il est possible, la marche de leur bienfaisance.

Lorsque les généreux habitants des Provinces-Unies leverent la tête au-dessus de la mer & de la tyrannie, ils virent qu'ils ne pouvoient asscoir les fondemens de leur liberté, sur un sol qui ne leur offroit pas même les soutiens de la vie. Ils sentirent que le commerce, qui, pour la plupart des nations, n'est qu'un intérêt accessoire, qu'un moyen d'accroître la masse & le revenu des productions territoriales, étoit la seule base de leur existence. Sans terre & sans productions, ils résolurent de faire valoir celles des autres peuples; assurés que de la prospérité universelle, sortiroit leur prospérité particulière. L'événement justifia leur politique.

Leur premier pas établit, entre les peuples de l'Europe, l'échange des productions du nord avec celles du midi. Bientôt toutes les mers se couvrirent des vaisseaux de la Hollande. C'étoit dans ses ports que tous les effets commercables venoient se réunir; c'étoit de ses ports qu'ils étoient expédiés pour leurs destinations respectives. On régloit la valeur de tout; & c'étoit avec une modération qui écartoit toute concurrence. L'ambition de donner plus de stabilité, plus d'étendue à ses entreprises, rendit avec le temps la république conquérante. Sa domination s'étendit sur une partie du continent des Indes, & sur toutes les îles importantes de l'Océan qui l'environne. Elle tenoit asservies, par ses forteresses ou par ses escadres, les côtes d'Afrique, où elle avoit porté le coup-d'œil attentif & prévoyant de son utile ambition. Les seules contrées de l'Amérique où la culture eût jetté les germes des vraies richesses, reconnoissoient ses loix. L'immensité de ses com-

binaisons embrassoit l'univers, dont elle étoit l'ame par le travail & l'industrie. Elle étoit parvenue à la monarchie universelle du commerce.

Tel étoit l'état des Provinces-Unies, lorsque les Portugais, se relevant de la langueur & de l'inaction où la tyrannie Espagnole les avoit plongés, réussirent à leur arracher en 1661 la partie du Brésil qu'elles avoient conquise sur eux. Dès ce premier ébranlement de leur puissance, les Hollandois auroient été chassés entièrement du nouveau monde, s'il ne leur fût resté quelques petites isles; en particulier, celle de Curaçao, qu'en 1634 ils avoient enlevée aux Castillans qui la possédoient depuis 1527.

Ce rocher, qui n'est qu'à trois lieues de la côte de Venezuela, peut avoir dix lieues de long sur cinq de large. Il a un port excellent, mais dont l'approche est fort difficile. Lorsque une fois on y est entré, son vaste bassin offre toutes sortes de commodités. Une forteresse, construite avec intelligence, & constamment bien entretenue, fait sa défense.

Les François, qui avoient corrompu d'avance le Commandant de la place, y aborderent en 1673 au nombre de cinq ou six cents hommes. Comme la trahison avoit été découverte, & le traître puni, ils furent reçus par son successeur tout autrement qu'ils ne s'y attendoient. Ils se rembarquerent avec la honte de n'avoir montré que leur foiblesse & l'iniquité de leurs mesures.

Louis XIV, dont l'orgueil fut blessé par cet imprudent échec, donna cinq ans après dix-huit vaisseaux de guerre & douze bâtimens flibustiers à d'Estrées, pour effacer l'affront qui ternissoit à ses yeux l'éclat d'un regne rempli de merveilles. Cet Amiral approchoit du terme de son expédition, lorsque son audace & son opiniâtreté firent échouer sa

sa flotte à l'isle Daves. Il recueillit ce qu'il put des débris de son naufrage, & regagna, sans avoir rien entrepris, le port de Brest dans un assez grand désordre.

Depuis cette époque, ni Curaçao, ni les petites isles d'Aruba & de Bonaire qui sont sous ses loix, n'ont été inquiétées. Aucune nation n'a songé à conquérir un sol stérile, qui n'offre que quelques bestiaux, quelque manioc, quelques légumes propres à la nourriture des esclaves, & qui ne fournit aucune production qui puisse entrer dans le commerce. Saint-Eustache ne vaut guere mieux.

Cette isle d'environ cinq lieues de tour, n'est proprement qu'une montagne fort escarpée, qui paroît sortir de l'Océan en forme de cône. Elle manque de port, & est réduite à une rade purement foraine. Quelques François chassés de Saint-Christophe s'y réfugièrent en 1629, & l'abandonnerent quelque temps après; parce que ce rocher, d'ailleurs stérile, n'avoit d'autre eau douce que celle de pluie qu'on ramassoit dans des citernes. On ignore l'époque précise de cette émigration; mais il est prouvé que les Hollandois y étoient établis en 1639. Ils en furent chassés dans la suite par les Anglois, sur lesquels Louis XIV la reprit. Ce Prince fit valoir son droit de conquête dans les négociations de Breda, & résista aux instances de la république, alors son alliée, qui prétendoit que cette possession lui fût restituée, comme lui ayant appartenu avant la guerre. Lorsque la signature du traité de paix eut anéanti cette prétention, le Monarque François, dont l'orgueil écoutoit plutôt la générosité que la justice, crut qu'il n'étoit pas de sa dignité de profiter du malheur de ses amis. Il remit de son propre mouvement aux Hollandois leur isle, quoiqu'il n'ignorât pas que c'étoit

une forteresse naturelle qui pourroit l'aider à la conservation de la partie de Saint-Christophe qui lui appartenoit.

Saint-Eustache produit quelque tabac, & à-peu-près six cents milliers de sucre. Sa population, comme colonie agricole, est de cent-vingt blancs & de douze cents noirs. Comme commerçant, il a cinq cents blancs; & jusqu'à douze ou quinze cents, lorsqu'il a le bonheur d'être neutre en temps de guerre.

Sa foiblesse ne l'a pas empêché d'envoyer quelques-uns de ses habitants dans une île voisine, connue sous le nom de Saba. Il faut gravir presque au sommet de ce roc escarpé, pour y trouver un peu de terre. Elle est très-propre au jardinage. Des pluies fréquentes, mais dont l'eau ne séjourne pas, y font croître des plantes d'un goût exquis, & des choux d'une grosseur singulière. Une cinquantaine de familles Européennes, avec environ cent cinquante esclaves, y cultivent le coton, le filent, en font des bas, qu'on vend aux autres colonies jusqu'à dix écus la paire. Il n'y a pas en Amérique d'aussi beau sang que celui de Saba; les femmes y conservent une fraîcheur qu'on ne retrouve dans aucune autre des Antilles. Heureuse peuplade ! élevée sur un rocher entre le ciel & la mer, elle jouit de ces deux éléments sans en craindre les orages. Elle respire un air pur, vit de légumes, cultive une production simple qui lui donne l'aisance sans la tentation des richesses, s'occupe d'un travail moins pénible qu'utile, possède en paix tous les biens de la modération, la santé, la beauté, la liberté. C'est-là le temple de la paix, d'où le sage peut contempler à loisir les erreurs & les passions des hommes, qui vont, comme les flots de la mer, se pousser & se heurter sur les riches côtes de l'A-

mérique, dont ils se disputent & s'arrachent tour-à-tour les dépouilles & la possession. C'est de là qu'on voit au loin les nations de l'Europe, venir porter la foudre au milieu des gouffres de l'Océan, & sous les ardeurs des tropiques, toujours brûlantes des feux de l'ambition & de la cupidité, se remplir d'or sans jamais s'en rassasier; amasser dans des flots de sang ces métaux, ces perles, ces diamants, dont se couvrent ceux qui dépouillent les peuples; surcharger d'innombrables navires de ces tonneaux précieux, d'où le luxe tire la pourpre, & où l'on puise les délices, la mollesse, la cruauté, les vices. Le tranquille colon du rocher de Saba voit cet amas de folies, & file paisiblement le coton qui fait toute sa parure & toute sa richesse.

Sous le même ciel, est l'île de Saint-Martin, dont l'enceinte, d'environ quinze ou seize lieues, renferme un assez grand nombre de montagnes, qui ne sont que des rochers couverts de bruyeres. Le sol sablonneux de ses plaines & de ses vallées, stérile par lui-même, n'y peut être fécondé que par des pluies assez rares, & dont la bienfaisance diminue à mesure que le soleil les pompe ou qu'elles s'écoulent. Avec quelques soins, on pourroit retenir ces eaux fortuites dans des réservoirs, & les distribuer dans des terres pour y faire germer l'abondance. Du reste, cette île sans rivière, a des fontaines & des citernes, qui fournissent à tous les colons une eau assez bonne. L'air est très-sain, la côte poissonneuse, la mer rarement agitée, & par-tout l'ancrage sûr autour de l'île.

Les Hollandois & les François qui s'y étoient rencontrés en 1638, y vivoient en paix, mais séparément, lorsque les Espagnols qui étoient en guerre ouverte avec les

deux nations , s'aviserent d'attaquer ces nouveaux habitants , les battirent , les firent prisonniers , & s'établirent à leur place. Le vainqueur ne tarda pas à se dégoûter d'un établissement inutile qui lui coûtoit 400 , 000 livres par an. Il l'abandonna en 1648 , après avoir détruit tout ce qu'il ne lui étoit pas possible d'emporter.

Ces dévastations n'empêchèrent pas les deux nations qui occupoient l'isle quelques années auparavant , d'y retourner , aussi-tôt qu'ils la virent évacuée. Elles convinrent de ne jamais troubler mutuellement leur tranquillité ; & elles furent toujours fidelles à un engagement dont l'utilité étoit réciproque. Les divisions de leurs métropoles n'altérèrent jamais ces dispositions. La paix régna constamment dans cet asyle jusqu'en 1757 , que les François en furent chassés par un corsaire Anglois nommé Cook ; mais ils y sont retournés à la fin des hostilités.

D'environ cinquante mille acres de terre que contient l'isle entière , les François en possèdent trente-cinq mille. Ce grand espace occuperoit une population de dix mille ames , que les progrès de la culture y réuniront un jour , si la dureté des Gouvernements d'Europe amène enfin la liberté de l'Amérique. On n'y voyoit en 1753 que cent deux blancs & cent quatre-vingt-cinq esclaves. Ils avoient pour troupeaux 37 chevaux , 91 bœufs ou vaches , 315 moutons , 458 chevres. Pour leur subsistance , ils cultivoient 17500 bananiers , 84 quarrés d'ignames ou de patates , & 82000 fosses de manioc. Le produit de 425600 pieds de cotonier , étoit tout ce qu'ils offroient au commerce.

La ligne de séparation , dirigée de l'Est à l'Ouest , qui a assigné une moindre superficie aux Hollandois , les en a

bien dédommagés, par la possession du seul port qui soit dans l'île, & d'un grand étang qui fournit annuellement pour deux cents mille écus de sel. Ces républicains ont de plus la ressource de leurs sucreries, qui occupent trois mille esclaves, mais dont les travaux sont totalement perdus dans les années qui ne sont pas pluvieuses.

Les deux colonies commencent à cultiver le café avec succès. Peut-être cette production leur procurera-t-elle un jour une certaine aisance, dont les François sont aujourd'hui beaucoup plus éloignés que les Hollandois.

Les établissemens de ces derniers dans le grand archipel de l'Amérique, ne présentent jusqu'ici rien de curieux ni d'intéressant au premier coup-d'œil. Des possessions qui fournissent à peine la cargaison de quatre ou cinq vaisseaux médiocres, ne paroissent dignes d'aucune attention. Aussi l'oubli le plus profond feroit-il leur partage, si quelques-unes de ces îles, qui ne sont rien comme agricoles, n'étoient beaucoup comme commerciales. Nous voulons parler de Saint-Eustache & de Curaçao.

Le desir de former des liaisons interlopes avec le continent Espagnol, décida la conquête de Curaçao. On y vit bientôt arriver un grand nombre de bâtimens Hollandois. Forts & bien armés, ils étoient de plus montés par des hommes choisis, dont la bravoure étoit soutenue d'un vif intérêt. Chacun d'eux avoit dans la cargaison une part plus ou moins considérable, qu'il étoit déterminé à défendre au prix de son sang, contre les attaques des Garde-côtes.

Avec le temps, la maniere de traiter changea un peu. Curaçao devint lui-même un magasin immense, où les

Espagnols venoient sur leurs bateaux échanger leur or, leur argent, leur vanille, leur cacao, leur cochenille, leur quinquina, leurs cuirs, leurs mulets, contre des negres, des toiles, des foyeries, des étoffes des Indes, des épiceries, des dentelles, des rubans, du vif-argent, des ouvrages de fer ou d'acier. Ces voyages, quoique continuels, n'empêchoient pas qu'une multitude de chaloupes Hollandoises ne voguassent de leur isle aux anses de la côte. C'étoit une réciprocité de besoins, de secours, de travaux & de courses, qui jettoit la plus grande activité sur ces parages, entre des nations rivales en commerce, & avides de richesses. La substitution des vaisseaux de registre aux gallions, a rallenti dans les derniers temps cette double communication; mais elle recouvrera sa première vivacité, elle en acquérera une plus grande encore, lorsque le malheur des guerres empêchera l'approvisionnement direct du continent Espagnol.

Les démêlés des Cours de Londres & de Versailles, ouvrent à Curaçao une nouvelle carrière. Il approvisionne alors toute la côte du Sud de Saint-Domingue; il en tire toutes les productions. Ce commerce s'étendra, à mesure que cette partie de la colonie Française fera les progrès dont elle est susceptible. Les armateurs François des isles du vent se rendent eux-mêmes en foule à Curaçao durant les hostilités, malgré la longueur de la traversée : c'est qu'ils y trouvent tout ce qui est nécessaire pour l'équipement de leurs navires; souvent des marchandises des côtes d'Espagne, toujours celles de l'Europe, dont l'usage est universel. Les corsaires Anglois y croisent rarement.

Tout ce qui entre à Curaçao, paye indifféremment un pour cent pour le droit du port. Les marchandises

parties de la Hollande, ont le privilege de n'être jamais taxées davantage. Celles qui viennent des autres ports de l'Europe, payent de plus neuf pour cent. Le café étranger est sujet à ce même droit, parce qu'on veut favoriser celui de Surinam. Toutes les autres denrées de l'Amérique ne donnent que trois pour cent, mais avec l'obligation d'être portées directement dans quelque une des rades de la République.

Saint-Eustache étoit assujetti autrefois aux mêmes impositions que Curaçao : on l'en a déchargé au commencement de la dernière guerre. Il a dû ce bienfait au voisinage de l'île Danoise de Saint-Thomas, dont le port franc lui enlevoit une grande quantité d'affaires. Dans l'arrangement actuel, son commerce interlope pendant la paix se borne le plus souvent à échanger la morue Angloise contre les syrops & les taffias des îles Françoises.

Les hostilités des Cours de Londres & de Versailles ouvrent un plus vaste champ à Saint-Eustache : il s'enrichit de leurs divisions. Durant la dernière guerre, il a été l'entrepôt de presque toutes les denrées des colonies Françoises, & le magasin général de leur approvisionnement. Mais les Hollandois ne formoient pas seuls ce grand mouvement. L'Anglois & le François se réunissoient dans la rade de cette île, pour y former, à l'abri de sa neutralité, des sociétés suivies de commerce. Un passe-port Hollandois, qu'on obtenoit pour 252 livres, couvroit leurs liaisons. On l'accordoit même, sans s'informer de quelle nation étoit celui qui le demandoit. De cette grande liberté naissoient des opérations sans nombre, & d'une combinaison singulière. C'est ainsi que le commerce avoit trouvé l'art d'endormir ou de tromper la discorde.

Cependant le Hollandois, également inventif dans les moyens de faire tourner à son avantage le bien & le mal d'autrui, n'est pas uniquement réduit dans le nouveau monde aux profits passagers d'un commerce précaire. La République possède & cultive dans le continent un grand territoire, séparé de la Guyane Française par la rivière de Maroni, & par celle de Pomaron de la Guyane Espagnole. On le connoît sous le nom de Surinam, le plus ancien & le plus important établissement de cette colonie.

XLIII.
Établisse-
ment des
Hollan-
dois à Su-
rinam, à
Berbiche,
à Esse-
quebé.

Le fondement en fut jeté en 1640 par des François. Leur activité les portoit alors dans les différents climats, & leur légèreté les empêchoit de se fixer dans aucun. Ils abandonnerent Surinam peu d'années après y être arrivés, & ils y furent remplacés par les Anglois. Ces insulaires pouissoient leurs travaux avec quelques succès, lorsqu'ils furent attaqués en 1667 par la Hollande, qui, les trouvant dispersés dans un vaste espace, n'eut pas beaucoup de peine à les réduire. On les transporta quelques années après au nombre de douze cents à la Jamaïque, & la colonie fut assurée par les traités à la République. Ses sujets uniquement occupés du commerce, n'avoient jamais eu la passion de l'agriculture. Surinam se ressentit quelque temps du goût exclusif de ses nouveaux possesseurs. A la fin, la compagnie qui donnoit des loix au pays, fit abattre des bois, partagea une partie du sol aux habitants, les pourvut d'esclaves. Tous ceux qui voulurent occuper ces terres, en obtinrent la propriété, en s'engageant à payer successivement de leurs productions, le prix dont chaque possession étoit achetée. Ils eurent même la liberté d'en disposer en faveur de tout acquéreur, qui consentiroit à se charger de la partie de la dette qui n'auroit pas été acquittée.

Le succès de ces premiers établissemens donna naissance à un grand nombre d'autres. Peu-à-peu ils se font étendus jusqu'à vingt lieues de l'embouchure du Surinam, & du Commewine qui se jette dans ce fleuve. On les auroit poussés même beaucoup plus loin, si l'on n'avoit été arrêté par les negres fugitifs, qui, retranchés dans des forêts inaccessibles, où ils ont retrouvé la liberté, ne cessent d'infester les derrières de la colonie.

Les difficultés qui s'opposoient à ce défrichement, demandoient ce courage extraordinaire qui fait tout braver, cette constance qui fait tout surmonter. La plupart des terres qu'il s'agissoit de mettre en valeur, étoient couvertes de quatre ou cinq pieds d'eau à chaque marée. En multipliant les fossés & les écluses, on est parvenu à dessécher ce sol; & les Hollandois ont eu la gloire de dompter l'Océan dans le nouveau monde comme dans l'ancien. On leur a même vu donner à leurs plantations une propreté qui les caractérise par-tout, & des commodités qu'on ne retrouve pas dans les possessions Angloises & Françoises les plus florissantes.

Un des moyens qui ont le plus encouragé les travaux, a été la facilité extrême que les colons ont trouvée à se procurer des fonds. Ils ont obtenu à six pour cent tout l'argent qu'ils pouvoient employer; mais sous la condition formelle, que leurs plantations resteroient hypothéquées à leur créancier; & que jusqu'à ce qu'on l'eût entièrement payé, ils seroient obligés de lui livrer la totalité de leurs productions, au prix courant de la colonie.

Avec ces secours, il s'est formé sur les bords de Surinam, ou à peu de distance de ce fleuve, 425 habitations, qui en 1762 étoient cultivées par 84500 noirs, & dirigées par 4000 blancs. On compte parmi ces derniers, des ré-

fugies François, des freres Moraves, & sur-tout des Juifs. Il n'est pas peut-être d'Empire sur la terre, où cette malheureuse nation soit si bien traitée. Non-seulement on lui a laissé la liberté de professer sa Religion, d'avoir des terres en propriété, de terminer elle-même les différends qui s'élèvent entre ses membres; elle jouit encore du droit commun à tous les citoyens, d'avoir part à l'administration générale, de concourir au choix des Magistrats publics. Tels sont les progrès de l'esprit de commerce, qu'il fait taire tous les préjugés de nation ou de Religion, devant l'intérêt général qui doit lier les hommes. Qu'est-ce que ces vaines dénominations, de Juifs, de Luthériens, de François ou de Hollandois? Malheureux habitants d'une terre si pénible à cultiver, n'êtes-vous pas tous des hommes? Pourquoi donc vous chasser d'un monde où vous n'avez qu'un jour à vivre? Et quelle vie encore, que celle dont vous avez la folle cruauté de vous disputer la jouissance! Tous les éléments, le ciel & la terre même, n'ont-ils pas assez fait contre vous, sans ajouter à tous les fléaux dont la nature vous environne, l'abus du peu de force qu'elle vous laisse pour y résister?

Paramabiro, chef-lieu de la colonie de Surinam, est une petite ville agréablement située. Les maisons y sont belles & commodes, quoique construites seulement de bois, sur des briques apportées d'Europe. Son port éloigné de cinq lieues de la mer, ne laisse rien à désirer. Il reçoit tous les bâtimens expédiés par la métropole, pour l'extraction des denrées de la colonie.

La prospérité de cet établissement fit naître en 1732 l'idée d'en former un autre sur la rivière de Berbiche, qui se jette dans la mer à dix-neuf lieues plus à l'Ouest que le Surinam. Les rives de son embouchure étoient si ma-

recageuses, qu'il falloit remonter quinze lieues, pour aller des habitations sur les bords de cette riviere. Un peuple, qui avoit rendu la mer même habitable, pouvoit-il être arrêté par cet obstacle? Une nouvelle compagnie eut la gloire de créer des productions nouvelles sur un sol tiré du sein des eaux, & le soc y prit la place de la rame.

Une autre association a depuis tenté le même prodige, avec autant de succès, sur le Demerary & l'Essequibé, qui se déchargent dans la même baye à vingt lieues de Berbiche; sur le Poumaron, éloigné de quinze lieues de l'Essequibé, & de vingt-cinq de la grande bouche de l'Orenoque. Les deux dernières colonies égaleront peut-être un jour celle de Surinam; mais on n'y compte actuellement qu'environ douze cents personnes libres, qui sont à la tête de vingt-huit ou trente mille esclaves.

Les trois établissements ont exactement les mêmes cultures. Ils recueillent du coton, du cacao, du sucre. Quoique ce dernier objet soit de beaucoup le plus considérable, son produit ne répond, ni au nombre des bras qu'on y employe, ni à l'activité des soins qu'on y consacre. Ce défaut vient, sans doute, de la nature d'un terrain marécageux, qui, par une humidité surabondante, étouffe ou détourne les sels & les sucres végétaux de la canne. Le peu qu'on en retire, avoit disposé les colons à tourner les travaux vers une autre culture, lorsque le commencement du siècle offrit le café à leur industrie.

Cet arbre, originaire de l'Arabie, où la nature, avare pour les besoins, est prodigue pour le luxe, fut long-temps la plante chérie de cette terre heureuse. Les tentatives inutiles que firent les Européens pour en faire germer le fruit, leur persuaderent que les habitants du pays le trem-

XLIV.

Cultures
établies
dans les
trois colonies.

poient dans l'eau bouillante, ou le faisoient sécher au four avant de le vendre, pour conserver à jamais un commerce qui faisoit toute leur richesse. On ne fut détrompé de cette erreur, que lorsqu'on eût porté l'arbre même à Batavia, & ensuite à Surinam. L'expérience fit voir, qu'il en étoit du caféier comme de beaucoup d'autres plantes, dont la semence ne leve point, si elle n'est mise en terre toute récente.

Son fruit ressemble à une cerise. Il est en grappe & rangé le long des branches sous les aisselles de feuilles vertes comme celles du laurier, mais un peu plus longues. On le cueille, lorsqu'il est d'un rouge foncé, & on le porte au moulin.

Ce moulin est composé de deux rouleaux de bois, garnis de lames de fer longs de dix-huit pouces sur dix ou douze de diamètre; ils sont mobiles; & par le mouvement qu'on leur donne, ils s'approchent d'une troisième pièce immobile qu'on nomme mâchoire. Au-dessus des rouleaux est une tremie dans laquelle on met le café, qui, tombant entre les rouleaux & la mâchoire, se dépouille de sa première peau, & se divise en deux parties dont il est composé, comme on le voit par la forme du grain qui est plat d'un côté, & arrondi de l'autre. En sortant de cette machine, il entre dans un cribble de laiton incliné, qui laisse passer la peau du grain à travers ses fils, tandis que le fruit glisse & tombe dans des paniers, d'où il est transporté dans un vaisseau plein d'eau, où on le lave, après qu'il y a trempé une nuit. Quand la récolte en est finie & bien séchée, on remet le café dans une machine qu'on appelle moulin à piler. C'est une meule de bois qu'un mulet ou un cheval fait tourner verticalement autour de son pivot. En passant sur le café sec, elle en enleve le

parchemin, qui n'est autre chose qu'une pellicule qui s'étoit détachée de la graine, à mesure que le café séchoit. Débarrassé de son parchemin, on le tire de ce moulin, pour être vanné dans un autre qu'on appelle moulin à van. Cette machine armée de quatre pieces de fer-blanc posées sur un essieu, est agitée avec beaucoup de force par un esclave; & le vent que font ces plaques, nettoye le café de toutes les pellicules qui s'y trouvent mêlées. Ensuite il est porté sur une table, où les negres en séparent tous les grains cassés, & les ordures qui pourroient y rester. Après ces opérations, le café peut se vendre.

L'arbre qui le donne, ne prospere que sous un climat où l'hyver ne se fait pas sentir. Les curieux ne le cultivent ailleurs que dans des serres chaudes, en l'arrosant souvent, & uniquement pour le plaisir des yeux.

Le cafier se plaît sur-tout sur les colines & les montagnes, où il a le pied presque toujours à sec, & la tête souvent arrosée de douces pluies. Il préfere l'aspect du soleil couchant, & il veut une terre labourée, sans aucun mélange d'herbes. Les plants doivent être mis à huit pieds de distance les uns des autres, & dans des trous de douze ou quinze pouces. Naturellement ils s'éleveroient à environ vingt pieds. On les arrête à cinq, pour pouvoir cueillir commodément leur fruit. Ainsi étêtés, ils étendent si bien leurs branches, que le terrain est entièrement couvert.

Le cafier fleurit dans les mois de Décembre, de Janvier, de Février, suivant la température de l'air ou la saison des pluies, & donne son fruit en Octobre & en Novembre. Dès la troisième année, il commence à récompenser les soins du cultivateur; mais il n'est en plein rapport qu'à la cinquième. Sujet aux mêmes accidents que

la plupart des autres arbres, il est de plus exposé à périr, soit par la piquûre d'un ver son ennemi qui le perce au pied, soit par les coups de soleil qui lui sont aussi funestes qu'aux hommes même. Sa durée dépend de la qualité de la terre où il est planté. Le fond des côteaux qu'il occupe le plus communément, est de tuf ou de pierre calcaire. Dans l'un de ces sols, il meurt, après avoir languï quelque temps; dans l'autre, ses racines, qui manquent rarement de percer entre les pierres, attirent de la nourriture; donnent de la force au tronc, & le font vivre & produire environ trente ans.

Tel est à-peu-près le terme d'un plant de cafiers. Le propriétaire à cette époque se trouve sans arbres, & avec un terrain usé où il n'est pas possible d'établir aucune espèce de culture. On pourroit dire qu'il a mis son bien à fonds perdu, même pour un temps fort limité. Son sort est désespéré, si le hasard l'a placé dans une île ferrée & toute occupée. Mais dans un vaste continent, il peut remplacer un sol entièrement épuisé, par un sol libre & vierge qu'il sera le maître de défricher. C'est cet avantage qui, dans la Guyane Hollandoise, a prodigieusement multiplié les plantations de café.

La seule colonie de Surinam a recueilli, en 1768, cent mille livres pesant de coton, deux cents mille livres de cacao, quatorze millions de livres de café, vingt-huit millions six cents mille livres de sucre brut. Soixante-dix navires ont conduit ces denrées dans les ports de la métropole. On ne peut fixer ici avec la même précision le produit des autres colonies; mais on ne s'éloignera pas beaucoup de la vérité, en le réduisant au quart. Il peut & doit augmenter considérablement. Toutes les cultures commencées s'étendront, se perfectionneront. On en tentera

peut-être de nouvelles ; du moins reprendra-t-on celle de l'indigo, que quelques essais malheureux ont fait abandonner trop légèrement.

La côte, qui a soixante-seize lieues d'étendue, n'offre pas, il est vrai, un seul endroit qui puisse être défriché. Les terres y sont toutes basses & constamment noyées. Mais les grands fleuves sur lesquels on a commencé à s'établir, & dont le moindre est navigable durant trente lieues, invitent des hommes entreprenants à venir s'enrichir sur leurs bords. On trouve même dans l'intervalle qui les sépare, de petites rivières qui peuvent recevoir des chaloupes, & qui arrosent un sol fertile. Le climat est le seul obstacle à une grande prospérité. L'année y est partagée entre des pluies continuelles & des chaleurs excessives. Il faut disputer à une foule de reptiles dégoûtants, des récoltes qui ont coûté des soins extrêmes ; & s'exposer à périr dans les langueurs de l'hydropisie ou dans des fièvres de toute espèce.

C'est sans doute la raison qui a déterminé les plus grands propriétaires de la Guyane Hollandoise, à vivre en Europe. On ne voit guère dans la colonie que les agents de ces hommes riches, ou ceux auxquels la médiocrité de leur fortune ne permet pas de confier à des mains étrangères le soin de leurs plantations. Les consommations de pareils habitants ne peuvent qu'être extrêmement bornées. Aussi les navigateurs de la métropole qui vont chercher les productions de ces colonies, n'y apportent-ils que des choses de premier besoin, rarement & peu d'objets de luxe. Encore les négociants Hollandois font-ils réduits à partager cet approvisionnement, tout foible qu'il est, avec les Anglois de l'Amérique septentrionale.

Ces étrangers ne furent d'abord reçus, que parce qu'on

ne pouvoit pas se passer de leurs chevaux. La difficulté d'en élever, & peut-être d'autres causes, ont perpétué cette liberté. Les chevaux servent tellement de passeport aux hommes, qu'un vaisseau qui n'en apporteroit pas un nombre proportionné à sa grandeur, n'entreroit pas dans les ports de la colonie. Mais s'ils viennent à périr dans la traversée, il suffit qu'on en montre les têtes, pour être admis à commercer d'autres denrées comestibles, qui ont pris la place des chevaux dans les vaisseaux Anglois. Une loi défend de leur donner en paiement, autre chose que des syrops & des eaux-de-vie de sucre : elle est peu respectée. Les Anglois, avec le droit qu'ils ont usurpé d'importer ce qu'ils veulent, exportent les denrées les plus précieuses de la colonie, & se font encore livrer de l'argent, ou des lettres de change sur l'Europe. Tel est le droit de la force, dont les peuples républicains usent, non-seulement avec les autres nations, mais entr'eux. Les Anglois agissent à-peu-près envers les Hollandois, comme firent les Athéniens à l'égard des Méliens. *De tout temps, le plus foible cede au plus fort*, disoit Athenes aux insulaires de Melos : *nous n'avons pas fait cette loi ; elle est aussi vieille que le monde, & durera autant que lui*. Cette même raison qui sied si bien à l'injustice, fit qu'Athenes fut à son tour subjuguée par Lacédémone, & détruite par les Romains.

XLV. On n'est pas d'accord sur les dangers auxquels la Guyane
Dangers Hollandoise peut être exposée. Il faut tâcher de fixer les
auxquels idées sur ce point important. D'abord l'invasion de la part
les colo- des Puissances Européennes, y seroit facile. Leurs plus
nies Hol- gros vaisseaux peuvent entrer dans la riviere de Pouma-
landoises ron, dont l'embouchure a un fond de sept ou huit bras-
sont ex- ses d'eau qui vont toujours en augmentant jusqu'à qua-
posées. rante,

rante, à la distance de quatre ou cinq lieues. Le petit fort de la nouvelle Zélande qui en défend les bords, ne résisteroit pas deux heures au feu de leur artillerie. L'entrée du Demerary, qui a dix-huit, vingt, vingt-quatre brasses d'eau, qui en conserve quinze ou seize l'espace de quatre lieues, qui est par-tout sans défenses, seroit encore plus facile. L'embouchure de l'Essequébé, qui a trois lieues de large, est remplie d'îlots & de bas-fonds; mais on y trouve, ainsi que dans le cours de la rivière, des passes qui conduisent les plus grands bâtimens à une île située à dix lieues, & défendue seulement par une misérable redoute. Quoique la rivière de Berbiche, large d'une lieue, reçoive à peine les plus petits navires, ils porteroient des forces suffisantes pour réduire le fort Nassau & les habitations éparées sur les deux rives. Toute cette partie occidentale de la Guyane Hollandoise, est à peine en état de résister à un corsaire entreprenant. Elle seroit obligée de capituler à la vue de la plus foible escadre.

La partie orientale, que ses richesses exposent à plus de risque, est mieux défendue. L'entrée de la rivière de Surinam est assez difficile, à cause de ses bancs de sable. Cependant les bâtimens qui ne tirent pas plus de vingt pieds d'eau, peuvent y entrer, lorsque la mer est haute. A deux lieues de l'embouchure, le Commewine se jette dans le Surinam. C'est à cette jonction que les Hollandois ont établi leur défense. Ils y ont placé une batterie sur le Surinam, une autre batterie sur la rive droite du Commewine, & une citadelle appelée Amsterdam, à la rive gauche. Ces ouvrages forment un triangle, dont les feux qui se croisent, ont le double objet d'empêcher que les vaisseaux n'aillent plus avant dans l'une des deux rivières, & ne

puissent entrer dans l'autre. La forteresse, située au milieu d'un petit marais, n'est abordable que par une chaussée étroite, où l'artillerie écarte toute approche. Elle n'a besoin que d'une garnison de huit à neuf cents hommes. Flanquée de quatre bastions, entourée d'un rempart de terre, d'un large fossé plein d'eau, d'un bon chemin couvert, elle n'a d'ailleurs, ni poudrière, ni magasin voûté, ni aucune espèce de casemate. Trois lieues plus haut, on trouve sur le Surinam, une batterie fermée, destinée à couvrir le port & la ville de Parambiro. On la nomme le fort Zélandia. Une pareille batterie qu'on appelle le fort de Sommeswelt, couvre le Commenwine à une distance à-peu-près égale. La colonie a pour défenseurs ses milices, & douze cents hommes de troupes réglées dont les habitants & la société payent la solde par portions égales.

Ces forces seroient superflues, si l'on n'avoit de précautions à prendre que contre les naturels du pays. Le petit nombre de ces sauvages qui ont voulu se maintenir dans des positions qui convenoient aux Hollandois, ont été exterminés. Les autres se sont enfoncés dans les terres à mesure qu'ils voyoient les Européens s'approcher d'eux. Ils vivent paisiblement dans des bois, qui, devenus leur asyle, leur tiennent lieu de patrie.

Mais la colonie n'est pas aussi tranquille de la part des negres. Lorsque ces malheureux, arrivés d'Afrique, sont exposés en vente, on les fait monter l'un après l'autre sur une table, où un Chirurgien, gagé par le Gouvernement, les examine dans le plus grand détail. Son rapport décide de leur prix, qui, d'ordinaire, est livré au bout de trois semaines. Cependant l'acheteur a toujours vingt-quatre heures pour juger par lui-même des conve-

nances de son acquisition. Si les hommes qu'il a choisis ne lui plaisent pas, il est en droit de les rendre sans la moindre formalité, sans le plus léger dédommagement; pourvu qu'il ne leur ait pas appliqué son sceau. C'est une lame d'argent, où sont gravées les premières lettres de ses noms de baptême & de famille. Cette marque qu'on a fait chauffer, est appliquée sur les bras ou sur les mamelles de l'esclave, où elle imprime des traces ineffaçables. On a imaginé cette précaution barbare, pour distinguer des individus, dont la physionomie n'est pas assez prononcée pour des yeux Européens.

Rien n'est plus rare dans les colonies Hollandoises, que de voir tomber les fers d'un esclave. Il ne peut être libre, sans devenir Chrétien; & pour être autorisé à le faire baptiser, on est obligé d'acheter des lettres de franchise qui coûtent quatre cents livres. Il faut de plus assurer pour toujours sa subsistance; afin qu'il ne puisse pas devenir un fardeau pour la société, ni être tenté d'aller grossir le nombre, déjà trop grand, des ennemis de la colonie. Qu'on ajoute à toutes ces dépenses le sacrifice du prix originaire de l'esclave, & l'on jugera, sans crainte de s'égarer, que l'affranchissement ne doit pas être commun chez une nation, dont la soif de l'or est la passion dominante, & peut-être la passion unique.

Les colons sont si éloignés de ces actes d'humanité, qu'ils ont poussé la tyrannie infiniment plus loin qu'elle n'a jamais été portée dans les îles. La facilité qu'ont les noirs de désertir dans un continent immense, est vraisemblablement la cause de cet excès de barbarie. Sur le plus léger soupçon, un maître fait mourir un esclave en présence de tous les autres; mais à l'insu des blancs qui pourroient déposer en justice contre cette usurpation des droits

de l'autorité civile. La déposition des noirs étant nulle, n'est pas à craindre. La métropole, qui ferme les yeux sur cette atrocité, s'expose par cette lâche connivence à perdre un établissement utile. On a craint cent fois une révolution. Le danger n'a jamais été si grand & si prochain qu'en 1763.

Ce fut au mois de février de cette année qu'on vit éclater une révolte, dont l'exemple & la suite pouvoient devenir funestes à toute l'Amérique. Tout-à-coup soixante-treize noirs réunis dans une même habitation à Berbiche, massacrent leur tyran, & font entendre le cri de la liberté. Ce nom relève le courage & l'espoir dans l'ame de tous les esclaves. Ils s'attroupent au nombre de neuf mille; ils tombent, dans la première fureur du soulèvement, sur tous les blancs qui se présentent; ils les réduisent à se réfugier avec le chef de la colonie, au bas de la rivière sur un brigantin. Cependant cinq cents hommes arrivent de Surinam, au secours des colons. On tente de débarquer. On se retranche dans un bon poste, jusqu'à l'arrivée des troupes d'Europe.

Heureusement pour la République, les Anglois de la Barbade qui possèdent le plus grand nombre des plantations établies au Poumaron, à Demerary & à Essequébé, envoient à temps des forces suffisantes pour contenir les esclaves de ces trois rivières. Par un bonheur plus grand encore, Surinam achève dans ce moment un accord entamé avec les negres réfugiés dans les bois voisins. Dans l'ignorance peut-être d'une fermentation qui pouvoit leur être si favorable, ils consentent à ne plus recevoir les fugitifs de leur nation. Cette convention ôte aux rebelles leur plus grande espérance. Ce concours d'événements inattendus, les rejette dans les fers. Sans armes pour la

plupart , ils se croient trop heureux de capituler avec leurs maîtres. Mais enfin ils ont montré qu'ils sentoient au fond de leur ame ce ressort indestructible , qui réagit contre l'oppression. La tranquillité n'est qu'apparente dans la Guyane Hollandoise , comme dans tous les pays où la révolte a une fois éclaté. Le germe de la révolution se couvre & mûrit en secret dans les forêts d'Auka & de Sarmaca.

Ces déserts peuplés de tous les esclaves que la fuite a pu soustraire au joug de l'avare Hollandois , ont vu se former successivement une espece de République , composée de quinze ou seize mille habitants , partagés en plusieurs villages , dont chacun se choisit un chef. Ces peuplades errantes tombent inopinément , tantôt sur un bord de la colonie , & tantôt sur un autre , pour y piller des subsistances , pour y dévaster les richesses de leurs anciens tyrans. En vain les troupes sont dans un activité continuelle , pour contenir ou pour surprendre un ennemi si dangereux. Des avis secrets le mettent à l'abri de tous les pièges , & dirigent ses incursions vers les lieux sans défense. Des conventions & des traités ne sauroient rassurer contre ses entreprises. Il me semble voir ce peuple esclave de l'Egypte , qui , réfugié dans les déserts de l'Arabie , erra durant quarante ans , tâta tous les peuples voisins , les harcela , les entama tour-à-tour ; & par de légères & fréquentes incursions , prépara l'invasion de la Palestine. Si la nature forme par hasard une grande ame dans un corps d'ébene , une tête forte sous la toison d'un negre ; si quelque Européen aspire à la gloire d'être le vengeur des nations foulées depuis deux siècles ; si même un missionnaire fait employer à propos l'ascendant continuel & progressif de l'opinion , contre l'empire variable & passager de la for-

ce; si Faut-il que la barbarie de notre police Européenne inspire des vœux de sang & de ruine à l'homme juste & humain, qui médite les moyens d'assurer la paix & le bonheur de tous les hommes !

XLVI.
Motifs
qui doi-
vent exci-
ter la Ré-
publique
à s'assurer
la jouis-
sance de
ses colo-
nies, &
à en au-
gmenter
les pro-
ductions.

Mais c'est à des Républicains qui ont appesanti le fardeau de l'esclavage sur la tête des negres, à prévenir par leur sagesse & leur modération, un renversement général dont ils seroient les premières victimes. La Hollande a déjà fait de grandes fautes. Elle n'a pas donné à ses établissemens d'Amérique l'attention qu'ils méritoient, quoique les brèches que recevoit coup sur coup sa fortune, fussent bien propres à lui ouvrir les yeux. Si le tourbillon de sa prospérité ne l'eût aveuglée, elle auroit apperçu dans la perte du Brésil les premières sources de sa décadence. Dépouillée de cette vaste possession, qui, dans ses mains, pouvoit devenir la première colonie de l'univers, qui devoit couvrir le vice ou la petitesse de son territoire d'Europe, elle se vit réduite à n'être que ce qu'elle étoit avant cette conquête, le facteur des nations. Alors se forma dans la masse de ses richesses réelles, un vuide que rien n'a rempli depuis.

Les suites de l'acte de navigation que fit l'Angleterre, ne furent pas moins funestes à la Hollande. Dès-lors cette île cessant d'être tributaire du commerce de la République, devint sa rivale; & bientôt acquit sur elle une supériorité décidée en Afrique, en Asie, en Amérique.

Si les autres nations avoient adopté la politique Angloise, la Hollande touchoit au terme de sa ruine. Heureusement pour elle, les Rois ne connurent pas, ou ne voulurent pas assez la prospérité de leurs peuples. Cependant à mesure que les lumières ont pénétré dans les esprits,

chaque Gouvernement a tenté d'entreprendre le commerce qui lui étoit propre. Tous les pas qu'on a faits dans cette carrière ont resserré l'effort de la Hollande. La marche actuelle fait présumer que chaque peuple aura tôt ou tard une navigation relative à la nature de son territoire, à l'étendue de son industrie. A cette époque où tout semble entraîner le destin des nations, le Hollandois qui a dû sa fortune autant à l'indolence & à l'ignorance de ses voisins, qu'à son économie, à son expérience, se trouvera réduit à sa pauvreté naturelle.

Il n'appartient pas sans doute à la prévoyance humaine d'empêcher cette révolution; mais il ne falloit pas la précipiter, comme l'a fait la République, en cherchant à jouer un rôle principal dans les troubles qui ont si souvent agité l'Europe. La politique intéressée de notre siècle lui auroit pardonné les guerres qu'elle a entreprises ou soutenues pour l'utilité de son commerce. Mais comment approuver celles où son ambition démesurée, & des inquiétudes mal fondées ont pu l'engager? Il a fallu qu'elle recourût à des emprunts excessifs. Si l'on réunit les dettes séparément contractées par la généralité, par les Provinces, par les villes, dettes également publiques, on trouvera qu'elles s'élèvent à deux milliards, dont l'intérêt, quoique réduit à deux & demi pour cent, a prodigieusement augmenté la masse des impôts.

D'autres examineront peut-être si ces taxes ont été judicieusement placées, si elles sont perçues avec l'économie convenable. Il suffit ici d'observer que leur effet a été de renchérir si fort les denrées de premier besoin, & par conséquent la main d'œuvre, que l'industrie nationale en a souffert la plus rude atteinte. Les manufactures de laine, de soie, d'or & d'argent, une foule d'autres ont succom-

bé , après avoir lutté long-temps contre la progression de l'impôt & de la cherté. Quand l'équinoxe du printemps amène à la fois les hautes marées & la fonte des neiges , un pays est inondé par le débordement des fleuves. Dès que la multitude des impôts fait hauffer le prix des vivres , l'ouvrier qui paye davantage sa consommation , sans gagner plus de salaire , déserte les fabriques & les ateliers. La Hollande n'a sauvé du naufrage de ses manufactures , que celles qui n'ont pas été exposées à la concurrence des autres nations.

L'agriculture de la République , s'il est permis d'appeler de ce nom la pêche du hareng , n'a guere moins souffert. Cette pêche qu'on appella long-temps la mine d'or de l'Etat , à cause de la quantité d'hommes qu'elle faisoit vivre , que même elle enrichissoit , a non-seulement diminué de la moitié ; mais ses bénéfices , de même que ceux de la pêche de la baleine , se sont réduits peu-à-peu à rien. Aussi n'est-ce point avec de l'argent que ceux qui soutiennent ces deux pêches , forment les intérêts qu'ils y prennent. Il n'y a d'associés que les négociants qui fournissent les vaisseaux , les agrêts , les ustensiles , les approvisionnements. Leur profit ne consiste guere que dans la vente de ces marchandises , dont ils sont payés par le produit de la pêche , qui donne rarement quelque chose au-delà des fraix de l'armement. L'impossibilité où est la Hollande de faire un usage plus utile de ses nombreux capitaux , a seule sauvé les restes de cette source primitive de la prospérité publique.

L'énormité des droits , qui a détruit les manufactures de la République , & réduit à si peu de chose le bénéfice de ses pêcheries , a beaucoup resserré sa navigation. Les Hollandois tirent toujours de la premiere main les maté-

riaux de leur construction. Ils parcourent rarement les mers sur leur lest. Ils vivent avec une extrême sobriété. La légèreté de la manœuvre de leurs navires leur permet d'avoir des équipages peu nombreux; & ces équipages toujours excellents, se forment à bon marché par l'abondance des matelots qui couvrent un pays où tout est mer ou rivage. Malgré tant d'avantages soutenus du bas prix de l'argent, ils se sont vus forcés de partager le fret de l'Europe avec les Suédois, avec les Danois, sur-tout avec les Hambourgeois, chez qui tous les leviers de la marine ne sont pas grevés des mêmes charges.

Les commissions ont diminué dans les Provinces-Unies, en même-temps que le fret qui les amène. Lorsque la Hollande fut devenue un grand entrepôt, les marchandises y furent envoyées de toutes parts, comme au marché où la vente étoit la plus prompte, la plus sûre, la plus avantageuse. Les négociants étrangers les y faisoient passer souvent pour leur compte, d'autant plus volontiers qu'ils y trouvoient un crédit peu cher jusqu'à la concurrence des deux tiers, des trois quarts de la valeur de leurs effets. Cette pratique assuroit aux Hollandois le double avantage de faire valoir leurs fonds sans risque, & d'obtenir une commission. Les bénéfices du commerce étoient alors si considérables qu'ils pouvoient soutenir ces fraix. Les gains sont tellement bornés, depuis que la lumière a multiplié les concurrents, que le vendeur doit tout faire passer au consommateur, sans l'intervention d'aucun agent intermédiaire. Que si dans quelques occasions il convient d'y recourir, on préférera, toutes choses d'ailleurs égales, Hambourg, où les marchandises ne payent qu'un pour cent de droit d'entrée & de sortie, à la Hollande où elles en paye cinq.

La République a vu fortir aussi de ses mains le commerce d'assurance, qu'elle avoit fait autrefois, pour ainsi dire, exclusivement. C'est dans ses ports que toutes les contrées de l'Europe faisoient assurer leurs cargaisons, au grand avantage des assureurs, qui, en divisant, en multipliant leurs risques, manquoient rarement de s'enrichir. A mesure que l'esprit d'analyse s'est introduit dans toutes les idées, soit de philosophie, soit d'économie, on a senti par-tout l'utilité de ces spéculations. L'usage en est devenu familier & général; & ce que les autres peuples ont gagné, la Hollande l'a perdu nécessairement.

De ces observations, il résulte que toutes les branches du commerce de la république, ont souffert d'énormes diminutions. Peut-être même auroient-elles été la plupart anéanties, si la masse de son numéraire, & son extrême économie ne l'eussent mis en état de se contenter d'un bénéfice de trois pour cent, auquel nous pensons qu'on doit évaluer le produit de ses affaires. Un si grand vuide a été rempli par le placement d'argent que les Hollandois ont fait en Angleterre, en France, en Autriche, en Saxe, en Danemarck, en Russie même, & qui peut monter à seize cents millions de livres.

L'Etat proscrivit autrefois cette branche de commerce, devenue depuis la plus imporrante de toutes. Si la loi eût été observée, les fonds qu'on a prêtés à l'étranger, seroient restés sans emploi dans le pays; parce que le commerce y trouve en si grande quantité les capitaux qui peuvent y être employés, que pour peu qu'on y ajoutât, loin de donner du bénéfice, il deviendrait ruineux par l'excès de la concurrence. La surabondance de l'argent auroit élevé dès-lors les Provinces-unies à ce période, où l'excès des richesses est suivi de la pauvreté. Des milliers de capitalistes

n'auroient pas eu de quoi vivre, au milieu de leurs trésors.

La pratique contraire a fait la plus grande ressource de la république. Son numéraire prêté aux nations voisines, lui a procuré tous les ans une balance avantageuse, par le revenu qu'il lui a formé. La créance existe toujours entière, & produit toujours les mêmes intérêts.

On n'aura pas la présomption de calculer combien de temps les Hollandois jouiront d'une situation si douce. L'évidence autorise seulement à dire que les Gouvernements, qui, pour le malheur des peuples, ont adopté le détestable système des emprunts, doivent tôt ou tard l'abjurer; & que l'abus qu'ils en ont fait, les forcera vraisemblablement à être infidèles. Alors la grande ressource de la république sera dans sa culture.

Cette culture, quoique susceptible d'augmentation dans le pays de Breda, de Bois-le-Duc, de Zutphen & dans la Gueldre, ne sauroit jamais devenir fort considérable. Le territoire des Provinces-Unies est si borné, qu'un Sultan avoit presque raison de dire, en voyant avec quel acharnement les Hollandois & les Espagnols se le disputoient, que s'il étoit à lui, il le feroit jeter dans la mer par ses pionniers. Le sol n'en est bon que pour les poissons, qui le couvroient avant les Hollandois. On a dit avec autant d'énergie que de vérité, que les quatre éléments n'y étoient qu'ébauchés. Ses productions ne nourriront jamais le quart des deux millions d'habitants qui forment sa population actuelle. Ce n'est donc pas de ses possessions d'Europe que la république peut attendre sa conservation : elle est mieux fondée à la demander à celles d'Amérique.

Les contrées que l'Etat a acquises dans ce nouveau

monde, sont toutes sous le joug des privilèges exclusifs. Ses îles, ainsi que ses comptoirs d'Afrique, dépendent de la compagnie des Indes occidentales, qui, depuis la perte du Brésil, a si prodigieusement déchu, que ses actions ne se vendent plus qu'environ quarante pour cent de leur valeur primitive.

Surinam, conquis par quelques armateurs Zélandois, fut cédé par les Etats de cette Province à la compagnie des Indes occidentales, qui, ayant encore l'imagination remplie de son ancienne grandeur, accepta sans balancer un terrain si vaste. Des réflexions sérieuses lui firent sentir que les dépenses nécessaires pour le mettre en valeur, étoient au-dessus de ses forces épuisées. Elle céda un tiers de ses droits à la ville d'Amsterdam, & un tiers à un riche particulier nommé Daarflens. Les deux autres colonies du continent, sont également soumises aux sociétés commerçantes qui les ont fondées.

Aucun de ces corps n'a un seul vaisseau ; aucun ne fait le moindre commerce. La navigation aux établissements d'Amérique est indifféremment ouverte à tous les Hollandois ; mais sous la condition bizarre & tyrannique, que les expéditions pour Surinam & pour Berbiche partiront d'Amsterdam ; que les expéditions pour Essequibé partiront de Zélande ; & que les vaisseaux feront leur retour dans les ports d'où ils seront partis. Les fonctions des compagnies se réduisent à gouverner & à défendre les territoires soumis à leur privilège. Pour les mettre en état de suffire à ces dépenses, la république les a autorisées à imposer des taxes de différentes natures.

Toutes les marchandises qui entrent dans la colonie, toutes les denrées qui en sortent, payent de gros droits. On en exige de plus considérables encore des esclaves qui

arrivent. Les noirs doivent une capitation depuis l'âge de trois ans ; les blancs la doivent aussi. Il n'y a que les étrangers qui soient exempts de ce tribut honteux ; & on est étranger durant dix années. Un terrain ne change jamais de main , qu'il n'en coûte une contribution assez forte au vendeur & à l'acheteur. Tout ouvrier , quelle que soit son industrie , est obligé de déclarer son gain , sous serment ; & l'impôt est réglé sur le bénéfice. Ce que les dépenses publiques n'absorbent pas d'un revenu que la foiblesse ou la corruption du Souverain ont laissé trop augmenter , est partagé entre les membres des différentes sociétés.

Tous les Gouvernements éclairés ont trouvé de l'inconvénient à laisser leurs possessions d'Amérique dans les mains des compagnies exclusives , dont les intérêts particuliers ne s'accordent pas toujours avec l'intérêt public. Ils ont pensé que leurs sujets du nouveau monde avoient , comme ceux de l'ancien , le droit de ne dépendre d'aucune autre autorité que de celles des loix générales. Ils ont cru que leurs colonies feroient des progrès plus rapides , si au-lieu d'une protection intermédiaire , elles jouissoient de la protection immédiate de l'Etat. Le succès a démontré , plus ou moins , la justesse de ces vues. La Hollande seule n'a pas adopté un système si simple & si raisonnable ; quoique tout concourût à le lui rendre plus nécessaire qu'aux autres peuples.

Ses établissemens sont sans défenses , contre les ennemis que l'ambition ou le ressentiment pourroient lui susciter. L'atrocité criante du traitement qu'y éprouvent les esclaves , menace d'un soulèvement. Une partie des denrées qui devroient revenir entièrement à la métropole , passe tous les jours dans les colonies étrangères de l'Amérique septentrionale. Le peu de goût qu'a naturelle-

ment pour l'exploitation des terres une nation purement commerçante, est fortifié dans le nouveau monde par les abus inséparables de l'administration qui s'y est établie. Les moyens d'y créer un nouvel ordre de choses, sont au-dessus de l'autorité, de la protection, de l'activité d'une société particulière. La révolution est attachée aux soins immédiats du Gouvernement.

Si la République prend le parti que ses plus chers intérêts lui dictent, elle cessera d'avoir pour base unique de son existence une industrie précaire, dont elle perd tous les jours quelques branches, & qu'elle perdra tôt ou tard entièrement. Ses colonies qui réunissent tous les avantages que peut desirer un peuple négociant & cultivateur, lui donneront des productions, dont elle aura seule tout le fruit & la propriété. Devenue une puissance territoriale, elle entrera dans tous les marchés en concurrence avec les nations, dont elle ne faisoit que voiturier les denrées. La Hollande cessera de n'être qu'une boutique : elle sera un Etat. Elle trouvera dans l'Amérique, la confiance que l'Europe lui refuse. Voyons si le Danemarck, seule Puissance du Nord qui ait poussé son commerce & ses forces jusques dans le nouveau monde, y-peut former des espérances fondées d'agrandissement.

XLVII. Le Danemarck & la Norvege, réunis aujourd'hui sous les mêmes loix, formoient deux Etats différents au huitieme siecle. Tandis que le premier se distinguoit par la conquête de l'Angleterre & par d'autres entreprises hardies, le second peuple les Orcades, les isles de Fero & l'Islande. Ses actifs habitants, pressés par cette inquiétude qui avoit toujours agité les Scandinaves, leurs ancêtres, s'établirent même dès le neuvieme sie-

Établisse-
ment des
Danois à
St. Tho-
mas, à St.
Jean, à
Sainte-
Croix.

ele, dans le Groenland, qu'on a de fortes raisons d'attacher au continent de l'Amérique. On croit même entrevoir, à travers les ténèbres historiques répandues sur les monuments du Nord, que ces hardis navigateurs poussèrent, dans le onzième siècle, leurs courses jusqu'aux côtes du Labrador & de Terre-neuve, & qu'ils y jetterent quelques foibles peuplades. Il est donc vraisemblable que les Norvégiens peuvent disputer à Christophe Colomb la gloire d'avoir découvert le nouveau monde. Mais ils y étoient sans le savoir.

Les guerres qu'effuya la Norwege, jusqu'à ce qu'elle fût réunie au Danemarck; les obstacles que le Gouvernement opposa à sa navigation; l'oubli & l'inaction où tomba cette nation entreprenante, lui firent perdre avec ses colonies du Groenland, les établissemens ou les relations qu'elle pouvoit avoir aux côtes de l'Amérique.

Il y avoit plus d'un siècle que le navigateur Génois avoit commencé la conquête de cette région au nom de l'Espagne, lorsque les Danois & les Norvégiens qui ne formoient alors qu'une même nation, jetterent les yeux sur cet autre hémisphere, dont ils étoient plus voisins que tous les peuples qui s'en étoient emparés. Mais voulant y pénétrer par la route la plus courte, ils envoyèrent en 1619 le Capitaine Munck, pour chercher un passage par le Nord-ouest dans la mer Pacifique. Ses travaux furent aussi inutiles que ceux de tant d'autres navigateurs, qui l'avoient précédé, & qui l'ont suivi.

On doit présumer que l'inutilité d'une première tentative n'auroit pas rebuté le Danemarck. Il auroit vraisemblablement continué ses expéditions pour l'Amérique, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à y former des établissemens utiles. S'il perdit de vue ces régions éloignées, il y fut

forcé par les guerres où son imprudence le précipita en Europe, par celles que son extrême foiblesse lui attira. Les pertes qu'il fit coup sur coup lui creuserent un précipice, d'où jamais il ne se feroit relevé, si les secours de la Hollande, & la constance des citoyens de Copenhague ne lui eussent procuré en 1660 une paix moins humiliante, moins ruineuse qu'il ne la devoit craindre.

Le Gouvernement employa le premier instant de tranquillité, à fonder ses plaies. Semblable à tous les Gouvernements gothiques, il étoit partagé, entre un chef électif, les Grands de la nation ou le Sénat, & les Etats. Le Roi n'avoit d'autre droit que celui de présider au Sénat, & de commander l'armée. Le Sénat gouvernoit dans l'intervalle d'une diete à l'autre. Celle-ci, composée du Clergé, de la Noblesse & du tiers-Etat, decidoit de toutes les grandes affaires.

Quoique cette constitution offre l'image de la liberté, rien n'étoit moins libre que le Danemarck. Le Clergé avoit perdu toute influence depuis la réformation. Les bourgeois n'avoient pas encore acquis assez de richesses pour se donner de la considération. Ces deux ordres étoient écrasés par celui de la noblesse, toujours rempli de cet esprit féodal qui ramene tout à la force. La crise où l'on se trouvoit n'inspira à ce corps, ni la justice, ni la modération dont il avoit besoin. Le refus qu'il fit de contribuer aux charges publiques en raison de ses possessions, aigrit les autres membres de la confédération. Dans le dépit de leur ressentiment, ils conférèrent au Monarque une autorité absolue, illimitée; & ceux qui les avoient réduits à cet acte de désespoir, se virent forcés de suivre un si funeste exemple.

A cette époque de la révolution la plus imprudente, la
plus

plus singulière qu'offrent les annales des nations, les Danois tomberent dans une espèce de léthargie. Aux grandes agitations que causent toujours des droits importants à disputer, succéda la fausse tranquillité de l'esclavage. Un peuple qui avoit occupé la scène pendant plusieurs siècles, ne joua plus de rôle sur le théâtre du monde. Il ne sortit de l'anéantissement où le despotisme l'avoit plongé, que pour aller occuper en 1671 une petite île d'Amérique, connue sous le nom de Saint-Thomas.

Cette dernière des Antilles du côté de l'ouest, étoit tout-à-fait déserte, lorsque les Danois entreprirent de s'y établir. Ils furent d'abord traversés par les Anglois, sous prétexte que quelques vagabonds de cette nation, y avoient commencé autrefois des défrichements. Le ministère Britannique arrêta le cours de ces vexations; & la colonie vit former successivement les plantations de sucre, que comportoit un terrain sablonneux, qui n'avoit que cinq lieues de long sur deux & demie de large.

Avec une si foible culture, Saint-Thomas n'auroit jamais eu de célébrité. Mais la mer y a creusé un port excellent, qui peut mettre en sûreté cinquante vaisseaux. Un avantage si précieux le fit fréquenter par les flibustiers Anglois & François, qui vouloient soustraire le fruit de leurs rapines, aux droits qu'on exigeoit d'eux, dans les établissements de leur nation. Les corsaires qui avoient fait leurs prises trop bas, pour les faire remonter aux îles du vent, les venoient vendre à celle de Saint-Thomas. Elle étoit l'asyle de tous les bâtimens marchands qui, poursuivis en temps de guerre, y trouvoient un port neutre. C'étoit l'entrepôt de tous les échanges que les peuples voisins n'auroient pu faire ailleurs avec autant d'aïssance & de sûreté. C'est de là qu'on expédioit tous les

Jours des bateaux richement chargés, pour un commerce clandestin avec les côtes Espagnoles, d'où l'on rapportoit beaucoup de métaux & de marchandises précieuses. Saint-Thomas étoit enfin une place où se faisoient des marchés très-importants.

Mais le Danemarck ne profitoit pas de cette circulation rapide. C'étoient des étrangers qui s'enrichissoient, & qui disparoissoient avec leurs richesses. Un vaisseau expédié tous les ans pour l'Afrique, allant vendre ses esclaves en Amérique, & revenant en Europe avec une cargaison qu'il avoit reçue en échange, étoit la seule espece de liaison que la métropole eût avec sa colonie. Elles augmentèrent en 1719 par le défrichement de l'île de Saint-Jean, voisine de Saint-Thomas, mais encore plus petite de la moitié. Ces foibles commencemens auroient eu besoin de l'île des Crabes, ou de Borriquen, où l'on avoit tenté deux ans auparavant de s'établir.

Cette île qui peut avoir huit ou dix lieues de circonférence, a un assez grand nombre de montagnes; mais elles ne sont ni arides, ni escarpées, ni fort élevées. Le sol des plaines & des vallées qui les séparent paroît très-fertile; & il est arrosé par de nombreuses sources dont l'eau passe pour excellente. La nature, en lui refusant un port, lui a prodigué les meilleures rades que l'on connoisse. On trouve à chaque pas des restes d'habitations, des allées d'orangers & de citronniers qui prouvent que les Espagnols de Porto-Rico, qui n'en sont éloignés que de cinq ou six lieues, y ont été fixés autrefois.

Les Anglois voyant qu'une île si bonne étoit déserte, y commencerent quelques plantations vers la fin du dernier siècle. On ne leur laissa pas le temps de recueillir le fruit de leur travail. Ils furent surpris par les Espagnols,

qui massacrèrent impitoyablement tous les hommes faits , & qui en amenerent les femmes & les enfants à Porto-Rico. Cet événement n'empêcha pas les Danois de faire quelques arrangements pour s'y établir en 1717. Mais les sujets de la Grande-Bretagne réclamant leurs anciens droits , y envoyèrent quelques aventuriers qui furent d'abord pillés , & bientôt après chassés par les Espagnols. La jalousie de ces tyrans du nouveau monde va jusqu'à défendre à des barques même de pêcheurs l'approche d'un rivage où ils n'ont qu'un droit de possession sans exercice.

Condamnant l'île des Crabes à une solitude éternelle , ils ne veulent ni l'habiter , ni qu'on l'habite ; trop paresseux pour la cultiver , trop inquiets pour y souffrir des voisins actifs. Un tel caractère de domination exclusive a obligé le Danemarck de détourner ses regards de l'île des Crabes , pour les porter vers Sainte-Croix.

Celle-ci méritoit à plus juste titre d'exciter l'ambition des peuples. Elle a dix-huit lieues de long , sur trois & quatre de largeur. Elle fut occupée en 1643 par les Hollandois & par les Anglois. Leur rivalité ne tarda pas à les brouiller. Les premiers ayant été battus en 1646 dans un combat opiniâtre & sanglant , se virent réduits à abandonner un terrain sur lequel ils avoient fondé de grandes espérances. Le vainqueur travailloit à s'affermir dans sa conquête , lorsqu'en 1650 , il fut attaqué & chassé à son tour par douze cents Espagnols arrivés sur cinq vaisseaux. Leur triomphe ne dura que quelques mois. Ce qui étoit resté de ce corps nombreux pour la défense de l'île la céda sans résistance à cent soixante François , partis de Saint-Christophe pour s'en mettre en possession.

Ces nouveaux habitants se hâterent de reconnoître un terrain si disputé. Sur un sol , d'ailleurs excellent , ils ne trou-

verent qu'une riviere médiocre , qui coulant lentement presqu'au niveau de la mer , dans un terrain sans pente , n'offroit qu'une eau faumâtre. Deux ou trois fontaines qu'on découvrit dans l'intérieur de l'isle , suppléoit foiblement à ce défaut. Les puits ne fournissoient que rarement de l'eau. Il falloit du temps pour construire des citernes. L'air n'étoit pas plus attrayant pour les nouveaux colons. Une isle plate , & couverte de vieux arbres , ne permettoit guere aux vents de balayer les exhalaisons infectes , dont ses marais épaissoient l'athmosphere. Il n'y avoit qu'un moyen de remédier à cet inconvénient : c'étoit de brûler les forêts. Aussi-tôt les François y mettent le feu , & s'embarquant sur leurs vaisseaux , contemplent de la mer , durant des mois , l'incendie qu'ils avoient allumé dans l'isle. Dès qu'il est éteint , ils redescendent à terre.

Les champs se trouverent d'une fertilité incroyable. Le tabac , le coton , le rocou , l'indigo , le sucre , y réussissoient également. Tels furent les progrès de cette colonie , que onze ans après sa fondation , elle comptoit huit cents vingt-deux blancs , avec un nombre d'esclaves proportionné. Elle marchoit d'un pas rapide à une prospérité qui devoit effacer les établissemens les plus florissans de sa nation , lorsqu'on mit à son activité des entraves qui la firent rétrograder. Sa décadence fut aussi prompte que son élévation. Il ne lui restoit plus que cent quarante-sept hommes avec leurs femmes & leurs enfans , & six cents vingt-trois noirs , quand on transporta en 1696 cette population à Saint-Domingue.

Des écrivains , qui supposent que la Cour de Versailles se décide toujours par les vues sublimes d'une profonde politique , ont imaginé qu'elle n'avoit méprisé Sainte-Croix que parce qu'elle vouloit abandonner les petites isles , pour

concentrer toutes les forces, toute l'industrie, toute la population dans les grandes : ils se sont trompés. Cette résolution fut l'ouvrage des fermiers, qui trouvoient que le commerce clandestin de Sainte-Croix avec Saint-Thomas, étoit nuisible à leurs intérêts. De tout temps la finance fut nuisible au commerce, & dévora le sein qui la nourrit. L'isle fut sans colons & sans culture jusqu'en 1733, temps où la France en céda la propriété au Danemarck, pour 738000 livres.

Ce fut alors que cette Puissance du Nord sembla devoir pousser de fortes racines en Amérique. Malheureusement elle fit gémir ses cultures sous la tyrannie d'un privilège exclusif. Des hommes industrieux de toutes les sectes, & sur-tout des freres Moraves, ne purent jamais vaincre ce grand obstacle. On essaya plusieurs fois de concilier les intérêts du colon & celui de ses oppresseurs : ces tempéraments furent inutiles. Les deux partis se firent toujours une guerre d'animosité, jamais d'industrie. Enfin, le Gouvernement plus modéré que sa constitution ne permettoit de l'espérer, acheta en 1754 les droits & les effets de la compagnie. Le prix fut réglé à 9,900,000 livres. Une partie fut payée en argent comptant, & le reste en obligations sur le trésor public, portant intérêt. La navigation dans les isles fut alors ouverte à tous les sujets de la domination Danoise.

XLVII.
Dans quel
esprit le
Dane-
marck
conduit
ses isles.

L'avidité du fisc traversa mal-à-propos le bien que cet arrangement devoit produire. A la vérité, les denrées, les marchandises nationales, celles qui auroient été tirées de la premiere main avec des bâtimens Danois, devoient être embarquées dans la métropole sans rien payer; mais on exigea quatre pour cent de toutes les matieres fabriquées qui ne se trouveroient pas dans une de ces condi-

rions. Tout ce qui arrivoit dans les colonies y fut assujetti à cinq pour cent d'entrées ; tout ce qu'on en exportoit, à six pour cent de sortie. Des productions de l'Amérique, ce qui se consommoit dans la métropole, devoit deux & demi pour cent, & ce qui passoit à l'étranger, un pour cent.

Dans le temps que le commerce des isles recouvroit son indépendance naturelle, avec ces restrictions onéreuses, on rendoit libre aussi celui d'Afrique qui en fait la base. Depuis plus d'un siècle, le Gouvernement avoit acheté du Roi d'Aquambo les deux forteresses de Frédérisbourg & de Christiansbourg, situées sur la côte d'Or, à peu de distance l'une de l'autre. La compagnie seule en jouissoit en vertu de ses conventions ; & ses droits étoient exercés avec cette barbarie, dont les Européens les plus policés ont donné l'exemple dans ces malheureux climats. Un seul de ses agents eut le courage de renoncer à des atrocités que l'habitude faisoit regarder comme légitimes. Telle étoit la réputation de sa bonté, la confiance en sa probité, que les noirs venoient de cent lieues pour voir cet homme. Un Souverain d'une contrée éloignée lui envoya sa fille avec de l'or & des esclaves, pour obtenir un petit fils de Schilderop. C'étoit le nom de cet Européen, révéré sur toutes les côtes de la Nigritie. O vertu ! tu respirez encore dans l'ame de ces misérables, condamnés à habiter parmi les tigres, ou à gémir sous la tyrannie des hommes ! Ils peuvent donc avoir un cœur pour sentir les doux attraits de l'humanité bienfaisante ! Juste & vertueux Danois ! quel Monarque reçut jamais un hommage aussi pur, aussi glorieux que celui dont ta nation t'a vu jouir ! Et dans quels lieux encore ? Sur une mer, sur une terre que deux siècles ont à jamais souillées d'un infame trafic

de crimes & de malheurs, d'hommes échangés pour des armes, d'enfants vendus par leurs peres. On n'a pas assez de larmes pour déplorer de pareilles horreurs; & ces larmes sont inutiles!

Cependant le privilege exclusif de la traite des negres a été aboli en Danemarck, comme dans les autres Etats. Il est permis à tous les sujets de cette Puissance commerçante, d'aller acheter des hommes en Afrique. Ils ne payent que 18 livres pour chaque tête qu'ils introduisent en Amérique. Les plantations de leurs colonies occupent déjà trente mille esclaves de tout âge & de tout sexe, qui doivent chacun 4 livres 10 sols de capitation. Les denrées qui naissent des travaux de ces malheureux, forment la cargaison de quarante bâtimens, dont le port est de cent vingt jusqu'à trois cents tonneaux. Les habitations qui rendent annuellement au fisc 9 livres par mille pieds quarrés, donnent à la nation un peu de café & de gingembre, quelque bois de marqueterie, huit cents balles de coton qui passent presque entièrement à l'étranger, quatorze millions pesant de sucre brut, dont les quatre cinquiemes se consomment dans la métropole, & le reste est vendu dans la Baltique, ou introduit en Allemagne par la voie d'Altena. Sainte-Croix, quoique le plus moderne des établissemens Danois, fournit les cinq septiemes de ces productions.

Cette isle est partagée en trois cents cinquante plantations, par des lignes qui se coupent à angles droits. Chaque plantation renferme cent cinquante acres de quarante mille pieds de quarrés chacun; en sorte qu'elle peut occuper un espace de douze cents pas communs de long sur huit cents de large. Les deux tiers de ce terrain sont propres au sucre, & le propriétaire peut y employer quatre-vingts acres à la fois, dont chacun rendra, années com-

munes, seize quintaux de sucre, sans compter les syrops. Le reste peut être mis en valeur d'une façon moins lucrative. Lorsque l'isle sera toute défrichée, ce qui dépend du temps & des circonstances, il pourra s'y former quelques villes. Elle n'a actuellement que le bourg de Christianstad, bâti à côté de la forteresse, qui défend le port principal.

XLVIII.
Motifs
particu-
liers au
Dane-
marck
pour s'ap-
roprier
toutes les
produc-
tions de
ses isles.

Le Danemarck ne peut pas se dissimuler, que les richesses qui commencent à venir de ses colonies, ne lui appartiennent pas en totalité. Une grande partie passe aux Anglois & aux Hollandois, qui, sans vivre dans ces isles, y ont formé les meilleures habitations. La nouvelle Angleterre y porte des bois, des bestiaux, des farines, qu'elle échange contre des syrops & d'autre denrées. Il faut payer aux nations étrangères les vins, les toiles, les foyeries qu'elles fournissent. L'Inde même est associée à ce commerce; puisque la compagnie y place une assez grande quantité de ses marchandises. Un calcul rigoureux prouveroit, peut-être, que ce qui reste à l'Etat propriétaire au-delà de la commission, du fret & des droits, est fort peu de chose. La situation où se trouve cette Puissance, ne lui permet pas de voir d'un œil indifférent ce désavantage. Tout l'invite à chercher les moyens convenables pour s'approprier le produit entier des ses possessions d'Amérique.

Celles d'Europe qui forment aujourd'hui le Danemarck, étoient autrefois indépendantes les unes des autres. Des révolutions, la plupart singulieres, les ont réunies sous les mêmes loix. Au centre de ce tout bisarrement composé, sont quelques isles, dont la plus connue se nomme Sélande. On y trouve un port excellent, qui n'étant au onzieme siecle qu'une habitation de pêcheurs, devint une

ville au treizieme, la capitale de l'Empire au quinzieme, & une belle cité après l'incendie de 1728, qui réduisit en cendres seize cents cinquante maisons. Au midi de ces isles, est cette péninsule longue & étroite, que les anciens appelloient Chersonese Cymbrique. Ses parties les plus importantes, les plus étendues, ont successivement grossi la domination Danoise, sous le nom de Jutland, de Sleswig, & de Holstein. Elles ont été plus ou moins florissantes, à proportion qu'elles se sont ressenties de l'instabilité de l'Océan, qui tantôt s'éloigne de leurs bords, & tantôt les engloutit. On voit dans ces contrées, ainsi que dans les Comtés d'Oldenbourg & de Delmenhorst, soumises au même maître, une lutte entre les hommes & la mer, un combat perpétuel dont les succès ont toujours été balancés. Les habitants d'un tel pays seront libres, dès qu'ils s'apercevront qu'ils ne le sont pas. Ce n'est point à des marins, à des insulaires, aux peuples des montagnes, que le despotisme peut imposer long-temps un joug avilissant.

La Norwege qui obéit au Danemarck, n'est pas plus propre à cette servitude. Elle est couverte de pierres ou de rochers, & traversée en différents sens par de hautes montagnes, qui ne sont pas susceptibles de culture. On ne voit en Laponie qu'un petit nombre de sauvages, fixés sur les côtes par la pêche, ou errants dans des déserts affreux, & subsistant par le moyen de la chasse, de leurs pelleteries & de leurs rennes. L'Islande est un pays misérable, cent fois bouleversé par des volcans, par des tremblements de terre, & cachant toujours dans son sein des matieres bitumineuses, qui peuvent à chaque instant la réduire en un monceau de cendres. Pour le Groenland, que le vulgaire croit une isle, & que les Géographes présumant

tenir à l'Amérique par l'Ouest, c'est un pays vaste & stérile, que la nature condamne aux glaces éternelles. Si jamais ces régions sont peuplées, elles deviendront indépendantes les unes des autres, & toutes du Roi de Danemarck, qui croit y commander, parce qu'il s'en dit le maître, à l'insu de leurs sauvages habitants.

Le climat des isles Danoises de l'Europe n'est pas aussi rigoureux qu'on le jugeroit par leur latitude. Si les golfes dont elles sont environnées voyent quelquefois interrompre la navigation, c'est bien moins par les glaçons qui s'y forment, que par ceux que les vents y poussent, & qui s'y unissent à mesure qu'ils s'y entassent. Si l'on en excepte le Nord du Jutland, les Provinces qui joignent l'Allemagne jouissent de sa température. Le froid est très-moderé, même sur les côtes de la Norwege. Il y pleut souvent durant l'hyver, & son port de Bergue est à peine une fois fermé par les glaces; tandis que ceux d'Amsterdam, de Lubek & de Hambourg, le sont dix fois dans l'année. Il est vrai que cet avantage est chèrement acheté par les brouillards épais & continuels, qui rendent le séjour du Danemarck désagréable, triste; & ses habitants sombres, mélancoliques.

La population de cet Empire n'est pas proportionnée à son étendue. Dans les siècles reculés, il se dépeupla par des émigrations continuelles. Les brigandages qui les remplacèrent, entretenirent cette dépopulation. L'anarchie empêcha l'Etat de se rétablir de si grands maux. Le double despotisme du Prince sur les citoyens, qui se croient libres sous le titre de nobles, & de la noblesse sur un peuple esclave, étouffe jusqu'à l'espérance d'une plus grande population. Les listes réunies de tous les Etats de Danemarck, hors l'Islande, ne firent monter les morts en

1771, qu'à 55125; de sorte que le calcul de trente-deux vivants pour un mort, ne produiroit que 1, 764, 000 personnes.

Indépendamment de beaucoup d'autres causes, le poids des impôts s'oppose à leur bonheur. On en exige de fixes pour les terres, d'arbitraires en forme de capitation, de journaliers sur les consommations. Cette oppression est d'autant plus criminelle, que le Gouvernement jouit d'un domaine très-considérable, & qu'il a une ressource assurée dans le détroit du Sund. Six mille neuf cents trente navires, qui, si l'on en juge par les comptes de 1768, doivent entrer annuellement dans la mer Baltique, ou en sortir, payent dans ce fameux passage, environ un pour cent de toutes les marchandises dont ils sont chargés. Cette espèce de tribut, qui, quoique difficile à lever, rend à l'Etat deux millions cinq cents mille livres, est perçu dans la rade d'Elzeneur, protégée par la forteresse de Cronembourg. Il y a long-temps que cette position & celle de Copenhague invitent inutilement le Danemarck à y former un entrepôt, où tous les peuples commerçants, soit du Nord, soit du Midi, viendroient échanger leurs productions & leur industrie.

Avec les fonds provenant des tributs, du domaine, des péages, des subsides du dehors, l'Etat entretient une armée de vingt-cinq mille hommes, qui, toute composée d'étrangers, passe pour la plus mauvaise milice de l'Europe. Sa flotte jouit au contraire de la meilleure réputation. Elle consiste en trente-deux vaisseaux de ligne, quinze ou seize frégates, & quelques galères, dont l'usage sagement proscrit ailleurs, ne peut être abandonné sur les côtes de la Baltique, le plus souvent inaccessibles à d'autres bâtiments. Vingt-quatre mille matelots classés; qui sont

la plupart toujours en action, assurent les opérations navales. Aux dépenses militaires, le Gouvernement en a joint d'autres depuis quelques années, pour l'encouragement des manufactures & des arts. Qu'on ajoute quatre millions de livres pour les besoins ou les fantaisies de la Cour, une somme à-peu-près semblable pour les intérêts qu'entraîne une dette publique de soixante-dix millions, & on aura l'emploi des vingt-trois millions de livres, qui forment le revenu de la Couronne.

Si c'est pour en assurer le recouvrement que le Gouvernement a pros crit en 1736 l'usage des bijoux, des étoffes d'or & d'argent, on se permettra de dire qu'il avoit sous sa main des moyens plus simples. Il falloit abolir cette foule d'entraves qui gênent les opérations des citoyens entr'eux, qui empêchent la libre communication des différentes parties de la Monarchie. La pêche de la baleine, le commerce du Groenland, de l'Islande, cessant d'être dans les fers des privileges exclusifs, & le commerce des isles de Feroë retiré des mains du Souverain, auroit acquis de l'activité. On auroit également étendu les liaisons étrangères, si l'on eût supprimé la compagnie de Barbarie, & si tous les membres de l'Etat avoient été déchargés de l'obligation qui leur fut imposée en 1726, de se pourvoir de vin, de sel, d'eau-de-vie, de tabac, à Copenhague même.

Dans l'état actuel des choses, les exportations sont assez bornées : elles se réduisent dans les Provinces du continent de l'Allemagne, à cinq ou six mille bœufs, à trois ou quatre mille chevaux propres pour la cavalerie, à quelque seigle qui est vendu aux Suédois & aux Hollandois. Depuis quelques années, le Danemarck consomme le froment que la Fionie & l'Alland envoient autrefois

à l'étranger. Ces deux isles, ainsi que la Sélande, ne vendent plus que ces magnifiques attelages, si chers à tous ceux qui aiment les beaux chevaux. La Norwege fournit au commerce du hareng, des bois, des mâtures, du gaudron & du fer. De la Laponie & du Groenland, il sort des pelleteries. On tire de l'Islande de la morue, de l'huile de baleine, de chien & de veau marin, du soufre, & ce voluptueux duvet si connu sous le nom d'édredon.

Arrêtons ici les détails qu'a nécessairement amenés le commerce du Danemarck. Ils suffisent pour convaincre cette Puissance, qu'elle a le plus grand intérêt à jouir & à trafiquer seule, de toutes les productions de ses isles de l'Amérique. Plus les possessions de cette Couronne sont bornées dans le nouveau monde, comme elles le seront toujours pour elle sous la Zone torride, plus elle doit être attentive à ne laisser échapper aucun des avantages qu'elle en peut tirer. Dans un état de médiocrité, la moindre négligence a des suites importantes. Nous verrons bientôt que les nations même qui ont de vastes & riches territoires, ne font pas impunément des fautes.

Fin du Livre douzieme.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans le quatrieme Volume.

A.

A CAJOÛ, nom d'un arbre des Antilles,	Pag. 8
Acoma, nom d'un arbre des Antilles,	ibid.
Aix-la-Chapelle, (Traité de) blâmé sans raison,	71
Akanis, nom d'une peuplade de negres,	123
Albemarle, Général Anglois, au siege de la Havane,	91
Alger, République d'Afrique, & commerce qui s'y fait,	112
Amsterdam, capitale de la Hollande, achete un tiers dans la colonie de Surinam,	268
Amsterdam, nom d'une citadelle de la Guyane Hollandoise,	257
Anamabou, ville d'Afrique,	123
Angleterre, avantage qu'elle retire de la liberté d'écrire,	67
Anglois, attaquent les Espagnols en Amérique, 33. Echouent devant San-Domingo, <i>ibid.</i> S'emparent de la Jamaïque, 34. Leurs révers au commencement de la guerre de 1755, 76. Les fautes des François leur rendent le courage, 78. Leurs succès pendant le ministere de Guillaume Pitt, 80. Chassent les François de la Guadeloupe, 82. De la Martinique, 83. S'emparent de la Havane sur les Espagnols, 94. Cessions qui leur sont faites à la paix, 96. S'emparent d'une partie du commerce des côtes d'Afrique, 97. Leur établissement à Surinam, d'où ils sont chassés par les Hollandois, 248. Traversent les Danois dans la possession de l'isle de Saint-Thomas, 273. Perdent l'isle de Borriquen où ils sont massacrés par les Espagnols. 274. Sont chassés par les Hollandois de Sainte-Croix,	275

- Animaux* domestiques d'Europe, ont presque tous dégénéré en Amérique, 30. Causes physiques de cette dégradation, & moyens qu'on auroit pu employer pour la prévenir, 173. Usages auxquels ils servent en Amérique, 174
- Anson*, Amiral Anglois, voit ruiner son armement au cap de Horn, 69
- Antigua*, île de l'Amérique, 27
- Antilles*, îles de l'Amérique; leur position, 1. Leur division en îles du vent & sous le vent, 2. Leur direction & situation relatives, 5. Paroissent avoir été détachées du continent, 6. Nature & qualités du sol de ces îles, *ibid.* Leur état lorsque les Européens y abordent, 7. Température qui y regne, & ses causes, 11 & *suiv.* Vents qui y regnent, 2 & 11.
- Aquombo*, Royaume d'Afrique à la Côte d'or, dont le Souverain vend deux forts aux Hollandois, 278
- Arguin*, fort d'Afrique enlevé aux Hollandois par Louis XIV, 141
- Arostigny*, nom d'un fort de la Havane, 231
- Aruba*, île de l'Amérique, dépendante de Curaçao, 241
- Auka*, nom d'une forêt de la Guyane Hollandoise, où se réfugient les negres déserteurs, 261

B.

- B** *AHAMA*, (canal de) 227
- Bambouc*, Royaume d'Afrique, son gouvernement & commerce qui s'y fait, 131
- Banane*, fruit des Antilles, 9
- Barata*, nom d'un arbre des Antilles, 8
- Barbade*, (la) île de l'Amérique, 27
- Barington*, Général Anglois, à la prise de la Guadeloupe, 82
- Benguela*, pays d'Afrique, 123
- Benin*, Royaume d'Afrique, 120
- Berbiche*, colonie Hollandoise & rivière de l'Amérique, 251, 257.
- Bing*, Amiral Anglois, décapité pour avoir laissé prendre Minorque, avantages que l'Angleterre retire de cette vérité, 70
- Bonaire*, île de l'Amérique, dépendante de Curaçao, 241
- Bonne*,

- Bonne*, port d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 112
Borriquen, ou isle des Crabes, isle de l'Amérique occupée
d'abord par les Anglois qui y sont massacrés par les Espa-
gnols, 274
Boucaniers, aventuriers François établis à Saint-Domingue,
27. Leur police, leur habillement, 28. Leur genre de
vie, leur nourriture ordinaire, *ibid.*
Brouage, Capitaine sribustier, prend deux vaisseaux Hollan-
dois, 38
Broyo, cacique Indien, épreuve qu'il fait pour s'assurer si les
Espagnols sont immortels, 213
Buffle, animal domestique, seroit préférable dans les isles,
au cheval & au chameau, 174

C.

CAFÉ, voyez Cafier.

- Casier*, arbre qui produit le café; sa description, sa culture,
251. Maniere d'apprêter & de conserver le fruit, 252.
Terreins qui lui conviennent, *ibid.* Soins qu'exige cet ar-
bre, 253
Calbary, riviere d'Afrique au Royaume de Benin, 118
Calle, (la) port d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 112
Caraïbes, anciens habitants des isles de l'Amérique, 18.
Leur conformation, *ibid.* Leur religion & leurs usages,
ibid. & suiv. Leur genre de vie, 22
Carbet, nom d'une espece de hameau chez les Caraïbes, *ibid.*
Carthagene, ville Espagnole de l'Amérique, prise par les
François, 55
Cassave, espece de pain fait avec le manioc, 178, 226
Cavagne, (le) fort de la Havane, 229. Sa description, 232
Charles-Quint, Empereur & Roi d'Espagne, accorde un
privilege exclusif pour la traite des negres, 216
Charles II, Roi d'Espagne, ses irrésolutions pour nommer
son successeur, 62. Se détermine en faveur d'un petit-fils
de Louis XIV, *ibid.* Guerres qui suivirent la mort de
Charles, & désastres de la France & de l'Espagne, 63
Charles VI, Empereur, guerre occasionnée par sa mort, 70
Chiloteca, ville de l'Amérique Espagnole, *ibid.*
Chiriquita, ville de l'Amérique Espagnole, *ibid.*
Choux-Caraïbe, plante des Antilles, 8

- Cochon*, le seul des animaux domestiques portés d'Europe en Amérique, qui n'ait pas dégénéré, 171
- Collou*, port d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 112
- Colomb*, (Christophe) aborde à l'isle de la Trinité en Amérique, 192
- Colonies*, réflexions générales sur les colonies Européennes en Amérique, 268
- Commenwine*, riviére du pays de Surinam en Amérique, 249, 257.
- Coock*, corsaire Anglois, chasse les François de l'isle de Saint-Martin, 244
- Corse*, (cap-) cap d'Afrique situé à la Côte d'or, 140
- Côte d'or*, pays d'Afrique, 126
- Couch-Couch*, plante des Antilles, 8
- Courbari*, espece d'arbre des Antilles, *ibid.*
- Crabes*, (isle des) voyez Borriquen.
- Créoles*, nom générique des enfants Européens nés aux isles, 189. Ont l'air moins sains que les Européens, *ibid.* Leur caractère, leurs vertus & leurs vices en général, 190. 192. Fécondité des femmes Créoles, 190. Leurs passions, leur caractère, *ibid.* L'habitude de vivre avec des esclaves, rend les Créoles orgueilleux jusqu'à l'excès, 193. Sont exempts de beaucoup de maux communs en Europe, 194. Maladies auxquelles ils sont exposés, *ibid.* 195. Leurs causes, 196. Moyens d'en prévenir quelques-unes, 197
- Cronembourg*, ville & forteresse du Danemarck, 283
- Cromwel*, protecteur d'Angleterre, se joint à la France contre l'Espagne, 31. Cette conduite blâmée par les politiques, 32
- Cuba*, une des isles Antilles appartenante aux Espagnols, 5, 35. Description de cette isle, 221. Importance de cette colonie, 222. Commerce qui s'y fait, 224. Sa population, 225
- Cubagua*, isle d'Amérique, voyez Perles (isle des)
- Cudjoc*, negre de la Côte de Guinée, 148. Sa générosité envers un Anglois, *ibid.*
- Cumana*, établissement Espagnol en Amérique, 206
- Curacao*, isle d'Amérique, enlevée par les Hollandois aux Espagnols; description de son port & de sa forteresse, 241. Echanges importants qui s'y font, 245

D.

- D**AARSSENS, riche particulier Hollandois, qui achete un tiers dans la colonie de Surinam, 268
- Dalterès, nom d'un fort de la Havane, sa description, 231
- Damerary, colonie Hollandoise & riviere de l'Amérique, 251, 257.
- Danambuc, Commandant François, voyez Warner.
- Danemarck, détail des possessions de cet Etat en Europe, & de leurs différentes productions, 280 & suiv. Population de ce Royaume, 282
- Danois, conjectures qui peuvent faire penser qu'ils ont été en Amérique avant Christophe Colomb, 270. Ancien Gouvernement des Danois, 272. S'établissent en Amérique à l'isle de Saint-Thomas, & y sont traversés par les Anglois, 273. Défrichent l'isle d. Saint-Jean, 274. Tâchent de s'établir à l'isle des Crabes, & en sont empêchés par les Espagnols, 275. Obtiennent de la France la propriété de Sainte-Croix, 277. Accordent la liberté du commerce des isles à tous les sujets de leur domination, *ibid.* Achètent du Roi d'Aquambo, deux forteresses à la Côte d'or, 142. 278. Etat du commerce des Danois dans leurs isles, 280. Police, finance & commerce des Danois en Europe, 282 & suiv.
- Dauphin, nom d'un fort Espagnol de l'isle de Saint-Domingue, 219
- Daves, isle de l'Amérique, 241
- Delmenhorst, Comté du Danemarck, 287
- Drake, fameux navigateur Anglois, pille Saint-Domingue, 217
- Dutasta, (M.) utilité de ses recherches, 17

E.

- E**LZENEUR, ville du Danemarck, 283
- Esclavage, d'un usage ancien en Guinée, 133. Voyez Nègres.
- Espagnols, repoussent les Anglois à Saint-Domingue, 33. Chassés de la Jamaïque par les Anglois, 35. Se réfugient à Cuba, *ibid.* S'établissent à la Trinité, 201, à Saint-Thomas, 206, à l'isle des Perles, 208, à la Marguerite, *ibid.* à Porto-Rico, 299, à Saint-Domingue, 215. Les

sauvages se révoltent contre eux, 213. Abandonnent
 Saint-Domingue pour aller au Mexique, 217. Etat de
 Saint-Domingue, en 1717, 218, 221. Conquête de l'isle
 de Cuba, par les Espagnols, 222. Avarice & cruauté des
 Espagnols, & haine des sauvages contre eux, 223. Dé-
 penses des fortifications de la Havane, 232. Inconvé-
 nients du projet de rendre à Cuba tous les colons sol-
 dats, 234. Les Espagnols perdent plus qu'ils ne gagnent
 à leurs colonies, 235. Causes de la foiblesse de la Mo-
 narchie Espagnole, *ibid.* Moyens de la rétablir, 236.
 Les Espagnols s'emparent de l'isle de Saint-Martin, sur
 les François & les Hollandois, & l'abandonnent, 244.
 Massacrent les Anglois à l'isle des Crabes, & s'en empa-
 rent, 275. Chassent de l'isle de Sainte-Croix les Hollan-
 dois, & en sont chassés par les François, 276
Essequébé, riviere de l'Amérique, & nom d'une colonie
 Hollandoise, 251. 257.
Estrées, (d') Général François, échoue avec sa flotte à l'isle
 de Daves, 240

F.

F *ARIM*, nom des chefs de village au pays de Bambouc,
 131. Ordonnent les travaux des Mines, 132
Fer, (Bois de) nom d'un arbre des Antilles, 8
François, (les) s'établissent à Saint-Domingue, 217 219.
 Corrompent le Commandant de Curaçao, & échouent
 dans leur projet de surprendre cette isle, 240. Chassés de
 Saint-Christophe, s'établissent à Saint-Eustache, & l'a-
 bandonnent, 241. Chassés de Saint-Martin, & y retour-
 nent, 244. Jettent les fondements d'une colonie à Suri-
 nam & l'abandonnent, 248. S'emparent de l'isle de Sain-
 te-Croix sur les Espagnols, 275. Progrès de cette colo-
 nie & sa décadence, *ibid.* En cedent la propriété aux Da-
 nois, 276
Flibustiers, célèbres aventuriers François & Anglois, chas-
 sent les Espagnols de l'isle de la Tortue, 35. Se forment
 en sociétés, 36. Leur hardiesse, leur maniere de combat-
 tre, *ibid.* Acharnés contre les Espagnols, & pourquoi, 37.
 S'emparent d'un gallion Espagnol, d'un navire richement
 chargé & de deux vaisseaux de guerre, 38. Réponse hé-
 roïque d'un Capitaine flibustier, *ibid.* Intrépidité d'un au-
 tre Capitaine flibustier, 39. Leur équité dans le partage

du butin, 40. Leur genre de vie, 41. Désolent les colonies Espagnoles, *ibid.* Un de leurs Capitaines porte la haine contre les Espagnols jusqu'à la fureur, 42. Ils prennent Maracaïbo, & brûlent Gibraltar, 45. Ils s'emparent de Porto-Belo, par la trahison du Gouverneur, 46. Ils pillent & brûlent Panama, 48. Infidélité d'un de leurs Capitaines, *ibid.* Ils pillent la Vera-Cruz. Ils attaquent successivement toutes les villes du Pérou, & en surprennent plusieurs, 49. Terreur que ces Pirates avoient jetée dans l'ame des Espagnols, 52 & *suiv.* Ils mettent le feu à la ville de Campeche, 54. Ils sont cause de la prise de Carthagene, 55. Injustice commise envers eux par Pointis, 56. Ils s'en vengent sur Carthagene, *ibid.* Séparation des flibustiers, & anéantissement de cette société célèbre, 58. Causes de leurs succès étonnants 59 & *suiv.* Frédéric de Toledo, Commandant Espagnol, bat les François & les Anglois réunis, 25. Frédérisbourg, fort Danois, situé à la Côte d'or, 142, 278

G.

GABON, riviere d'Afrique, 118
Gambie, (la) riviere d'Afrique, 117
Génois, leur commerce de negres, 216
Godefroi, l'un des Capitaines flibustiers à la prise de la Vera-Cruz, 49
Gommier, nom d'un arbre des Antilles, 8
Gooch, (Villiam) Gouverneur de la Virginie, son humanité envers les negres, 149
Grammont, l'un des Capitaines flibustiers à la prise de la Vera-Cruz, 49, 53.
Grenade, ville de l'Amérique Espagnole, 52
Grenade, (la) une des isles Antilles, 5
Groenland, contrée du Nord de l'Europe, 281. Ses productions, 285
Gorée, isle & comptoir François en Afrique, 142
Guinée, contrée d'Afrique, sa description & rivières qui l'arrosent, 117 & *suiv.* Politique, religion & mœurs des peuples qui l'habitent, 119 & *suiv.* Voyez Negres.
Gumilla, Jésuite, missionnaire sur les bords de l'Orenoque, 204
Guyaquil, ville de l'Amérique Espagnole, 52

H.

HATUEY, cacique des sauvages à l'isle de Cuba, 222
Havane, (la) capitale de l'isle de Cuba, 226. Ses productions, 228. Comment elle est fortifiée, *ibid.* & *suiv.* Comment on peut l'attaquer, 232 & *suiv.*

Hollandois, leurs premiers pas vers la liberté, 239. Sentent que le commerce peut seul assurer leur existence, *ibid.* Embrassent presque tout le commerce de l'univers, 240. S'emparent des établissements Portugais en Guinée, 141. Le Brésil leur est enlevé par les Portugais, 240. S'établissent à Saint-Eustache & en sont chassés par les Anglois *ibid.* Louis XIV. leur rend cette isle après l'avoir reprise sur les Anglois, 241. Les Hollandois sont chassés de l'isle de Saint-Martin, par les Espagnols qui l'abandonnent ensuite, 244. Avantages que les Hollandois retirent de cette colonie, *ibid.* Chassent les Anglois de Surinam & s'y établissent, 249. 254. Forment des établissements à Berbiche & à Essequebé; & commerce qu'ils y font, 251. Réflexions générales sur leurs colonies, 256. Usages singuliers & barbares dans l'achat de leurs negres, 258. Précautions que les Hollandois doivent prendre pour la sûreté de leurs colonies, 261; & conduite qu'ils auroient dû & doivent tenir, 263. Avantages que les Hollandois ont retiré de la pêche du hareng, 264. Son état actuel, *ibid.* & *suiv.* Ce que la Hollande a à craindre pour l'avenir, 266. Ressource qu'elle pourra employer, 267. Les Hollandois chassent les Anglois de l'isle de Sainte-Croix, & en sont chassés par les Espagnols, 276.
Hölstein, Province du Danemarck, 281
Hopson, Général Anglois à la prise de la Guadeloupe, 82

I.

IGNAME, plante des Antilles, 8
Islande, isle du Danemarck en Europe, 281. Ses productions, 285
Isles; toutes les isles paroissent avoir été détachées du continent, 2 & *suiv.*
Isles du Vent & sous le Vent, voyez Antilles.

J.

J ESUITES, fixent quelques peuplades de sauvages en Amérique,	206
Jonqué, Capitaine flibustier,	39
Juda, Royaume d'Afrique,	120
Juida, comptoir François en Afrique,	142
Jutland, Province du Danemarck,	281

L.

L APONIE, contrée du Nord de l'Europe, 281. Ses productions,	285
Laurent, Capitaine flibustier,	39
Le Basque, Capitaine flibustier,	ibid.
Le Graff, (Laurent) Capitaine flibustier,	ibid.
Le Grand, (Pierre) Capitaine flibustier; son expédition hardie,	37
Léon, ville de l'Amérique Espagnole,	52
Lesparso, ville de l'Amérique Espagnole,	ibid.
Liane, plante commune aux Antilles, 7. 211. Effets du poison qu'on en tire,	ibid.
Louis XIV, Roi de France, sa négligence pour conserver ses forces maritimes, 63. Porte la guerre sur les côtes d'Afrique, 141. Enleve deux forts aux Hollandois, <i>ibid.</i> Ses troupes essuyent un affront devant Curaçao,	240
Lozama, riviere de l'isle de Saint-Domingue,	219

M.

M ACHENILIER, espece d'arbre des Antilles,	8
Mancenille, nom d'une baye de l'isle de Saint-Domingue,	219
Mancenillier, arbre de l'Amérique, sa description, 211. Produit un poison très-dangereux,	212
Manioc, plante d'Afrique transportée aux isles, 176. Sa culture, 177, & maniere de l'apprêter, 178. Son usage, <i>ibid.</i> & 226.	
Marguerite, (la) une des isles Antilles, 6. 208. 236.	
Maroni, riviere de la Guyane Françoisse,	248
Martinique, (la) une des isles Antilles,	5

<i>Matança</i> , nom d'une baye de l'isle de Cuba,	226
<i>Mer</i> ; la mer a successivement couvert la surface de toute la terre, 3 & 4.	
<i>Mina</i> , (la) fort de la côte d'Or, bâti par les Portugais, pris par les Hollandois,	141
<i>Michel</i> , Capitaine flibustier, prend deux vaisseaux Hollandois,	39
<i>Magador</i> , ville d'Afrique, & commerce qui s'y fait,	111
<i>Monckton</i> , Général Anglois à la prise de la Martinique,	83
<i>Montauban</i> , action héroïque de ce Commandant flibustier,	61
<i>Montbars</i> , fameux Capitaine flibustier, surnommé l'Exterminateur; ses expéditions,	42
<i>Monte-Christo</i> , ville Espagnole de l'isle de Saint-Domingue, son commerce,	219
<i>Montserrat</i> , isle de l'Amérique,	27
<i>Montiano</i> , Commandant Espagnol, force les Anglois à lever le siege de Saint-Augustin,	70
<i>Moro</i> , fort de la Havane, 228, 229, 232.	
<i>Morgan</i> , Capitaine flibustier, son expédition à Porto-Belo,	45
<i>Mortalité</i> des Européens en Amérique, & ses causes, 197, <i>ibid.</i>	
<i>Mucmeluna</i> , ville de l'Amérique Espagnole,	52
<i>Munck</i> , Capitaine Danois, cherche un passage à la mer du Sud par le Nord Ouest de l'Amérique,	271
<i>Murray</i> , chirurgien Anglois laissé à la Côte de Guinée, Danger qu'il y court,	148. 149

N.

NEGRES, recherches sur la cause de leur couleur, 114. Religion, mœurs & gouvernement de ces peuples, 119 & *suiv.* Ceux qui habitent les bords du Niger sont beaux & bien faits, 125 & *suiv.* Commerce qu'en font les Européens, 133. Ruses employées par les Européens pour se procurer des esclaves, 134. Causes de leur rareté actuelle, *ibid.* Manière de les conduire, 135. Où se fait ce commerce, 137. Nombre des negres enlevés par les nations de l'Europe, *ibid.* Marchandises avec lesquelles ils sont payés par les différents peuples, 139. Raisons qui doivent faire préférer les petits navires aux grands,

pour le transport des Negres, 143. Saisons plus ou moins favorables pour ce commerce, 144. Maniere différente des peuples de l'Europe de traiter & de nourrir leurs negres, 145, 151. & de les vendre en Amérique, 147. Action noble d'un negre, 148. Les qualités bonnes ou mauvaises des negres, dépendent plus de leurs maîtres que d'eux-mêmes, *ibid.* Trait héroïque d'un negre envers son maître, 149. Leur désertion & le suicide occasionnés par la barbarie de leurs maîtres, *ibid.* Maladies auxquelles ils sont sujets, 153. Mortalité des negres en Amérique, 154. Seroit facile à prévenir, 155. Les negres sont passionnés pour la musique & pour la danse, 156. Les mauvais traitements sont la cause du peu de population des negres, 157. Moyens de rendre leur sort plus doux & d'en tirer plus d'avantages, 158 & *suiv.* Causes de la passion des Européens pour les négresses, 160. Raisons tirées de l'humanité, de la justice & même de l'intérêt, pour cesser cet odieux commerce, 161 & *suiv.* Travaux auxquels on employe les negres, 168 & *suiv.* Leur révolte contre les Hollandois à Berbiche, 260

Négro, (cap) cap d'Afrique, 140

Nicoya, ville de l'Amérique Espagnole, 52

Nieves, isle de l'Amérique, 27

Niger, riviere d'Afrique, 117. Mœurs des peuples qui habitent ses côtes, 125

Norwege, Royaume appartenant au Danemarck, 281

O.

OGLETORPE, Général Anglois, leve le siege de Saint-Augustin, 70

Oldembourg, Comté du Danemarck, 281

Olonois, (l') Capitaine flibustier, sa cruauté envers les Espagnols, 44

Orenôque, grand fleuve de l'Amérique, 201. Tire sa source des Cordelieres, 202. Ses crues & diminutions régulières, *ibid.* Usages des peuples qui habitent ses bords, 203. Oppression où ils tiennent les femmes, 204. Discours d'une de ces femmes à un Jésuite, *ibid.*

Otahiti, isle de l'Amérique découverte par M. de Bougainville, 2

Ouragans, leurs violences dans les isles, & leurs terribles

effets , 16. Deviennent des causes de fertilité , *ibid.* Phénomènes qui les annoncent , 17. Causes qui les produisent , 18

P.

- P** *ARAMABIRO*, chef-lieu de la colonie de Surinam , 250. Descriptions de ses fortifications , 258
Patate, plante des Antilles , 8
Pedro-Alonzo, habile négociant Espagnol , 225
Penn, amiral Anglois , échoue devant San-Domingo. 33
Perles, (isle des) isle d'Amérique nommée autrefois Cubagua , 208
Portendic, fort d'Afrique enlevé aux Hollandois par Louis XIV , 141
Pian, espece de maladie des Negres , 152, 153.
Pitt, (Guillaume) Ministre Anglois , 78. Portrait de cet homme célèbre , 79. Ranime le courage des Anglois , 80. Succès de l'Angleterre pendant son ministère , 81 & *suiv.* Sa retraite , 89
Pluebo-Nuevo, ville de l'Amérique Espagnole , 52
Pueblo-Viego, ville de l'Amérique Espagnole , *ibid.*
Pockok, Amiral Anglois à la prise de la Havane , 91
Pointe, (la) fort de la Havane , 228. Sa description , 231
Pointis, Amiral François , prend Carthagene , 56
Pois d'Angole, arbrisseau d'Afrique transporté aux isles , sa description & son utilité , 176
Ponce de Leon, chef de l'établissement Espagnol à Porto-Rico , 209 , 213. Trente-une entreprise sur la Floride , 227
Porto-Rico, une des isles Antilles , 5. 6. 209. Foibles avantages que l'Espagne retire de cette colonie , 213 , 236
Portugais, veulent posséder exclusivement le commerce des côtes d'Afrique , 139. Sont chassés de leurs établissements en Guinée par les Hollandois 140, & leur enlèvent le Brésil , 240
Poumarou, riviere de la Guyane Hollandoise , 248 , 251
Prince, (isle du) isles d'Afrique , 256
Pruss, nom d'une boisson de l'Amérique septentrionale , & sa composition , 140
185

R.

- R** *Az* de marée , nom d'une espece d'Ouragan fréquent dans les isles de l'Amérique , 15

Realeguo, ville de l'Amérique Espagnole, 52
Rodney, Amiral Anglois à la prise de la Martinique, 83
Rum, nom Anglois du Taffia, voyez Taffia.

S.

S*ABA*, isle Hollandoise de l'Amérique, colonie de l'isle de Saint-Eustache, nature de son sol, 242. Sa population & son commerce, 243. Tranquillité dont jouissent ses habitants, *ibid.*
Safy, ville d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 121
Saint-Domingue, une des isles Antilles, 5. *ibid.* 215 236.
 Description de la partie de cette isle appartenante aux François, & de celle possédée par les Espagnols, 220
Sainte-Croix, isle Danoise de l'Amérique, son étendue, 275. les François la fertilisent, & comment, 276. Cédée aux Danois, 277. Commerce de cette isle, 279
Sainte-Croix, ville d'Afrique & commerce qui s'y fait, 121
Saint-Eustache, isle Hollandoise de l'Amérique, sa description, 241. Son commerce & sa population, 242
Saint-Jago, ville de la Jamaïque, 34
Saint-Jean, petite isle de l'Amérique, défrichée par les Danois, 276
Saint-Martin, isle de l'Amérique, partagée entre les François & les Hollandois; son étendue & nature de son sol; sa population & son commerce, 243
Saint-Thomas, isle d'Afrique, 140
Saint-Thômas, petite isle d'Amérique, premier établissement des Danois dans cette partie du monde, 273. Devient une colonie importante, 274
Saint-Vincent, une des isles Antilles, 5. 27.
Salé, ville d'Afrique, & commerce qui s'y fait, 121
Salum, (le) rivière d'Afrique, 133
Salzedo, Espagnol, épreuve que les Indiens font sur lui, 213
Samana, lieu du premier établissement François à Saint-Domingue, 221
San-Domingo, capitale de la partie Espagnole de l'isle de Saint-Domingue; sa situation & son état actuel, 219
San-Yago, port de l'isle de Cuba, 226
Sappa, ville de l'Amérique Espagnole, 51
Sarmaca, nom d'une forêt de la Guyane Hollandoise où se réfugient les Negres déserteurs, 261

<i>Schilderop</i> , marchand Danois, la réputation dont il jouit & l'honneur qu'il reçoit,	278
<i>Ségovie</i> , (la nouvelle) ville de l'Amérique Espagnole,	52
<i>Sélande</i> , isle du Danemarck,	280
<i>Sénégal</i> , pays d'Afrique cédé aux Anglois par les François,	142
<i>Sierra-Leona</i> , riviere d'Afrique,	117
<i>Sleswig</i> , Province du Danemarck,	281
<i>Sommerswelt</i> , nom d'un fort Hollandois, situé sur le fleuve Surinam,	258
<i>Sucre</i> , Plante qui produit le sucre; sa description, connue anciennement en Asie & en Afrique, <i>ibid.</i> Terres qui lui conviennent, & sa culture, <i>ibid.</i> Sa récolte, 180. Travail des sucreries, 181. Soins qu'il exige, <i>ibid.</i> Différentes préparations du sucre, 182, 183. Différence du sol influe sur la qualité du sucre, & en quoi, <i>ibid.</i> Maniere de perfectionner cette culture, 185 & <i>suiv.</i>	179
<i>Suez</i> , (isthme de) sa figure & sa position,	103
<i>Surinam</i> , colonie Hollandoise de l'Amérique; sa situation, 248. Défrichement de cette colonie, 249. Sa population. <i>ibid.</i> Sa police, 250 Ses richesses, 254. Utilité dont elle peut être un jour aux Hollandois, 268	
<i>Surinam</i> , riviere de l'Amérique dans la colonie Hollandoise de ce nom, 249 & <i>suiv.</i>	

T.

T <i>ABAC</i> , sa culture & terrains qui lui conviennent, 168. Apprêt à donner aux terres pour l'exploitation du tabac, 169 & <i>suiv.</i>	
<i>Tabago</i> , nom d'une des Antilles, 5, 6.	
<i>Taffia</i> , nom d'une espece d'eau-de-vie de sucre, & maniere de le faire,	185
<i>Tassau</i> , espece de viande des isles,	209
<i>Tecoanteque</i> , ville de l'Amérique Espagnole,	52
<i>Terrage</i> , opération par laquelle on fait passer le sucre,	190
<i>Tetanos</i> , nom d'une maladie commune aux Antilles, & ses effets,	194
<i>Tetuan</i> , ville d'Afrique & commerce qui s'y fait,	121
<i>Tortue</i> , (la) isle de l'Amérique,	35
<i>Tremblements</i> de terre fréquents dans les isles de l'Amérique, 14. Leurs causes,	15

DES MATIERES. 301

<i>Trinité</i> , (la) isle de l'Amérique, 6. Etablissement des Espagnols dans cette isle,	201
<i>Tripoli</i> , ville d'Afrique & commerce qui s'y fait,	113
<i>Tunis</i> , ville d'Afrique & commerce qui s'y fait,	<i>ibid.</i>

U.

U <i>TRECHT</i> , (paix de) rend la tranquillité à toute l'Europe,	65
---	----

V.

V <i>ALASCO</i> , Commandant Espagnol à la défense de la Havane,	95
<i>Vand-Horn</i> , Capitaine flibustier; maniere dont il s'assuroit de la bravoure de ses compagnons,	49
<i>Velasquez</i> , Commandant Espagnol à la conquête de Cuba,	223
<i>Venables</i> , Général Anglois, échoue devant San-Domingo,	33
<i>Vera-Cruz</i> , ville de l'Amérique Espagnole,	49
<i>Verd</i> , (Cap) cap d'Afrique,	140
<i>Villia</i> , ville de l'Amérique Espagnole,	52
<i>Volte</i> , riviere d'Afrique,	117

W.

W <i>ALPOLE</i> , Ministre Anglois, 69. Ses irrésolutions font perdre aux Anglois leurs avantages,	<i>ibid.</i>
<i>Warner</i> , Commandant Anglois, aborde à l'isle Saint-Christophe le même jour que Dénambuc, Commandant François,	24

Z.

Z <i>AIRE</i> , riviere d'Afrique,	123
<i>Zelandia</i> , nom d'un fort Hollandois, situé sur le fleuve Surinam,	258

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.

100 - 2 315 1 17 1 01 2 76

101 - 2 315 1 17 1 01 2 76
102 - 2 315 1 17 1 01 2 76
103 - 2 315 1 17 1 01 2 76

104 - 2 315 1 17 1 01 2 76
105 - 2 315 1 17 1 01 2 76
106 - 2 315 1 17 1 01 2 76

107 - 2 315 1 17 1 01 2 76
108 - 2 315 1 17 1 01 2 76
109 - 2 315 1 17 1 01 2 76

110 - 2 315 1 17 1 01 2 76
111 - 2 315 1 17 1 01 2 76
112 - 2 315 1 17 1 01 2 76

113 - 2 315 1 17 1 01 2 76
114 - 2 315 1 17 1 01 2 76
115 - 2 315 1 17 1 01 2 76

116 - 2 315 1 17 1 01 2 76
117 - 2 315 1 17 1 01 2 76
118 - 2 315 1 17 1 01 2 76

119 - 2 315 1 17 1 01 2 76
120 - 2 315 1 17 1 01 2 76
121 - 2 315 1 17 1 01 2 76

122 - 2 315 1 17 1 01 2 76
123 - 2 315 1 17 1 01 2 76
124 - 2 315 1 17 1 01 2 76

125 - 2 315 1 17 1 01 2 76
126 - 2 315 1 17 1 01 2 76
127 - 2 315 1 17 1 01 2 76

32802
Rosenbilde
Dec 1960

E774

R274h3

v. 4

